

DAD AU

CIÓN GE

BX1756

.C32

S4

V. 3

C. 1

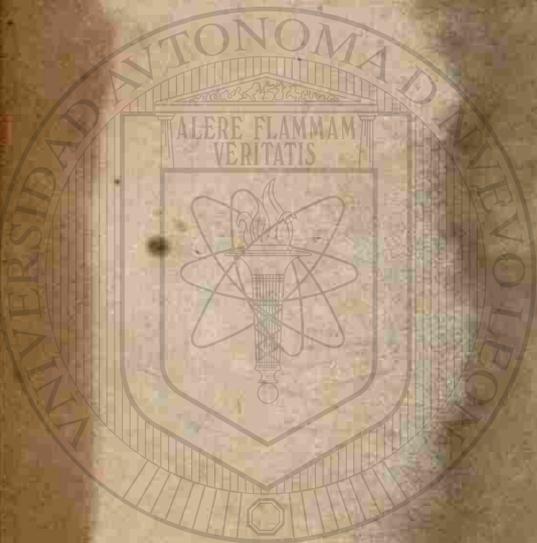
252

José Angel P.



1080042341

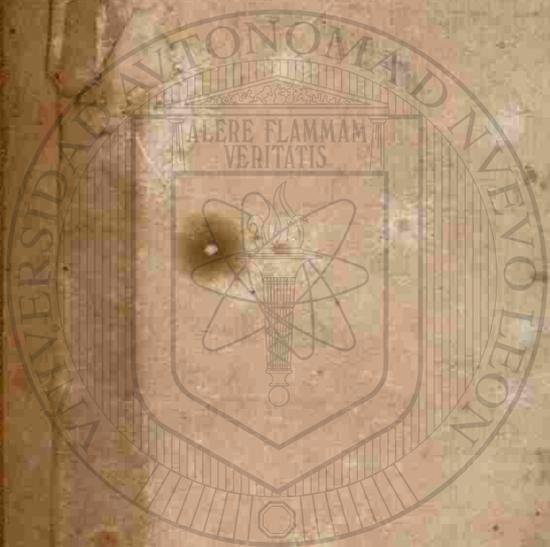
8146490



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



SERMONS

DU RÉVÉREND PÈRE

DE MAC CARTHY,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMONS

DU RÉVÉREND PÈRE

DE MAC CARTHY,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME TROISIÈME.



A. DE CHATEAUVIEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Place du Molard.

1835

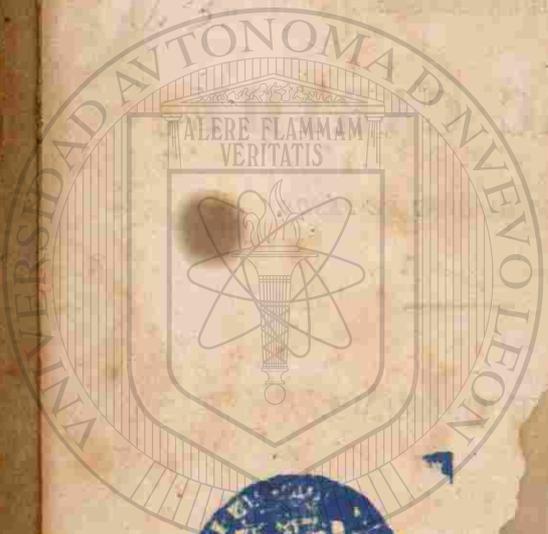
58540
38094

BX/756

C32

84

V. 3



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

SERMON

SUR

LE DEVOIR DE L'AUMÔNE,

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS,

En faveur

D'UN ÉTABLISSEMENT DE JEUNES ORPHELINES.

Date eleemosynam.

Faites l'aumône. (*Luc, xi, 11.*)

Lorsque notre divin Sauveur, vivant parmi les hommes, exerçait dans la Judée un ministère tout de bienfaisance et d'amour, les besoins de tous les genres trouvaient en lui une ressource assurée; partout où il se montrait, les infortunés de toutes les classes se pressaient sur son passage, et recevaient le soulagement de tous leurs maux. C'était tantôt une multitude affamée qu'il rassasiait dans le désert; tantôt des lépreux, des paralytiques, des aveugles qu'il guérissait; tantôt de faibles enfans qu'il prenait dans ses bras, pour les honorer de ses divines caresses, et leur donner en les bénissant le gage de tous les biens; tantôt une pécheresse dont il accueillait le repentir et essuyait les larmes, ou une femme adultère qu'il sauvait de la mort; ou enfin, un larron expirant qu'il remplissait d'espérance et de joie. C'est ainsi que tous ses pas étaient inarqués par les grâces et les faveurs.

qu'il ne cessait de répandre : *Pertransiit benefaciendo* (1).

Voilà, mes chers Frères, le touchant et adorable modèle que nous avons la consolation de vous voir imiter. Depuis quarante jours, nous vous appelons dans tous les temples de cette capitale, et nous y faisons, pour ainsi dire, passer devant vos yeux toutes les misères et toutes les infirmités humaines. Nous vous présentons ici des pauvres, des malades, des vieillards, qui sans votre assistance ne sauraient vivre; là, tout un peuple d'enfans malheureux, qui errent dans cette grande ville, sans autre ressource que la divine Providence et votre charité; ailleurs, de jeunes prisonniers revenus de leurs égaremens, qui, après avoir éprouvé la miséricorde de Dieu et celle du prince, ont encore besoin de la vôtre; ailleurs encore, des Magdeleines pénitentes, que vos bienfaits doivent affermir dans les voies de l'honneur et de la vertu, où la religion les a fait entrer. Partout, à la voix des ministres sacrés, votre compassion s'est montrée généreuse et même prodigue; l'aumône, se répandant de vos mains avec abondance, a nourri l'indigent, soulagé l'infirme, brisé ou adouci les fers du captif, soutenu l'enfance, ranimé la vieillesse défaillante, encouragé le repentir, fait prospérer de pieux établissemens, qui honorent la religion et étendent sa salutaire influence. Les églises mêmes les plus éloignées éprouvent les effets de votre sollicitude; et vos présens traversent en ce moment les mers pour aller faire bénir votre nom jusque dans le Nouveau-Monde. La multitude des bonnes œuvres, loin de lasser votre zèle, n'a fait qu'en augmenter l'ardeur, et votre libéralité semble toujours plus inépuisable, lorsque nos discours et nos forces sont presque épuisés.

Nous espérons cependant trouver encore aujourd'hui des paroles, pour recommander à vos pieuses largesses un objet plus digne peut-être que tout autre d'intéresser vos cœurs : c'est l'innocence, la pau-

(1) Act. x, 38.

vreté, le malheur réunis dans le sexe le plus faible, et dans l'âge le plus tendre; ce sont ces jeunes orphelines recueillies par la charité, arrachées du sein de la plus profonde misère et du milieu de tous les périls, adoptées par de nouvelles mères à qui elles devront bien plus que la vie, des mœurs pures, une éducation sage et chrétienne, une piété éclairée et une honnête industrie, source de l'aisance et sauvegarde de la pudeur. C'est avec votre secours qu'elles doivent continuer à jouir de ces précieux avantages; c'est par vos dons que leur nombre, si borné jusqu'ici, promet de s'accroître, et que cette institution naissante peut espérer de fleurir. Je plaiderai donc encore la cause de ces enfans, quoique je n'ignore pas que leur faiblesse, leurs besoins, et votre propre sensibilité, la plaident bien plus éloquemment; je parlerai de ce que vous savez si bien pratiquer, de l'aumône; j'en parlerai, non comme un flatteur qui vient vous louer de ce que vous faites, mais comme un ministre de Dieu, qui vient vous montrer dans quelle obligation vous êtes de le faire; car l'aumône n'est pas une œuvre de surrogation, ni un simple conseil, mais un précepte et un devoir: c'est l'importante vérité que j'entreprends de développer dans ce discours. Appliquez-vous à un sujet si digne de votre attention: je m'efforcerai de le traiter avec autant de sagesse et de modération que de zèle, mais aussi avec liberté, puisque les pauvres ne m'entendent pas. Dans ma première partie, j'établirai le devoir indispensable de l'aumône, et j'en marquerai les limites; dans la seconde, je réfuterai les objections et les prétextes que l'infidélité du siècle et la cupidité opposent à ce devoir. Puisse le Seigneur éclairer mon esprit, et mettre la persuasion sur mes lèvres, afin qu'il me soit donné de faire bien connaître, et surtout de faire aimer la plus douce des obligations du christianisme, celle de soulager l'indigence et l'infortune! — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dans l'oubli presque général où sont tombés aujourd'hui et les maximes de la morale chrétienne, et les véritables principes de la loi naturelle, il est vraisemblable, mes Frères, que si j'interrogeais sur le devoir de l'aumône, un de ces honnêtes mondains qui passent encore pour religieux et timorés, il me tiendrait à peu près ce langage : Il est beau d'être charitable, mais il n'y a d'obligation que d'être juste; faire du bien aux infortunés, c'est se rendre digne d'éloge, de récompense, mais ne faire tort à personne suffit pour être exempt de reproche; autant il m'est défendu de ravir ce qui appartient à autrui, autant m'est-il permis d'user comme il me plaît de ce qui m'appartient; si j'en emploie une partie au soulagement des malheureux, c'est parce que j'ai le cœur sensible, et que j'aime à m'attirer les bénédictions du pauvre; mais en cela je crois suivre une inclination généreuse, et non accomplir un précepte, et je prescris les bornes que je veux à ma compassion et à mes largesses. Ainsi, l'homme osera dire comme Dieu : Je fais miséricorde, ou je la refuse à mon gré, et je ne dois compte qu'à moi-même de la libéralité que j'exerce : *Miserebor cui voluero, et clemens ero in quem mihi placuerit* (1).

Ecoutez en quels termes saint Basile-le-Grand réfuta cette doctrine : « Ce sont vos biens, s'écrie ce Père, et en conséquence vous en disposez selon votre bon plaisir. Ils sont à vous, j'en conviens; mais d'où, de qui les avez-vous reçus? *Unde accepta hæc... investisti?* les avez-vous apportés dans ce monde en naissant? Si vous répondez que vous les tenez du hasard, vous êtes impie : *Si a casu dixeris, impius es.* Si vous avouez qu'ils sont un présent de la bonté du Créateur, à quel dessein vous a-t-il donné ce qu'il refuse à tant d'autres? N'a-t-il obéi qu'à un injuste et aveugle caprice, dans cette inégale répartition des

(1) Exod. XXXIII, 19.

choses nécessaires à la vie? *Non enim injustus est Deus, qui ea quæ sunt ad victum inæqualiter nobis divisavit.* Puisqu'on ne peut douter ni de sa justice, ni de sa sagesse, n'est-il pas évident que vous n'êtes riche, et que d'autres ne sont pauvres, qu'afin que vous pratiquiez la charité, et eux la patience; qu'ils soient redevables de leur subsistance à vos bienfaits, et que vous deviez votre salut à leurs prières? *Profecto non aliam ob causam, nisi ut tu benignitatis... mercedem accipias, ille vero patientiæ... præmiis honoretur.*

Et en effet, mes chers Auditeurs, comment pourrions-nous justifier la providence de Dieu, s'il eût donné pour partage aux uns l'opulence, aux autres la misère, sans obliger ceux à qui tout abonde, de subvenir aux nécessités de ceux à qui tout manque? Eh quoi! tous les hommes ne sont-ils pas l'ouvrage de ses mains? ne sont-ils pas tous faits à son image? tous frères? tous issus d'un même père commun, formant ensemble une seule grande famille qui est le genre humain, appelés à posséder un même héritage éternel? Et toutes les jouissances seraient ici-bas pour les uns, toutes les privations pour les autres? Ceux-là auraient de quoi satisfaire non-seulement leurs besoins, mais leurs caprices, mais leurs passions, mais toute l'avidité des désirs les plus effrénés; tandis que ceux-ci n'auraient ni pain, ni vêtement, ni asile! Et ces heureux aînés, unique objet des soins et des complaisances du Créateur, ne devraient rien à leurs frères infortunés, que le Ciel et la terre abandonneraient ainsi à toute l'horreur de leur sort! Un tel plan pour le gouvernement de l'univers, n'aurait-il pas, je vous le demande, quelque chose de révoltant et de monstrueux, si l'on pouvait un seul instant l'attribuer à la divine Providence? Mère à l'égard d'une partie du genre humain, marâtre envers tout le reste, quel moyen nous laisserait-elle de la défendre contre les reproches de ceux qu'une partialité si choquante exciterait au blasphème? Quel plan digne d'elle, au contraire, que d'avoir choisi

quelques hommes, pour être les dépositaires de ses trésors, et pour les répandre sur la multitude de leurs semblables ! et, de même qu'elle a fait les génies supérieurs pour être comme le flambeau des esprits vulgaires, les hommes forts et courageux pour être la ressource et l'appui des faibles et des timides, d'avoir fait aussi les riches pour être les bienfaiteurs, les économes, les tuteurs des pauvres !

O vous donc qui possédez les dons de la fortune, parlons mieux, les dons du Père céleste, c'est de vous qu'il dépend de faire honorer et bénir, ou maudire et outrager sa providence adorable. Si vous êtes les dispensateurs fidèles des biens qu'elle vous a confiés, on verra, dans votre sollicitude et votre bienfaisance, un gage et comme une preuve vivante de sa sagesse et de sa bonté; on trouvera qu'elle a assez pourvu aux besoins des malheureux, en vous élevant au-dessus d'eux pour les secourir; et, comme on la loue tous les jours d'avoir placé si haut, et environné de tant d'éclat ces astres bienfaisans qui nous échauffent et nous éclairent, d'avoir porté jusqu'au-dessus des nuées la cime de ces montagnes d'où jaillissent les sources intarissables qui arrosent et fécondent les plaines, ainsi, on la bénira de vous avoir donné la grandeur, les dignités, l'opulence, pour le soulagement et le bonheur de l'humanité entière. Mais si vous vouliez jouir seuls de ce qui était destiné à faire la prospérité commune; si, vous concentrant en vous-mêmes ou dans vos familles particulières, vous oubliez la grande famille dont vous deviez être l'ornement et le soutien, ce serait comme si le soleil renfermait en lui-même sa lumière, comme si les hautes montagnes retenaient dans leurs flancs les eaux qui doivent fertiliser la terre; le monde se croirait abandonné de son auteur; la plus nombreuse portion du genre humain, n'espérant plus d'adoucissement à ses maux, se plaindrait d'avoir été livrée sans ressource à une misère sans bornes.

Encore si nous vivions dans ces temps plus heu-

reux, où la foi et la piété fournissaient des consolations si puissantes au malheur; où le respect pour la majesté divine imposait silence à de téméraires raisonnemens, et étouffait d'audacieux murmures; où l'on trouvait dans les espérances de l'éternité, et dans l'attente du jugement à venir, le dédommagement des peines et la réparation des injustices passagères de la vie, il y aurait moins lieu de craindre que l'indigence amenât à sa suite le désespoir et le blasphème, que les pauvres délaissés s'en prissent à Dieu même de la négligence et de la dureté des riches. Mais dans ces jours d'aveuglement et de délire, où l'impiété s'est répandue dans toutes les classes et gagne le peuple ignorant et grossier, où l'athéisme erre plus hideux sous des haillons, il n'y a presque plus de misérable qui n'ose imputer à Dieu sa misère, presque plus de douleur qui ne se tourne en rage et en noir dépit; et nous ne savons que trop combien les prisons, les hospices, les dépôts de la triste mendicité, renferment aujourd'hui de blasphémateurs et de cœurs ulcérés contre le Ciel.

Et vous croiriez, ô riche avare, qu'un Dieu qui aime ses créatures, qui veut en être aimé, voit d'un œil tranquille que votre insensibilité le fasse haïr des pauvres, et le calomnie auprès d'eux ! Me demanderez-vous où est la loi par laquelle il vous impose ce devoir ? Ah ! elle est écrite, cette loi, dans votre propre cœur, où il a mis, en le formant, la tendre pitié, qui réclame sans cesse contre l'avarice en faveur de l'humanité souffrante. Elle est écrite, cette loi, dans votre raison, qui vous crie que ne vouloir vous retrancher aucun plaisir, quand vos semblables expient dans les angoisses et le dénuement de toutes choses, c'est être barbare et indigne de vivre. Elle est écrite, cette loi, dans ce principe universellement avoué du droit naturel, qu'il faut traiter le prochain comme on voudrait être traité soi-même, et lui faire le bien qu'on désirerait pour soi si l'on était dans la détresse où il se trouve. Elle est, cette loi, de tous

les pays et de tous les temps. Elle était connue du saint homme Job qui, plus ancien que Moïse, étranger à la race d'Abraham et vivant au milieu des Gentils, disait : Si j'avais rejeté la prière du pauvre, et fait attendre les yeux de la veuve; si j'avais mangé seul mon pain, sans le partager avec le pupille; si, de la toison de mes brebis, je n'avais réchauffé les flancs du malheureux qui périssait faute de vêtement, quelle grâce pourrais-je espérer au tribunal de celui qui a tiré du même limon l'indigent et le riche, et qui doit nous juger tous également (1)? Elle se lit, cette loi, à toutes les pages des divines Ecritures. Quelque imparfait et endurci que fût l'ancien peuple, la miséricorde était un précepte sacré pour lui : Qu'il n'y ait point parmi vous, disait le Seigneur aux Hébreux, un seul infortuné qui manque de ressource et d'asile : *Omnino indigens et mendicus non erit inter vos* (2); si l'un de vos frères tombe dans la disette, ne lui fermez pas votre cœur, mais ouvrez libéralement votre main pour le secourir : *Non obdurabis cor tuum, nec contrahas manum, sed aperies eam* (3); prêtez à l'indigent dans son besoin, et s'il n'est pas en état de rendre, qu'à la septième année la dette soit éteinte, et votre prêt converti en don : *Septimo anno facies remissionem* (4). C'est à ce prix seulement que les bénédictions du Ciel étaient promises à ce peuple intéressé et charnel : *Ut benedicat tibi Dominus in omni tempore* (5).

Que dirons-nous maintenant du peuple nouveau, et de la loi évangélique, qui n'est tout entière que le code de la charité, qui ne commande, pour ainsi dire, que la miséricorde, et ne réproûve que la dureté envers les malheureux? Voyez le mauvais riche précipité dans les enfers, sans autre crime que d'a-

(1) Job. xxxi.

(2) Dent. xv, 4.

(3) Dent. xv, 7, 8.

(4) Deut. xv, 1.

(5) Deut. xv, 10.

voir été insensible aux maux de Lazare. Entendez la sentence de tous les riches impitoyables, prononcée d'avance par la bouche du Sauveur : « Allez, maudits, au feu éternel. » Pourquoi? parce que j'ai eu faim sans que vous m'ayez nourri, et soif sans que vous m'ayez désaltéré; que j'ai été nu, errant, prisonnier, malade, sans que vous m'ayez vêtu, recueilli, visité, secouru : car tout ce que vous avez refusé au plus petit de ces infortunés, objets de tant de dédains et d'un oubli si cruel, vous me l'avez refusé à moi-même, et en les vengeant, ce sont mes propres injures que je venge : *Discedite... in ignem aeternum* (1). Quel précepte que celui dont la violation est punie d'une éternité de supplices!

Il ne peut donc s'élever aucun doute sur l'obligation de faire l'aumône. Mais quelles sont les bornes de ce devoir? Seconde question non moins importante que la première.

Gardons-nous ici de toute exagération, mes Frères. Laissons les belles maximes qui ne sont point des règles, et les beaux exemples qu'on n'est pas tenu de suivre. Ne parlons pas de ces jours glorieux de l'Eglise primitive, où les fidèles de Jérusalem mettaient en commun tous leurs biens; où ceux de Corinthe, pour enrichir les pauvres, se réduisaient eux-mêmes à l'indigence; où chacun s'empressait d'acheter par le sacrifice de ses possessions terrestres, un héritage immortel. Sans vous proposer de si sublimes modèles, bornons-nous à examiner ce seul point : A quoi vous oblige la loi de l'aumône? que devez-vous donner aux pauvres? A cette question, les pères et les docteurs vous répondent : que vous devez leur faire part de votre superflu, parce que le superflu des riches est le nécessaire du pauvre : *Superflua divitum necessaria pauperum sunt* (2).

Or, qu'est-ce que votre superflu, sinon ce que vous possédez au-delà du nécessaire? Ne vous ré-

(1) Matth. xxv, 41.

(2) St. August, in ps. 147.

criez point, mes Frères, contre cette doctrine qui, au premier aperçu, semble peut-être avoir quelque chose d'outré; mais entendez-la bien, et vous y reconnaîtrez une modération et une sagesse dignes de l'Eglise votre mère, et de l'Esprit-Saint qui la conduit. En effet, nous admettons un triple nécessaire auquel il doit être pourvu : un nécessaire de la vie, un nécessaire d'état et un nécessaire de bienséance. Le nécessaire de la vie, comme tout le monde le voit d'abord, c'est ce qui suffit aux besoins de la nature, et qui est à peu près le même pour tous les hommes. Le nécessaire d'état varie avec la naissance, le rang et la fortune : c'est ce qu'on ne peut retrancher sans descendre au-dessous de sa condition ou de sa dignité. Or, le bon ordre demande que chacun maintienne sa place dans la société humaine. Enfin, le nécessaire de bienséance comprend tout ce qu'exigent les justes et légitimes convenances qu'admet et que respecte la prudence chrétienne. Ce qui excède ce triple nécessaire, est ce superflu dont Jésus-Christ vous demande au moins une partie pour ses membres souffrans; c'est là le fonds que sa providence leur a destiné : *Superflua divitum necessaria pauperum sunt.*

Après cette explication, trop rassuré peut-être, chacun de vous se dit dans le fond de son cœur : Je n'ai donc point de superflu; car à peine mes biens suffisent-ils aux besoins de ma famille et aux strictes bienséances de ma condition et de mon rang.

Oh! mes Frères, ô vous, riches et grands du siècle, souffrez que je me transporte par la pensée dans vos maisons qui sont des palais, et que je considère attentivement tout ce qui s'y présente à mes regards. Dès l'entrée, j'aperçois de magnifiques équipages, un nombreux domestique, un faste et une splendeur dont je serais tenté de croire qu'une partie, retranchée en faveur des pauvres, ne vous ferait rien perdre de la considération dont vous jouissez. Je pénètre ensuite dans ces salles pompeusement déco-

rées, dans ces appartemens somptueux où vous faites votre demeure; je suis frappé de la beauté et de la richesse des ameublemens; j'admire les chefs-d'œuvre des arts et de l'industrie, les objets rares et curieux que le goût et la variété ont rassemblés à grands frais. Hélas! me dis-je à moi-même, combien d'infortunés qui se meurent, reviendraient à la vie, si un seul de ces objets précieux, qui ne servent ici que d'inutiles ornemens, était offert en sacrifice à la charité! Je vois dresser votre table, et elle se couvre à mes yeux de mets délicats et de vins exquis. Hélas! je ne veux pas disputer avec vous sur ce que vous appelez les bienséances de votre rang, ni vous opposer en ce moment les règles austères de la frugalité, de la modération et de l'humilité chrétienne. Sans examiner donc jusqu'à quel point cette magnificence qui m'éblouit peut vous être permise, je me contente de vous demander, en présence de Dieu, si de bonne foi il n'y a rien dans tout cela de superflu, rien qui se puisse diminuer pour nourrir ceux qui manquent du véritable nécessaire et même de pain? Sûr de la réponse que votre conscience vous dictera, je compte ici un premier superflu, que je nomme le superflu de votre luxe.

Passons à un autre, qui est celui de vos plaisirs. Remarquez, je vous prie, comme je désarme aujourd'hui toute la sévérité de mon ministère, et de combien de reproches je suis disposé à vous faire grâce. Je ne demande donc pas si vos plaisirs ne font pas quelquefois vos crimes; si les danses et les spectacles dont vous êtes si épris, ne font pas partie de ces pompes de Satan auxquelles vous avez renoncé par votre baptême; si votre jeu n'est pas un excès et un désordre; si vos parures, ô dames mondaines, ne sont pas trop souvent des nudités et des scandales? Je ne demande même pas si vous osez un jour, au tribunal de celui qui a dit : « Malheur à vous qui riez maintenant, malheur à vous qui avez votre consolation en ce monde, » présenter les amusemens du

théâtre et du jeu, les modes et les parures vaines, comme des dépenses non-seulement légitimes, mais nécessaires, comme les bienséances indispensables et les devoirs de votre condition? Mais, m'adressant à vos cœurs, je vous dis : Quoi! vous ne sacrifierez pas un de ces divertissemens, pour sauver du désespoir une famille désolée! vous ne retrancherez pas un vain ornement destiné à relever une frivole beauté, pour sécher les larmes de la veuve ou de l'orphelin abandonné! vous ne direz pas, avec ce prince généreux que nous pleurons encore, que nous pleurerons toujours : « Quand les riches s'amuse, il faut que les pauvres vivent! » Ah! si vous ne renoncez pas à des plaisirs insensés, sachez du moins y trouver comme lui un superflu pour les infortunés.

Il en est un troisième, que je puis appeler le superflu de votre négligence. Qui pourrait calculer, mes chers Auditeurs, tout ce qui se dissipe et tout ce qui se perd dans vos grandes et opulentes maisons? votre inapplication, votre paresse, et je ne sais quel préjugé superbe, qui fait consister dans l'incurie même et dans le dédain pour vos affaires, une portion de votre grandeur, livre tout en proie à la cupidité d'administrateurs infidèles, de serviteurs avides, de tous ceux à qui il plaît de vous surprendre et de vous tromper? Que voit-on autour de vous, que profusion et que désordre? Des seuls restes de vos tables, qui se jettent à de vils animaux ou se corrompent; du rebut de vos vêtemens, que les vers et la rouille dévorent, on ferait subsister, pendant l'année entière, tout un peuple de malheureux; il n'y aurait même plus de pauvres, si l'on pouvait recueillir pour eux tout ce que les riches négligens laissent dilapider de leurs biens, sans jouissance pour eux-mêmes, et sans avantage pour personne. Or, il ne vous est pas permis de laisser ainsi périr ce superflu de vos fortunes, qui est la ressource et le trésor de l'indigent : *Superflua divitum necessaria pauperum sunt.* Propriétaires de vos biens aux yeux des hom-

mes, vous n'en êtes que les dispensateurs et les économes aux yeux de Dieu, qui vous demandera un compte sévère de votre administration, et vous reprochera peut-être la mort de plus d'un infortuné, dont la subsistance était dans vos mains, et qui, par votre faute, aura manqué des choses nécessaires à la vie.

Il est enfin un dernier superflu, que je nommerai celui de votre avarice ou de votre ambition; car si quelques-uns dissipent follement la part du pauvre, il en est d'autres qui, par un soin avare, l'entassent dans leurs coffres, et s'en font un trésor d'iniquité, qu'ils grossissent d'année en année par des épargnes sordides et par d'indignes usures. Ici encore, je ne tonnerai point contre ces épargnes dont l'excès outrage la Providence, ni même contre ces usures dont il serait si facile de montrer la condamnation expresse dans l'Évangile. Mais du moins, vous qui amassez ainsi pour un avenir que vous ne verrez peut-être jamais, ne me dites pas que vous n'avez point de superflu pour l'indigent. Et qu'est-ce donc que cet or qui s'accumule et se multiplie dans vos mains, sinon la surabondance de vos revenus et l'excédant de vos besoins? Et lorsque vous abondez et surabondez, vous n'auriez rien pour l'homme nu et affamé qui vous conjure d'apaiser le besoin qui le presse! rien pour le Lazare que la misère consume à votre porte!

Mais pourquoi tant de raisonnemens et de si longs détails? Ecoutez-moi, je vous prie, mes Frères, et voyons s'il est un seul d'entre vous qui bientôt ne se reconnaisse du superflu. C'est à vous-mêmes que je veux m'en rapporter maintenant. Je connais votre dévouement pour la cause sacrée de nos rois, et pour ce trône légitime qui s'est si heureusement relevé au milieu de nous. Eh bien! je suppose pour un instant que, dans un danger pressant de l'état et de notre auguste dynastie, le monarque chéri qui nous gouverne s'adressât à votre fidélité, et réclamât.

le secours de vos dons volontaires; je suppose encore que, vous défendant de rien retrancher de votre nécessaire et des véritables bienséances de vos conditions, il déclarât ne vouloir accepter que votre seul superflu, ajoutant qu'il le demande au nom du salut de la monarchie. Que répondriez-vous, mes Frères? Que vous n'avez point de superflu; que vous n'avez, par conséquent, rien à offrir dans ce grand besoin public? Ah! j'ose affirmer que pas un de vous ne supporterait cette pensée. Déjà même, au seul énoncé de ma proposition, chacun de vous a jeté un coup d'œil rapide sur sa fortune, supputé en esprit ce qu'il rabattrait d'une inutile dépense, et mesuré le sacrifice qu'il pourrait faire sans nuire à ses intérêts, ni toucher au triple nécessaire dont nous avons parlé. Le voilà donc trouvé ce superflu que nous cherchons. Or, mes chers Auditeurs, ce que votre roi ne réclame pas, parce que, grâce au Ciel, le péril que nous supposons est une chimère, votre Dieu le réclame; il en demande au moins une partie pour vos frères infortunés, qui sont ses créatures comme vous, et à qui sa providence a préparé cette ressource. De quel droit les en priveriez-vous?

O vous tous, qui êtes à la fois Chrétiens et Français, si, pour découvrir un superflu qui peut-être vous était caché à vous-mêmes, il n'a fallu qu'en appeler, par une simple supposition, à votre amour pour vos maîtres, que faut-il, pour vous apprendre à bien user de ce même superflu, sinon vous proposer leurs exemples? Mais d'où vient que je me trouble?... O princesses augustes (1), qu'une tendre charité pour l'enfance malheureuse et abandonnée a conduites aujourd'hui dans ce temple! pourquoi votre présence, qui jusqu'à ce moment a soutenu et encouragé mon ministère, commence-t-elle à le déconcerter maintenant et à glacer ma langue? Quel combat entre le respect qui semble m'imposer silence et la force de la vérité, le besoin même de ma cause

(1) Les Duchesses d'Angoulême et de Berri.

qui m'oblige à parler! J'allais dire à cet auditoire fidèle: Voyez les enfans de saint Louis que le Ciel vous a rendus, et qu'il vous donne lui-même pour modèles. Quelle bienfaisance inépuisable! quelles intarissables aumônes! quelle émulation de bonnes œuvres dans toute cette royale famille, où nul ne peut l'emporter sur les autres, parce que nul ne peut être surpassé! Vit-on jamais en un si haut rang tant de modération dans les dépenses? au milieu de toutes les séductions, tant d'indifférence pour les vains plaisirs? après de si longues et si cruelles vicissitudes, plus d'abandon à la Providence, moins d'épargnes, un plus entier oubli de ses intérêts propres, pour ne songer qu'à ceux des infortunés? Voilà ce que nul Français n'ignore, voilà ce qui excite tant d'amour, ce qui fait pleurer dans chaque famille la mort d'un prince de cette maison auguste, comme la mort d'un père; voilà ce qui désarme la colère du Tout-Puissant, ce qui détourne les fléaux de dessus nos têtes, et nous fait pardonner nos crimes; et voilà aussi, mes Frères, ce qui vous enseigne bien mieux que mes discours, en quoi consiste le devoir de l'aumône, et quelle en est l'étendue. C'était le sujet de ma première partie. Il me reste à réfuter, dans la seconde, les objections et les prétextes que l'infidélité du siècle et la cupidité opposent à ce devoir.

SECOND POINT.

La philosophie de notre siècle, qui a fait tant de merveilleuses découvertes, qui, la première, a appris au monde que la religion est inutile à la morale et nuisible à la société; que le christianisme, cette loi de paix et d'amour, est un fanatisme violent et dangereux; que l'intérêt et le plaisir sont la règle des devoirs et le ressort des bonnes actions, nous a encore révélé cet autre secret, que l'aumône est un abus, un scandale, et la vraie cause de la misère publique. C'est l'aumône, dit-elle (car je veux répéter ses propres paroles, et vous allez les reconnaître);

c'est l'aumône, qui, encourageant la fainéantise et le vagabondage, enlève des bras à l'industrie, aux arts, au commerce; et, par l'oisiveté qu'elle entretient, dispose au crime des hommes qu'une vie laborieuse eût maintenus dans la vertu. La véritable bienfaisance, ajoute-t-elle, ce n'est pas la charité des grands et des riches, c'est leur luxe, qui, par ses profusions, faisant circuler rapidement l'or dans toutes les veines du corps social, porte l'abondance dans les dernières classes du peuple, et fait disparaître le vice, avec la mendicité et l'indigence.

Qu'il fait beau, mes Frères, entendre ces maximes dans la bouche d'hommes opulens, dissolus, avides tout à la fois d'argent et de toutes les espèces de jouissances, qui viennent nous donner leurs excès, leurs débauches, leurs fantaisies dispendieuses, leurs spéculations avaries et leurs usures mêmes, pour leurs bonnes œuvres, et pour autant de services signalés qu'ils rendent à l'humanité! Parlez-leur d'un malheureux qui expire de besoin et qui implore leur compassion, d'un de ces pauvres de Jésus-Christ, que l'Évangile nous ordonne d'assister comme Jésus-Christ lui-même: ils vous répondront que c'est un vagabond et un fainéant; que secourir de pareils misérables, ce serait se rendre complice d'un pernicieux désordre; et que si le magistrat faisait son devoir, tout ce qui demande l'aumône serait dans les fers. Essayez de les attendrir sur le sort de tant d'infirmités, de vieillards, de mourans, entassés dans des hospices où quelquefois tout leur manque; de tant de familles désolées, qui cachent dans d'affreux réduits leur humiliation, leur misère et leurs larmes: ils vous diront que s'il y a encore des infortunés, c'est qu'il n'y a pas assez de luxe, et que le remède de tous les maux est dans la multiplication des grandes fortunes, qui, par le faste et les grandes dépenses, augmentant la prospérité générale, diminueront insensiblement la détresse des particuliers, sans qu'on s'occupe du triste soin de visiter et de soulager tant de malheureux.

O langage barbare! ô conséquences funestes de ces détestables doctrines, qui, mettant le faux à la place du vrai, en tout genre, ont interverti jusqu'aux premières notions de toutes choses! Ainsi, la cupidité et l'égoïsme seront la bienfaisance! les Lucullus, et non les Vincent de Paul, seront les vrais amis de leurs semblables! le luxe, ce fléau destructeur, qui corrompt tout dans un état, qui amollit les mœurs et endurecit les âmes, qui dessèche les véritables sources de la prospérité publique, pour enrichir les arts frivoles et corrupteurs, et toutes les professions viles et dangereuses; qui substitue à tous les sentimens généreux, une soif insatiable de l'or et une émulation insensée de magnificence; qui, poussant toujours les dépenses au-delà des moyens, confond les rangs et les conditions, produit les fraudes, les faillites scandaleuses, la ruine des maisons les plus opulentes, et la désolation des pauvres; le luxe que les païens eux-mêmes regardèrent comme le principe de tous les vices, et auquel ils attribuèrent la chute des plus florissans empires, sera désormais le grand moyen du bonheur des peuples, le remède de tous les désordres, et la source de toutes les misères!

Mais, grand Dieu! quand nous ne pourrions pas invoquer ici l'opinion unanime de tous les sages et l'expérience de tous les siècles, ce qui se passe sous nos yeux ne suffirait-il pas pour nous instruire? En quel temps le luxe fut-il porté plus loin que de nos jours; et en quel temps y eut-il plus de misère et de crimes, plus d'infortunés réduits, par le dénûment de toutes choses et par le refus de tout secours, aux plus horribles excès du désespoir? Demandez aux générations qui vous ont précédés, si elles entendirent parler jamais d'un seul malheureux tellement abandonné, que, dans l'extrémité de son besoin et le délire de sa douleur, il se donnât la mort à lui-même? Or, ces catastrophes autrefois inouïes, ne sont-elles pas aujourd'hui si communes, qu'elles ne

causent même plus d'émotion ni de surprise ? Ah ! nos pères étaient chrétiens , ils eussent cru égorger le pauvre qu'ils n'eussent point secouru : ils ne trouvaient point dans l'Évangile , que les profusions d'un vain luxe acquittassent la dette de la charité. Ils y apprenaient au contraire à se faire une loi de la simplicité des mœurs , de la modestie , de la frugalité. Magnifiques dans leurs aumônes , ils étaient économes dans tout le reste , et l'indigence avait , dans leur superflu , un patrimoine et un revenu assuré. Mais depuis qu'une philosophie orgueilleuse et sensuelle a pris la place du christianisme , les pauvres sont dépossédés , et tous leurs droits méconnus. Notre philanthropie , pour n'être pas importunée du spectacle et des cris de leur misère , pendant que nous travaillons à leur bonheur par notre faste et nos plaisirs , leur défend de semontrer et de se plaindre ; elle les calomnie , pour se dispenser de les secourir , et leur prépare pour asile des prisons , pour consolation le désespoir , pour ressource dernière le suicide. Voilà comme ce siècle abolit la mendicité.

Ce n'est pas à vous , mes Frères , que ces reproches s'adressent. Je sais trop que je parle ici à des auditeurs fidèles , et que vous avez horreur de ces barbares théories. Je ne m'en suis pas cru moins obligé pour cela de les flétrir dans cette chaire , et de les livrer à l'indignation qu'elles méritent. Venons maintenant à d'autres objections moins odieuses , que vous opposez quelquefois vous-mêmes au devoir de l'aumône , et que je ne dois pas négliger.

Les révolutions , disent les uns , ont tellement réduit ma fortune , que je dois songer plutôt à rétablir mes propres affaires , qu'à soulager les besoins d'autrui : j'aimais à donner libéralement avant mes pertes ; aujourd'hui , je dois faire céder la charité à la prudence. — A cela , mes Frères , voici ma réponse : Si les pertes dont vous parlez sont telles , qu'il vous reste peu au-delà du nécessaire et des justes bien-séances de votre état , donnez peu avec joie , et vous

aurez satisfait au précepte : *Si exiguum tibi fuerit , etiam exiguum libenter impertiri stude* (1) ; car vous n'êtes tenus à exercer la miséricorde qu'à proportion de vos facultés : *Quomodo potueris , ita esto misericors* (2). Mais si ce qui vous reste , quoique bien inférieur à ce que vous possédiez autrefois , peut encore s'appeler de l'opulence , ah ! je vous en conjure , n'allez pas , par un aveugle désir de recouvrer votre ancienne splendeur , retenir la part du malheureux , et attirer sur vos biens les malédictions du Ciel. Pourquoi des richesses moindres , puisqu'elles sont encore suffisantes , ne vous contenteraient-elles pas ? Eh ! si dans ce vaste naufrage , où tant d'autres fortunes ont été englouties tout entières , vous avez conservé une bonne partie de la vôtre , à qui en êtes-vous redevables , si ce n'est à cette Providence , qui demande que vous acquittiez , dans la personne des pauvres , la reconnaissance que vous lui devez ? Craignez , mon cher Auditeur , si vous y manquez , qu'elle ne retire ses bienfaits : car Dieu , aussi bien que les rois de la terre , a ses droits dont il ne se relâche point ; et comme la diminution de vos biens ne vous exempte pas de payer à l'état le tribut imposé par le prince , croyez qu'elle ne vous dispense pas aussi de payer à l'indigent cet autre tribut imposé par Dieu même. Que vos largesses soient donc proportionnées à votre présente abondance ; c'est pour vous un devoir indispensable : *Si multum tibi fuerit , abundanter tribue* (3). Voilà pour le premier prétexte.

Alléguerez-vous en second lieu la dureté des temps , le prix excessif et toujours croissant des choses les plus nécessaires à la vie , et le danger de vous réduire vous-même à de fâcheuses extrémités , en voulant assister les autres ?

Ah ! mes Frères , c'était précisément cette cherté

(1) Tob. iv. 9.

(2) Tob. 8.

(3) Tob. iv. 9.

excessive des choses nécessaires à la vie, cette dureté des temps, que j'allais vous donner pour motif d'augmenter vos aumônes. Eh! pour qui en effet les temps sont-ils durs? pour qui cette cherté est-elle un fléau et une calamité? n'est ce pas pour le malheureux qui ne peut plus acheter ni le pain qui doit le nourrir, ni le vêtement qui doit couvrir sa nudité; et non pour vous qui continuez de vivre sous des lambris dorés, de vous asseoir à une table somptueusement servie, et qui n'avez encore rien rabattu de vos équipages, de vos parures et de vos plus évidentes superfluités? Avouez-le; craindre la détresse au milieu de tant d'opulence et de splendeur, c'est être par trop timide; et d'ailleurs, que vous demandet-on? et de quoi vous alarmez-vous? retranchez seulement un de ces banquets où vous invitez des amis riches comme vous, et des parasites peut-être, et cent pauvres seront nourris et rassasiés. Que chacun de vous dépose ici aujourd'hui, dans le trésor de la miséricorde, ce qu'il lui en coûte pour une seule partie de plaisir, et ces cinquante orphelines que vous recommandez à la Providence, seront pourvues abondamment de toutes choses pendant l'année entière. O mon Dieu! comment s'effraie-t-on si aisément des dépenses de la charité, qui sont en effet si modiques, tandis qu'on redoute si peu celles de la vanité qui sont immenses, et qui dévorent chaque jour les plus brillantes fortunes?

Mais non, dira en troisième lieu quelqu'un, nous ne pouvons plus suffire aux bonnes œuvres dont on nous accable; nous ne sommes qu'un petit nombre; la plupart des riches de ce siècle, en abandonnant la piété, ont aussi méconnu le devoir sacré de l'aumône: et que peuvent nos efforts pour soulager tant de misères? — O faiblesse! ô pusillanimité! Les bonnes œuvres vous accablent! Dites-moi donc, je vous prie, qui de vous a été jusqu'à présent appauvri par ces libéralités saintes? Elles vous accablent! et moi je vous dis que ce sont elles qui soutiennent

vos fortunes, qui protègent vos familles, qui conservent l'état, qui nous attirent tant de faveurs inespérées du Ciel. Vous êtes seuls à exercer la miséricorde! Oh! si cela est, mes Frères, que votre sort est digne d'envie! Vous êtes donc les seuls objets de l'amour de votre Dieu, les seuls héritiers de son royaume, les seuls qui empêchent que sa colère n'éclate et que le monde ne périsse; car lorsque la charité sera universellement refroidie, la fin des temps sera venue et le monde sera détruit. Vous exercez seuls la miséricorde! Avec quelle magnificence la devez-vous donc exercer, pour suppléer au vide que laissent tant de riches impitoyables, et combler, s'il était possible, l'abîme de tant de besoins! Mais quoi! vous reprochons-nous donc d'être avares dans vos dons? Non, mes Frères, ce serait nous contredire nous-mêmes. Nous le disions en commençant: ces assemblées où la charité préside sont fréquentes, et toutes attestent votre libéralité; nous l'avouons et nous aimons à le publier. Mais, mes chers Auditeurs, qu'il nous soit permis de le dire: si les sommes sont grandes, à quoi se borne le sacrifice de chacun de vous? est-il grand aussi? Retranchez de ces pieuses contributions la part vraiment royale que daignent fournir le monarque et chaque membre de cette très-chrétienne et très-auguste famille; comptez ensuite votre nombre, et supputez. A quoi tout se réduit-il? Je ne presserai pas ceci davantage; mais je demanderai aux plus opulents et aux plus généreux: Qu'est-ce qu'une pièce d'or, comparée à vos immenses revenus? qu'est-ce qu'une pièce d'or dans vos dépenses de l'année ou d'un mois seulement? Ah! humilions-nous, et craignons d'avoir acquis à trop peu de frais la réputation de bienfaiteurs magnifiques des pauvres.

Qu'objecterez-vous donc enfin? Que les pauvres ne sont pas toujours assez dignes de l'intérêt que nous voulons inspirer en leur faveur? Qu'il en est parmi eux de trompeurs et de dissolus, qui consomment dans la débauche les dons qu'ils surprennent

à la confiante charité? — Abrégeons cette dernière discussion, mes Frères, car il est temps de finir. Je pourrais répondre d'abord, que, dans le doute, il serait effreux de refuser à un infortuné le léger secours qu'il sollicite, parce qu'il serait possible qu'il en abusât. Cet homme vêtu de lambeaux, qui implore si humblement votre compassion, est peut-être un imposteur, je l'avoue; mais c'est peut-être aussi un malheureux père de famille, que la faim et la douleur font sortir pour la première fois du triste réduit où il vient de laisser une épouse expirante et des enfans éplorés; il s'est armé de tout son courage, pour mendier le pain que toute sa famille lui demande par des cris déchirans; un premier refus va flétrir son âme, il ira s'envelopper dans son désespoir, et mourir. Serez-vous innocent devant Dieu de son malheur? Je pourrais répondre encore, que si quelquefois un misérable abuse de vos bienfaits, vous avez bien plus souvent abusé de ceux de la Providence, sans qu'elle se lasse pour cela de vous les prodiguer; et qu'il n'est pas juste que vous soyez plus sévère à l'égard de vos semblables, que Dieu même ne l'est envers vous.

Mais, laissant toutes ces réponses, ne me suffit-il pas de vous dire, qu'ici du moins vous n'avez pas de semblable surprise à craindre; que ces tendres orphelines sont des enfans bénis du Ciel, séparés, presque dès le berceau, de la contagion du siècle, nourris du lait de la piété, élevés dans l'innocence et dans l'habitude d'un honnête travail, formés avec soin par des maîtresses vertueuses, pour être un jour des épouses et des mères chrétiennes. Déjà, par leur industrie, elles commencent à acquitter une partie de leur dette envers leurs bienfaiteurs et envers la société. Que de titres vous les recommandent! elles sont les enfans de la Providence, les nourrissons de la charité, l'objet des soins assidus du vénérable pasteur de cette paroisse royale; le dirai-je? mais ne le voyez-vous pas assez vous-même? l'objet de l'intérêt

spécial des augustes princesses qui honorent cette assemblée de leur présence. La fille des rois n'a pas dédaigné de visiter les filles des pauvres dans leur modeste asile, et d'applaudir elle-même à leurs humbles travaux. Une auguste enfant, hélas! orpheline elle-même (1), devenue, dans l'âge où l'on commence à peine à se connaître, la protectrice de tant d'orphelines, fait déjà l'apprentissage de cette bienfaisance royale dont elle a tant de modèles dans son illustre race, et vous invite à imiter de si beaux exemples.

O Dieu! qui chérissez le sang de saint Louis, voyez la postérité de ce saint roi, donnant l'exemple de toutes les vertus, animant toutes les bonnes œuvres.

(1) Mademoiselle, sœur du duc de Bordeaux.

SERMON

EN FAVEUR

DES SÉMINAIRES.

Surrexerunt... sacerdotes et levitæ... ad ædificandum templum Domini... universique qui erant in circuitu adjuverunt manus eorum in vasis argenteis et aureis, in substantiâ et jumentis, in supellectili.

Les prêtres et les lévites se préparèrent à reconstruire le temple du Seigneur; et tout le peuple y contribua de ses biens, de ses vases d'or et d'argent, de ses troupeaux et de ses meubles. (I. Esd. 1, 5 et 6.)

N'EST-CE pas un beau et touchant spectacle que nous offre le peuple de Dieu, lorsque, après soixante et dix ans de captivité et de souffrances, délivré par Cyrus du joug de ses oppresseurs, il oublie, dans un si grand événement, tous les intérêts de la terre, pour ne songer qu'à reconstruire le temple du Seigneur: *Ad ædificandum templum Domini?* Les murs de Jérusalem ne seront pas relevés, ni les champs paternels ensemencés, jusqu'à ce que l'autel et le sanctuaire soient rétablis et solennellement consacrés; la maison du Dieu de Jacob sera la première à sortir de ses ruines, et les tribus, depuis si long-temps dépouillées, appauvries, trouveront dans leur indigence même des ressources pour l'orner avec magnificence; chacun sacrifiera avec joie, pour une si sainte entreprise, le peu d'or et d'argent qui lui reste, les objets précieux échappés à l'avidité des vainqueurs, l'élite du troupeau destiné à le nourrir, et les meubles modestes qui servent à son usage: *Adjuverunt manus*

eorum in vasis, argenteis et oreis, in substantiâ et jumentis, in supellectili. Ce n'est pas assez que le roi de Perse fournisse de son trésor à la construction de l'édifice sacré (1), et lui restitue les richesses sacrilègement enlevées par Nabuchodonosor (2); ce n'est pas assez non plus des contributions levées par l'autorité publique (3) pour ce grand ouvrage, l'Histoire Sainte nous apprend que les dons du peuple, *Quæ sponte obtulerant* (4), se montèrent à quarante et un mille drachmes d'or, avec un nombre proportionné de mines d'argent, sans parler de sept cents tuniques sacerdotales (5) et d'autres oblations de grand prix. Les plus pauvres s'engagèrent à payer annuellement la troisième partie d'un sicle, pour l'achèvement et l'entretien du temple (6), et l'on pourvut libéralement aux besoins de tous ceux qui devaient le desservir: *Et omnis Israel... dabant partes cantoribus et janitoribus per dies singulos* (7). Non, s'écriait ce peuple instruit enfin par ses longs malheurs du prix de la religion, rien ne manquera désormais au service et à l'ornement du sanctuaire: *Ibi erunt vasa sanctificata*; il aura ses prêtres, ses lévites, ses chantres, ses gardiens, ses ministres sacrés de tous les ordres: *Et sacerdotes, et cantores, et janitores, et ministri*; et l'on ne nous accusera plus de négliger la maison de notre Dieu: *Et non dimitemus domum Dei nostri* (8).

Pourquoi vous entretenir de ces détails, mes Frères? Eh! ne sortons-nous pas d'une révolution qui a été pour nous comme une autre captivité de Babylone? La nation de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, n'a-t-elle pas été asservie et captive sous le joug d'une poignée d'hommes pervers et impies,

(1) Ainsi le raconte l'historien Joseph.

(2) I. Esd. 1, 7-11.

(3) I. Esd. 1, 4.

(4) I. Esd. 1, 6.

(5) Neh. vii, 70-73.

(6) Neh. x, 32.

(7) Neh. xii, 46.

(8) Neh. x, 39.

comme Israël et Juda sous celui de tyrans idolâtres? La mort, l'exil ou les fers n'ont-ils pas été le partage de nos rois, de nos princes, de nos pontifs, de nos prêtres, de tout ce qu'il y avait de grand et d'illustre parmi nous. Et comme les Hébreux virent tomber à la fois le temple de Jérusalem et le trône de David, n'avons-nous pas vu les ruines confondues de l'église de France et de notre antique monarchie. Le Ciel, après tant de maux, nous a rendu nos rois très-chrétiens; c'est à nous de les aider à relever notre église. Elle renaît, mais hélas! dans quel état de dénûment et de faiblesse! Riche autrefois, puissante et féconde, elle nourrissait le pauvre, soutenait l'état, et voyait croître dans son sein une nombreuse et florissante jeunesse, qui, remplissant d'année en année les rangs toujours pressés de la tribu sainte, renouvelait sans cesse sa joie et entretenait sa perpétuelle vigueur. Dépouillée maintenant, environnée de débris et couverte de deuil, elle pleure sa gloire passée, et tremble pour son avenir; elle voit ses vieillards mourir dans l'indigence, ses plus robustes athlètes succomber avant le temps à des fatigues sans mesure, et elle manque de ressources pour élever des nourrissons qui réparent tant de pertes. Le vide déjà immense, et toujours croissant, du sanctuaire, nous menace de l'extinction totale et trop certaine de notre sacerdoce, si le zèle enfin réveillé des fidèles ne lui fournit des moyens plus efficaces de se reproduire et de se perpétuer. C'est donc (oh! écoutez, Français et chrétiens), c'est l'église de France votre mère, celle qui vous a engendrés à Jésus-Christ, qui a nourri votre enfance du lait de la saine doctrine, qui vous prodigue tous les jours le sang et les grâces de son époux; c'est elle, mes Frères, qui implore aujourd'hui votre charité, votre compassion pour elle-même, et qui vous demande l'aumône, pour ne point périr. Je suis auprès de vous l'intercesseur de celle qui, nuit et jour, intercède puissamment auprès de Dieu, pour votre salut. Avec quelle confiance ne dois-je pas plaider de-

vant vous sa cause! Puis-je craindre, qu'après avoir trouvé vos cœurs si disposés à s'attendrir sur les besoins d'une église étrangère située à l'extrémité du monde (1), je les trouve moins sensibles aux nécessités pressantes de celle qui a des droits si sacrés à votre amour? Je ne crois pas avoir besoin d'art en vous parlant d'un intérêt si cher: le dessein de mon discours sera aussi simple que le sujet en est important; je vous exposerai, dans ma première partie, les motifs qui vous engagent à secourir votre église; je vous montrerai, dans la seconde, que le plus nécessaire de tous les secours est celui qu'elle réclame en ce moment pour l'éducation des jeunes élèves destinés à perpétuer le sacerdoce parmi nous.

O mon Dieu! donnez-moi des paroles persuasives et touchantes! donnez à mes auditeurs des esprits dociles, et des entrailles qui se laissent émouvoir! — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Les deux plus puissans motifs se réunissent pour vous engager à secourir votre église: le devoir et l'intérêt. Premièrement le devoir: devoir de religion, parce que vous êtes Chrétiens; devoir de reconnaissance et de justice, parce que vous êtes Français.

Jésus-Christ, vous le savez, mes Frères, quoiqu'il n'ait pas voulu, pendant sa vie mortelle, exercer sa domination ici-bas, est le suprême roi et le véritable maître de l'univers. En tant que Dieu, il possède et gouverne essentiellement toutes choses; en tant qu'homme, il a tout reçu de son Père. Les nations lui ont été données pour héritage, et le monde entier pour domaine: *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (2). L'Église est l'épouse de ce grand Roi; de là le titre de maîtresse des nations qu'elle porte dans les Écritures, *Domina gentium* (3).

(1) L'église de la Louisiane.

(2) Ps. 11, 8.

(3) Thren. 1, 1.

Reine à la vérité d'un empire spirituel, elle n'a pas reçu pour son partage les richesses de la terre; mais son divin Epoux n'a pas négligé les besoins de son pèlerinage, il lui a donné les rois pour nourriciers (1) et tous les peuples pour tributaires. Ecoutez comme il lui parle d'avance, par la bouche d'Isaïe : « O toi qui sembles délaissée et stérile, quelle sera ton admiration et ta joie, lorsque les jours de ta fécondité et de ton abondance seront venus ! Tes enfans accourront vers toi des régions les plus éloignées, portant à tes pieds leurs trésors ; des peuples que tu ne connais pas viendront construire de leurs mains tes remparts ; ils abattront les cèdres des montagnes, et arracheront, des entrailles de la terre, l'or, l'argent et l'airain, pour l'ornement de tes murs ; leurs princes feront gloire de te servir ; tu suceras le lait des nations, et tu seras nourrie de la substance des rois. Ainsi l'ordonne le Dieu fort de Jacob : tout peuple et tout royaume qui refusera d'obéir, sentira le poids de sa vengeance : *Omnis gens et regnum quod non servierit tibi, peribit* (2). »

Vous reconnaissez dans ces belles paroles, non-seulement une promesse solennelle faite à l'Eglise, mais encore un ordre exprès donné, sous les peines les plus rigoureuses, aux nations et à leurs chefs, de pourvoir à ses besoins et à l'entretien de son culte.

Mais quoi ! ces promesses devaient-elles donc s'accomplir sous le règne de la pauvreté évangélique ? Oui, mes Frères. Ecoutez maintenant Jésus-Christ lui-même, et vous retrouverez, dans la divine simplicité de son langage, tout ce que viennent de vous représenter les sublimes figures d'Isaïe. Il donne à ses apôtres les mêmes droits que marque le prophète, et fait les mêmes menaces que lui, ou de plus terribles encore, à quiconque négligerait de secourir, dans leurs personnes, son Eglise naissante : « Allez, leur dit-il, et dans quelque ville ou quelque maison

(1) Isa. XLIX, 23.

(2) Isa. LX, 12.

que vous entriez, demeurez-y, mangeant et buvant ce qui s'y trouve ; car l'ouvrier est digne de son salaire (1). Mais si quelque ville ou quelque maison se ferme devant vous, secouez contre elle la poussière de vos pieds ; et en vérité, je vous le dis, Sodome et Gomorrhe seront traitées avec moins de rigueur, au jour du jugement, que cette ville : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum, quàm illi civitati* (2). » N'êtes-vous pas effrayés de cet arrêt, mes Frères ? Si, dès les premiers jours du christianisme, et lorsque le nom de Jésus-Christ commençait à peine à retentir dans le monde, c'était déjà un devoir pour des peuples qui entendaient parler de sa divinité pour la première fois, d'ouvrir leurs portes aux prédicateurs évangéliques, et de partager avec eux l'abondance de leurs maisons ; comment douter de l'obligation bien plus étroite où est une nation chrétienne, de contribuer de ses biens aux nécessités de son Eglise, et à la conservation de son sacerdoce ? Si c'est un crime égal à celui de Sodome, d'avoir refusé une assistance passagère à un seul ministre de la religion du Sauveur ; que sera-ce, de laisser sans ressource les élèves du sanctuaire, l'unique espérance de cette religion sainte, et d'exposer ainsi, par une sordide avarice, le ministère tout entier et le christianisme lui-même, à périr dans un royaume ? Ah ! mes chers Auditeurs, je frémis à la pensée du jugement que vous auriez à subir, je ne dis pas si un pareil malheur arrivait, mais si, par votre faute, une seule vocation ecclésiastique était étouffée dans son germe, et ne pouvait se développer. Arrêtez-vous, je vous en conjure, un moment à cette réflexion. Vous savez avec quelle sévérité le souverain Juge traitera au dernier jour ceux qui auront négligé les besoins d'un seul pauvre, fût-ce du plus abject et du plus inutile des hommes, d'un petit enfant à la mamelle. Il leur dira, en les condamnant à un éternel sup-

(1) Luc, x, 7.

(2) Matth. x, 15.

plice : Ce que vous avez refusé au moindre de ces petits, vous me l'avez refusé à moi-même : *Quandû non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis* (1). Que dira-t-il donc, et quels anathèmes lancera-t-il contre vous, lorsqu'il s'agira, non plus d'un enfant inutile et vulgaire, mais d'un enfant de bénédiction, qu'il avait choisi pour être l'ornement de sa maison, le soutien et la consolation de son Eglise, le sauveur après lui de plusieurs milliers d'âmes rachetées par son sang; et qui, privé de secours, ne trouvant, à l'entrée de la carrière sainte, que dénûment et misère, aura manqué à une si glorieuse destinée? Il vous dira : Regarde cet enfant. Je l'avais appelé comme Samuel; il devait, comme lui, sanctifier son peuple; comme lui, confondre les adorateurs de Baal; comme Nathan, dire la vérité aux rois; comme Paul, annoncer mon nom aux nations infidèles. Il eût, comme Augustin, défendu le dépôt de la foi; comme Ambroise, opposé un mur à l'injustice; comme Borromée, fait revivre les saintes règles et la vigueur de l'antique discipline; comme Vincent de Paul, consolé toutes les douleurs, soulagé toutes les infortunes. Mais, né dans l'indigence, ses premières années avaient besoin de ton appui; je t'avais réservé l'honneur de lui ouvrir, par tes bienfaits, les portes du sanctuaire : tu n'as pas voulu; c'est un prêtre, un pontife, un apôtre, que tu as étouffé au berceau; c'est l'Eglise, sa mère et mon épouse, que tu as plongée dans le deuil; c'est moi-même que tu as outragé de la manière la plus sensible, moi dont tu as renversé les desseins, moi que tu as privé d'un digne représentant, d'un ministre fidèle, d'une multitude de conquêtes qu'il aurait faites à mon nom, d'une portion immense de ma gloire que j'attendais de ses travaux; c'est moi qui le vengerai, et qui me vengera avec lui : *Quandû non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis*. Que de bonnes œuvres tu as empêchées, par le refus d'une seule! combien de

(1) Matth. xxv, 45.

crimes et de désordres, que cet enfant élevé au sacerdoce aurait prévenus, et que tu as laissé commettre! combien de pécheurs qu'il aurait convertis, et que tu as précipités dans l'abîme! Non, l'iniquité de Sodome ne sera pas plus sévèrement punie que la tienne : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum, quam illi civitati*. Mais, grand Dieu! si, bien plus coupables encore, mes Frères, vous aviez abandonné toute une jeunesse destinée peut-être à renouveler le siècle, à régénérer une nation entière, à ramener la beauté des jours anciens et la ferveur des temps apostoliques; si par là vous aviez été la cause de la perte irrémédiable des mœurs, de l'extinction de la foi, de l'abolition du culte saint, de la défection et de l'apostasie de tout un peuple : quel serait donc un jour votre châtement, et quel crime serait comparable à votre crime? *Tolerabilius erit... quam illi civitati*.

Convenez donc premièrement, mes Frères, qu'en votre qualité de Chrétiens, c'est pour vous un devoir indispensable de religion, d'assister votre église, surtout pour la conservation et la propagation de son sacerdoce. J'ai ajouté que c'était encore pour vous, en votre qualité de Français, un devoir de reconnaissance et de justice.

O France! ô la plus illustre nation de l'Europe! toi qui, avant l'époque funeste de nos troubles, étonnais le monde par ta puissance, excitais son envie par ta prospérité, l'éblouissais par l'éclat de ton industrie et de tes arts, le charmais par la politesse et l'élégance de tes mœurs, ravissais son admiration par les travaux et les découvertes de tes savans, par le génie et les chefs-d'œuvre de tes écrivains, par la renommée de tes grands hommes en tout genre; qui montrais avec orgueil à l'étranger, l'ordre et la beauté de tes villes, l'abondance et la tranquillité de tes campagnes; qui faisais redouter au loin tes armes victorieuses, et promenais sur toutes les mers, à l'abri d'un pavillon respecté, tes innombrables vais-

seaux, chargés de richesses de l'un et de l'autre hémisphère. O France, si justement jalouse de ta gloire, souffre que je te demande à qui tu as été redevable, pendant quatorze siècles, de tant de prospérité et de grandeur ! Ouvre tes immortelles annales, et elles répondront pour toi, que tu dois tout à ton église. Oui, mes Frères, et il convient de proclamer ses droits à votre reconnaissance, au moment où tant de Français affectent envers elle une si étrange ingratitude. Rappelez la mémoire des temps anciens. Vos pères encore barbares (ne rougissez pas de l'avouer) furent civilisés par la religion, et apprirent tout de ses ministres. Voyez depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, et long-temps après encore saint Remi et ses successeurs adoucissant peu à peu les mœurs farouches de ces fiers guerriers, polissant leur caractère sauvage, leur apprenant à reconnaître un autre droit que la force, modérant la fureur des vengeances, apaisant les guerres civiles, amenant, par un progrès insensible, le règne fortuné de l'ordre, de la justice, de toutes les vertus sociales fondées sur les vertus chrétiennes. Voyez le corps des évêques, se réunissant autour du premier empereur français d'Occident, pour dresser ces fameux capitulaires qui furent nos premières lois, et nous offrant, dans leurs conciles, le modèle de nos parlemens et de nos assemblées nationales. Voyez, sous le même prince, un modeste religieux instituant nos premières écoles, et jetant dès lors les fondemens de ces universités et de ces académies, qui devaient être un jour si célèbres. Qui ne sait que le clergé, en défrichant le sol inculte des Gaules, et abattant les forêts antiques qui le couvraient, donna les premières leçons d'agriculture à des hommes qui ne connaissaient que les armes, leur inspira le goût des travaux champêtres, les réunit et les fixa dans de riantes campagnes qu'il avait enrichies de moissons, et donna ainsi naissance à la plupart de nos hameaux, de nos bourgs et de nos villes ? Les arts manuels eux-mêmes

et le commerce, ce fut lui qui les enseigna. Mais quelles obligations ne lui eurent pas les sciences et les lettres ? Elles se réfugièrent, quand la barbarie et l'ignorance eurent tout envahi, dans les monastères et les églises. Là, furent conservés avec soin, reproduits et multipliés, par un travail infatigable, les précieux monumens de l'antiquité profane et sacrée. Sans les religieux et les clercs, livres, souvenirs, traditions, études, tout périssait sans ressource, rien ne serait parvenu jusqu'à nous. Mais, au milieu de la grossièreté de ces temps, le clergé eut toujours ses savans hommes, ses orateurs, ses écrivains illustres, dont les ouvrages sont encore lus et admirés de nos jours ; lui seul exerçait les fonctions de la magistrature, conduisait les grandes affaires, maintenait l'état social, pensait à la postérité, et écrivait pour elle l'histoire des faits contemporains. Sortez de ces ténèbres du moyen-âge : quel éclat votre clergé ne va-t-il pas réfléchir sur la nation entière, depuis François I^{er} jusqu'à Louis-le-Grand ? quelle part n'eut-il pas à la renaissance et aux progrès des lettres et de tous les beaux arts ! que de monumens magnifiques ; que d'établissmens utiles, temples, écoles, hospices, ont été son ouvrage ! A quel autre que lui devez-vous ces vastes bibliothèques, où sont réunis, comme en dépôt, tous les trésors des sciences ? de combien de chefs-d'œuvre n'a-t-il pas augmenté lui-même nos richesses littéraires ? Nommez le genre de gloire que l'ordre ecclésiastique n'a pas le droit de revendiquer, si vous exceptez seulement la gloire des armes ; encore vos grands capitaines furent-ils, comme vos princes et vos rois, élevés par vos prêtres. Nommez le genre de service que vous n'avez pas reçu de ces hommes, qui étaient à la fois les ministres du Ciel et les bienfaiteurs de la terre. Qui formait l'esprit et le cœur de vos enfans ? qui faisait fleurir vos universités ? qui maintenait la décence des mœurs ? qui arrêtait les ravages de l'erreur et du vice ? qui consolait vos malades ? qui nourrissait vos pau-

vres? qui guérissait même les plaies de l'état? Rappelez-vous les Suger, les d'Amboise, les Richelieu, les Fleury; et dites-nous si nos rois trouvèrent jamais des conseillers plus sages et plus habiles? Rappelez-vous ces anciennes assemblées de nos provinces, qui, chaque année, ajoutaient quelque chose à la beauté, à la prospérité de la France; ouvraient des routes et des canaux, perçaient des montagnes, jetaient des ponts sur les abîmes; et dites-nous si nos évêques, qui présidaient à ces administrations justement vantées, n'étaient pas l'âme de toutes ces grandes entreprises? Voyez-les encore dans nos états-généraux, où ils formaient le premier ordre de la nation; et dites-nous s'ils se montrèrent jamais indignes de ce haut rang, où la religion de nos monarques et le respect des peuples les avaient placés? si quelqu'autre ordre soutint mieux l'honneur du nom français, et déploya plus de talents, de lumières, de ressources, de dévouement et de courage? Suivez-les enfin dans cette dernière de nos grandes assemblées nationales, où tant de lois, tant d'institutions, tant de droits sacrés périrent; et dites-nous s'il était possible de s'ensevelir avec plus de gloire sous les ruines de la religion et de la monarchie?

Voilà, mes Frères, un léger aperçu de ce qu'a été votre église pendant quatorze cents ans. Je n'ai parlé que de ses moindres titres à votre reconnaissance; elle en a d'un ordre bien plus relevé. Vos âmes régénérées par le baptême, vos esprits éclairés par la prédication de l'Evangile, vos consciences purifiées dans le bain salutaire de la pénitence, votre chair même nourrie de la chair de l'Agneau de Dieu, vos mariages bénis, tous les actes de la vie sanctifiés, la mort adoucie et rendue glorieuse par les gages de l'immortalité: voilà les grands bienfaits, les bienfaits divins que vous ne pouviez recevoir que d'elle seule, et qu'elle n'a cessé de prodiguer à vos pères et à vous.

Quelle a donc été notre ingratitude et notre injus-

tice, lorsque nous l'avons dégradée, dépouillée, pros-
crite, poursuivie, le fer et le feu à la main, avec une implacable fureur! Ah! pouvait-elle nous dire alors, comme autrefois son divin Maître aux Juifs acharnés à le faire mourir: Je vous ai fait beaucoup de bien; pour lequel de mes bienfaits me traitez-vous de la sorte? *Multa bona opera ostendi vobis.... propter quod eorum opus me lapidatis* (1)? Est-ce parce que j'ai contribué à votre gloire, que vous me couvrez d'opprobre? est-ce parce que mes trésors ont toujours été la ressource de l'état et le patrimoine des pauvres, que vous me les ravissez avec cette violence? est-ce parce que j'ai cultivé, embelli, civilisé cette France, que vous ne voulez pas m'y laisser un asile? est-ce parce que je vous ai engendrés à une immortelle vie, que vous êtes altérés de mon sang, et ne respirez que ma mort: *Multa bona opera ostendi vobis.... propter quod eorum opus me lapidatis*? O enfans de ma douleur, que j'ai portés dans mon sein, que j'ai nourris avec tant d'amour, que j'ai élevés et instruits avec tant de sollicitude de travaux, ne deviez-vous rendre que le mépris et la haine à votre mère? *Filios enutrivî et exaltavi, ipsi autem spreverunt me* (2).

C'est cette grande injustice qu'il s'agit de réparer, mes Frères. Ce n'est pas vous qui l'avez commise je le sais, vous n'avez pas été les auteurs de cette spoliation sacrilège, de cette cruelle et sanglante persécution: non sans doute. Mais qui osera se rendre le témoignage qu'il n'a participé en rien à cette philosophie du siècle, à ce délire impie, qui a été le véritable principe de tous les maux? qui, d'ailleurs, n'a pas recueilli, même sans le vouloir, quelque débris de ce vaste naufrage? Et enfin, sans examiner ce qu'il en est à cet égard, quel enfant bien né se refuserait à réparer les torts faits à sa mère, quoiqu'il n'y ait pris aucune part? Venez donc, mes Frères, venez réparer les malheurs de l'Eglise votre mère, non en lui

(1) Joan. x, 32.

(2) Isa. 1, 2.

rendant ce qu'elle a perdu, cela vous serait impossible et ce n'est pas ce qu'elle demande; mais en l'empêchant de périr, en lui fournissant les moyens d'enfanter à son époux de nouvelles générations de lévites, et de perpétuer ses bienfaits avec son sacerdoce. Voilà ce que j'appelle pour vous un devoir de reconnaissance et de justice envers l'Eglise de France, parce que vous êtes Français.

Achevons. Si le devoir est le premier motif qui vous presse de secourir votre église, il en est un second que je ne dois pas oublier, c'est l'intérêt, mais le plus noble et le plus sacré, comme le plus cher et le plus important de tous les intérêts.

Si j'étais sûr qu'il n'y eût dans cet auditoire que de pieux et fervens chrétiens, deux mots me suffiraient ici. Je me contenterais de leur dire: Voulez-vous que ces autels tombent, que Jésus-Christ sorte de ces tabernacles, que ces chaires soient muettes et ces temples déserts? voulez-vous que les solennités cessent dans Sion, que la voix de la prière et le chant des divins cantiques ne s'y fassent plus entendre; qu'il n'y ait plus ni prêtre pour répandre l'eau sanctifiante sur la tête de vos enfans, pour leur enseigner les éléments de la foi, leur apprendre à vaincre leurs passions et à servir le Seigneur? voulez-vous laisser après vous une postérité sans religion, sans mœurs et sans espérance du salut éternel? C'en serait assez pour décider à tous les sacrifices des âmes fidèles qui aiment sincèrement Jésus-Christ et son Eglise, qui sentent tout le prix de la grâce divine et du céleste héritage.

Mais quand même il y aurait, parmi mes auditeurs, quelques-uns de ces hommes tristement indifférens, qui ont oublié ce qu'ils doivent à leur Dieu, et ne comptent presque pour rien les grands intérêts de l'éternité, je leur dirais encore, que le premier de leurs intérêts même temporels, est de conserver la religion et ses ministres. Si l'Evangile disparaissait avec sa divine morale, qui maintiendrait l'union des familles, l'ordre et l'harmonie de la société entière? qui ga-

rantirait à l'époux le cœur et la fidélité de son épouse, au père, la tendresse et la soumission de ses enfans; au maître, l'attachement à la probité de ses serviteurs; à tous les citoyens, la bonne foi et la sincérité si nécessaires dans tout le commerce de la vie? Je n'ai pas besoin d'insister sur des vérités palpables et connues de tout le monde. Mais ce qui n'est pas moins vrai, et ce qu'il importe de vous faire comprendre, mes Frères, c'est, qu'au point où en sont les choses aujourd'hui, sans la religion et ses ministres, vous ne conserveriez ni vos fortunes, ni vos rangs, ni vos vies, ni le trône de saint Louis, ni l'état social de la civilisation même. Pouvez-vous ignorer que nous sommes entourés d'une multitude d'hommes qu'une impiété féroce a rendus avides de bouleversemens et de désastres; qui ne veulent souffrir aucun frein, et ne connaissent de liberté que celle qui permet la révolte, le meurtre et le pillage? *In circuitu impij ambulans* (1). Leur fureur est en ce moment comprimée par la sagesse du monarque, par la fermeté du gouvernement, par l'ascendant de la victoire, par une protection visible et miraculeuse du Ciel. Mais pensons-nous que leurs criminelles espérances soient éteintes, leurs projets abandonnés, leurs ligueurs et leurs associations rompues? n'ont-ils plus leurs signaux auxquels ils se reconnaissent, leurs sermens qui les lient, leurs souterrains où ils s'assemblent, leurs chefs qui les dirigent, leurs temps marqués peut-être pour des séditions nouvelles? S'ils n'osent déployer la bannière et appeler ouvertement le peuple à tous les excès, ils travaillent du moins avec une incroyable ardeur à le corrompre, par la propagation des principes de l'athéisme, par la circulation de ces infâmes écrits, où le blasphème et l'obscénité le disputent à la félonie; bien sûrs de triompher tôt ou tard, s'ils peuvent déraciner ce qui reste de sentiment religieux à ce peuple encore chrétien. Dans de telles circonstances, les prêtres sont les auxiliaires naturels, les alliés nécessaires de la royauté,

(1) Ps. XI, 9.

de la magistrature, de tout pouvoir conservateur de la société. Les pasteurs, en réveillant sans cesse la foi dans le cœur des habitans des campagnes, leur rappelant que Dieu a établi les puissances légitimes, qu'il venge leurs droits violés, et punit éternellement les sujets rebelles; déposant le germe de ces salutaires doctrines dans les esprits encore tendres de l'enfance; pliant une jeunesse indocile sous le double joug de la religion et des lois, sont les soutiens de l'ordre public et les fermes colonnes de la monarchie. Ces troupes de zélés missionnaires, qui parcourent les villes et les bourgades, prêchant la pénitence, attirant les coupables par l'espoir du pardon, remuant, par les terreurs de la foi, les consciences les plus endurcies, dissipant les factions et les brigues, réunissant tout au pied de la croix et dans les bras de Jésus-Christ, sont, aussi bien que nos soldats, les armées qui nous défendent. Et ces temples où, en chantant les louanges du Seigneur, on oublie les préventions et les haines; où, à la vue de l'autel, du tabernacle et de l'agneau qui s'immole, on se croit transporté dans le séjour de l'éternelle paix, loin des troubles et des crimes de la terre; où l'on pleure ses péchés et l'on prie pour son roi, sont des citadelles aussi redoutées des ennemis du dedans, que nos foteresses les plus imprenables le sont des ennemis du dehors.

Si nous n'avons pas encore assez compris que l'Eglise, en France, est le véritable fondement de l'état, et que l'une ne saurait tomber sans que l'autre s'écroule sur elle, les méchans du moins le comprennent, et toute leur conduite en est une preuve sans réplique. Lorsque les maîtres et les disciples d'une philosophie séditeuse et antisociale eurent conçu le dessein de renverser la monarchie française, ils préparèrent ce grand œuvre par cinquante années de déclamations contre l'Evangile et de calomnies contre les prêtres. Lorsque le temps de l'exécution fut venu, la première victime qu'ils immolèrent fut le clergé; et aussitôt noblesse, magistrature, gouvernement,

ordre public, tout périt à la fois: et quand les temples furent fermés, les autels abattus, un peuple sans Dieu égorgea son roi. Jetez les yeux sur les autres contrées, ou la même secte a depuis essayé ses jeux sanglans; et voyez si la même marche n'a pas été partout suivie; si la vente des biens de l'Eglise et la proscription des ministres sacrés, n'a pas été partout le premier signal des désordres, et comme le prélude indispensable du bouleversement des empires. Et parmi nous encore, ceux qui voudraient nous replonger dans l'anarchie et le chaos, dissimulent-ils l'effroi que leur cause le retour des Français à la religion de leurs pères? ne font-ils pas autant d'efforts pour éloigner le peuple de nos églises, que pour le rendre irréconciliable avec nos institutions monarchiques? et si plus d'une fois on les a vus frémir au seul aspect de l'armée fidèle qui environne le trône, ne les a-t-on pas entendus rugir au seul nom des missionnaires qui prêchent l'Evangile? Leurs sentimens, mes Frères, vous apprennent quels doivent être les vôtres; leur haine est la mesure de votre amour: ce qu'ils ont besoin de détruire pour tout perdre, vous avez besoin de le conserver et de le rétablir, pour tout sauver. J'ajoute encore ce mot: si nos ennemis, pour faire l'œuvre de Satan, se sont mis sous la protection de l'enfer, nous qui faisons l'œuvre de Dieu, mettons-nous de plus en plus sous la protection du Ciel. De là nous viendront la force et la victoire; et bientôt, triomphant de tous les obstacles, délivrés de toutes les craintes, nous dirons avec le Prophète: Nos adversaires se sont confiés en leur nombre et leur audace, en leurs machinations et leurs intrigues; et, pris dans leurs propres pièges, embarrassés dans leurs complots, ils sont tombés: *Hi in curribus, et hi in equis... ipsi obligati sunt et ceciderunt.* Pour nous, nous avons invoqué le nom du Seigneur, et, soutenus par sa main puissante, nous nous sommes relevés et ne retomberons plus: *Nos autem in nomine Domini Dei nostri... surreximus et erecti sumus* (1).

(1) Ps. xix, 8, 9,

Je vous ai fait connaître, mes Frères, les motifs qui vous pressent de secourir votre église; il me reste à montrer que le plus nécessaire des secours, est celui qu'elle réclame aujourd'hui pour l'éducation des jeunes clercs destinés à perpétuer son sacerdoce. C'est le sujet du second point, que j'abrègerai.

SECOND POINT.

Vous ne serez pas étonnés que nous changions ici de ton et de langage, mes Frères. Tant que nous avons eu à retracer les bienfaits et la gloire de votre église, et les honorables souvenirs de ces temps, où, florissante et heureuse, elle répandait l'éclat et la prospérité sur la nation entière, un peu d'élévation et de pompe a pu convenir à notre discours. Mais maintenant qu'un triste devoir nous appelle à exposer les besoins de cette même église, pauvre, affaiblie, humiliée; que nous venons implorer pour elle les secours de cette charité compatissante et généreuse qu'elle exerça si libéralement aux jours de son opulence, nous n'avons plus la force de soutenir ces grandes paroles, et il ne reste à notre douleur d'autre langage que celui de l'humble indigence qui supplie. Oubliez donc, j'y consens, tout ce qui a fait la grandeur de cette antique et illustre église de France, votre mère, tout ce qu'elle a eu de titres à l'admiration des autres peuples et à votre reconnaissance. Ne voyez plus que ses malheurs; et qu'elle ait au moins le droit commun à tous les infortunés, de vous émouvoir par le spectacle de sa misère. Oh! combien il m'en coûte de prononcer ce mot déchirant et trop vrai, sa misère!... Mais qu'il ne suffise pas de la nommer; laissez-moi, mes chers Auditeurs, la déployer tout entière à vos yeux; ayez le courage d'entendre ce que j'aurai le courage plus difficile de dire; en un tel sujet, votre confusion et votre douleur ne saurait surpasser la mienne.

Pour ne vous donner que des idées exactes et précises de l'état actuel de votre clergé, je prends

les tableaux authentiques qu'on en publie chaque année. Je les déroule devant vous ces trop véridiques tableaux, sur lesquels, je l'avoue, je n'ai pu arrêter mes regards sans les couvrir de mes larmes; j'y vois, à la vérité, avec action de grâces, les effets récents de la pieuse sollicitude du monarque, de nouveaux sièges érigés, d'anciennes métropoles rétablies, quelques églises et quelques séminaires reconstruits ou réparés, des secours accordés aux plus nécessiteux d'entre les ministres des autels. Nous sentons le prix de ces bienfaits; mais hélas! c'est le vide du sanctuaire qu'il s'agirait de remplir; et il s'accroît, il devient plus effrayant tous les jours. C'est maintenant que je vous prie, mes Frères, de fixer avec moi vos esprits sur les états authentiques dont je viens de parler.

Mon attention se porte d'abord, avec inquiétude, sur un article où je lis : « Nombre des prêtres manquans aux besoins urgens des diocèses et des paroisses. » Eh bien! quel est-il ce nombre fatal? combien manque-t-il de prêtres aux premiers besoins des églises? Il manque, mes Frères, au strict et absolu nécessaire de la religion en France, treize mille cinq cent prêtres (1). Vous frémissiez. Un moment, lisons encore : « Prêtres que la mort enlève chaque année, terme moyen, de onze à treize cents. » Poursuivons : « Prêtres que l'âge et les infirmités ont rendus inhabiles à tout service, et qui ne sont plus pour le clergé qu'une charge pesante, deux mille trois cent cinquante. » Avançons. Parmi ceux qui exercent le ministère, combien encore compte-t-on de vieillards, à peine capables d'un faible travail, et dont les forces défaillantes ne sont plus soutenues que par un zèle presque miraculeux et par un reste d'ardeur qui s'éteint? Lisez : « Prêtres sexagénaires, septuagénaires et au-dessus, en activité de service, près de quatorze mille. » Toutes ces tristes déductions faites, quel est le nombre de ministres valides

(1) En 1824.

et encore dans la force de l'âge, qui restent aux immenses besoins de la France catholique? » Un peu plus de vingt mille. » Vingt mille prêtres pour plus de trente-huit mille communes! vingt mille prêtres pour trente millions de chrétiens!

O Eglise de France, naguère si belle et si féconde, qui ne trouvais pas seulement, dans la nombreuse tribu sacerdotale que tu nourrissais dans ton sein, de quoi pourvoir abondamment aux nécessités spirituelles de tout un vaste royaume; mais qui fournissais, de ta surabondance, des prêtres, des pontifes, des prédicateurs de la parole sainte, à d'autres nations moins favorisées du Ciel, et envoyais des colonies entières d'apôtres jusqu'aux extrémités du monde: voilà donc à quelle stérilité et quelle détresse tu es maintenant réduite! O nouvelle Sion, aussi désolée que celle dont Jérémie nous a peint les infortunes, « tes voies pleurent, on n'accourt plus à tes solennités, » qui ont perdu leur pompe et leur éclat; les sacrificateurs manquent à tes autels, les pasteurs aux brebis du troupeau; des milliers de ministres, la gloire de ton sanctuaire, que le glaive a moissonnés dans la plus cruelle des persécutions, ne sont pas remplacés; tes enfans te demandent le pain de leurs âmes, sans que tu puisses le leur rompre, ou, plus malheureux encore, ignorant même s'ils ont une âme, ils ne demandent rien, et périssent sans ressource.

Parlons sans figures; revenons aux calculs précis et aux résultats authentiques; lisons: « En vacance permanente, faute de desservans pour les remplir, de trois à quatre mille succursales; » c'est-à-dire, mes Frères, cinq ou six mille communes, près du sixième de la France, sans pasteurs et sans culte! six mille communes, où le sacrifice perpétuel a cessé; où il ne reste, pour tout vestige de religion, qu'un presbytère abandonné, à côté des ruines d'un temple démoli; où les enfans naissent, sans un prêtre pour les baptiser; où la jeunesse croît sans apprendre qu'il

y a un Dieu; où l'on se marie, sans bénédiction nuptiale; où l'on vit sans foi, sans mœurs, sans autre frein que la crainte des supplices; où l'on meurt sans sacremens, sans repentir et sans espérance! Telle est la situation du royaume très-chrétien; et dans quel moment? lorsque l'enfer semble avoir inventé de nouveaux secrets pour pervertir les hommes; qu'il a doublé tous ses moyens de séduction et de puissance; qu'il a ses partisans déclarés, ses agens avoués, sa milice enrôlée, rangée sous le drapeau, et marchant, enseignes déployées, à la conquête de la terre; lorsque les chaires de pestilence et d'erreur, érigées partout, ont leurs professeurs et leurs maîtres accrédités et applaudis; que l'impiété a ses docteurs, le matérialisme ses démonstrateurs, l'athéisme ses apôtres, tous les vices leurs apologistes, toutes les doctrines corruptrices et désastreuses leurs patrons et leurs prédicateurs; lorsque l'église de Satan, prédite dans les Ecritures, *Ecclesia malignantium* (1), est visible à tous les regards; qu'elle a sa constitution et sa hiérarchie, ses lois et ses dogmes, ses grands-prêtres et ses hiérophantes, ses mystères, ses initiations, ses symboles, ses excommunications et ses foudres; lorsque le génie du mal, régnaient par la dépravation des mœurs et par l'incrédulité, voue hautement à l'anathème et à la dérision la vertu, la piété, tout ce qui tient au culte et à l'adoration du vrai Dieu; lorsque ceux mêmes qui gouvernent l'état ne sont pas à couvert de la raillerie et de l'insulte, s'ils entreprennent de réprimer la fureur du sacrilège, et de déclarer la maison de Dieu aussi inviolable que celle du particulier le plus obscur: tant on est décidé à vouloir qu'il n'y ait de libre que le crime, de respecté que le vice, de protégé que le scandale, de sacré que la profanation et le blasphème!

Dans un tel état de choses, que peuvent, pour défendre la morale et la religion contre de si puissantes ligues, une poignée de prêtres qui ne suffisent

(1) Ps. xxv, 5.

pas même aux premiers besoins spirituels des peuples, à l'administration des sacremens et à l'instruction de l'enfance; et qui, en se consumant de travaux, ont encore la douleur de voir une portion considérable du troupeau abandonnée, comme dans les pays infidèles?

Il est donc vrai que l'unique et dernière espérance de votre église, et par conséquent de la patrie, de vos familles, et de tout l'ordre social en France, repose sur cette jeunesse ecclésiastique, qui s'élève à l'ombre du sanctuaire, et pour laquelle nous réclamons vos secours. Si, par la bénédiction du Ciel et par vos bienfaits, croissant sous les yeux des maîtres expérimentés et vertueux à qui elle est confiée, elle se multiplie assez pour remplir le vide effrayant qui vient de vous être manifesté, pour fournir non-seulement des pasteurs aux paroisses délaissées, de laborieux ouvriers aux campagnes, de sages directeurs aux consciences, mais encore d'éloquens orateurs à la chaire évangélique, de savans et habiles défenseurs à toutes les vérités si audacieusement combattues, des instituteurs pieux et éclairés aux générations naissantes, de fidèles gardiens au dépôt de la foi et de toutes les précieuses traditions que nous avons reçues de nos pères, enfin de zélés et utiles coopérateurs à l'autorité qui veille au maintien des mœurs publiques; n'en doutez pas, toutes les plaies se fermeront, tous les maux seront réparés; le Seigneur achèvera l'œuvre de ses miséricordes sur cette nation qui lui fut toujours chère, et votre postérité, instruite par nos fautes, sera plus heureuse que ne l'ont été vos aïeux.

Mais, mes Frères, ne nous flattons pas de parvenir, en un moment, à une si complète reconstruction de notre église. Hélas! pour la conserver seulement dans l'état que je viens de représenter, tout déplorable qu'il est, et empêcher une décadence plus rapide, d'assez grands efforts de charité seront nécessaires de votre part: connaissez-les. C'est toujours sur la

foi des mêmes tableaux déjà cités que je parle. Vous saurez donc, mes Frères, que pour maintenir l'état actuel et si affligeant de votre clergé sans accroissement ni diminution, le nombre d'élèves ecclésiastiques qu'on entretient dans les maisons publiques d'éducation et ailleurs, depuis les premières études jusqu'au sacerdoce, est de plus de trente-six mille. Ce nombre ne fournit qu'environ treize cents prêtres par an, pour toute la France, c'est-à-dire, autant à peu près que la mort en enlève chaque année. On ne peut donc en rien rabattre, sans augmenter le mal dont nous cherchons le remède. Suivez-moi maintenant. Sur ces trente-six mille élèves, un peu moins de six mille sont nourris aux frais de l'état, des départemens et des communes; on peut évaluer à neuf ou dix mille ceux qui pourvoient en tout, ou en partie, à leur propre entretien; restent plus de vingt mille nourrissons du sanctuaire, vingt mille enfans précieux à la religion et à la monarchie, mais dépourvus des dons de la fortune, qui ne peuvent être conservés à leur sainte vocation et aux besoins des générations à venir, que par les largesses et la charité des fidèles.

Si l'impiété voulait triompher ici, et nous demandait avec une insultante ironie, d'où vient qu'on ne voit presque plus que des pauvres entrer dans les rangs de la milice sacrée, nous répondrions d'abord que nous ne rougissons pas de cette humiliation apparente; qu'ainsi commença l'Eglise, et qu'après avoir eu pour premiers prêtres et pour premiers évêques, de pauvres pêcheurs du lac de Génésareth, elle conquit le monde, reçut les royaumes et les empires dans son sein, et conformément aux prédictions des prophètes, vit les riches, les grands et les Césars eux-mêmes, se courber sous son joug, et baisser humblement la trace de ses pas: *Pulverem pedum tuorum lingent* (1); qu'elle est accoutumée, de-

(1) Isa. XLIX, 23.

puis dix-huit siècles, à toutes les vicissitudes; qu'opulente ou dépouillée, libre ou dans les fers, habitant les palais ou les catacombes, assise auprès des trônes ou montant sur les échafauds, elle ne craint pas plus l'indigence et les ignominies que les supplices: parce que sa destinée est de sortir victorieuse de toutes les épreuves, de survivre à tous ses persécuteurs, et de demeurer seule impérissable, au milieu d'un monde dont la figure passe et dont la haine ne saurait lui nuire. Si donc aujourd'hui, comme au temps de saint Paul, elle ne compte parmi ses ministres, ni beaucoup de fortunés du siècle: *Non multi potentes* (1); ni beaucoup de ceux que distingue une illustre naissance: *Non multi nobiles* (2), elle ne s'en trouble point; elle est l'épouse de celui qui se plaît à choisir ce qu'il y a de plus faible, pour briser toute la force de ses ennemis; ce qui est vil et méprisable à leurs yeux, ce qui leur semble un pur néant, pour anéantir tout l'ouvrage de leur orgueil, et faire évanouir en fumée leurs plus superbes espérances: *Et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret* (3). Laissez croître ces petits, ces humbles et ces pauvres; ils ont la même noblesse et les mêmes trésors, les mêmes armes que les apôtres; ils n'ont besoin, comme eux, que de la croix de Jésus Christ; avec elle ils vaincront aussi le monde, et prouveront encore une fois, que la faiblesse de Dieu est plus forte que toute la puissance humaine, et la folie de Dieu plus sage que toute la sagesse et toute la vaine philosophie des hommes.

Voilà notre première réponse. La seconde, c'est à vous, grands et riches du siècle, que nous l'adressons. Comment se fait-il que vos enfans, qui autrefois se pressaient en foule autour du sanctuaire, en

(1) I. Cor. 1, 26.

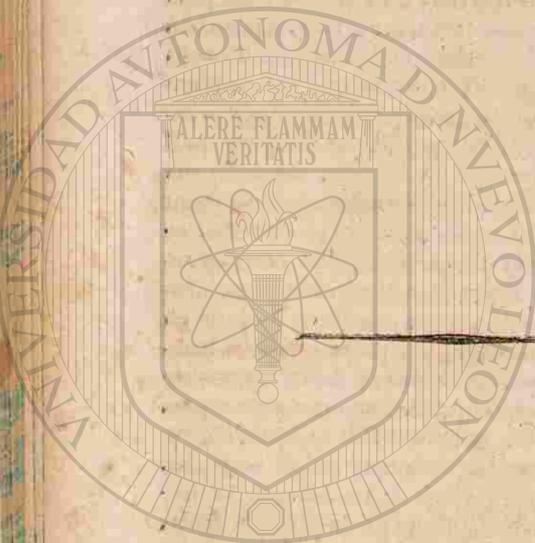
(2) I. Cor. 1, 26.

(3) I. Cor. 1, 28.

forçaient presque les portes et en montaient les degrés avec tant d'ardeur, lorsque le faste et l'opulence environnaient encore les dignités saintes, n'aspirent plus à l'honneur de servir l'Eglise, depuis qu'elle a perdu ses possessions terrestres, et qu'elle n'est plus la dispensatrice que des trésors du Ciel? Que vous seriez à plaindre, s'ils avaient appris auprès de vous à ne voir dans une vocation divine que les espérances de fortune qu'elle présente, et à n'estimer le sacerdoce de Jésus-Christ que par l'or et l'argent qu'il promet? Ah! souffrez que je le dise, car c'est ma sincérité qui m'inspire: si nous voyons trop souvent de nobles et antiques races s'éteindre, ne serait-ce pas parce qu'elles sont devenues stériles pour la religion? Si quelques noms illustres, effacés ou obscurcis par des noms nouveaux, perdent de jour en jour leur éclat, ne serait-ce pas parce qu'ils ne brillent plus dans les sacrées archives de la maison de Dieu? Le Tout-Puissant qui ne voit que ses propres desseins, qui a tout fait pour son Fils unique, ne rejette-t-il pas comme inutile un grand qui ne veut plus contribuer à sa gloire, et ne laisse-t-il pas sécher dans ses racines l'arbre qui ne porte plus de fruits pour son Eglise? Voulez-vous que vos familles reprennent leur première splendeur? renouez leur ancienne alliance avec l'Epouse de Jésus-Christ; que chacun de vous demande au Ciel un enfant de plus, qui soit appelé, comme Aaron, aux fonctions augustes du sanctuaire, et qui en soit l'ornement encore plus par ses vertus que par sa naissance et ses titres. Imitant la mère de Samuel, consacrez à l'autel cet enfant de bénédiction; il attirera tous les genres de grâces et de faveurs sur les auteurs de ses jours, sur ses frères et sur toute sa race; et ce rejeton béni fera reverdir le tronc où il aura reçu la vie.

Est-ce trop demander? Eh bien! assistez du moins de votre or, dans sa détresse, celle dont les richesses et les dignités ont tant contribué autrefois à l'éclat du nom que vous portez; aidez-la du moins à nour-

rir les enfans qui remplacent les vôtres dans le service du sanctuaire; elle vous recommande ses nourrissons qui lui sont si chers, ses futurs ministres. . . .



SERMON

POUR

L'OEUVRE DU CALVAIRE

DU MONT VALÉRIEN (1),

PRÊCHÉ EN 1826, AUX APPROCHES DU CARÊME.

*Principes verè... omnes viri et mulieres mente devotâ ob-
tulerunt donaria, ut fierent opera quæ jusserrat Dominus.*

Les princes et les personnes de tout rang offrirent avec empressement leurs dons pour l'achèvement de l'œuvre du Seigneur. (*Exod. xxxv, 27 et 29.*)

En jetant mes regards sur cette assemblée imposante et auguste, où je vois réunis, devant l'autel du souverain Seigneur de l'univers, la fille des rois et des empereurs (2), d'illustres princes de l'Eglise, et l'élite de la cour et de la ville, mon cœur, pénétré de respect, se remplit en même temps, mes Frères, d'un vif sentiment de consolation et de joie. O Eglise de mon Dieu! tout ne sera donc pas affliction pour vous, dans ces jours d'ivresse consacrés dès longtemps, par un monde frivole, à la dissipation et aux vains plaisirs! Si les jeux, les pompes, les dissolutions même du siècle ont leurs sectateurs, la piété et les bonnes œuvres ont aussi les leurs; pendant que les

(1) L'Auteur n'avait pas mis la dernière main à ce discours. Cependant nous avons cru qu'il pouvait être offert au public.

(2) Madame la Dauphine, auparavant duchesse d'Angoulême.

rir les enfans qui remplacent les vôtres dans le service du sanctuaire; elle vous recommande ses nourrissons qui lui sont si chers, ses futurs ministres. . . .



SERMON

POUR

L'OEUVRE DU CALVAIRE

DU MONT VALÉRIEN (1),

PRÊCHÉ EN 1826, AUX APPROCHES DU CARÊME.

*Principes verè... omnes viri et mulieres mente devotâ ob-
tulerunt donaria, ut fierent opera quæ jusserrat Dominus.*

Les princes et les personnes de tout rang offrirent avec empressement leurs dons pour l'achèvement de l'œuvre du Seigneur. (*Exod. xxxv, 27 et 29.*)

En jetant mes regards sur cette assemblée imposante et auguste, où je vois réunis, devant l'autel du souverain Seigneur de l'univers, la fille des rois et des empereurs (2), d'illustres princes de l'Eglise, et l'élite de la cour et de la ville, mon cœur, pénétré de respect, se remplit en même temps, mes Frères, d'un vif sentiment de consolation et de joie. O Eglise de mon Dieu! tout ne sera donc pas affliction pour vous, dans ces jours d'ivresse consacrés dès longtemps, par un monde frivole, à la dissipation et aux vains plaisirs! Si les jeux, les pompes, les dissolutions même du siècle ont leurs sectateurs, la piété et les bonnes œuvres ont aussi les leurs; pendant que les

(1) L'Auteur n'avait pas mis la dernière main à ce discours. Cependant nous avons cru qu'il pouvait être offert au public.

(2) Madame la Dauphine, auparavant duchesse d'Angoulême.

uns ne mettent point de bornes aux profusions de luxe et de la vanité, les autres sont prodigues de sacrifices pour les intérêts de la charité et les besoins de la religion : ceux-là vont porter leur or au théâtre; ceux-ci viennent déposer leurs dons aux pieds de la croix. Laissons donc un monde insensé adorer ses idoles; et puisque c'est au moment même où tout retentit de ses folles maximes et de ses joies profanes, qu'un zèle pieux pour le culte du Dieu crucifié vous a conduits dans ce temple, ne parlons à un si noble auditoire, mais plutôt à un auditoire si chrétien, qu'un langage digne de lui, et qu'il ne soit question ici que du Calvaire et de la croix. Qu'est-ce que l'œuvre du Calvaire? quels motifs vous pressent de concourir à cette œuvre. Tels sont les deux points sur lesquels je vais avoir l'honneur de vous entretenir brièvement. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que l'œuvre du Calvaire du mont Valérien? c'est d'abord le culte solennel et public de la croix de Jésus-Christ. Or, mes Frères, à ce titre seul, quoi de plus grand et de plus vénérable aux yeux du chrétien? Le culte de la croix, n'est-ce pas la religion tout entière? qui pourrait dire tous les bienfaits de la croix, toutes les merveilles qu'elle a opérées? Demandez à notre divin Rédempteur comment il a vaincu l'enfer et racheté le monde? il vous répondra que c'est par la croix. Suivez les apôtres dans leurs rapides conquêtes: ils partent de la Judée, et se répandent dans tout l'univers, pour le soumettre au joug de l'Évangile; quelles sont leurs armes? — la croix; — et leurs trésors? — il n'en ont point d'autres que la croix; — et leur sagesse, leur science, leur industrie, leur force, où sont-elles? — tout est dans la croix et la croix seule: ils ne savent, ne prêchent, ne montrent aux nations étonnées, que la croix. Et leur succès, quel est-il? — tout tombe à leurs pieds, la synagogue est abattue, les idoles sont brisées, la

philosophie confondue se tait, les peuples adorent: la vertu de la croix à tout fait.

Cependant l'impiété et l'idolâtrie se sont réfugiées sur le trône impérial, comme dans un dernier asile; les Césars sont encore persécuteurs, et le sang des martyrs coule. J'aperçois Constantin. Où courez-vous, prince valeureux et téméraire? qu'osez-vous entreprendre? comment triompherez-vous, avec une seule armée, de cinq empereurs, et de toutes les forces de l'empire qu'ils vont réunir contre vous? vous allez à la mort. — Je vole à la victoire; elle m'est promise par le Ciel même. Voyez au haut des airs cette croix miraculeuse; lisez-y ces mots: *Tu vaincras par ce signe.* Regardez maintenant cet étendard qui flotte au milieu de mes guerriers, c'est la croix: voilà mon égide, mon épée, et le gage assuré de mes triomphes. En effet, tout plie devant l'étendard sacré, devant la croix; à sa vue, les armées ennemies, frappées d'épouvante, se dispersent, se précipitent dans les fleuves et dans les gouffres; Rome tremblante ouvre ses portes, et la croix victorieuse, y entrant avec le triomphateur, prend possession de cette antique capitale du paganisme, et bientôt en bannit les faux dieux pour toujours. Rome, conquise par la croix, sera le centre d'un nouvel empire plus étendu que le monde romain, et aussi durable que l'univers. O croix, c'est sous ton ombre que l'Église de Jésus-Christ s'est accrue et fortifiée, qu'elle a rempli toute la terre, et jeté ces profondes racines que les puissances de l'enfer n'ébranleront jamais! O croix divine, c'est toi qui domptas les peuples barbares, et changeas en agneaux ces féroces lions accourus pour dévorer la chrétienté comme une proie! c'est toi qui repoussas tant de fois vers l'orient le Musulman indompté, et reportas sur ses bords la terreur que le croissant répandait au loin! O croix sainte et chérie, tu civilisas nos pères! tu couvris et protégeas le berceau de la France! tu brillas, pendant quatorze siècles, sur le front de ses monarques, sur les remparts

de ses villes et sur la cime de ses temples. Oh! que ses destinées furent glorieuses, tant qu'elle demeura fidèle au culte que Clovis et saint Louis l'avaient instruite à te rendre! Mais hélas! quand les jours d'aveuglement et de délire furent venus, et que, profanée par des mains sacrilèges, tu disparus à nos yeux, quel déluge de calamités vint fondre sur ce royaume infortuné, que parurent abandonner avec toi toutes les bénédictions célestes!... Ecartons, mes Frères, de trop douloureux souvenirs. Mais pouvons-nous oublier que si, après tant de maux, l'espérance, la paix, l'autorité tutélaire de nos rois nous ont été rendues, le retour de tous ces biens a été précédé par le retour de la croix? Elle reparut la première, comme le signe heureux de la réconciliation qui se préparait entre le ciel et la terre, comme l'avant-coureur de toutes les miséricordes divines. Replantée sur nos collines et dans nos plaines, se relevant de toutes parts dans nos cités et dans nos hameaux, elle consacra de nouveau et purifia ce sol de la très-chrétienne France, que tant d'excès avaient souillé. Nous la saluâmes comme l'aurore de la restauration qui allait luire; et prosternés partout devant elle, sur les chemins et les places publiques, sur les rivages de nos mers et sur les bords de nos fleuves, nous la conjurons de tenir tout ce qu'elle semblait promettre, et de ramener parmi nous tout ce qui manquait à notre bonheur. Les vœux que nous lui adressâmes alors ne furent point stériles; et maintenant notre reconnaissance ne doit pas être avare. Il est juste qu'après de tels bienfaits, nous lui érignons un monument éclatant et durable, qui soit aux générations à venir un témoignage immortel de notre foi et de notre amour; ou du moins, mes Frères, que nous ne laissions pas périr sous nos yeux un des plus illustres monumens de la piété de nos pères envers elle.

Aux portes de la capitale, vous le savez, mes Frères, s'élève un mont vénéré, que la sainteté de sa

destination fait nommer dès long-temps le Calvaire, et qui de temps immémorial est consacré à l'adoration du Dieu crucifié. Quelque haut que l'on remonte dans les anciennes traditions de nos contrées, on trouve en ce lieu la croix, et des pèlerins qui vont lui rendre hommage, et une succession de fervens anachorètes, qui, fixant leur demeure à ses pieds, vivent et meurent en l'invoquant. Plus tard, on voit s'établir autour d'elle une communauté de pieux cénobites, qui, voués à son culte, chantaient nuit et jour ses louanges; et une congrégation de prêtres zélés, qui, adorateurs tout ensemble et prédicateurs de la croix, ne cessaient d'en méditer et d'en publier les merveilles. Sur ce mont sacré, comme autrefois sur la montagne qu'habitaient les prophètes d'Israël, la prière n'était jamais interrompue. Nul objet profane ne s'y offrait aux regards; rien n'y troublait le recueillement des religieuses pensées. L'étranger qui gravissait sur ces hauteurs saintes, y était conduit par l'amour de son Dieu ou par le repentir de ses fautes; il montait en silence, et souvent il arrosait le chemin de ses pleurs. Tout ce qu'il voyait autour de lui redoublait son attendrissement; une suite de pieuses chapelles, disposées en stations le long de la colline, lui présentaient successivement les vives images de chacune des souffrances du Sauveur. Il croyait être transporté sur le théâtre même de ces lugubres scènes, et suivre le divin Agneau dans tout le cours de sa douloureuse passion. Il le contemplait tour à tour défaillant et baigné d'une sueur de sang à Gethsémani, indignement outragé chez le grand-prêtre, livré aux dérisions d'Hérode et de sa cour, cruellement déchiré de verges et couronné d'épines dans le prétoire, portant à travers les rues de Jérusalem l'instrument de son cruel supplice, et succombant sous le faix. Son âme s'abreuvait des douleurs et des ignominies de son maître: et lorsqu'enfin parvenu au sommet, il n'apercevait plus que le ciel et la croix et Jésus, son Dieu et sa victime, cloué à ce

hois fatal, expirant pour lui entre deux criminels, son émotion n'avait plus de bornes; il tombait prosterné contre terre, le visage inondé de larmes, le cœur pénétré de la componction la plus vive; et ne se relevait que pour courir à la maison hospitalière des prêtres, y confesser ses égaremens, et jurer à son Rédempteur une fidélité éternelle. Oh! combien de pécheurs, jusque-là endurcis, furent touchés en ce lieu d'une grâce victorieuse! combien d'âmes encore faibles s'y élevèrent aux plus héroïques résolutions, et à toute la sublimité des conseils évangéliques! combien d'infortunés et de cœurs brisés par la douleur y goûtèrent l'onction céleste, et revinrent consolés! C'était « cette montagne du Seigneur, où la divine rosée ne cesse point de se répandre. »

A certaines époques de l'année plus solennelles, ou plus particulièrement consacrées au culte de la croix, le peuple fidèle accourait en foule au Calvaire, et les grands se confondaient avec le peuple. C'était alors un des plus ravissans spectacles de religion qui se puissent concevoir. Les sentiers de la colline étaient couverts de pèlerins, et l'église pleine d'adorateurs; on ne voyait de tous côtés que des scènes religieuses et attendrissantes. Ici une multitude attentive et avide suivait, de station en station, un zélé missionnaire qui, le crucifix à la main, les entretenait du sacrifice et des tourmens de l'Homme-Dieu; là se célébraient les divins mystères, et la table sainte était entourée d'innombrables convives. Toute la montagne retentissait tour à tour de pieux gémissemens et de sacrés cantiques. Il semblait qu'on eût quitté la terre, et qu'on fût entré dans un monde meilleur. O mon Dieu! nous fûmes témoin, dans notre première jeunesse, d'un de ces touchans spectacles, et le souvenir ne s'en effacera jamais de notre cœur: les jours mauvais s'approchaient alors; quel concert d'ardentes prières s'éleva de ce lieu vers vous, pour les détourner! Ah! sans doute, si la mesure de nos iniquités n'eût été remplie, votre miséricorde, se laissant

fléchir à de telles supplications et de tels vœux, eût épargné à la France des maux si cruels; ou peut-être, Seigneur, fallait-il, par un dessein plus profond de miséricorde même, que vos fervens serviteurs trouvassent, dans la participation de vos souffrances et dans la palme du martyre, la plus précieuse des récompenses, tandis que vos ennemis trouveraient dans le succès même de leurs complots et dans leurs propres fureurs, le plus terrible des châtimens.

Voilà donc ce que nos aïeux et nos pères avaient fait pour honorer l'instrument sacré de notre rédemption; et (je me hâte de le dire) leur ouvrage renversé un moment, n'est pas détruit. Le Calvaire français a repris son antique et sainte destination; il a encore ses croix vénérées, ses missionnaires, ses stations, ses pèlerinages, sa maison hospitalière, ses grandes solennités et ses religieux exercices, qui attestent que la foi n'est pas éteinte dans le royaume de saint Louis. Il a de plus qu'autrefois ses mausolées et ses tombeaux. O la belle et touchante pensée, d'avoir tracé autour du sépulcre et de la croix du Sauveur, une enceinte sacrée pour la sépulture de ceux qui voudront séparer leurs cendres de celles des profanes, et reposer avec les seuls amis de Dieu dans une terre bénie, à l'ombre de l'autel où s'offre le sacrifice perpétuel pour les vivans et les morts, et auprès du gage précieux de la résurrection qu'ils attendent! Cette restauration de la croix et de son culte, avec tous les bienfaits qui l'accompagnent, nous en sommes redevables, après Dieu, principalement à deux hommes que je ne louerai pas ici, parce que leurs œuvres les louent assez; instituteurs l'un et l'autre d'une société d'hommes véritablement apostoliques, dont l'un (1) continue à être le chef, dont l'autre (2) a transporté le zèle et les vertus dans l'épiscopat; dignes tous deux, après avoir replanté la croix dans

(1) M. l'abbé de Rauzan.

(2) Mgr. de Forbin-Janson, évêque de Nancy.

presque toutes nos provinces, que le Ciel les choisît pour la relever dans son propre domaine du Calvaire. Ils se sont vus heureusement secondés dans cette glorieuse entreprise par la munificence vraiment royale du monarque, par celle des princes et princesses de son auguste famille; par les libéralités et les efforts de plusieurs âmes généreuses ici présentes, à qui rien ne coûte lorsqu'il s'agit des intérêts de la charité ou de la religion; par le zèle noble et désintéressé de quelques-uns de nos plus célèbres artistes, qui, héritiers du génie des Appelle et des Phidias, ont voulu, sans autre récompense que celle qu'ils attendent de Dieu, consacrer à l'embellissement de ce lieu saint des talens renommés dans l'Europe entière; enfin par le concours et l'admirable émulation des gens de bien de toutes les classes, des grands et du peuple, du gouvernement et des particuliers, des riches et de l'indigent même. Les encouragemens sont venus de toutes parts, des dons magnifiques ont été faits; d'immenses et précieux matériaux ont été rassemblés; de grandes sommes ont été employées à de grandes constructions, dont plusieurs touchent à leur fin; et si l'ouvrage entier s'achève, comme nous l'espérons de la bénédiction du Ciel et de votre assistance, il sera vrai de dire que ce siècle, qui a mérité d'ailleurs tant de reproches, aura fait plus que ceux qui l'ont précédé, pour l'honneur de la croix de Jésus-Christ. Jamais le Calvaire n'avait présenté un aspect si majestueux; l'architecture n'y avait encore élevé ni un sanctuaire si digne de la grandeur du Dieu qui le doit habiter, ni un si vaste et si bel édifice pour la réception des étrangers et de tous ceux qui viendraient chercher un asile sur la montagne, pour y méditer en silence les vérités éternelles; les chefs-d'œuvre du ciseau et du pinceau n'avaient pas encore orné ce lieu de la prière; l'accès n'en avait pas été facilité, comme il va l'être, par une route commode et spacieuse, que fait ouvrir l'autorité publique, pour y conduire sans fatigue ceux qu'une si

antique dévotion ou des beautés si nouvelles y pourraient attirer. Ainsi se terminera, sous le règne de Charles-le-bien-Aimé, un saint monument que nous présenterons à la postérité comme la solennelle et authentique réparation de tant d'outrages sacrilèges, que le signe adorable de la rédemption a reçus de nos jours parmi nous.

Quel rapprochement s'offre ici à ma pensée! Lorsque jadis, après trois cents ans de persécutions cruelles, le christianisme, sortant des prisons et des catacombes, devint pour la première fois la religion des empereurs et de l'empire, le premier soin du grand Constantin et de la vertueuse impératrice Hélène, que l'Eglise a rangée depuis au nombre des saints, fut de rendre à la piété le Calvaire de Jérusalem, d'y relever la croix du Sauveur depuis long-temps enfouie sous des décombres, et d'ériger sur les ruines des édifices profanes qui couvraient cette terre sacrée, une superbe basilique à la gloire du vrai Dieu; et quinze siècles plus tard, lorsque la même religion, qui n'a pas cessé un instant d'être celle de nos rois, mais qu'avaient abjurée et opprimée nos tyrans, est redevenue la religion de l'état, et a recouvré ses droits, nous voyons, sous les auspices d'un monarque aussi zélé pour elle que Constantin, et d'une auguste princesse, digne émule de la pieuse sainte Hélène, la croix reprendre sa place sur un autre Calvaire où elle avait été abattue; et là, sur des fondemens destinés à une structure profane, s'élever majestueusement un temple décoré par tous les arts, avec un magnifique hospice pour les pèlerins qui viendront porter leurs hommages au Dieu crucifié.

Mais cette noble et religieuse entreprise ne peut s'achever, mes Frères, sans de nouveaux efforts, sans des sacrifices de votre part; et il me reste à vous parler brièvement des motifs qui doivent exciter votre zèle.

SECOND POINT.

Grands et riches du siècle, écoutez-moi avec un renouvellement d'attention, car c'est de votre intérêt que je vais parler; oui, de votre intérêt personnel le plus cher, et je le ferai avec la gravité qui convient à mon ministère. Voici des réflexions qui doivent faire impression sur vos esprits. Les bonnes œuvres ont moins besoin de vous pour se soutenir, que vous n'avez besoin des bonnes œuvres pour trouver grâce devant Dieu. Oh! s'il m'était donné de vous faire comprendre combien cette élévation et cette opulence qui font de vous les élus de la terre, mettent d'obstacles à votre salut éternel: combien il y a d'opposition entre l'esprit d'humilité, de simplicité, de renoncement, de mortification, qui est l'esprit propre des disciples de Jésus-Christ, et cette enflure de cœur presque inséparable de la haute fortune; cette pompe et ce faste qui vous environnent, et qui peuvent si facilement vous éblouir; cette disposition à vous placer dans votre propre estime au-dessus du reste des hommes, qui semblent nés pour vous honorer et vous servir; cette affluence et cette recherche de tout ce qui flatte les sens et satisfait la nature; cet amour pour un monde que le Sauveur réprouve, mais auquel on fait gloire d'appartenir, et dont on veut être un des ornemens; ce goût passionné pour ces dangereux plaisirs; cette avidité pour ses honneurs et ses faux biens; cet asservissement à ses usages profanes et à ses modes souvent indécentes; cette vie où il se mêle tant de dissipation, d'oisiveté, de vanité, de mollesse!... Si c'était ici le lieu de vous montrer à quels dangers tout cela vous expose, et de développer tout ce que renferme de menaçant pour vous cette parole sortie de la bouche de la vérité même: « Malheur à vous, riches, malheur à vous qui riez maintenant, car vous pleurerez; » quelle consternation et quelle terreur ne répandrais-je pas dans l'âme de tous ceux d'entre vous qui ont

une foi vive et une conscience timorée! Mais j'aime mieux vous consoler à la fois et vous instruire, en vous disant que ces mêmes richesses, qui font tout votre péril, peuvent devenir, par les bonnes œuvres, la ressource assurée de votre salut; que si d'autres doivent conquérir le ciel par la violence, il ne tient qu'à vous de l'acheter en quelque sorte par vos libéralités saintes; et que cette mammonne d'iniquité, pour parler avec l'Evangile, qui perd le plus souvent ceux qui la possèdent, est destinée, par le religieux usage que vous en ferez, à expier vos fautes, à sanctifier vos âmes, et à vous ouvrir les tabernacles éternels.

Vous n'êtes pas en état peut-être, quoique vous ayez beaucoup péché, de soutenir les rigueurs d'une juste et nécessaire pénitence; le fardeau de la croix accablerait votre faiblesse, si vous entrepreniez de la porter comme les saints, et de marcher avec eux à la suite du divin Crucifié; ou du moins vos engagements, ce semble, votre position dans le siècle, votre genre de vie ne vous le permettraient pas.

Cependant c'est cette croix qui vous jugera; elle paraîtra dans les airs au dernier jour, et vous lui serez confronté. S'il ne se trouve aucun rapport, aucune conformité entre vous et elle, vous périrez; mais quelle sera votre consolation si vous avez alors droit de lui dire: O Croix divine, si je n'ai pu vous charger sur mes épaules, ni clouer sur vous mes membres, je vous ai toujours portée dans mon cœur, et je n'ai négligé aucune occasion de vous honorer! Rappelez-vous comme je prodiguais mon or pour embellir votre culte, et quelles privations je m'imposais pour vous procurer des hommages. Le temps me manquait pour les longues prières; mais combien de ferventes oraisons, de pieuses larmes ont été répandues devant vous, dans la maison de prière que j'avais préparée par mes largesses! Les austérités et les macérations m'étaient étrangères, j'ai même regardé quelquefois comme une bienséance et une nécessité de

mon état, de prendre quelque part à certains plaisirs et à certaines vanités mondaines; mais n'ai-je pas aussi contribué, par mes sacrifices, à la conversion de tant de vrais pénitens, qui, ramenés à Dieu dans ces salutaires retraites, que j'avais concouru à leur ménager sur le Calvaire, ont renoncé au monde pour le reste de leurs jours, et les ont consacrés à ces rigueurs et à ces austères pratiques qui auraient surpassé mes forces? Je n'ai pas toujours assez fidèlement rempli l'obligation qui m'était imposée, comme père, comme mère de famille, d'instruire mes serviteurs, aussi bien que mes enfans dans les préceptes de la loi du Seigneur; mais ne me reviendra-t-il rien du mérite de ces vives et touchantes instructions, que des prêtres zelés et infatigables ne cessaient de multiplier avec tant de fruits, dans le lieu que j'avais rendu par mes dons capable de les recevoir? Ah! mes Frères, si vous pouvez tenir ce langage, qui peut douter de la réponse que vous entendrez de celui qui attachait tant de prix à l'aumône; qui promettait le ciel pour un verre d'eau froide donné à un de ses disciples; qui disait: « Quiconque ouvre un asile à un prophète, recevra la récompense du prophète; » qui disait encore, par l'organe d'un de ses apôtres, que « ceux qui contribuent à la conversion d'un pécheur, sauvent leur âme avec la sienne, et couvrent la multitude de leurs propres péchés? »

Ne craignez donc pas que cette œuvre soit d'un moindre mérite devant Dieu, que d'autres qui semblent se rapporter plus directement aux nécessités des pauvres; ne craignez pas de vous attirer, en y concourant, le reproche d'avoir préféré au grand devoir de la charité, une pratique arbitraire de dévotion. Ce serait la mal connaître, et tomber dans une grande erreur. Eh! n'est-ce donc pas une œuvre de la charité la plus généreuse et la plus éclairée, que d'aider à construire une maison hospitalière, où les pèlerins et les pauvres seront reçus, nourris,

ponrus de toutes choses, et où leur sera distribué, avec le pain matériel, cet autre pain plus précieux et plus désirable, qui fait vivre éternellement? N'est-ce pas là exercer, de la manière la plus méritoire et la plus sainte, cette hospitalité que saint Paul recommandait si instamment aux premiers fidèles: *Hospitalitatem nolite oblivisci* (1); cette vertu antique qui fit la gloire des patriarches, qui se pratiquait avec un zèle si touchant dans les beaux jours de l'Eglise, et qui est tombée malheureusement en désuétude parmi les chrétiens de ces derniers siècles? Et puis, mes Frères, n'y a-t-il de pauvres dignes de l'intérêt et de la compassion des âmes charitables, que ceux qui vivent dans l'indigence des biens de la terre? les grandes misères ne sont-ce pas celles de l'âme? Combien de riches du siècle sont de véritables pauvres, dénués de tous les dons de la grâce, de tous les trésors de la vertu, réduits devant Dieu à une déplorable nudité, couverts au-dedans de mortelles plaies, et menacés de souffrir une faim et une soif éternelles! N'en est-il point parmi vos amis et vos proches, qui soient tombés dans cette triste indigence spirituelle; qui aient perdu non-seulement l'innocence des mœurs, mais la foi même, et toute pratique de religion, et jusqu'au souvenir de leurs premiers devoirs et de leur future destinée? Si vous leur préparez, loin de ce monde qui les enchante et les corrompt, une maison de retraite et de recueillement, où ils puissent, au moins une fois, réfléchir sérieusement sur leurs dangers, sur leurs besoins, sur cette misère trop réelle qu'ils ne soupçonnent même pas; si là ils ouvrent les yeux à la lumière qui leur sera présentée, qu'ils y reçoivent les secours et les remèdes nécessaires à leurs âmes, qu'ils y goûtent la manne cachée et y boivent à cette source d'eaux vives qu'ils n'ont jamais connue; qu'enfin ils en reviennent guéris, purifiés, rassasiés, enrichis de tous les dons célestes, et désormais heureux:

(1) Hebr. xiii, 2.

croiriez vous avoir moins fait, que si vous eussiez secouru, dans sa disette ou dans son infirmité, un de ces malheureux qui implorent la commisération publique? croiriez-vous n'être pas de ceux à qui Jésus-Christ dira un jour: J'étais errant et abandonné, dans cette brebis fugitive de mon troupeau, et vous m'avez recueilli sous un toit hospitalier: *Hospes eram, et collegistis me*; j'étais nu, et vous m'avez couvert d'un vêtement de gloire: *Nudus, et cooperuistis me*; j'étais affamé, et vous m'avez nourri délicieusement: *Esurivi, et dedistis mihi manducare*; j'étais malade, mourant, et vous m'avez rendu la vie: *Infirmus, et visitastis me* (1)? Quel aiguillon que l'espoir d'une telle récompense! Mais, pour en venir à ce qui vous touche de plus près encore, vous-mêmes, puisque la charité bien ordonnée doit commencer par vous, n'avez-vous aucun besoin, dans cette dissipation où vous vivez, de sortir quelquefois du tourbillon dont le mouvement vous emporte ou au moins vous agite, pour aller dans la solitude considérer plus attentivement vos voies; peser devant le Seigneur, vos pensées, vos sentiments, vos démarches; comparer vos obligations avec vos œuvres; examiner, au pied de la croix, si vous n'accordez pas trop à un monde séducteur, dont les usages tiennent de si près à ses vices, si certaines bienséances prétendues ne sont pas des prétextes, si certaines nécessités ne sont pas des illusions; prendre les conseils de sages directeurs, de ministres saints et éclairés; vous purifier de vos taches; retremper, en quelque sorte, votre âme, et former des résolutions nouvelles, pour mieux combattre à l'avenir les ennemis de votre salut? Oh! que vous vous saurez de gré, en mourant, de vous être préparé un refuge et comme une cellule à vous-mêmes, sur la montagne, où, d'année en année, vous aurez été recevoir de plus près les communications du Ciel, et d'où vous aurez rapporté chaque fois un accroissement de lumières,

(1) Matth. xxv, 35, 36.

un redoublement de ferveur, un nouveau mépris pour les choses périssables, un désir plus ardent du bonheur qu'on goûte dans l'immortelle patrie.

Mais n'est-ce pas encore un excellent exercice de la charité, que d'assurer aux fidèles qui se sont endormis dans le Seigneur, une sépulture paisible et véritablement chrétienne, où ils ne craindront pas que leurs cendres soient troublées par les vociférations de l'impiété, par la bruyante apothéose des ennemis déclarés de leur Dieu, par des pompes funèbres changées en pompes de l'enfer, et en exécrables orgies, que le paganisme lui-même aurait vues avec horreur? Ce soin de pourvoir au saint ensevelissement des morts, n'est-il pas compté, dans les Ecritures, parmi les actes de religion et de vertu qui attirent les plus abondantes bénédictions du Ciel? Rappelez-vous Tobie et ces consolantes paroles que l'Ange lui adresse: Quand tu recueillais avec honneur, j'étais près de toi, et j'offrais ta prière au Seigneur. De là sont venues toutes ces grâces dont il t'a comblé par mon ministère: *Quando mortuos abscondebas in domo tua et sepeliebas eos, ego obtuli orationem tuam Domino* (1).

D'ailleurs, mes Frères, pourriez-vous être indifférens au sort de votre propre dépouille mortelle? Ne voulez-vous pas que vos corps, après avoir été marqués par l'onction sainte au sceau de l'immortalité, et en avoir reçu le germe précieux dans leur sein, soient déposés dans une terre bénite, au pied de la croix, d'où partira un jour le signal de la résurrection glorieuse? Là vous ont déjà devancés plusieurs pieux fidèles que vous avez connus, et dont la mémoire est demeurée en vénération parmi vous. Là ont pris place les restes mortels des deux illustres prélats (2) qui ont été, l'un après l'autre, la gloire de la

(1) Tob. xii. 12.

(2) Mgr. de Boulogne, évêque de Troyes; Mgr. de Beauvais, évêque de Sénez.

cha re chrétienne dans ces derniers temps. Là vient de descendre tout récemment un héros (1) (car je n'hésiterai point à le nommer ainsi), vétéran de l'honneur et le Nestor de nos guerriers; qui, après avoir passé près d'un siècle sur la terre, a conservé jusqu'à la fin sa loyauté, sa foi, sa renommée tout entière; également intrépide dans les périls de la guerre et dans les orages civils, invincible courage et inflexible génie, il a honoré la religion qu'il n'a jamais rougi de professer, la vérité qu'il n'a jamais craint de dire, la cause de ses rois pour laquelle il a toujours été prêt à s'immoler. C'est auprès de ces tombes révérees et du signe sacré du salut, et non parmi les myrtes et les cyprès, au milieu des emblèmes de l'infidélité et près de marbres qui portent pour inscription le blasphème, qu'il convient à des chrétiens de choisir leur dernière demeure, et d'aller dormir ce long sommeil que suivra le réveil de l'immortalité.

Voilà donc déjà, mes Freres, plus d'une œuvre digne de votre charité. Mais en est-il qui doit vous être plus chère, en est-il de plus utile, que celle qui a pour objet d'encourager, de soutenir, de fixer enfin dans une habitation convenable, une société vraiment apostolique (2), qui rend tous les jours de si importants services à l'Eglise, et sur laquelle reposent peut-être les destinées de la religion dans notre France. Ce sont bien là ces prophètes à qui il faut préparer un asile pour avoir part à leur récompense: *Qui recipit prophetam in nomine prophetæ, mercedem prophetæ accipiet* (3). Ah! établissons-les sur la montagne, ces hommes qui évangélisent la paix: *Ecce super montes pedes evangelizantis et annuntiantis pacem* (4); qu'ils aient leur habitation sur le Calvaire, ces prédicateurs de la croix; que de là ils se répandent en tous lieux, pour allumer dans tous les cœurs

- (1) Le comte Duhous de Vioménil.
 (2) MM. les Missionnaires de France.
 (3) Matth. x, 41.
 (4) Nali. i, 15.

le feu dont ils sont embrasés, et reviennent ensuite, dans leur tranquille retraite, se délasser de ces travaux, aux pieds du Dieu qu'ils auront annoncé: semblables à ces colombes mystérieuses dont parle Isaïe, qui, après avoir pris leur vol au loin dans les campagnes, reviennent goûter le repos dans les ouvertures du rocher qu'elles habitent: *Ut nubes volant, et quasi columbæ ad fenestras suas* (1).

Qu'on ne se fesse donc point une idée étroite d'une œuvre si étendue, et qui en renferme plusieurs. Supposons toutefois, pour un moment, qu'il ne fût question que d'honorer le sépulcre et la croix de Jésus-Christ: qui osera nous faire un crime d'une dévotion si juste et d'un culte si saint? qui oserait nous faire un reproche de répandre, à l'exemple de Magdeleine, nos plus précieux trésors et nos parfums les plus exquis sur les pieds adorables de notre Sauveur mourant? Ne serait-ce pas imiter le murmure du perfide et hypocrite disciple contre cette sainte femme? ne lui fit-il pas précisément le même reproche qu'on nous adresse quelquefois si injustement? Pourquoi, s'écria-t-il, cette profusion inutile d'un objet si précieux: *Ut quid perditio hæc* (2)? d'un objet dont le prix, mieux employé, eût pu soulager une multitude de pauvres: *Potuit venundari multo et dari pauperibus* (3). Que lui répond le Sauveur? Ne troublez point cette femme dans l'exercice de sa piété et de son amour envers moi: *Quid molesti estis huic mulieri* (4)? elle n'a rien fait que de bien: *Opus enim bonum operata est in me* (5). Il est bon, sans doute, d'assister les pauvres, et, quoi que vous fassiez, vous en aurez toujours au milieu de vous: *Nam semper pauperes habetis vobiscum* (6); mais il est nécessaire de me rendre en ce moment l'honneur qui m'est dû:

- (1) Isa. lx, 8.
 (2) Matth. xxvi, 8.
 (3) Matth. xxvi, 9.
 (4) Matth. xxvi, 10.
 (5) Matth. xxvi, 10.
 (6) Matth. xxvi, 11.

Me autem non semper habetis (1); cette essence précieuse ne pouvait être mieux employée qu'à embaumer mon corps et à honorer ma sépulture : *Ad sepeliendum me fecit* (2); loin de blâmer cette action, je veux que tout l'univers en retentisse, et que son nom soit célébré partout où mon Evangile sera connu : *In toto mundo dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus* (3). — (4).

(1) Matth. xxvi, 11.

(2) Matth. xxvi, 12.

(3) Matth. xxvi, 13.

(4) Ici le manuscrit du Père de Mac Carthy n'offre plus qu'un passage de l'Exode que nous allons donner, où Moïse invite les Israélites à apporter leurs dons pour l'ornement de l'Arche du Seigneur. L'Orateur paraît avoir développé ce texte dans la péroraison, qui fut entièrement improvisée.

Et ait Moyses ad omnem catervam filiorum Israel... Omnis voluntarius et prono animo offerat Domino aurum, argentum et æs... et gemmas... et faciat quod Dominus imperavit, tabernaculum et tectum ejus... Egressaque omnis multitudo... obtulerunt mente promptissimâ atque devotâ... ad faciendum opus tabernaculi. Quidquid ad cultum et ad vestes sanctas necessarium erat, viri cum mulieribus præbuerunt armillas et inaures... argenti ærisque metalla...; sed et mulieres doctæ, quæ neverant, dederunt hyacinthum, purpuram...; principes verò obtulerunt lapides onychinos et gemmas... Cuncti filii Israel voluntaria Domino dedicaverunt... Ecce vocavit Dominus ex nomine Beseleël... implevitque eum spiritu Dei, sapientiâ... ad excogitandum et faciendum opus... Ooliab quoque eruditus... Dixerunt Moysi: Plus offert populus quam necessarium est. Insuper ergo Moyses præconis voce cantari: Nec vir nec mulier quidquam offerat ultra, in opere sanctuarii. Sicque cessatum est à muneribus offerendis, eo quòd oblata sufficerent et superabundarent (Exod. xxxv et xxxvi, passim). Quæ postquam Moyses cuncta vidit completa, benedixit eis (Ex. xxxix, 43).

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE PIERRE,

PRONONCÉ POUR LA FÊTE DE CE SAINT,

Le 29 Juin 1815.

DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE DE GENÈVE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. (Matth. xvi, 18.)

QUAND ON entreprend de louer les héros du siècle, et ces hommes que le monde appelle grands et illustres, ce sont leurs qualités et leurs vertus naturelles, ou les monumens de leur génie, ou les dons de la fortune, qui fournissent la principale matière de leur éloge; on aime à vanter en eux l'éclat du nom et de la naissance, la prééminence du rang et les dignités, les talens rares et sublimes, l'étendue et la profondeur du savoir, enfin l'élévation naturelle des sentimens, et cette hauteur de courage qui produit les grandes actions: car ce sont là les fondemens les plus ordinaires de leur gloire, et leurs titres à l'admiration des autres hommes.

Je viens louer aujourd'hui, Chrétiens, à la face des autels, un héros d'un ordre bien différent, et je suis

Me autem non semper habetis (1); cette essence précieuse ne pouvait être mieux employée qu'à embaumer mon corps et à honorer ma sépulture : *Ad sepeliendum me fecit* (2); loin de blâmer cette action, je veux que tout l'univers en retentisse, et que son nom soit célébré partout où mon Evangile sera connu : *In toto mundo dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus* (3). — (4).

(1) Matth. xxvi, 11.

(2) Matth. xxvi, 12.

(3) Matth. xxvi, 13.

(4) Ici le manuscrit du Père de Mac Carthy n'offre plus qu'un passage de l'Exode que nous allons donner, où Moïse invite les Israélites à apporter leurs dons pour l'ornement de l'Arche du Seigneur. L'Orateur paraît avoir développé ce texte dans la péroraison, qui fut entièrement improvisée.

Et ait Moyses ad omnem catervam filiorum Israel... Omnis voluntarius et prono animo offerat Domino aurum, argentum et æs... et gemmas... et faciat quod Dominus imperavit, tabernaculum et tectum ejus... Egressaque omnis multitudo... obtulerunt mente promptissimâ atque devotâ... ad faciendum opus tabernaculi. Quidquid ad cultum et ad vestes sanctas necessarium erat, viri cum mulieribus præbuerunt armillas et inaures... argenti ærisque metalla...; sed et mulieres doctæ, quæ neverant, dederunt hyacinthum, purpuram...; principes verò obtulerunt lapides onychinos et gemmas... Cuncti filii Israel voluntaria Domino dedicaverunt... Ecce vocavit Dominus ex nomine Beseleël... implevitque eum spiritu Dei, sapientiâ... ad excogitandum et faciendum opus... Ooliab quoque eruditus... Dixerunt Moysi: Plus offert populus quam necessarium est. Insuper ergo Moyses præconis voce cantari: Nec vir nec mulier quidquam offerat ultra, in opere sanctuarii. Sicque cessatum est à muneribus offerendis, eo quòd oblata sufficerent et superabundarent (Exod. xxxv et xxxvi, passim). Quæ postquam Moyses cuncta vidit completa, benedixit eis (Ex. xxxix, 43).

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE PIERRE,

PRONONCÉ POUR LA FÊTE DE CE SAINT,

Le 29 Juin 1815.

DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE DE GENÈVE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. (Matth. xvi, 18.)

QUAND ON entreprend de louer les héros du siècle, et ces hommes que le monde appelle grands et illustres, ce sont leurs qualités et leurs vertus naturelles, ou les monumens de leur génie, ou les dons de la fortune, qui fournissent la principale matière de leur éloge; on aime à vanter en eux l'éclat du nom et de la naissance, la prééminence du rang et les dignités, les talens rares et sublimes, l'étendue et la profondeur du savoir, enfin l'élévation naturelle des sentimens, et cette hauteur de courage qui produit les grandes actions: car ce sont là les fondemens les plus ordinaires de leur gloire, et leurs titres à l'admiration des autres hommes.

Je viens louer aujourd'hui, Chrétiens, à la face des autels, un héros d'un ordre bien différent, et je suis

forcé d'avouer, que si l'on cherche ce que la nature avait mis en lui, on ne trouvera rien que de vulgaire, rien même qui ne soit vil et méprisable, selon les idées du monde. Qu'était-ce en effet par lui-même que Simon, fils de Jonas, si connu et si vénéré sous le nom de Pierre? Un pauvre pêcheur qui vivait du fruit de sa pénible industrie, et n'avait pour toutes richesses qu'une barque et des filets; un homme ignorant et sans lettres, qui ne se piquait de rien savoir; un esprit simple et grossier, incapable, selon le témoignage de l'Évangile, d'entendre les discours de son divin Maître, dès qu'ils s'élevaient au-dessus de l'intelligence la plus commune; enfin (car il faut tout dire), une âme faible et timide, qui tremble au moindre péril, et se trouble à la voix d'une servante, jusqu'à tomber dans la plus lâche apostasie.

Voilà ce qu'était Pierre. Le mettrons-nous pour cela au-dessous de ces personnages fameux dont les noms sont immortalisés dans les histoires? Non, Chrétiens, à Dieu ne plaise! mais nous dirons au contraire, avec confiance, qu'il les surpasse autant que le ciel est au-dessus de la terre, autant que les merveilles de la grâce l'emportent sur les œuvres de la nature. Comparez en effet toute la gloire et la grandeur mondaine, avec celle où notre Apôtre fut élevé, lorsqu'il eut été transformé par la grâce. Le Saint-Esprit lui est donné: et à l'instant ce pauvre est enrichi de toute l'abondance des trésors célestes; cet ignorant possède toute science, parle toutes les langues de l'univers, étonne et confond par la sublimité de ses connaissances les philosophes et les savans de Rome, de l'Égypte et de la Grèce; cet esprit si aveugle et si grossier est rempli d'une sagesse divine, pénètre le fond des mystères cachés à la sagesse humaine, répand des lumières qui éblouissent et qui convertissent le monde; celui qui, à la voix d'une simple servante, avait eu la faiblesse de renier son maître, revêtu de la force d'en haut, fait trembler sur leur tribunal les juges et les

princes du peuple, leur reproche hautement d'avoir crucifié le Juste et le Messie, brave les menaces et les outrages, défie les tyrans, et se prépare avec joie à subir le plus cruel des supplices, cet homme sans autorité, sans crédit et sans fortune, acquiert une puissance supérieure à celle des rois, devient le conquérant des nations, commande à la nature, ôte ou rend la vie d'une parole; guérit les malades par la vertu attachée à son ombre; cet homme obscur et ignoré remplit la terre du bruit de son nom, et sera célébré dans nos chaires, honoré des témoignages de la vénération publique, tant que subsistera l'Église immortelle de Jésus-Christ.

Que de bassesse d'une part, Chrétiens! mais que de grandeur de l'autre! et quel tableau j'aurais à vous présenter, si je me proposais de développer ici tous les traits dont se compose la gloire de saint Pierre! mais je la trouve toute entière dans un seul, je veux dire dans l'union indissoluble établie par le Sauveur entre Pierre et son Église qu'il a fondée sur lui. Par cette union, toute la gloire et la grandeur de l'Église est en même temps la gloire et la grandeur de Pierre. Je ne séparerai donc pas ce que Dieu lui-même a si étroitement uni; et, pour vous faire connaître mon dessein, je considérerai notre Apôtre: premièrement, comme le chef de cette Église universelle qui embrasse tout l'univers; secondement, comme le centre de cette Église essentiellement une, qui ne souffre ni division ni mélange; troisièmement enfin, comme le fondement de cette Église impérissable, qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Ces trois considérations partageront ce discours. Accordez-moi une attention favorable; et, quelque étendu que mon sujet puisse paraître, ne craignez point que je passe les bornes ordinaires. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le grand ouvrage que Jésus-Christ était venu ac-

complir sur la terre, c'était l'établissement de son Eglise. En elle devaient se vérifier les magnifiques promesses faites aux anciens patriarches, et tant de fois répétées par les prophètes. Elle était cette postérité montrée à Abraham, qui devait égaler le nombre des étoiles du firmament et des sables de la mer; ce royaume annoncé à David, qui devait s'étendre des lieux où le soleil se lève, jusqu'aux extrémités de l'occident; cette sainte et heureuse Jérusalem, qui devait ouvrir son sein pour y recevoir la plénitude des nations; ce véritable peuple de Dieu répandu dans tout l'univers, qui, d'un pôle à l'autre, devait offrir au Seigneur une hostie pure et un encens digne de lui.

Ce grand peuple, cette famille immense fut d'abord renfermée dans les seuls apôtres. Mais de même que Dieu, après avoir créé le premier homme, et lui avoir donné une compagne, leur dit : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre; » de même Jésus-Christ, après s'être choisi douze apôtres, leur dit : « Allez, et instruisez toutes les nations, et les baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Oh! Chrétiens, quels rapides et prodigieux effets suivirent cette parole! Douze pauvres pêcheurs l'ont entendue; et ils partent pour la conquête du monde, sans armes, sans trésors, sans appui, sans guides: ignorant les lois et les mœurs des peuples vers lesquels ils sont envoyés, connaissant quelquefois à peine leurs noms; ils parcourent de vastes régions, et prêchent la folie de la croix aux nations les plus polies et les plus savantes, comme aux plus féroces et aux plus barbares. Partout ils sont combattus; mais, ô merveille! partout ils triomphent. Au seul son de leur voix, l'empire de l'idolâtrie est ébranlé dans ses fondemens; les préjugés se dissipent; la fausse sagesse est déconcertée; l'orgueil, l'ambition, la volupté, l'avarice, toutes les passions les plus vives et les plus indomptables du cœur humain, cèdent à une force inconnue; on écoute, on s'humilie, on croit,

on embrasse les vertus les plus austères, on adore le divin Crucifié, on est prêt à mourir pour sa foi. A ce spectacle, au bruit de cette révolution subite, les Juifs et les Gentils frémissent; tout ce qu'il y a de grand et de puissant sur la terre s'étonne, se trouble et s'émeut : *Ipsi videntes sic admirati sunt, conturbati sunt, commoti sunt* (1); les rois et les princes, les magistrats et les prêtres du paganisme s'assemblent et se liguent contre les ambassadeurs de Dieu et de son Christ : *Asiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum* (2); ils appellent à leur secours les philosophes et les politiques, les soldats et les bourreaux, les bûchers et les chevaux. Vains efforts! rien ne peut arrêter les progrès des hérauts de la loi nouvelle, de ceux à qui il a été dit : « Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie; allez...; voilà que je vous ai donné puissance. » Et en effet, à travers les persécutions et les dangers, ils poursuivent et achèvent leur carrière, comme le soleil commence et achève sa course, sans être retardé par aucun obstacle. Les fidèles et les martyrs se multiplient sur leurs pas; les autels des faux dieux tombent; un monde chrétien s'élève sur les ruines d'un monde idolâtre; l'Eglise, baignée dans le sang de ses enfans, croît et se fortifie; déjà elle remplit l'orient et l'occident, la terre-ferme et les îles; déjà elle est universelle; et le nom glorieux qui doit lui demeurer à jamais, qui la distinguera en tout temps de toute société qui n'est pas elle, le nom d'Eglise Catholique lui est donné par les apôtres eux-mêmes.

A la tête de cette société encore naissante et déjà si étendue, est Pierre, chef du collège apostolique; Pierre que les évangélistes mettent toujours au premier rang : *Primus Simon, qui dicitur Petrus* (3); Pierre qui a reçu l'ordre de « paître les agneaux et les brebis; » Pierre à qui des prérogatives si admi-

(1) Ps. XLVII, 6.

(2) Act. IV, 26.

(3) Matth. x. 2.

rables ont été promises par ces étonnantes paroles : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel ; et tout ce que tu délieras, sera délié : *Tibi dabo claves regni caelorum* (1). » Pierre gouverne donc ce grand corps de l'Eglise, en qualité de lieutenant et de vicaire de Jésus-Christ : c'est lui qui pourvoit, dans le cenacle, au choix de l'apôtre qui doit remplacer le traître Judas ; c'est lui qui préside au premier concile, tenu à Jérusalem. Il est le premier à prêcher l'Evangile aux Juifs ; le premier à confondre la synagogue, et à éprouver sa fureur. Il baptise Corneille, le premier des Gentils qui se convertit à la foi. Il établit d'abord son siège dans Antioche, la première ville où se prononce le nom de Chrétiens ; il va ensuite dans la ville maîtresse de l'univers, dans la superbe Rome, pour y fixer le trône d'un empire spirituel, dont les bornes seront bien plus reculées que celles de l'empire romain. C'est là cette chaire principale, toujours nommée la chaire de Pierre, sur laquelle il est encore assis, au bout de dix-huit siècles, dans la personne de ses successeurs. C'est de là qu'il « confirme encore ses frères, » et qu'il exerce sur l'Eglise répandue dans toutes les parties de la terre, dans l'ancien et le nouveau Monde, une autorité chérie et respectée des pasteurs et des peuples.

Oh ! qu'elle est belle dans son chef et dans ses membres, cette Eglise de Jésus-Christ, qui a reçu pour héritage les nations, et pour limites celles de l'univers ; cette sainte épouse du Sauveur, la mère des enfans de Dieu, la maîtresse de la vérité, la fidèle gardienne du dépôt de la doctrine, la dispensatrice des grâces, l'héritière des promesses ! O vous, mes Frères, qui êtes nés dans son sein et qui avez été nourris de son lait le plus pur, combien ne devez-vous pas estimer votre bonheur ! combien ce nom de Catholiques que vous portez ne doit-il pas vous être cher,

(1) Matth. xvi, 19.

puisque c'est le nom de l'épouse légitime, et qu'il ne vous permet pas de craindre que vous soyez les enfans de l'esclave ou de l'adultère ! Que vous devez aimer à pouvoir dire ce que les premiers fidèles disaient en présence des tyrans, et au moment d'expirer dans les supplices : Chrétien est mon nom, Catholique est mon surnom ; *Christianus nominor, Catholicus cognominor*. Ce titre est glorieux, mes Frères ; mais il en faut soutenir la dignité par la pureté de notre foi et l'innocence de nos mœurs, par un zèle et une piété sincères. Souvenons-nous que cette Eglise à laquelle nous appartenons, a dû ses accroissemens et sa gloire à la constance de ses martyrs, et aux vertus des saints dont elle a été la mère. Jamais elle n'aurait triomphé du paganisme, et ne se serait soumise l'univers, si la sainteté de ses enfans n'eût jeté presque autant d'éclat que les miracles de ses apôtres. Ses beaux jours ont été ceux où Paul rendait grâce au Seigneur, de ce que la foi et la piété des fidèles de Rome étaient célèbres dans tout le monde ; où un seul incestueux parmi les frères paraissait comme un phénomène effrayant, et mettait en deuil toute l'église de Corinthe ; où les défenseurs du christianisme défiaient ses ennemis de trouver un disciple de Jésus-Christ qui ne fût pas homme de bien ; où les persécuteurs eux-mêmes avouaient que la vie des fidèles était irréprochable, et que leur religion seule faisait tout leur crime. En est-il de même aujourd'hui ? Hélas ! que ces heureux temps sont loin de nous ! Ne sont-ce pas maintenant les chrétiens qui font blasphémer Jésus-Christ ? ne sont-ce pas trop souvent les mœurs des catholiques qui couvrent de confusion le front vénérable de l'Eglise ? O Pierre ! ô illustre apôtre ! où est aujourd'hui « cette race choisie, cette nation sainte, ce peuple d'acquisition, » dont vous parliez avec tant de complaisance et d'amour, et qui vous avait coûté tant de sang et de sueurs ? Si vous reparaissiez sur la terre, nous reconnaitriez-vous pour vos enfans, pour les succes-

seurs de ceux dont les vertus et les bonnes œuvres forcaient au silence les calomniateurs de la piété? Ah! dans ce jour consacré à votre gloire, obtenez du Dieu qui vous couronne, qu'il daigne ressusciter parmi nous l'esprit qui animait nos pères. Nous ne demandons d'autre grâce, que d'être désormais plus dignes d'avoir pour mère son Eglise, cette Eglise universelle dont vous êtes le chef, comme je viens de le faire voir; cette Eglise essentiellement une, dont vous êtes le centre, comme je vais le montrer dans une seconde réflexion.

SECOND POINT.

Il suffit d'ouvrir l'Evangile, pour se convaincre que l'Eglise doit être nécessairement une. Son divin fondateur l'avait fait entendre assez clairement par ces paroles: J'ai d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail; il faut que je les amène... et il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur: *Et fiet unum ovile et unus pastor* (1). Mais voulant graver profondément cette vérité dans nos âmes, il la répète dans des termes bien plus forts et plus touchans, lorsqu'après la dernière cène et peu d'heures avant sa mort, s'adressant à son Père, il lui dit: Père saint, conservez en mon nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous: *Ut sint unum sicut et nos* (2). Ce n'est pas assez; il ajoute: Je ne prie pas seulement pour ceux-ci (c'est-à-dire pour les apôtres), mais encore pour ceux qui, par leur ministère, croiront en moi, afin que tous ne soient qu'un; comme vous, mon Père, êtes un en moi et moi en vous; que de même ils soient un en nous, et que le monde, les voyant consommés dans l'unité, connaisse que c'est vous qui m'avez envoyé: *Ut omnes unum sint sicut tu, Pater, in me, et ego in te... ut sint consummati in unum, et cognoscat mundus quia*

(1) Joan. x, 16.

(2) Joan. xvii, 22.

tu me misisti (1). Ainsi l'unité de l'Eglise ne doit être rien moins que l'image de cette unité ineffable, par laquelle le Père et le Fils ne sont qu'un seul et même Dieu: *Ut sint unum sicut et nos*. Comme donc le Fils n'a qu'un principe qui est le Père, de même l'Eglise n'aura qu'un chef visible qui lui représentera Jésus-Christ; et comme le Père n'a qu'une pensée, qu'une parole, qui est son Fils ou son Verbe éternel, de même l'Eglise n'aura qu'une foi et qu'un langage qui ne variera jamais; il faudra que tous ses enfans soient consommés dans l'unité: *Ut sint consummati in unum*: ce qui veut dire, que toutes les pensées et tous les sentimens des fidèles dispersés sur toute la terre, viendront se perdre et se confondre dans cette parfaite et admirable unité de langage et de doctrine. Et (pour achever l'explication d'une parole si profonde et si divine de notre Sauveur) cet étonnant concert de tant d'esprits et de tant de volontés, qui ne formeront plus qu'un esprit et qu'un cœur, pour glorifier tous ensemble, et, selon l'expression de l'Apôtre, d'une même bouche, le Dieu qui les unit sera le signe certain auquel le monde reconnaîtra que l'Eglise a pour auteur Jésus-Christ, et que Jésus-Christ est l'envoyé du Père: *Et cognoscat mundus quia tu me misisti*.

En effet, Chrétiens, pourrait-on reconnaître pour l'ouvrage de l'envoyé de Dieu par excellence, et de la sagesse increée, l'établissement d'une Eglise universelle, qui ne serait pas une? c'est-à-dire d'une société immense, composée d'une multitude de sectes divisées entre elles de foi, de morale, de discipline et de culte; dont l'une adorerait ce que l'autre blasphème; dont l'une foulerait à ses pieds ce qu'il y a de plus sacré aux yeux de l'autre; et qu'on verrait se contredire, se déchirer s'anathématiser mutuellement? Un si monstrueux assemblage ne paraîtrait-il pas avoir été formé bien plutôt par l'esprit de ténèbres, de discorde et de mensonge, que par le Dieu de paix, d'amour et de vérité?

(1) Joan. xvii, 21 et 23.

Ah ! si nous devons avoir une pareille idée de l'Eglise, pourquoi donc saint Paul nous aurait-il dit que nous ne sommes, nous tous ses membres, qu'un seul et même corps, qu'un seul et même esprit : *Unum corpus et unus spiritus* (1) ? un seul corps, n'ayant par conséquent qu'une seule tête, qu'une seule voix, qu'une seule langue : *Unum corpus* ; un seul esprit, et par conséquent un seul sentiment et une seule volonté : *Unus spiritus*. Pourquoi le même apôtre aurait-il ajouté, qu'il n'y a qu'une foi et qu'un baptême, comme il n'y a qu'un Dieu : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* (2) ? Est-il rien de plus exprès ? Mais appliquez-vous à un raisonnement peut-être plus concluant encore. Si l'Eglise n'était pas essentiellement une et dans son gouvernement et dans sa doctrine ; si elle était un tout composé de parties hétérogènes et de sectes discordantes, je vous le demande, mes Frères, dans quel sens Jésus-Christ aurait-il pu lui dire : « Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise, me méprise ? » et encore : « Si quelqu'un n'obéit pas à l'Eglise, qu'il soit à vos yeux comme un païen et un publicain. » Serait-il donc possible d'obéir tout à la fois à diverses autorités qui se combattent ? d'accomplir des préceptes opposés, et de croire des dogmes contradictoires ? Puis-je écouter tout ensemble, et Arius, et Nestorius, et Eutychès, et Macédonius, et l'Eglise romaine qui les condamne tous ? Le même Jésus-Christ nous assure que « personne ne peut servir deux maîtres, et que si l'on écoute l'un, on méprisera l'autre. » Donc il ne nous a pas donné deux maîtres de la vérité et de la justice à écouter et à suivre ; donc, puisqu'il nous ordonne d'écouter l'Eglise et de lui obéir, elle est une ; et lorsqu'en répétant le sacré Symbole des apôtres, nous faisons profession de croire la sainte Eglise catholique : *Credo sanctam Ecclesiam catholicam*, nous professons par là même la foi de

(1) I. Cor. xii, 11 et 12.

(2) Ephes. iv, 5.

son unité, puisque, si elle n'était pas une, il y aurait impossibilité de la croire.

Ici mes pensées s'élèvent, et je contemple avec ravissement ce vaste corps de l'Eglise universelle étendu dans tout le monde, et conservant dans son immensité une parfaite et inaltérable unité. Je porte mes regards des extrémités de l'Afrique et de l'Asie, jusqu'aux régions glacées du nord et aux îles les plus éloignées de l'occident : partout j'aperçois des catholiques, professant une même croyance, participant aux mêmes sacremens, gardant les mêmes traditions, révérançant les mêmes écritures, unis par les liens d'une même communion, gouvernés par les mêmes maximes ; et au centre de l'univers, dans cette Rome, siège autrefois de l'idolâtrie, aujourd'hui du christianisme, je vois s'élever la chaire antique de Pierre, sur laquelle est assis le chef des pontifes, le père de cette grande famille, le pasteur de ces innombrables brebis, étendant sa sollicitude sur tant de vastes contrées, et réunissant sous une même autorité spirituelle tant d'hommes et de peuples étrangers les uns aux autres, et différens de lois, de mœurs et de langage. A ce spectacle, je m'écrie : Grand Dieu ! voici votre Eglise ; car l'universalité, jointe à l'unité, ne peut être que votre ouvrage ! Je reconnais l'accomplissement de cette mystérieuse parole de votre Fils : « Un seul bercail pour contenir un immense troupeau, un seul pasteur pour le conduire. » Je comprends pourquoi il a été dit à Pierre : « Paissez, mes agneaux, paissez, mes brebis ; » mes agneaux, c'est-à-dire les simples fidèles ; mes brebis, c'est-à-dire les pasteurs eux-mêmes. Je n'ai plus besoin de demander ce que c'est que « cette cité placée sur la montagne, » pour être visible à tous les yeux, et « ce flambeau élevé sur le chandelier, pour répandre au loin la lumière. » Cette cité, ce flambeau, c'est vous, ô Pierre ! c'est votre chaire sacrée, c'est Rome conquise par vos travaux, consacrée par votre sang, et devenue la capitale et le centre du monde catholi-

que! Je n'ai plus de peine aussi à comprendre pourquoi l'ancien peuple, figure du nouveau, n'avait qu'un temple, qu'une loi, qu'une tribu sacerdotale, qu'un grand-prêtre. Tout cela nous représente l'Eglise, avec son admirable unité de foi, de sacrifice, de sacerdoce et de pontife. Rien n'a pu la rompre, ô Eglise sainte! cette unité qui fait votre gloire! Les hérésies et les schismes, en se multipliant, n'y ont porté aucune atteinte. Vous avez dit de toutes ces sectes: Elles sont sorties de moi, elles ne sont point de moi. Retranchées et rejetées de votre sein, elles n'ont pas plus affaibli votre unité, que la chute de quelques branches ne fait cesser l'unité du tronc, ou que la séparation de quelques ruisseaux détournés ne détruit l'unité de la source. Vous les pleurez, il est vrai, parce que vous êtes toujours mère, ces enfans égarés qui en s'arrachant de vos bras courent à leur perte; vous les rappelez par vos gémissemens et par vos vœux; vous êtes prête à les recevoir avec tendresse, et à les rétablir dans tous leurs droits, s'ils rentrent dans l'héritage paternel. Mais, soit qu'ils reviennent de leur erreur, ou qu'ils y persévèrent, vous n'en serez pas moins toujours une, toujours l'épouse bien-aimée, l'unique dépositaire des secrets de Dieu, la seule mère de tous les vivans.

Vous venez de voir, Chrétiens, que Pierre est le centre de cette Eglise essentiellement une, qui ne souffre ni division ni mélange: il me reste à vous montrer qu'il est le fondement de cette Eglise immortelle qui doit durer autant que les siècles.

TROISIÈME POINT.

Entre les caractères de la véritable Eglise, il n'en est aucun qui soit plus clairement marqué dans les prophètes, que sa perpétuelle durée. Daniel nous la représente sous l'image d'un grand royaume, qui s'établira au milieu des empires profanes, qui les verra tous passer devant lui et tomber les uns sur les autres, mais qui lui-même ne passera pas et demeu-

ra éternellement: *Comminuet autem et consumet universa regna hæc, et ipsum stabit in æternum* (1). Isaïe, Ezéchiel, David, tiennent le même langage. Mais pourquoi nous arrêter aux prophéties anciennes, lorsque la promesse de Jésus-Christ lui-même est si claire et si précise. Ce divin Sauveur, applaudissant à la foi de Simon, le chef de ses apôtres, qui venait de le reconnaître pour le Christ, Fils du Dieu vivant, lui dit: « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas. » Puis tout-à-coup changeant de langage, et lui donnant un nom nouveau, pour marque des nouvelles et hautes destinées qui lui sont préparées, il ajoute: « Et moi je te dis, moi le Fils du Dieu vivant, je te dis à toi, fils de Jonas, qui jusqu'à présent t'es nommé Simon: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Tout est ici rassemblé en trois mots: Jésus-Christ établira une Eglise; Pierre en sera le fondement; et elle subsistera toujours, puisque l'enfer, qui ne cessera de la combattre, ne pourra jamais prévaloir. Mais si l'Eglise fondée sur Pierre doit être immortelle, Pierre le sera donc aussi; car l'édifice ne saurait être plus durable que le fondement sur lequel il repose; Pierre ne meurt donc point. Non: il est toujours vivant dans ses successeurs, comme les saints Pères et les conciles l'ont mille fois publié. Son siège, que rien n'a pu ébranler, porte et soutient dès l'origine l'édifice entier de l'Eglise; il le portera jusqu'à la fin.

Depuis dix-huit cents ans que cet ordre immuable est établi, combien de révolutions ont changé la face du monde! combien d'états, de royaumes et d'empires ont disparu de la terre! combien de dynasties se sont éteintes! combien de nations fameuses ne sont plus! combien de sectes et d'hérésies ont passé comme des torrens! Mais l'Eglise et le siège de Pierre demeurent, et le temps, qui dévore tout, n'a fait qu'ajouter à leurs autres titres celui d'une anti-

(1) Dan. II, 44.

quité plus vénérable; et les orages n'ont fait que les affermir; et tous les efforts de leurs ennemis pour les détruire, n'ont eu d'autre effet que de mieux prouver qu'ils sont indestructibles.

Cependant quels efforts, grand Dieu! Voyez d'abord Pierre lui-même, et tous ses premiers successeurs, immolés par le glaive de la persécution. Voyez, pendant trois siècles entiers, Rome inondée du sang de ses pontifes, de ses prêtres, de ses saints et de ses vierges. Considérez ensuite les déchiremens causés par tant de schismes, qui ont détaché des portions immenses de la catholicité, et semblaient devoir mettre en pièces la société chrétienne. Rappelez-vous combien de ligue et de complots ont été formés dans la suite des âges, combien de sectes ont réuni tous leurs moyens et toutes leurs forces, combien de rois et de peuples se sont armés, combien de savans, d'orateurs, d'écrivains célèbres, ont employé toutes les ressources de l'érudition et du génie, pour renverser le fondement posé par une main divine. Y ont-ils réussi? les portes de l'enfer ont-elles prévalu? Non, mes Frères: l'Eglise, assaillie par tant d'ennemis, est restée inébranlable; et au milieu des combats, comme au temps de la paix, tranquille et toujours sûre de vaincre, elle a continué de chanter le cantique qui lui fut mis dès le commencement à la bouche: Souvent, a-t-elle dit, souvent on m'a fait la guerre, depuis les jours de mon enfance et de ma jeunesse; mais on me l'a toujours faite en vain. Arrosée de sang, dès ma naissance, j'ai vécu, j'ai vieilli dans les hasards; couverte de glorieuses blessures, je ne puis jamais en recevoir aucune de mortelle: *Sæpè expugnauerunt me à iuuentute meâ; etenim non poterunt mihi* (1).

Elle le répète encore aujourd'hui, ce chant de la sécurité et du triomphe, après le plus terrible des assauts qu'elle ait eu à soutenir. Vous m'entendez, Chrétiens, et vous avez été vous-mêmes témoins de

(1) Ps. cxxviii, 2.

ce que je vais dire. Le monde entier, depuis soixante ans, était conjuré contre l'Eglise et sa chaire Romaine. L'impiété, après avoir long-temps préparé ses poisons et aiguisé ses armes dans l'ombre, était enfin sortie de ses antres souterrains, et avait produit à la lumière du jour l'œuvre des ténèbres. Fière de la multitude qui marchait sous ses drapeaux, ce n'était plus par l'adresse et la ruse, ce n'était plus par de sourdes menées et de lâches calomnies; c'était par l'audace et la force ouverte, qu'elle prétendait vaincre. Les peuples sont soulevés; une affreuse révolution s'opère. Les temples du vrai Dieu sont renversés, ses autels brisés, le sacrifice perpétuel suspendu, les ministres du sanctuaire livrés à tous les genres de mort. Le centre même de la religion est envahi; l'abomination de la désolation est dans la ville sainte; ses voûtes sacrées du Vatican et celles de votre auguste basilique, ô Pierre, retentissent d'impurs blasphèmes; votre patrimoine, votre tombeau, votre chaire vénérable, les lieux consacrés par votre martyre et par celui de Paul, sont profanés. Deux de vos successeurs sont arrachés de leur palais ensanglanté, et traînés captifs dans une terre étrangère; l'un expire dans les fers; l'autre, abreuvé d'amertume, consumé de douleurs, semble prêt à descendre dans le tombeau. L'impiété triomphante a imposé silence à toute la terre. Les souverains et leurs sujets contemplent avec terreur ses ravages, que n'arrête plus aucune digne.

En est-ce donc fait, Seigneur? Cette Eglise fondée sur la pierre, à laquelle vous aviez promis l'immortalité, va-t-elle enfin périr? Un nouveau persécuteur, plus puissant ou plus habile que les Dioclétien, les Maxence, les Julien et les Mahomet, va-t-il faire mentir vos oracles?... Ici toute réponse est superflue, mes Frères: les événemens parlent assez haut; les coups frappés par la Providence sont plus éloquens que tous nos discours. Vous savez où est en ce moment (1) le pontife qui naguère gémissait dans la

(1) En 1815.

captivité, et ce qu'est devenue la puissance de ses adversaires. Toutes choses ont repris leur train accoutumé; les desseins éternels suivent leur cours; la voix de Pierre se fait entendre, comme toujours, dans Rome; l'ouvrage de Dieu se maintient, et l'enfer est encore une fois confondu.

O grand Apôtre! « vous êtes Pierre, et sur cette pierre est bâtie l'Eglise de Jésus-Christ, et rien ne prévaudra jamais contre elle. »

Chérissons-la donc, mes Frères, cette Eglise dont les destinées sont si glorieuses; et, transportés de joie à la vue des faveurs dont le Ciel la comble, écrivons-nous avec le Prophète: Tout ce que nos pères nous avaient annoncé, nous l'avons vu s'accomplir dans la cité du Dieu des vertus, dans la cité de notre Dieu; oui, c'est lui-même qui l'a posée de sa main sur une base éternelle: *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum... Deus fundavit eam in æternum* (1). Venez, accourez tous vers cette sainte Sion que le Seigneur bénit et protège; environnez-la de vos respects et de votre amour; soumettez vos esprits à ses lois; ouvrez vos cœurs aux vertus qu'elle enseigne; il n'est ni vérité, ni bonheur, ni solide espérance que dans son sein: *Circumdate Sion et complectimini eam... ponite corda vestra in virtute ejus* (2). C'est ici seulement, c'est dans cette cité heureuse, que le Seigneur habite; il y a fixé sa demeure à jamais. Elle sera notre patrie, et il y régnera sur nous dans tous les siècles: *Quoniam hic est Deus, Deus noster in æternum... ipse reget nos in secula* (3).

Amen.

(1) Ps. XLVII, 9.

(2) Ps. XLVII, 13 et 14.

(3) Ps. XLVII, 15.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE SATURNIN,

PREMIER EVÊQUE DE TOULOUSE,

PROFESSÉ

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-SERNIN,

L'une des Paroisses de cette Ville.

In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui.

Je vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Évangile.
(I. Cor. IV, 15.)

Ces belles paroles que le grand Apôtre adressait à l'église de Corinthe qu'il avait eu la gloire de fonder, le Saint que nous honorons en ce jour peut, au même titre, vous les adresser, mes Frères. Il me semble l'entendre, qui, du fond de ce tombeau où ses précieux restes reposent depuis tant de siècles, vous dit encore aujourd'hui, de cette voix si connue de vos aïeux: O peuple, à qui j'ai apporté le bienfait de la rédemption et la lumière du christianisme! que d'autres se vantent d'avoir élevé vos murs, et environné votre cité de remparts, de vous avoir policé par les lois, et mis, par la culture des sciences et des arts, au rang des peuples célèbres; j'ai fait plus, en vous arrachant à l'idolâtrie, et vous donnant

captivité, et ce qu'est devenue la puissance de ses adversaires. Toutes choses ont repris leur train accoutumé; les desseins éternels suivent leur cours; la voix de Pierre se fait entendre, comme toujours, dans Rome; l'ouvrage de Dieu se maintient, et l'enfer est encore une fois confondu.

O grand Apôtre! « vous êtes Pierre, et sur cette pierre est bâtie l'Eglise de Jésus-Christ, et rien ne prévaudra jamais contre elle. »

Chérissons-la donc, mes Frères, cette Eglise dont les destinées sont si glorieuses; et, transportés de joie à la vue des faveurs dont le Ciel la comble, écrivons-nous avec le Prophète: Tout ce que nos pères nous avaient annoncé, nous l'avons vu s'accomplir dans la cité du Dieu des vertus, dans la cité de notre Dieu; oui, c'est lui-même qui l'a posée de sa main sur une base éternelle: *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum... Deus fundavit eam in æternum* (1). Venez, accourez tous vers cette sainte Sion que le Seigneur bénit et protège; environnez-la de vos respects et de votre amour; soumettez vos esprits à ses lois; ouvrez vos cœurs aux vertus qu'elle enseigne; il n'est ni vérité, ni bonheur, ni solide espérance que dans son sein: *Circumdate Sion et complectimini eam... ponite corda vestra in virtute ejus* (2). C'est ici seulement, c'est dans cette cité heureuse, que le Seigneur habite; il y a fixé sa demeure à jamais. Elle sera notre patrie, et il y régnera sur nous dans tous les siècles: *Quoniam hic est Deus, Deus noster in æternum... ipse reget nos in secula* (3).

Amen.

(1) Ps. XLVII, 9.

(2) Ps. XLVII, 13 et 14.

(3) Ps. XLVII, 15.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE SATURNIN,

PREMIER EVÊQUE DE TOULOUSE,

PROPOSÉ

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-SERNIN,

L'une des Paroisses de cette Ville.

In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui.

Je vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Évangile.
(I. Cor. IV, 15.)

Ces belles paroles que le grand Apôtre adressait à l'église de Corinthe qu'il avait eu la gloire de fonder, le Saint que nous honorons en ce jour peut, au même titre, vous les adresser, mes Frères. Il me semble l'entendre, qui, du fond de ce tombeau où ses précieux restes reposent depuis tant de siècles, vous dit encore aujourd'hui, de cette voix si connue de vos aïeux: O peuple, à qui j'ai apporté le bienfait de la rédemption et la lumière du christianisme! que d'autres se vantent d'avoir élevé vos murs, et environné votre cité de remparts, de vous avoir policé par les lois, et mis, par la culture des sciences et des arts, au rang des peuples célèbres; j'ai fait plus, en vous arrachant à l'idolâtrie, et vous donnant

au Dieu véritable, pour être une portion de la race choisie, de la nation sainte destinée à posséder un royaume immortel. Que vos pères selon la chair vous aient transmis, avec le sang, ces heureuses qualités naturelles dont les hommes et les nations s'enorgueillissent, la valeur guerrière, les dons brillans de l'esprit, le noble amour de la patrie et de vos princes; c'est moi qui, en vous enfantant à Jésus-Christ, et vous régénérant par le baptême, ai répandu dans vos âmes le germe des vertus surnaturelles et divines: *In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui*. Que les pasteurs et les ministres sacrés qui, après moi, vous ont conduits dans les voies du salut et nourris de la doctrine de vérité, soient appelés vos guides et vos maîtres; moi seul, je suis votre père, puisque je vous ai engendrés par l'Évangile, et que le premier je vous ai donné, dans l'ordre de la grâce, la naissance et la vie: *Si decem millia paedagogorum habeatis in Christo, sed non multos patres* (1). Qu'ailleurs donc, on se contente de m'honorer comme saint et comme pontife; ici je suis apôtre: et tant que vous conserverez le trésor de la vraie foi, que vous porterez le beau nom de Chrétiens, vous serez la preuve vivante et le sceau glorieux de mon apostolat: *Et si aliis non sum apostolus, sed tamen vobis sum; nam signaculum apostolatus mei vos estis* (2). Tout ce que Paul fit à Thessalonique, à Philippes, à Corinthe, je l'ai fait parmi vous; et même, ce que Paul ne pouvait dire aux fidèles de ces contrées, cette tombe vous le dirait pour moi, si j'hésitais moi-même à le dire: c'est au milieu de vous et pour vous que j'ai sacrifié ma vie, et l'église de Toulouse, votre mère, et l'épouse unique et chérie que j'ai acquise au prix de tout mon sang: *Ecclesiam.... acquisivit sanguine suo* (3).

Que de hautes pensées, que de grands souvenirs.

(1) I. Cor. iv, 15.

(2) I. Cor. ix, 2.

(3) Act. xx, 28.

sont donc attachés, mes Frères, à la solennité qui nous rassemble! En marquer l'objet, c'est retracer tout le tableau de vos antiquités religieuses. Vous célébrez, avec la mémoire de votre premier évêque, la fondation de Toulouse chrétienne, l'expulsion des fausses divinités qui souillaient cette terre, l'abolition de leur culte impur et barbare, l'heureux moment où vos ancêtres passèrent des ténèbres à la lumière, de la licence des mœurs païennes à la pureté des vertus évangéliques, du joug ignominieux des démons à la douce et sainte liberté des enfans de Dieu. Le seul nom de Saturnin rappelle tous ces admirables changemens, fruits heureux de sa prédication et de sa mort. Avec quelle joie ne devez-vous donc pas entendre publier ses louanges!

Il y a des révolutions effroyables, mes Frères: ce sont celles qui ébranlent les fondemens des états; corrompent et soulèvent les peuples; ôtent à la morale ses racines, en arrachant des cœurs la religion et la foi; déchaînent les passions; remplacent la piété par l'athéisme, la subordination par l'anarchie, et l'ordre par le chaos. Mais quelle salutaire et bien-faisante révolution, que celle qui, au bout de quatre mille ans, détrôna enfin le vice et l'erreur, pour faire régner la vérité avec la vertu; éleva la pensée de l'homme, des choses périssables aux éternelles; présenta au juste et au méchant d'autres espérances et d'autres craintes après la vie; appuya les lois humaines sur la loi divine; dressa, au-dessus de tous les tribunaux de la terre, celui d'un juge invisible et tout-puissant, dont les arrêts sont irrévocables; rétablit la conscience dans ses droits; fit rentrer la raison égarée dans ses bornes; et donna, pour législateur au monde, le Fils de Dieu, descendu du ciel pour nous instruire et nous sauver! Le genre humain alors sembla renaître, et une nouvelle ère commença. Ceux qui furent les ministres de la Providence pour l'accomplissement de ce grand ouvrage, méritèrent l'amour et la reconnaissance des hommes;

chaque ville, devenue chrétienne, conserva précieusement la mémoire du Saint qui l'avait régénérée; des jours solennels furent consacrés à son culte, et les hommages qui lui étaient dus firent partie de la religion des peuples. Tels sont l'origine et l'objet de la fête que vous célébrez depuis quinze siècles, en l'honneur de saint Saturnin. C'est dire assez quelle doit être la matière de son éloge, dont voici en deux mots le dessein. Il a fondé l'église de Toulouse, et par là il s'est associé à la gloire des apôtres, premier point; il a cimenté cette même église de son sang, et par là il s'est mis au rang des plus illustres martyrs, second point. Veuillez, mes Frères, m'accorder une attention favorable.

Grand Saint, qui avez été tant de fois loué dans cette basilique, l'une des plus vénérables et des plus antiques de l'univers, agréez aujourd'hui le tribut que vous paie une trop faible voix; et vous, ô Dieu trois fois saint, que nous adorons seul, en vénérant vos serviteurs fidèles; vous à qui se rapporte tout le culte que nous leur rendons, comme à l'auteur des merveilles qu'ils opèrent par votre puissance, des vertus qu'ils pratiquèrent par votre grâce, daignez bénir et seconder mes efforts, afin que je parle dignement de celui qui nous apprend à vous connaître, et qui le premier s'immola dans ces lieux pour votre gloire et pour notre salut. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il y avait déjà plus de deux siècles que l'Eglise chrétienne luttait, avec les seules armes de la patience et de la prière, contre toute la puissance de l'empire romain. Elle ne se lassait point de souffrir; les tyrans ne se lassaient pas d'inventer de nouveaux supplices, et de livrer aux bourreaux tout ce qui osait, malgré leur défense, adorer le vrai Dieu. La sixième persécution générale venait de finir, le sang des fidèles et de leurs pasteurs avait coulé à grands flots dans toutes les parties du monde alors connu;

partout les prisons et les prétoires, les cirques et les théâtres, les chemins et les places publiques, les palais et les jardins des empereurs, les temples des idoles et leurs autels en étaient inondés. Au milieu de cet affreux et inutile carnage, le troupeau de Jésus-Christ se multipliait, la religion proscrire s'étendait en tous lieux, et gagnait de province en province, de royaume en royaume, avec la rapidité d'un incendie qui dévore une forêt. L'Eglise, pour mieux défier l'enfer, avait son centre et son siège même et le centre de l'idolâtrie. A côté du trône des Césars, dans cette Rome enivrée du sang des martyrs, s'élevait et s'affermissait la chaire de Pierre, inébranlable fondement d'un empire spirituel qui devait survivre à tous les empires de la terre. Dix-huit pontifes, depuis le Prince des apôtres, s'étaient succédé sur cette chaire sacrée; saint Fabien venait d'y monter à son tour: échappé au glaive du cruel persécuteur Maximin, destiné à tomber plus tard sous celui de Dèce, il eut le temps de signaler son pontificat par une glorieuse entreprise, qui fut pour nous le plus grand des bienfaits; il tourna ses regards et sa sollicitude vers les Gaules, et résolut d'achever la conquête de ces belles contrées à l'Evangile.

Déjà, cent ans auparavant, les villes de Lyon et de Vienne avaient reçu la foi, que les disciples de saint Polycarpe leur avaient apportée. Les noms de Pothin et d'Irénée, le martyr de ces deux illustres évêques et de vingt mille chrétiens immolés avec eux, avaient rendu ces églises célèbres dans tout l'univers. Celle d'Arles était peut-être plus ancienne encore, et semble avoir été fondée par un disciple de saint Pierre; mais, du reste, le christianisme avait fait peu de progrès dans les Gaules; et, si quelques grains de la semence évangélique y étaient tombés çà et là, ils avaient peu fructifié sur une terre que souillaient encore toutes les abominations du paganisme.

Le temps était enfin venu où la divine parole y devait être annoncée avec plus de succès. Ici un grand

et intéressant spectacle va s'offrir à nos regards. Comme douze apôtres furent envoyés de la Judée pour renouveler le monde, ainsi sept évêques partent de Rome pour changer la face de nos provinces. O France! oublieras-tu jamais ce que tu dois à ces hommes généreux, qui abandonnèrent leur patrie pour venir chercher la mort sur une terre étrangère, et à ce prix te laisser le plus précieux des héritages? Les voilà qui s'avancent. Parvenus aux limites qui nous séparent de l'Italie, ils s'arrêtent; et, semblables à des conquérans, ils mesurent des yeux et partagent le pays qu'ils viennent soumettre sous le joug de la foi. Saint Denis se dirige vers le nord, et choisit les bords de la Seine pour théâtre de ses travaux; d'autres se distribuent entre le Rhône et la Loire; Gatien pénètre jusqu'à Tours; Saturnin, mes Frères, est conduit par la Providence dans vos murs.

Rappelez-vous ce qu'était alors la ville que vous habitez. Peuplée par la plus célèbre tribu des Tectosages, et nommée par cette raison *Tholosa Tectosagum*; fière de l'antiquité de son origine, du rang qu'elle tenait dans la province narbonnaise, des faveurs que lui avaient prodiguées les empereurs romains, de la magnificence de son capitole, de son amphithéâtre et de ses palais, des immenses richesses accumulées dans ses temples d'Apollon et de Minerve, de la renommée de ses poètes et de ses orateurs, qui lui fit donner le titre de *Palladienne*; ivre de voluptés, insatiable de jeux et de spectacles, épris, jusqu'à la fureur, de toutes les superstitions païennes, Toulouse opposait à la doctrine de l'Évangile tous les obstacles qui naissent de l'orgueil, de la fausse science, de l'amour effréné des plaisirs, du zèle le plus aveugle pour un culte extravagant et impie.

O Saturnin! que venez-vous faire dans cette ville idolâtre! osez-vous espérer qu'elle brise, à votre voix, ses dieux d'or et d'argent, pour se prosterner devant l'humble fils de Marie? qu'elle renonce aux brillantes fictions de sa mythologie, pour les tristes et gra-

ves mystères du christianisme; à la pompe riante, au bruit et à la licence de ses fêtes, pour le silence modeste et la retenue sévère qui règnent dans les vôtres; à une religion qui flatte en tout les sens et les passions, pour la morale austère et crucifiante que vous prêchez? Préférera-t-elle des dogmes incompréhensibles, à toute la science et la sagesse de ses philosophes? Vous croira-t-elle plus que ses prêtres, plus que ses oracles, plus que tout l'Olympe qu'elle adore depuis tant de siècles? Une telle révolution ne serait-elle pas le plus étonnant des prodiges? Eh! quels sont, je vous prie, vos moyens pour l'opérer? L'éloquence? — elle m'est étrangère; et si je possédais tout l'art des rhéteurs, je n'en voudrais pas faire usage. — Un vaste et profond savoir peut-être? — Je ne sais que Jésus crucifié. — L'appui de quelque grand et puissant roi, des armées, des trésors? — Les rois de la terre sont les ennemis du maître que je sers; je viens seul, sans protecteur, sans soldats, sans richesses et sans armes. — Que peuvent donc attendre ceux qui voudraient vous croire et vous suivre? — Les persécutions, les outrages, la spoliation des biens, les supplices et l'honneur de mourir pour Jésus-Christ. — Sont-ce là les promesses que vous avez à leur faire? — Les apôtres qui m'ont précédé n'en ont pas fait d'autres. — Mais comment attirez-vous les hommes en leur proposant, pour récompense, tout ce que la nature fuit et abhorre? Je leur montrerai cette croix, et ils comprendront qu'il est doux de souffrir. — Mais la croix elle-même est la risée du monde! — Elle est la vertu de Dieu, elle opère tous les miracles, elle change les cœurs, elle vaincra le monde et l'enfer.

Voyons les effets, mes chers Auditeurs. Le Saint entre dans cette ville profane; il y est encore caché et inconnu, et déjà les dieux qu'on y adore se troublent; l'oracle qui répondait aux étrangers et aux citoyens est muet; les sacrificateurs cherchent en vain dans les entrailles des victimes les signes accoutumés;

je ne sais quoi de triste et de morne répandu dans les temples, annonce que l'empire de Satan est en péril, et que son trône, depuis si long-temps établi dans ces lieux, est ébranlé. Saturnin commence à prêcher en secret la parole de salut, et la vertu divine de la croix agit dans les cœurs. On écoute celui qui enseigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu créateur et maître de l'univers, esprit pur, invisible, infini, qui remplit tout l'univers par son immensité; que lui seul a droit à l'encens et à l'amour des hommes; qu'il les a aimés le premier, jusqu'à livrer pour eux son propre fils; qu'il veut être honoré en esprit et en vérité; que sa loi est sans tache; que toutes les vertus font partie de son culte; que les divinités des gentils sont des démons; qu'il faut détester leurs mystères sacrilèges, et fuir leurs temples comme les écoles de tous les vices. On l'entend avec admiration et avec attendrissement parler des miséricordes et des justices du Seigneur, des profonds conseils de sa sagesse, de l'incarnation du Verbe, de la vie future, du bonheur des justes, des éternels tourmens réservés aux coupables. On apprend à goûter les préceptes sublimes du divin législateur; à sentir le prix de la chasteté, de la tempérance, de la charité fraternelle et de la piété véritable. On reconnaît qu'une morale si belle et qu'une religion si sainte étaient le plus précieux don que le Ciel pût faire au genre humain. On commence à mépriser les biens et les maux d'une vie passagère, pour ne désirer et ne craindre que ce qui doit durer toujours. On embrasse la foi; on aspire à la grâce du baptême; l'eau sacrée coule sur la tête de nombreux néophytes. L'église naissante de Toulouse retrace l'image de la première des églises, établie par les apôtres à Jérusalem; les nouveaux fidèles n'ont qu'un cœur et qu'une âme, ne s'entretiennent que de la bienheureuse espérance, ne possèdent des richesses que pour les répandre dans le sein des pauvres, ne forment de vœux que pour le martyre. O mon Dieu! la beauté de votre loi se faisait sentir à ces hommes

nés dans les ténèbres de l'infidélité, et ils étaient prêts à mourir pour elle; et nous, les enfans du royaume, nous qui avons sucé avec le lait la doctrine de la vérité, nous cessons d'en connaître le prix, nous l'abandonnons pour des fables plus vaines, pour des maximes plus corrompues que celles du paganisme lui-même!

Le saint Pasteur avait la consolation de voir son troupeau chéri se multiplier de jour en jour; il le rassemblait, pour le nourrir du pain de la parole et de la grâce des sacremens, dans un modeste oratoire, semblable à ces églises domestiques dont parle saint Paul, et où ce grand apôtre réunissait ses disciples. Ce berceau de votre église, mes Frères, ce premier temple chrétien de votre ville, était situé non loin du capitol, où étaient les autels des faux dieux, leur oracle muet, leurs statues de marbre et de bronze, et tous les objets d'un culte insensé. Quel rapprochement et quel contraste! Ici, un superbe édifice élevé en l'honneur des démons; là, un humble toit, sous lequel habite la majesté du Dieu trois fois saint. Ici, des animaux égorgés; là, le sacrifice de l'agneau qui porte les péchés du monde. Ici, les mains toujours sanglantes, et quelquefois homicides, de sacrificeurs, farouches et inhumains; là, un pontife vénérable, élevant des mains innocentes vers le ciel, pour en attirer les bénédictions sur la terre. Ici, des chants lascifs, des danses voluptueuses, des orgies sacrées, le désordre et le crime érigés en devoirs de religion et de piété; là, la sainte harmonie des hymnes et des cantiques, le recueillement, la composition, les soupirs ardents de cœurs embrasés du divin amour, les cérémonies augustes et les rites purs de la religion chaste et immaculée du Seigneur. Ici, les prestiges, les illusions, l'imposture, la crédulité vaine et les espérances trompeuses; là, les lumières des prophètes, la vérité de Dieu même, la foi ferme et éclairée, les espérances certaines et immortelles. Une opposition si frappante faisait sur les esprits

une salutaire impression, que les vertus de Saturnin rendaient plus profonde. Sa douceur, sa patience, son humilité, l'innocence et l'austérité de sa vie, son détachement de toutes choses, sa charité universelle, son courage, son zèle, sa prudence, le présentaient à tous les regards comme un modèle achevé de la perfection évangélique. Ses mœurs étaient comme un miroir où se réfléchissait sa doctrine, et toute sa personne était comme un portrait vivant de ce Jésus que ses discours annonçaient. On ne pouvait se défendre d'un sentiment de respect en le voyant, et l'on se demandait quel motif avait pu amener de si loin ce vénérable étranger, lui faire braver tant de périls, embrasser tant de travaux, pour la sanctification et l'utilité d'une nation inconnue. Un dévouement si généreux semblait à peine croyable; mais quel étonnement ne causaient pas surtout ses miracles! Comment ne pas regarder comme un envoyé du Ciel celui qui commandait aux élémens, et à qui les maladies et la mort même obéissaient? C'est en vain, mes Frères, qu'on voudrait révoquer en doute les prodiges opérés par les hommes apostoliques; ce sont des faits trop éclatans et trop notoires; le bruit en a retenti trop loin; trop de peuples les ont vus; trop de contrées diverses en ont été le théâtre; le changement qu'ils ont produit dans l'univers forme une époque trop remarquable de l'histoire des nations, pour qu'on puisse sans folie les reléguer parmi les illusions et les chimères; et la philosophie irréligieuse de nos jours, partout si inconséquente et si téméraire, ne s'est montrée nulle part plus insensée que dans ses raisonnemens contre les miracles. Non, jamais on ne prouvera, ni que l'auteur de la nature ne puisse pas, s'il le veut, suspendre les lois qu'il lui a données, ni qu'il ne l'ait pas quelquefois voulu, ni que l'établissement de la vraie religion n'ait pas été un motif assez important pour lui faire déployer ces grands effets de sa puissance. Qu'on dise ce que l'on voudra: les païens

qui ont cru n'étaient pas des juges favorablement prévenus, ni des admirateurs complaisans; tant de milliers d'hommes, qui se sont fait égorger en attendant ce qu'ils avaient vu, n'étaient pas des témoins suspects; le monde entier ne s'était pas ligué pour accréditer une fable et assurer le triomphe d'une poignée d'imposteurs. C'est au contraire la force de la vérité évidente et palpable, c'est la manifeste intervention de la Divinité par les opérations surnaturelles qui a subjugué le monde rebelle et vaincu ses préjugés, sa résistance et sa haine. Ici, comme ailleurs, mes Frères, on compara les œuvres de l'envoyé de Dieu avec les prestiges de Satan; et il fut facile de discerner de quel côté étaient les vrais miracles. Dans cette lutte inégale, comme dans celle de Moïse avec les magiciens du roi d'Égypte, la victoire ne pouvait être douteuse; on voyait le mensonge confondu tous les jours; on désertait les temples; on accourait autour de Saturnin; l'enfer frémissait d'une rage impuissante; les promesses du Sauveur s'accomplissaient malgré les obstacles.

Oh! si l'on voulait une fois réfléchir sur cette révolution extraordinaire et soudaine, opérée, sans aucun moyen naturel, dans toutes les parties de l'univers, on avouerait bientôt qu'elle suppose nécessairement, et prouve elle seule tous les autres prodiges; ou que, si elle s'est accomplie sans eux, elle est elle-même le prodige le plus étonnant et le plus inexplicable de tous. Mais revenons.

Le saint Evêque établit son siège dans votre ville, mes Frères; mais son zèle ne se renferma pas dans l'enceinte de vos murs: il parcourut la province entière et les contrées voisines; il alla même fonder des églises jusque dans la Navarre; et les historiens assurent que le bruit de son nom remplit l'Espagne aussi bien que la France. Que lui manque-t-il donc pour être associé à la gloire des apôtres? et pour quoi hésiterais-je à le mettre en parallèle avec eux?

Il étendit au loin, comme eux, le royaume de Jé-

sus-Christ, porta le flambeau de la foi dans des régions enveloppées des ombres de la mort, et soumit à l'Évangile des peuples entiers d'infidèles.

Revêtu, comme eux, de la force d'en-haut, de ce don des signes et des prodiges, le grand caractère de l'apostolat, « il ne vint pas dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans l'esprit et la vertu de Dieu. » Si on lui demandait quelque preuve sensible de sa mission divine, il n'avait pas besoin de chercher des détours pour répondre, ni de recourir à de longs raisonnemens; il disait: « Les aveugles voient, les sourds entendent, les démons sont muets, les morts ressuscitent: voilà mes lettres de créance et mes titres. Si je fais des œuvres dont Dieu seul peut être l'auteur, reconnaissez que c'est Dieu qui m'envoie. »

A ces dons extraordinaires, il joignait, comme les apôtres, la sainteté de la vie, et retraçait fidèlement tous leurs exemples. Le jeûne, les veilles, les travaux, la chasteté sans tache, la pauvreté avec toutes ses rigueurs, l'esprit de prière, la charité toujours prête à s'immoler pour ses frères, toutes les vertus apostoliques brillaient en lui de l'éclat le plus pur. Il était loin de ressembler à ces apôtres prétendus, qui se dirent suscités d'en-haut, pour abolir dans l'Église la virginité, la pénitence, les vœux de religion, les plus belles et les plus sages lois de la discipline, et se donnèrent pour réformateurs de l'Épouse de Jésus-Christ, en levant l'étendard du désordre et de la licence: comme si l'on pouvait être un envoyé extraordinaire du Ciel, sans être saint!

Il apporta parmi vous la même doctrine que Pierre avait annoncée dans Jérusalem et dans Rome, Paul et Barnabé dans Antioche, Jean à Ephèse, le reste des disciples dans tout l'univers. Il n'altéra point le dépôt des traditions sacrées, transmis par ceux à qui il fut dit dès l'origine: « Allez, instruisez toutes les nations, et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Il parla ici le même langage

que parlait en tous lieux le corps des pasteurs légitimes. S'il s'en fût écarté en un seul point, s'il eût enseigné un seul dogme nouveau, et substitué les pensées de son propre esprit à la foi de l'Église, il n'eût plus été apôtre, mais sectaire; au lieu d'être honoré comme un saint, il eût subi l'anathème du monde catholique; et vous, mes Frères, vous seriez les disciples de Saturnin, vous ne seriez pas ceux de Jésus-Christ.

Enfin, s'il ne reçut pas sa mission de la bouche même du Sauveur, il la reçut de son vicaire et de son représentant sur la terre. Par là, il entra dans la ligne directe de la succession apostolique; et parce qu'il a laissé à son tour des successeurs qui forment une suite non interrompue jusqu'à nos jours, vous avez la consolation de remonter, par une chaîne glorieuse de pasteurs orthodoxes, jusqu'à lui, et ensuite par lui jusqu'à saint Pierre.

O bonheur ineffable! tandis que d'autres ne peuvent remonter qu'à deux ou trois siècles au plus; que là ils trouvent la naissance de leurs sectes, et leurs modernes fondateurs dont ils portent encore les noms; qu'ils sont forcés de voir l'époque précise où leurs pères se sont séparés de la grande et antique communauté chrétienne à laquelle ils appartenaient jusqu'alors, mais dont ils ont voulu altérer les dogmes et qui les a retranchés de son sein: vous voyez, dans tout le cours des siècles, votre Église toujours inséparablement unie à l'Église primitive et universelle, ne portant point d'autre nom que le sien, ce nom de *catholique*, qui lui est donné dans le Symbole même des apôtres, ne formant qu'un seul et même corps avec cette vaste société de fidèles répandue dans toute la terre, ayant les mêmes sacremens, la même croyance, un seul et même chef, héritier du prince des apôtres, et chargé de paître cet immense troupeau. A qui êtes-vous originellement redevables d'un si précieux avantage, si ce n'est à votre premier Evêque, qui vous apporta, de la source même, le

lait pur de la foi et les eaux vives de la tradition; qui vous engendra par l'Évangile, non à un père mortel, mais à Jésus-Christ, et vous donna pour mère, non l'adultère ou l'esclave, mais la chaste et légitime épouse, qui seule enfante à la vie éternelle! Heureux, mille fois heureux vos pères, d'avoir conservé, sans atteinte, les droits et l'héritage que Saturnin leur laissa! Trop heureux vous-mêmes, mes Frères, si le Ciel ne vous juge pas indignes de les conserver toujours! Mais comment ne m'écrierais-je pas aussi avec un profond sentiment de regret et de douleur: Heureuses les grandes et illustres nations qui nous environnent, si elles eussent fidèlement gardé le dépôt que leur confièrent leurs premiers apôtres! si elles en eussent toujours honoré la mémoire et respecté les leçons: l'Allemagne, d'un saint Boniface; la généreuse Angleterre, d'un saint Augustin; le Danemark et la Suède, d'un saint Anscaire, qui, en leur apprenant à croire au vrai Dieu, leur avaient appris aussi à chérir l'unité catholique! Ah! demandons par des vœux ardents au Ciel que le bercail de Jésus-Christ s'ouvre de nouveau pour recevoir ces peuples, afin qu'il n'y ait encore une fois qu'un pasteur, qu'un troupeau, qu'une foi, comme il n'y a qu'un Christ et qu'un baptême.

Mais du moins, mes Frères, que le malheur des autres nous instruisse. Veillons à la garde de notre propre trésor; sentons le prix de la grâce que nous avons reçue par le ministère de Saturnin; et, en célébrant aujourd'hui sa fête, renouvelons toutes nos protestations de fidélité à la doctrine qu'il nous enseigna, au Saint-Siège apostolique qui l'envoya parmi nous, à l'Église dont il nous fit connaître les droits, au divin Sauveur dont il nous imposa le joug salutaire. Jurons de plutôt mourir, que de renverser, ou d'ébranler de nos mains l'édifice sacré qu'il éleva par tant de travaux, et qu'enfin il cimentait de son sang. Car, après vous l'avoir montré comme Apôtre, il est temps que je vous le fasse envisager comme Martyr: c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Les esprits peu accoutumés à réfléchir profondément, et à rechercher les causes secrètes des plus grands effets, s'étonnent de l'acharnement avec lequel la religion chrétienne fut persécutée dès sa naissance; ils ne conçoivent pas qu'une doctrine toute céleste, une loi de paix et d'amour ait pu être l'objet d'une haine si violente et si universelle; qu'on ait fait pendant trois cents ans d'incroyables efforts pour exterminer ceux qui la professaient, et qu'on ait inventé contre eux des supplices et des tortures, qui eussent semblé trop cruels envers les plus odieux malfaiteurs. Le fait de cette longue et atroce persécution ne peut être ni contesté sérieusement ni obscurci, puisque les histoires profanes en déposent aussi bien que l'histoire de l'Église, et que nous avons les noms d'une multitude presque infinie de martyrs, le récit le plus circonstancié de leurs souffrances, écrit par des contemporains, ou même par des témoins oculaires; les interrogatoires qu'ils subirent, et les arrêts prononcés contre eux, extraits des registres publics; les inscriptions gravées sur leurs tombeaux, qui marquent le genre de leur mort; leurs cendres conservées, avec un respect religieux, dans les lieux mêmes où ils furent immolés; les édits des empereurs et les lois en vertu desquels on les condamnait; enfin, l'aveu formel des plus célèbres auteurs païens, d'un Marc-Aurèle, d'un Julien, d'un Celse, d'un Libanius, et d'autres qui s'efforcent d'expliquer pourquoi les chrétiens étaient invincibles aux tourmens. Il est donc certain qu'on exerça pendant trois siècles entiers, contre les disciples de l'Évangile, des barbaries dont il n'existe aucun autre exemple dans les annales du monde, et c'est là le problème dont la solution paraît à bien des gens si difficile. Mais, sans entrer dans une discussion qui nous mènerait trop loin de notre sujet, comment n'a-t-on pas fait attention que la doctrine de Jésus-

Christ soulevait à la fois contre elle ces trois terribles adversaires : la nature, la politique, et tous les préjugés des hommes? La nature, parce qu'il n'y avait aucune passion, aucun penchant vif du cœur humain, auquel elle ne déclarât la guerre; la politique, parce qu'elle défendait d'obéir aux ordres impies des gouvernemens de la terre; préjugés, parce qu'elle reléguait tout-à-coup parmi les démons, tout ce que l'univers était accoutumé à révéler comme des dieux. Qu'on songe donc quelle dut être la fureur, d'abord, des voluptueux, des avarés, des ravisseurs du bien d'autrui, des vindicatifs, des ambitieux, des superbes, de tous les mondains en un mot, contre une loi qui les menaçait de châtimens éternels, s'ils ne renonçaient à tout ce qui leur était plus cher que la vie! Quelle dut être, en seconde lieu, l'indignation des empereurs, des magistrats, de tous ceux qui exerçaient la puissance publique, contre une société naissante, qui faisait profession de soumettre leur autorité à celle d'un Dieu qu'ils ne voulaient pas reconnaître, qui leur résistait en face dans tout ce qui intéressait la foi! Quelle dut être, troisièmement, la haine des pontifes, des prêtres, de ces collèges fameux d'augures, de tous les ministres et de tous les sectateurs du paganisme, contre une religion qui traitait leur culte d'impiété, leurs cérémonies sacrées de superstitions vaines, leurs oracles d'imposture, leurs mystères d'abomination, et tendait ouvertement à briser leurs idoles, à renverser leurs temples et leurs autels dans tout l'univers. Ajoutons enfin, quel dut être le soulèvement et le débit des sages et des philosophes, contre des maîtres nouveaux, qui exigeaient la soumission la plus entière de leur orgueilleuse raison à des dogmes incompréhensibles, et à toutes les leçons d'un crucifié qu'ils proposaient à l'adoration du genre humain! N'était-ce pas assez de ces causes (sans parler de la rage des esprits de ténèbres, qui, attaqués dans toutes les parties de leur empire, se défendaient par des

moyens dignes de leur génie infernal), n'en était-ce pas assez, pour produire le déchaînement le plus furieux et le plus général qui fût jamais? Oui; qu'on y pense bien, et l'on reconnaîtra que tout devait se réunir et se liguier contre une telle religion; et que le dessein de l'établir sur la terre eût été la plus folle des entreprises, si tout autre que Dieu même l'eût formée. Aussi son divin fondateur avait-il dit à ses apôtres : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. . . . Vous serez haïs de tous les hommes, à cause de moi. » Et cette parole s'accomplit avec tant d'exactitude, que Tacite, écrivain païen, parlant, soixante ans après, des chrétiens tourmentés sous Néron, dit : Que c'étaient des hommes vaincus, non des crimes que le tyran leur imputait, mais d'avoir encouru la haine du genre humain : *Haud perindè in crimine incendii, quam odio humani generis convicti sunt*. Hélas! mes Frères, cette haine est-elle enfin apaisée? Oh! combien d'hommes qu'elle possède encore aujourd'hui, et qui voudraient essayer encore une fois d'éteindre dans le sang ce christianisme toujours abhorré! Que dis-je? Ne l'ont-ils pas essayé à nos yeux? Et lorsque, si récemment encore, ils ont eu la puissance en main, ont-ils cédé en cruauté aux plus barbares persécuteurs? Que de meurtres, grand Dieu! Quelles inventions et quels raffinemens! Quel vaste système d'extermination et de carnage! Et c'étaient des chrétiens! . . . Etonnons-nous, après cela, des excès où les païens se portèrent!

Lorsque Saturnin votre apôtre vint prêcher la foi dans la Gaule idolâtre, il n'ignorait pas quel sort il y devait attendre. Ceux qui l'y avaient précédé dans le même dessein, avaient subi une mort cruelle. Le massacre de tout un peuple de fidèles à Lyon et à Vienne, le martyre de Valérien et de Marcel à Châlons, celui de Symphorien à Autun, ceux des saints Ferréol, Félix, Fortunat, Achillée, dans Besançon et Valence, lui apprenaient assez que cette terre ho-

micide dévorait les envoyés et les adorateurs du vrai Dieu. Mais il disait avec saint Paul : « L'Esprit-Saint me pousse vers ces contrées où Satan règne encore, et il m'avertit en secret que des dangers et des souffrances m'y attendent. Mais je ne crains point ces choses, et je compte pour peu ma vie, pourvu que j'achève fidèlement ma course, et que j'accomplisse le ministère que le Seigneur Jésus m'a confié. » Tel était l'héroïsme de cette grande âme. Aussi ne s'étonna-t-il ni des sanglans outrages, ni des noires calomnies, ni des menaces féroces, qui furent, dès les commencemens de sa prédication, les premières récompenses de son zèle, et comme le prélude du combat que l'enfer se préparait à lui livrer. Il entendait les murmures de ses ennemis, connaissait leurs trames et leurs complots, et voyait, sans s'émouvoir, le plus terrible orage se former et se grossir autour de lui. A l'exemple du grand Apôtre, il mourait en esprit tous les jours, s'offrait sans cesse à Dieu comme une victime prête pour le sacrifice, et ne demandait à vivre, qu'autant de temps que sa présence serait nécessaire à son cher troupeau. En attendant il lui prodiguait les plus tendres soins, les consolations de la foi, les avis de la sagesse et de la sollicitude pastorale; il le prémunissait contre les séductions, le fortifiait dans la grâce de la vocation chrétienne, l'engraissait du pain de la vie immortelle, et lui apprenait à ne pas craindre ceux qui ne peuvent ôter qu'une vie périssable. A le voir si tranquille, si appliqué à toutes les fonctions de l'apostolat, on eût cru qu'il les exerçait au sein d'une paix profonde, et que nul danger ne menaçait sa tête. Cependant les flots de l'envie et de la haine s'amoncelaient de plus en plus, et mugissaient autour de lui, prêts à l'engloutir. Les ministres des faux dieux, démasqués, décrédités, presque abandonnés, ne pouvaient plus contenir leur dépit et leur rage. L'heure de la puissance des ténèbres approchait; l'heure de votre triomphe, ô Saturnin!

Un jour solennel arrive (disent les Actes authentiques du Saint, écrits cinquante ans après sa mort, c'est-à-dire dès le commencement du quatrième siècle), jour d'une fête impie, qui doit se célébrer en l'honneur des divinités que Saturnin a vaincues. Les pontifes, les prêtres, les devins, les augures, les aruspices accourent en foule au capitole, où le sacrifice se prépare; tout ce qui reste encore fidèle à leurs superstitions les suit. Pendant que la fumée de l'encens remplit le temple, les plus noires vapeurs se répandent dans les esprits de cette multitude; les passions les plus violentes agitent les cœurs; et les démons qui président en ce lieu, font couler tous leurs poisons dans l'âme de leurs ministres. Ceux-ci, comme saisis d'une fureur sacrée, et ne se possédant plus, s'écrient : « Que faisons-nous? jusques à quand souffrirons-nous qu'un audacieux étranger nous insulte, livre à la risée nos cérémonies, notre culte, et toute la religion de l'empire? Déjà il entraîne tout après lui, par ses discours, par ses prestiges, et par je ne sais quel charme magique attaché au nom de Christ. Déjà nos dieux sont réduits au silence : attendrons-nous qu'ils soient contraints de nous abandonner et de fuir; que nos temples soient démolis, ou qu'un Dieu nouveau y vienne prendre la place de ceux que nous adorons? la mort ne nous délivrera-t-elle jamais de ce séducteur, contre qui tous nos prestiges sont impuissans? » Le peuple qu'un égal fanatisme transporte, répond à ce discours par d'horribles vociférations, et ne songe plus qu'à préluder par le meurtre au sacrifice qu'il est venu célébrer.

En ce moment le saint Evêque, après avoir offert au Seigneur les vœux du matin et sa fervente prière, sortait paisiblement de sa maison, et selon sa coutume s'acheminait vers son église, pour immoler la victime sans tache et renouveler l'oblation qu'il y faisait tous les jours de son propre sang et de sa vie, en élevant vers le ciel la coupe qui renferme le sang du divin Agneau. Profondément recueilli en lui-

même, et n'entretenant que des pensées célestes, il passe devant ce capitole, où retentissent tant de cris forcenés, et des rugissemens semblables à ceux des enfers. On l'aperçoit : les vautours ne fondent pas avec plus de rapidité sur leur proie, que ces furieux ne se jettent sur l'homme de Dieu. Il est entouré, saisi avec violence, entraîné dans le temple, au pied de ces autels qu'il a ébranlés, et au milieu de ces prêtres qu'il a cent fois confondus. Y paraîtra-t-il comme un accusé tremblant devant ses juges ? Ah ! tout chargé de liens qu'il est, lui seul a une contenance assurée ; la sérénité est sur son front, la pâleur sur celui de ses ennemis ; ils osent cependant lui proposer de sacrifier aux idoles. O insensés ! que vous connaissez peu Saturnin ; vous le croyez faible en ce moment, parce que son corps est en vos mains ; mais jamais son âme ne fut plus forte ni plus invincible. « Qui, moi ? s'écrie-t-il, que je brûle l'encens devant ces marbres inanimés et ce vil métal ? que je me prosterne devant des dieux qui, de votre propre aveu, me craignent ? Ah ! périssent les démons et leur culte ! et vive à jamais le Dieu tout-puissant que je sers, le divin Rédempteur que j'adore ! » A ces mots, un cri unanime de mort se fait entendre ; il faut qu'une si généreuse confession soit à l'instant même punie du dernier supplice. Il n'est besoin ni d'arrêt, ni de tribunal ; mais quel sera le bourreau ? où trouvera-t-on un digne ministre des fureurs de Satan et de cette multitude qu'il possède ? Un taureau, destiné à être immolé ce jour-là au dieu du capitole, était attaché devant l'autel, attendant le couteau du sacrificateur. Ce monstre féroce sera l'exécuteur de cette grande vengeance ; on le délie, on s'empresse. Déjà le vénérable Pontife est renversé sur la terre, ses pieds sont enchaînés au flanc de l'animal furieux, qu'on aiguillonne pour le rendre plus furieux encore. On s'écarte, il se précipite en bondissant. Que dirai-je ? le Saint a le temps à peine de prier pour ses assassins, et de recommander à son

Dieu l'église naissante pour laquelle il meurt ; en un moment sa tête, brisée contre les degrés du temple, vole en éclats ; ses membres déchirés sont dispersés çà et là ; et tandis que l'animal indompté poursuit au hasard sa course, les rues et la plaine sont teintes du sang de Saturnin. O sang précieux ! c'est toi qui, en arrosant cette terre, l'as purifiée de ses antiques souillures, et l'as rendue fertile en fruits de sainteté et de salut. O Eglise de Toulouse ! ce sang est la semence féconde qui va multiplier tes enfans, et faire de toutes parts germer des chrétiens. Eglise de Saturnin, troupeau encore faible et timide, c'est en vain qu'on se flatte de t'avoir dispersé, en frappant le pasteur qui te conduisait ; il t'a laissé son esprit, et sa grande âme continue de t'animer et de te conduire ; durant sa vie il t'inspira la foi qui fait les vrais adorateurs ; en mourant il t'a légué le courage qui fait les martyrs ; ses successeurs, les Hilaire, les Sylve, les Exupère, feront revivre ses vertus, et consolideront son ouvrage ; tu ne périras pas, tu traverseras encore avec la gloire quatre persécutions générales, qui se succéderont dans l'espace de cinquante années ; tu ne succomberas pas même à celle de Dioclétien, si longue et si sanglante ; tu sortiras du sein de ces cruelles tribulations, comme autrefois Israël triomphant des flots de la mer Rouge, et tu laisseras derrière toi le paganisme englouti dans les abîmes ; dans moins d'un siècle, il ne restera plus même de traces de l'idolâtrie dans ces lieux où elle régnait seule, à l'arrivée de ton apôtre ; à la place de ces temples impurs où l'on encense de vaines idoles, s'élèvera une auguste basilique consacrée au Dieu très-haut et à Jésus-Christ son fils ; les restes sacrés du Martyr, soigneusement recueillis, y seront déposés avec honneur ; et, au bout de quinze siècles, elle les proposera encore aux hommages des fideles, elle retentira encore des louanges de Saturnin.

Cette basilique vénérée, mes Frères, ce premier monument durable de la piété de vos aïeux, c'est l'édifice même où nous sommes en ce moment assem-

blés. Ces voûtes ont presque été témoins de la naissance du christianisme parmi vous. Oh ! qu'elles vous rappellent la foi des jours anciens, le zèle et la ferveur de l'Eglise primitive et des temps apostoliques ! N'oubliez pas tout ce qu'il en a coûté au Saint dont nous célébrons la mémoire, pour vous engendrer à l'Evangile. N'oubliez pas les sacrifices que vos pères ont faits, les périls qu'ils ont bravés pour acquérir et conserver les droits et le titre d'enfans de Dieu. N'allez pas, par la plus lâche apostasie, renoncer à la portion la plus précieuse et la seule divine de leur héritage ; à cette foi qui a été leur gloire, leur bonheur, l'objet de tout leur amour, le fondement de leurs plus chères espérances, pour vous précipiter dans le gouffre de l'irréligion, à la suite de quelques insensés qui n'ont cessé de croire qu'après avoir cessé de bien vivre, et qui, ayant désespéré de la miséricorde divine, cherchent à se rassurer par le blasphème contre les remords, et par la multitude de leurs complices contre les terreurs du jugement à venir. Méprisez leurs dangereuses leçons ; ou, si déjà vous vous êtes laissé entraîner aux tristes sophismes de l'incrédulité, venez aux pieds de Saturnin abjurer vos erreurs et solliciter, par son intercession puissante, votre réconciliation avec le Ciel. Et vous, ô Saint, ô Pontife, ô Apôtre, ô Martyr ! ne soyez pas sourd à nos vœux ; n'abandonnez pas une ville qui doit vous être chère entre toute les villes du monde, qui, régénérée par vos travaux, arrosée de votre sang, possède encore vos précieuses cendres, et ne cesse d'honorer votre nom. Hélas ! nous vivons dans un siècle d'égarement, d'impieeté, de licence et de délire ; obtenez-nous des pasteurs qui vous ressemblent, qui sachent résister au torrent d'iniquité qui nous entraîne ; qui défendent la vérité, s'il le faut, au péril de leur vie ; qui fassent aimer la vertu par leurs exemples ; et qui, rétablissant parmi nous la pureté des mœurs, de la foi, de la discipline antique, nous conduisent avec eux dans les tabernacles éternels, pour y être à jamais leur joie et leur couronne. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE NICOLAS,

ÉVÈQUE DE MYRE,

PRONONCÉ A TOULOUSE LE JOUR DE SA FÊTE,

Dans l'église qui lui est dédiée.

In memoria aeternâ erit justus.

La mémoire du juste sera immortelle. (Ps. cxi, 7.)

Il ne faut pas d'autre preuve, mes Frères, de la vérité de cette parole, que la solennité même qui nous rassemble aujourd'hui dans ce temple. Quel est en effet celui dont nous venons honorer la mémoire ? Un juste, qui a disparu de la terre depuis plus de quinze siècles, et dont la gloire, après tant de générations, remplit encore et l'Orient et l'Occident, et tout le monde catholique : de sorte qu'il n'est point de nom plus universellement révérend dans l'Eglise, plus célèbre parmi les peuples chrétiens, plus souvent invoqué par la confiance des fidèles. Par où votre saint Patron a-t-il mérité de vivre ainsi dans le souvenir des hommes, et de recevoir les hommages de la postérité la plus reculée ? Est-ce par des exploits fameux, par des dignités éclatantes, par les dons extraordinaires du génie ? Il ne fut ni prince, ni guerrier, ni le

blés. Ces voûtes ont presque été témoins de la naissance du christianisme parmi vous. Oh ! qu'elles vous rappellent la foi des jours anciens, le zèle et la ferveur de l'Eglise primitive et des temps apostoliques ! N'oubliez pas tout ce qu'il en a coûté au Saint dont nous célébrons la mémoire, pour vous engendrer à l'Evangile. N'oubliez pas les sacrifices que vos pères ont faits, les périls qu'ils ont bravés pour acquérir et conserver les droits et le titre d'enfans de Dieu. N'allez pas, par la plus lâche apostasie, renoncer à la portion la plus précieuse et la seule divine de leur héritage ; à cette foi qui a été leur gloire, leur bonheur, l'objet de tout leur amour, le fondement de leurs plus chères espérances, pour vous précipiter dans le gouffre de l'irréligion, à la suite de quelques insensés qui n'ont cessé de croire qu'après avoir cessé de bien vivre, et qui, ayant désespéré de la miséricorde divine, cherchent à se rassurer par le blasphème contre les remords, et par la multitude de leurs complices contre les terreurs du jugement à venir. Méprisez leurs dangereuses leçons ; ou, si déjà vous vous êtes laissé entraîner aux tristes sophismes de l'incrédulité, venez aux pieds de Saturnin abjurer vos erreurs et solliciter, par son intercession puissante, votre réconciliation avec le Ciel. Et vous, ô Saint, ô Pontife, ô Apôtre, ô Martyr ! ne soyez pas sourd à nos vœux ; n'abandonnez pas une ville qui doit vous être chère entre toute les villes du monde, qui, régénérée par vos travaux, arrosée de votre sang, possède encore vos précieuses cendres, et ne cesse d'honorer votre nom. Hélas ! nous vivons dans un siècle d'égarement, d'impieeté, de licence et de délire ; obtenez-nous des pasteurs qui vous ressemblent, qui sachent résister au torrent d'iniquité qui nous entraîne ; qui défendent la vérité, s'il le faut, au péril de leur vie ; qui fassent aimer la vertu par leurs exemples ; et qui, rétablissant parmi nous la pureté des mœurs, de la foi, de la discipline antique, nous conduisent avec eux dans les tabernacles éternels, pour y être à jamais leur joie et leur couronne. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE NICOLAS,

ÉVÈQUE DE MYRE,

PRONONCÉ A TOULOUSE LE JOUR DE SA FÊTE,

Dans l'église qui lui est dédiée.

In memoria aeternâ erit justus.

La mémoire du juste sera immortelle. (Ps. cxi, 7.)

Il ne faut pas d'autre preuve, mes Frères, de la vérité de cette parole, que la solennité même qui nous rassemble aujourd'hui dans ce temple. Quel est en effet celui dont nous venons honorer la mémoire ? Un juste, qui a disparu de la terre depuis plus de quinze siècles, et dont la gloire, après tant de générations, remplit encore et l'Orient et l'Occident, et tout le monde catholique : de sorte qu'il n'est point de nom plus universellement révérendé dans l'Eglise, plus célèbre parmi les peuples chrétiens, plus souvent invoqué par la confiance des fidèles. Par où votre saint Patron a-t-il mérité de vivre ainsi dans le souvenir des hommes, et de recevoir les hommages de la postérité la plus reculée ? Est-ce par des exploits fameux, par des dignités éclatantes, par les dons extraordinaires du génie ? Il ne fut ni prince, ni guerrier, ni le

conseiller des rois; et l'on ne dit point qu'il eût en partage l'éloquence des Chrysostômes, ni la science des Augustins. Il fut saint: voilà son titre. Il eut les vertus qui font les véritables justes devant Dieu: voilà le fondement de cette glorieuse immortalité qui, selon la promesse divine, s'étendra bien au-delà même de tous les âges et n'aura point d'autres bornes que l'éternité: *In memoria æternâ erit justus.*

Que n'a-t-on point tenté de nos jours, pour faire mentir cet oracle du Seigneur, et pour abolir à jamais les honneurs rendus à ses saints? Quelle guerre impie et furieuse n'a-t-on pas fait à leur mémoire et à leur culte? n'avons-nous pas vu leurs statues brisées, leurs vénérables cendres foulées aux pieds; les autels où elles reposaient, renversés avec les temples dont elles faisaient l'ornement; leurs noms, que la piété de nos pères avait gravés avec respect sur nos monumens publics et sur les murs de nos villes, effacés avec outrage; et, par un excès de délire qui déjà ne paraît presque plus croyable, les noms mêmes des jours de l'année, ceux des mois et des saisons changés, tout l'ordre des temps bouleversé, et le monde replongé en quelque sorte dans le chaos, pour faire disparaître, dans ce renversement général, jusqu'aux traces de tout ce qui avait été l'objet de la vénération des siècles? Vains efforts! le règne de l'impiété a passé comme les flots d'un torrent dévastateur, laissant pour marque de son passage un effroyable amas de ruines. Mais sous ces ruines n'est pas restée ensevelie la religion de Jésus-Christ, ni la gloire des élus de Dieu; le ciel n'a pas été vaincu par les fureurs de la terre: les autels abattus se sont relevés; la piété est rentrée dans ses droits et dans son domaine; nos basiliques retentissent, comme autrefois, des cantiques de l'immortelle Sion; nous y célébrons avec joie les vertus et les bienfaits de nos saints protecteurs; l'antique Patron de cette église reçoit en ce jour solennel nos vœux accoutumés, et le tribu d'éloge qui lui est dû lui sera payé du moins

par une faible voix. C'est ainsi, grand Dieu, que vous faites éclater votre toute-puissance, en confondant les audacieux desseins de vos ennemis, vous jouant de leur vaine sagesse, et faisant évanouir d'un souffle leurs plus superbes espérances, au moment même qu'ils croient être celui de leur triomphe.

Venons à notre sujet, mes Frères; et, afin de louer dignement cet illustre Thaumaturge, le saint Evêque de Myre, à qui cette fête est consacrée, présentons le tableau de ses vertus, autant qu'une antiquité si reculée nous permet de les connaître. Sa vie se divise naturellement en deux époques: celle où, n'étant qu'un simple fidèle, il édifia par ses exemples le monde au milieu duquel il vécut; et celle où, introduit dans *Sanctuaire*, il en occupa les premiers rangs avec l'applaudissement de toute l'Eglise. Sans chercher à mon discours d'autre partage que cette division des temps et des faits, je montrerai dans ma première partie, qu'avant de quitter le monde, saint Nicolas jeune encore avait été par l'innocence de ses mœurs, par sa piété et par sa tendre compassion pour les malheureux, le modèle de l'enfance et de la jeunesse chrétienne. Je ferai voir dans la seconde, qu'élevé au sacerdoce et à l'épiscopat, il fut par son ardente charité, et par son zèle intrépide pour la foi, le modèle des prêtres et des pasteurs. Tel sera le sujet de votre attention.

O saint Pontife, que des œuvres pleines devant le Seigneur ont rendu grand dans le royaume céleste, et qu'une multitude innombrable de miracles a fait surnommer grand sur la terre! vous que je révère du fond de mon cœur, et que j'invoque tous les jours, vous savez si je brûlais depuis long-temps de vous offrir cet hommage public de ma reconnaissance et de mon dévouement. Vous me fîtes donné pour protecteur dès le moment de ma régénération par le baptême; et j'ai cru cent fois éprouver les effets d'une protection si puissante. Obtenez aujourd'hui, pour ce peuple et pour moi, la grâce d'imiter ce que

nous louons; et qu'il me soit donné d'imprimer dans l'âme de mes auditeurs, l'estime et l'amour de cette parfaite sainteté dont votre vie entière est un si touchant exemple. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Lorsque de prétendus réformateurs du christianisme retranchèrent de leur culte les honneurs que l'Eglise avait de tout temps rendus aux saints, ils affaiblirent toute la religion et se privèrent d'un des plus puissans moyens de sanctification qu'elle nous offre. Après avoir banni de leurs temples les images et les restes sacrés de ces héros de notre foi, sous le prétexte évidemment frivole, que les vénérer comme les amis de Dieu, c'était les adorer comme dieux eux-mêmes, ils perdirent insensiblement le souvenir de ceux dont ils avaient relégué les monumens loin de leur vue, cessèrent de s'entretenir de leurs vertus, et laissèrent éteindre dans leurs cœurs cette salutaire émulation que les exemples de ces hommes tout célestes étaient si propres à exciter. Pour nous, fidèles aux maximes et aux usages des premiers chrétiens, qui célébraient les divins mystères sur les cendres des martyrs recueillies dans les catacombes, qui conservaient religieusement les chaînes des confesseurs de la foi et les images des plus illustres serviteurs de Dieu, qui faisaient de leur éloge l'un des plus ordinaires sujets de leurs discours et de leurs cantiques, nous solennisons les fêtes des saints, nous chantons leurs louanges, nous les publions du haut de ces chaires, et, en nous rappelant les merveilles de leur vie, nous nous animons à marcher courageusement sur leurs traces.

Celui que nous honorons aujourd'hui, mes Frères, et que je dois présenter d'abord comme le modèle de l'enfance et de la jeunesse chrétienne, naquit d'une famille opulente et pieuse, dans cette partie de l'Asie où saint Paul avait porté, plus de deux siècles auparavant, la lumière de l'Évangile. Il fut,

comme Samuël, le fruit des prières et de la foi d'une mère long-temps stérile. Les bénédictions du Ciel le prévinrent dès le sein maternel. Des signes de sa future sainteté, qui parurent dès sa naissance, et des révélations expresses dont parlent ses historiens, firent présager tout ce qu'il serait un jour. Plus heureux que la plupart des saints que l'Eglise révère, cet enfant privilégié conserva sans atteinte la grâce du baptême, et ne ternit jamais cet éclat de la première innocence, qui le rendit jusqu'à la fin de ses jours plus semblable à un ange qu'à un homme mortel. Exempt des défauts ordinaires du premier âge, non-seulement on ne remarqua en lui ni humeur, ni caprice, ni légèreté, ni intempérance, mais il étonna les personnes même consommées en vertu, par une égalité de caractère, une douceur, une patience, une docilité à toute épreuve. Chose admirable! il poussa la tempérance jusqu'à l'austérité, dans cet âge tendre où l'homme n'ayant encore, pour ainsi dire, que des sens, est maîtrisé avec tant d'empire par les appétits de la nature. Ce fut dès ces commencemens de la vie, qu'il pratiqua sans adoucissement les lois de l'abstinence et du jeûne, ces lois antiques et vénérables de l'Eglise, qui remontent jusqu'aux temps apostoliques, mais dont le joug ne fut jamais imposé à la faiblesse de l'enfance. Appliqué dès lors à tous ses devoirs, il ne témoignait que de l'indifférence pour les amusemens et les jeux. Il trouvait un délassement plus doux et des joies plus pures dans la prière; les lumières de l'Esprit-Saint avaient devancé de loin, dans ce nouveau Jean-Baptiste, l'aurore de la raison; et le Seigneur attirait à lui, par les délices de son amour, cette âme innocente, avant qu'elle pût connaître d'autre penchant. Quel spectacle, de voir un enfant à peine parvenu à la cinquième année de son âge, prosterné dans la maison de Dieu, le visage baigné de douces larmes, conversant en esprit avec son Créateur, et prolongeant presque sans mesure ces célestes entretiens, d'où il sor-

tait avec une consolation et une ferveur toujours nouvelles! Il avait un autre plaisir : c'était de porter de légères aumônes aux membres souffrans de Jésus-Christ. Tous les dons qu'il recevait de la libéralité de ses parens, il les versait dans le sein de l'indigence, et faisait ainsi l'apprentissage de cette incomparable bienfaisance, qui devait le rendre un jour célèbre dans tout l'univers. Tel fut notre Saint, mes chers Auditeurs, dans ses premières années. Tel sans doute était cet enfant dont parle l'Évangile, que le Sauveur plaça au milieu de ses disciples, et qu'il leur proposa comme le modèle de la parfaite vertu. Est-il sur la terre un objet plus digne des regards et de la complaisance des hommes et des anges, qu'une âme tendre et pour ainsi dire neuve encore, en qui l'image de son auteur brille de toute sa beauté, qui n'a souillé d'aucune tache sa pureté baptismale, et qui, pleine d'ingénuité, de grâce et de candeur, croît au milieu des bénédictions, comme un jeune lis arrosé des eaux du ciel, dont la blancheur éblouit et charme tous les yeux?

Oh! mes Frères, qui pourrait penser, sans indignation, que, dans ce siècle d'impiété et de vertige, il s'est élevé une secte entière de prétendus sages, qui ont fait leur principale étude de corrompre l'enfance, et de lui ravir ces aimables ornemens de la piété et de la pudeur? Un sophiste arrogant a dit, et mille sophistes ont répété, qu'il ne fallait pas parler de Dieu à ces esprits si faibles, qu'on ne devait pas même leur apprendre qu'ils ont une âme, et que la première éducation devait avoir pour unique objet les sens; c'est-à-dire que la créature raisonnable et immortelle, douée d'une conscience, et appelée à mériter le bonheur par la vertu, doit être élevée comme les animaux stupides que l'instinct gouverne, et que la mort détruit tout entiers. Quel a été le fruit de ces monstrueuses maximes? Vous le savez, mes Frères, et je frémis de le dire; nous avons vu croître au milieu de nous une génération dépravée, qui,

ne connaissant aucune loi ni aucun frein, obéissait sans honte et sans remords à des passions brutales développées avant le temps; nous avons vu des crimes prématurés et des vices précoces, et l'enfance plus savante dans l'iniquité que l'âge mûr ou que la vieillesse la plus corrompue. Grand Dieu! avec quelles larmes de sang déplorerons-nous jamais assez, par quels prodiges de zèle et de sagesse pourrons-nous jamais réparer les ravages qu'une philosophie impure et sacrilège a faits dans les cœurs de cette portion naissante et si précieuse de la société? Qui nous donnera maintenant des enfans chastes, modestes, dociles, religieux, qui sachent honorer Dieu et respecter les auteurs de leurs jours? O pères et mères, que je vous plaindrais si c'était dans vos maisons mêmes que ceux à qui vous avez donné la vie, recevaient les premières leçons d'incrédulité et de licence; si dans cette enceinte révérencée des foyers paternels, qui devrait être le plus sûr asile de leur innocence et la plus sainte école des mœurs, leurs yeux rencontraient des objets séducteurs et des peintures lascives, leurs oreilles étaient frappées de criminels et dangereux discours, leurs mains tombaient sur ces détestables livres remplis de tout le venin de l'irréligion et du libertinage! Quelle consolation ou quelle reconnaissance pourriez-vous attendre de ces infortunées victimes de votre imprudence cruelle, en qui vous auriez vous-mêmes flétri le germe de tous les sentimens généreux, et qui auraient comme sucé dans votre sein les plus subtils et les plus mortels poisons? Oh! qu'ils seraient coupables aussi les instituteurs et les maîtres à qui sont confiés ces tendres nourrissons, l'espérance des familles et de la patrie, s'ils négligeaient de jeter dans ces jeunes cœurs les semences sacrées de la religion et de la foi, sans lesquelles l'honneur et la probité ne seront jamais que de vains mots, la morale qu'un code arbitraire et sans force! Ah! sans doute, sous un gouvernement paternel et réparateur, qui déjà nous a

délivrés de tant de maux et qui nous promet encore tant de biens, l'éducation particulière et l'éducation publique reprendront leur véritable caractère, et les enfans de la France catholique ne seront plus élevés comme ceux des peuples païens et barbares! Que dis-je? vous l'avez déjà commencée cette heureuse régénération des mœurs du premier âge, vous, utiles et laborieux instituteurs de la classe indigente, qui donnez pour base à toutes vos leçons la doctrine chrétienne dont vous portez le nom honorable; qui, ne vous proposant pour but de vos modestes travaux, ni la gloire, ni la fortune, mais l'intérêt de l'Eglise et de l'état, nous préparez, dans le silence, une précieuse génération de sujets fidèles à leur prince, de courageux défenseurs de la patrie, de citoyens sobres et industrieux, d'époux et de pères vertueux et chrétiens. Continuez avec courage vos pénibles mais importantes fonctions; secondez le zèle du charitable pasteur dont les soins et les largesses ont réuni autour de vous cette nombreuse famille, pour être nourrie du pain de la vérité et instruite dans la science du salut; dites souvent à vos élèves, que sans vertu il n'est point de bonheur, et que sans piété il n'y a point de solide vertu; ne cessez point de leur proposer l'exemple du saint Enfant dont ils entendent l'éloge, et qui, par l'incomparable innocence de ses premières mœurs, a mérité d'être à jamais cité comme le modèle et invoqué comme le patron du plus faible et du plus intéressant des âges.

Mais suivons les progrès de notre Saint, et montrons-le maintenant comme le modèle de la jeunesse. Il est une saison de la vie, où les passions qui agitent le cœur humain brûlent déjà de tous leurs feux, et où la raison qui doit les combattre et les réprimer, n'a pas encore acquis toute sa force. C'est à cette époque critique de l'adolescence et de la première jeunesse que la plupart des hommes s'égarerent, et se précipitent dans des désordres qui rem-

plissent souvent tout le reste de leurs jours d'opprobre et d'amertume. Notre jeune Saint fut exempt de ce malheur. Prévenu dès long-temps de la grâce, et fidèle à y correspondre, plein de la salutaire crainte du Seigneur, et de cette véritable sagesse qui surpasse l'expérience des vieillards, il comprit que le plus précieux et le plus fragile des trésors, celui d'un cœur pur, ne se conserve que par des précautions sévères, une résistance constante aux penchans de la nature, et la fuite de toutes les occasions périlleuses. On ne lui avait pas enseigné les admirables axiomes de notre nouvelle philosophie: que les passions sont le principe des vertus mêmes, et qu'il faut s'étudier plutôt à les exalter qu'à les vaincre; que le plaisir des sens est le mobile des bonnes actions, et le grand ressort de la morale; que les danses, les spectacles et les plus profanes divertissemens sont plus favorables que nuisibles à l'innocence. Une doctrine si charnelle, et à peine digne du paganisme, ne lui eût inspiré que de l'horreur. Instruit à une autre école, il mortifiait sa chair, veillait sur tous les mouvemens de son cœur, fuyait les jeux bruyans du cirque, la pompe vaine ou indécente des théâtres, et l'oisiveté de ces assemblées dangereuses, où sont étalées toutes les séductions et tendus tous les pièges de la volupté. L'étude, la prière, la lecture des livres saints, la société de quelques pieux amis, les œuvres de miséricorde, partageaient tout son temps, et ne lui laissaient point de loisir pour des amusemens pernicieux ou frivoles. Cependant, s'il eût voulu suivre les goûts ordinaires de son âge, il ne manquait d'aucun moyen de les satisfaire. La mort prématurée des auteurs de ses jours l'avait laissé, dès l'entrée de la jeunesse, maître absolu de son sort et possesseur d'un héritage immense. Au lieu de consumer ses grands biens en de honteuses débauches ou en des profusions insensées, il aima mieux en faire le trésor des pauvres. Il recherchait les besoins cachés et la misère timide, afin de les soulager en

secret. Rien n'est plus touchant que les saintes adresses, les aimables industries dont il usait pour dérober, non-seulement aux regards étrangers mais aux objets mêmes de ses largesses, la source d'où elles se répandaient sur eux, voulant qu'on ne pût rendre grâce qu'à la seule Providence dont il était le ministre invisible. Mais enfin Dieu permit qu'un bienfait répété le décelât. Deux sœurs vertueuses, que n'avait pu doter un père autrefois opulent, mais réduit par une suite de malheurs à une extrême indigence, avaient reçu de cette main inconnue des sommes qui leur procurèrent des établissemens honorables; une troisième sœur, non moins digne d'intérêt que ses aînées, conçut l'espoir d'être aussi favorablement traitée à son tour; on attendit un troisième don, et l'attente ne fut point déçue: mais cette fois on observa si bien, que le mystérieux bienfaiteur fut aperçu au moment où il déposait sa dernière offrande, et ne put plus échapper ni à la reconnaissance qu'il avait éludée si long-temps, ni même aux applaudissemens publics que sa modestie avait tant redoutés. On sut dès lors à qui attribuer cent autres libéralités secrètes, dont on avait cherché en vain à découvrir l'auteur; et il n'y eut personne qui n'admirât, dans une si grande jeunesse, une charité si ingénieuse, si prodigue et si humble.

O religion de mon Dieu! voilà les goûts que vous inspirez, les inclinations que vous mettez dans le cœur de ceux qui vous obéissent, les jouissances dont vous les rendez avides. O mille fois heureuse la jeunesse docile à votre voix, et fidèle à vos maximes! elle est chérie du ciel et de la terre; elle trouve la vraie gloire avec la vertu, et le bonheur présent avec les solides espérances de l'avenir. Quelle paix, quelle joie pure, quelle constante sérénité dans une âme pieuse et innocente! Mais où est la consolation, où est le bien qui reste à l'impie? Répondez ici vous-même, infortuné jeune homme, qui avez secoué le joug de la foi et qui vivez au gré de vos passions.

Dites-nous si votre cœur n'est pas demeuré vide depuis que vous en avez banni votre Dieu; s'il n'est pas agité comme une mer en courroux depuis que vos desirs déchainés ne cessent d'y exciter des orages; si vous avez trouvé dans le vice le contentement et le bonheur que vous y cherchiez; si votre conscience est tranquille; si les ennuis, les dégoûts et les noirs chagrins ne vous poursuivent pas jusqu'au milieu de vos délices criminelles; s'il ne sort pas du fond de votre âme un cri accusateur et une réponse de mort qui vous trouble et vous épouvante? Insensé! vous vous raillez de la vertu, et au fond vous envie le calme dont jouit l'homme vertueux; vous vous glorifiez de vos désordres, et, malgré vous, vous en sentez l'infamie et la honte; vous bravez les foudres du Ciel, et en secret vous tremblez. Ah! mes Frères, si la jeunesse ne fut jamais plus dissolue que de nos jours; si aux écarts et aux faiblesses de nos pères ont succédé des débauches monstrueuses et d'exécrables raffinemens de volupté; si les tribunaux retentissent de crimes autrefois inouis; s'il n'est point rare de voir parmi nous de jeunes gens qui, dans cette fleur des années, ayant déjà bu toute la lie de la coupe des plaisirs, rassasiés, dégradés, abrutis, sont las de vivre, et tombent dans une sombre mélancolie, qui les réduit quelquefois à se donner la mort à eux-mêmes; c'est à l'irreligion que nous sommes redevables de tous ces maux.

Dans des temps plus heureux, la crainte du Seigneur tempérerait du moins l'ardeur des passions, la vue des saints autels et des divins mystères inspirait des pensées pures; les instructions chrétiennes faisaient rentrer le pécheur en lui-même, et réveillaient le remords; le devoir qu'on s'imposait d'approcher aux jours solennels, de la table sacrée, suspendait le cours des dérèglemens et rompait les engagemens d'iniquité; tout rappelait à l'homme son origine céleste et sa destinée éternelle; tout le ramenait à Dieu et à la vertu. Mais depuis que les chré-

tiens sont devenus étrangers à leur religion ; qu'ils ont mis en oubli toutes ses leçons et toutes ses lois ; qu'ils n'entrent plus dans les temples, ne participent plus au pain de l'autel, et ne rougissent plus de rien, si ce n'est de la piété et de la foi, le débordement des mœurs est un torrent sans digues, les penchans du jeune âge se précipitent sans frein, les excès n'ont plus de bornes, et la plus belle portion de la vie humaine est comme une proie que se disputent et que dévorent tous les vices. Faut-il s'étonner après cela que le bras de Dieu se soit appesanti sur cette génération, et qu'il ait surtout frappé la jeunesse de ses coups les plus terribles ? N'est-ce pas en effet la jeunesse qui a été surtout la victime de nos longs et affreux malheurs ? N'est-ce pas elle (ah ! qu'il m'en coûte de renouveler ces cruels souvenirs !), n'est-ce pas elle qui, chaque année, par les ordres d'impitoyables tyrans, était rassemblée de toutes les parties de la France, chargée souvent de chaînes, et, comme un vil troupeau, envoyée au carnage ? qui, pendant vingt-cinq ans entiers, a rougi de son sang toutes les mers et tous les fleuves, couvert de ses débris toutes les terres depuis l'équateur jusqu'au pôle ? La vengeance divine pouvait-elle être écrite en caractères plus frappans ? Et qu'on ne dise pas que les peuples, dans tous les siècles, ont éprouvé des calamités. Non, mes Frères, non, ce ne sont pas des calamités ordinaires que celles d'une nation pressée si long-temps entre la hache des bourreaux au-dedans, et le glaive des ennemis au-dehors. Ce n'est pas une calamité ordinaire, qu'une révolution qui nous a livrés tour à tour aux fureurs des Catilina, aux proscriptions des Triumvirs, aux ravages des Alaric, au despotisme sanglant des Néron, et enfin au ressentiment de tous les peuples. Ce ne sont pas des calamités ordinaires que ces guerres effroyables qui, en vingt ans, ont moissonné dix millions d'hommes ; que ces désastreuses campagnes où des armées immenses ont été détruites en quelques semaines,

ensevelies sous les neiges et les frimats, dévorées par les bêtes féroces et les oiseaux de proie. O mon Dieu ! n'est-ce pas assez de châtimens ? ne vous souviendrez-vous pas enfin de la miséricorde ? Voyez cette jeunesse revenue à son roi, qui se prépare à revenir aussi vers vous, et qui déjà redemande son antique religion avec le trône de ses anciens et légitimes maîtres. Que votre colère se laisse fléchir, Seigneur ; daignez nous convertir et nous faire grâce, plutôt que de nous livrer à notre endurcissement et de nous perdre. Ecoutez les vœux que nos saints patrons vous adressent, et apprenez-nous à rentrer dans les voies où ils marchèrent, afin de trouver comme eux les véritables sources du bonheur et de la gloire.

Nous venons de voir, mes Frères, que saint Nicolas fut dans le siècle le modèle de l'enfance et de la jeunesse chrétienne ; nous allons maintenant le suivre dans une nouvelle carrière, et le considérer, dans le sacerdoce et l'épiscopat, comme le modèle des prêtres et des pasteurs de l'Eglise. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne sais s'il est possible de faire comprendre au monde quelle est la noblesse et la grandeur du sacerdoce chrétien : accoutumé à juger de toutes choses par les sens, le monde estimerait et honorerait notre profession sainte, s'il la voyait briller comme autrefois de l'éclat des dignités et des richesses ; mais les prêtres de Jésus-Christ, dépouillés de leurs biens terrestres et de leurs privilèges temporels, au lieu de lui en paraître plus dignes de respect, sont devenus l'objet de ses dédains ; et des fonctions sacrées, que n'environne presque aucune pompe extérieure, lui semblent obscures et vulgaires. Cependant, qu'il nous soit permis de le dire, il y a en nous, ministres des autels, une grandeur absolument indépendante de la naissance, de la fortune et des titres ;

une dignité non pas humaine, mais céleste et divine, qui ne peut être méconnue que par ceux en qui la foi est affaiblie ou éteinte. N'est-ce pas nous qui présentons Jésus-Christ sur la terre? N'est-ce pas à nous seuls qu'appartient l'étonnant pouvoir de délier et de purifier les consciences, d'immoler la victime que les anges adorent, de toucher notre Dieu de nos mains, de distribuer sa chair aux fidèles, de porter sa parole aux rois et aux peuples, et de répandre en son nom les grâces et les bénédictions sur la terre? Voilà quelque chose de plus grand que tout le faste de l'élevation et de la puissance mondaine. Aussi, quels que puissent être les mépris insensés du monde, loin de rougir de notre saint état et de ses honorables livrées, nous nous en glorifions toujours, et nous n'envisagerons même qu'avec une religieuse crainte la sublimité du caractère dont nous sommes revêtus.

Le Saint que nous louons était pénétré de ce sentiment, puisqu'après une enfance et une jeunesse toutes consacrées à la pratique des plus éminentes vertus, il n'osait encore aspirer à la cléricature. Mais lorsque sa modestie eut été vaincue par la voix de son évêque, qui l'appelait à monter les degrés du sanctuaire, il abandonna tous ses biens avec joie, et renonçant pour toujours aux honneurs du siècle, il se dévoua aux humbles et augustes fonctions du ministère. Pour donner une idée du zèle qu'il y déploya, de la capacité qu'il fit paraître et des succès qu'il obtint pour la conversion des peuples, il suffit de dire que la renommée de ses talents et de sa sainteté s'étant bientôt répandue au loin, les évêques de sa province, assemblés, le désignèrent pour remplir un grand siège qui vint à vaquer. Il était trop digne de l'épiscopat, pour ne pas le redouter et le fuir; aussi ses historiens nous apprennent-ils que, pour se soustraire aux dangers de la charge pastorale, il se jeta dans une barque, s'abandonna aux flots; et qu'après avoir échappé par miracle au naufrage, ayant été

poussé par les vents sur les côtes de Palestine, il demeura quelque temps caché dans les mêmes cavernes qu'avaient autrefois habitées les prophètes d'Israël et de Juda; qu'ensuite, cherchant un asile plus sûr, il s'ensevelit dans un monastère, où, confondu dans la foule des religieux, qu'il surpassait en austérité, il crut s'être à jamais dérobé aux regards des hommes. Mais le Ciel, favorable aux vœux réunis du clergé et du peuple, trahit lui-même le secret de sa retraite. L'humble cénobite en fut arraché, et, malgré sa résistance, entraîné à l'église, où il reçut, au milieu des acclamations publiques, la consécration épiscopale, et fut placé sur le siège de Myre en Lycie, grande métropole, qui eut dans la suite sous elle plus de trente évêchés suffragans. C'est ici qu'il faudrait peindre ce parfait pasteur, sa sollicitude sans bornes, sa vigilance infatigable, ses prières continuelles où se consumaient les nuits entières, ses jeûnes non interrompus, son assiduité à nourrir son troupeau du pain de la parole, ses immenses aumônes, ses soins tendres et généreux pour les malades, les orphelins, les veuves, les opprimés et toutes les classes de malheureux. Il faudrait dire les prodiges sans nombre opérés par la charité toute-puissante de ce nouvel Elie; les fléaux détournés, les tempêtes apaisées à sa voix, le froment multiplié entre ses mains, les maux les plus incurables guéris d'une parole, les mourans et les morts même rendus à la vie et à la santé.

Mais je me hâte d'en venir à quelque chose de plus glorieux encore que tout cela. Il est beau pour un évêque de faire des miracles; il est plus beau de souffrir pour la foi. Saint Nicolas était monté sur le siège de Myre à une époque de gloire et de douleur pour l'Eglise, où le sang chrétien coulait par torrens dans toute l'étendue de l'empire romain. Sous les titres d'Empereurs, d'Augustes et de Césars, six cruels tyrans, ou plutôt six monstres féroces, Dioclétien, Maximien, Galère, Maximin-Daïa, Maxence, et Licinius, tantôt se partageant l'autorité, tantôt se l'arra-

chant et se succédant l'un à l'autre, exercèrent, pendant dix années entières, la plus furieuse des persécutions, avec la résolution déclarée d'anéantir enfin le christianisme, et d'en faire disparaître le nom de dessus la terre; mais, frappés de la malédiction divine, ils disparurent eux-mêmes, les uns après les autres, avec une rapidité bien capable d'effayer à jamais les imitateurs de leurs cruautés impies. Il ne restait plus qu'un seul de ces ennemis du Ciel, Licinius qui, le plus perfide de tous sans être le moins sanguinaire, feignit de s'être réconcilié avec la religion proscriée, épousa la sœur du grand Constantin, son collègue dans l'empire, publia des édits favorables aux chrétiens, et ne fit pas même difficulté d'invoquer publiquement leur Dieu; car ce n'est pas de nos jours seulement que les tyrans persécuteurs ont appelé l'hypocrisie au secours de la haine et de la fureur. Dès que Licinius se sentit assez fort pour ne plus dissimuler, il jeta le masque, et ordonna qu'on fit adorer les idoles dans tout l'Orient où il régnait. Cet ordre fut exécuté partout avec la plus atroce rigueur, et les supplices recommencèrent. Le saint Evêque de Myre, plein de l'esprit des Ignace, des Polycarpe et des Cyprien, qui avaient montré depuis long-temps aux pasteurs le chemin du martyre, donna à son troupeau l'exemple de l'intrépidité et de la constance. Traduit devant les magistrats, il n'éprouva aucune crainte, vit, sans s'émouvoir, les bourreaux et les chevalets, et dit comme les apôtres : « Nous pouvons mourir; mais nous ne pouvons pas trahir notre conscience : *Non possumus.* » Il subit les tourmens sans changer de langage, et témoigna un si ardent désir d'expirer à l'instant pour son Dieu, que le cruel préconsul, lui enviant le bonheur d'une prompt mort, l'envoya chargé de chaînes dans une région éloignée et sauvage, où, consumé de misère, plongé dans l'horreur d'un cachot et accablé des plus barbares traitemens, il eût enfin succombé, si une éclatante victoire du fidèle Constantin, en abattant la

puissance du tyran hypocrite et parjure, n'eût rendu la liberté à l'illustre captif, qui revint dans son église, portant les glorieuses marques de ses souffrances, et semant avec tant de profusion les miracles sur toute sa route, que le surnom de Thaumaturge lui fut donné dès lors dans tout le monde catholique, comme il l'avait été, quelques années auparavant, à l'incomparable Grégoire de Néocésarée. Avec quelle joie le saint Confesseur se retrouva au milieu de son peuple! avec quels transports il fut reçu! avec quel accroissement d'autorité il prêcha une religion qu'il avait défendue au péril de sa vie, et scellée de son sang! C'est ainsi, mes Frères, que l'auguste Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Eglise (1), après avoir été, pendant cinq ans, traîné d'exil en exil, de prison en prison, sans qu'aucune violence ni aucune menace aient pu vaincre sa généreuse résistance, reparaît sur le siège de Pierre avec une gloire nouvelle, et inspire une double vénération à tout l'univers chrétien.

J'omettrais une des circonstances les plus honorables de la vie de votre saint Patron, si je ne disais, d'après les écrivains grecs de son histoire, qu'il fut un des Pères du grand concile de Nicée, le premier de tous les conciles écuméniques, c'est-à-dire de ces assemblées vénérables, qui, représentant l'Eglise entière et appuyée sur les promesses de son divin fondateur, prononcent des oracles infailibles, sous cette formule imposante consacrée par les apôtres, dans le concile de Jérusalem : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous. » L'Evêque de Myre était digne de paraître avec les Athanase, les Germain, les Eustache, les Paphnuce et les Macaire, dans cette auguste assemblée de Nicée, presque toute composée de saints et de confesseurs de la foi, qui fit de si sages réglemens de discipline, vengea la divinité de Jésus-Christ, proclama la consubstantialité du Verbe, et abattit la plus orgueilleuse des hérésies, par cet arrêt solennel et terrible qui a retenti dans tous les siècles :

(1) Pie VII, en 1814.

« Anathème à l'impie Arius! anathème à sa doctrine et à ses écrits! anathème à ses sectateurs! » Ainsi ont été foudroyées depuis, avec la même autorité et dans la même forme, toutes les hérésies qui se sont successivement élevées dans le christianisme. C'est là cette vigueur épiscopale qui n'a jamais pu s'affaiblir dans la véritable Eglise, et qui a paru la même à Trente, dans le seizième siècle, que dans le quatrième et le cinquième à Nicée, à Constantinople, à Ephèse et à Chalcedoine; c'est là ce que nos adversaires, par le plus manifeste abus des termes, appellent intolérance. Ah! les intolérans sont ceux qui persécutent, ceux qui proscrivent, qui imposent aux prêtres ou aux fidèles des sermens contraires à leur conscience; et, s'ils refusent de les prêter, les condamnent à l'exil, à l'emprisonnement ou à la mort. Mais ce n'est pas être intolérant, que de repousser l'erreur et de ne consentir jamais au mélange du mensonge et de la vérité, de la lumière et des ténèbres; ou bien il faudrait reprocher l'intolérance à saint Paul, qui écrivait en termes si énergiques: « Quelques-uns ont fait naufrage dans la foi, et entre autres Hyménée et Alexandre, que j'ai livrés à Satan pour leur apprendre à ne point blasphémer: *Quos tradidi Satanæ, ut discant non blasphemare* (1). » Il faudrait accuser d'intolérance notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il dit: « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il vous soit comme un païen et un publicain... Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise... Allez, enseignez... Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné. » Que disons-nous autre chose? Encore une fois, l'Eglise, de tout temps persécutée par ses ennemis, n'a jamais été persécutrice elle-même; et si quelques-uns de ses enfans ont exercé d'injustes rigueurs en son nom, elle les a constamment désavoués. Mais aussi, jalouse de sa qualité et de ses droits de légitime épouse, elle ne

(1) I. Tim. 1, 20.

les a jamais partagés avec l'esclave ou l'adultère. Une comme la vérité, inflexible comme elle, elle a toujours rejeté de son sein, retranché par l'anathème spirituel tous ceux qui ne professaient pas l'unité et l'intégrité de sa doctrine, sans épargner même ses propres ministres, lorsqu'ils devenaient rebelles à son autorité. Tel est son esprit et sa règle invariable; et toutes les fois que des hommes opiniâtres, qui refusaient d'abjurer authentiquement l'erreur condamnée par elle, ont osé se mêler dans les rangs du clergé fidèle et paraître dans les places honorables du sanctuaire, on a vu le peuple chrétien, conduit par l'instinct de la catholicité, s'indigner de leur présence, et leur dire, ou par ses gémissemens, ou par ses murmures, ou par sa fuite: Retirez-vous, vous qui n'êtes point dans la foi, *Recedite, pollati* (1); sortez de ce lieu saint où nos yeux ne doivent apercevoir que des ministres dociles à l'Eglise; et tant que vous n'aurez pas purifié vos lèvres par la profession non équivoque de la doctrine orthodoxe, ne nous donnez pas le scandale de vous voir monter à l'autel, et toucher les choses saintes que vos mains souilleraient: *Recedite, abite, nolite tangere* (2).

De retour dans sa métropole, après tant de services rendus à la religion, tant d'épreuves subies, de tourmens endurés, de fatigues soutenues pour elle, notre saint vieillard s'appliqua sans relâche à faire exécuter les décrets de Nicée, à purger son Eglise des restes de l'arianisme, rétablir la vigueur de la discipline, corriger les mœurs, ranimer la foi et la piété, répandre les consolations et soulager toutes les peines. Son zèle et sa charité croissaient toujours; de tous les prodiges qu'il ne cessait d'opérer, le plus étonnant était la perfection de ses vertus, lorsqu'enfin, plein de jours et de mérites, il fut averti par une voix secrète que sa fin approchait. Il adresse alors ses tendres adieux à son cher troupeau, et après

(1) Thren. iv, 15.

(2) Thren. iv, 15.

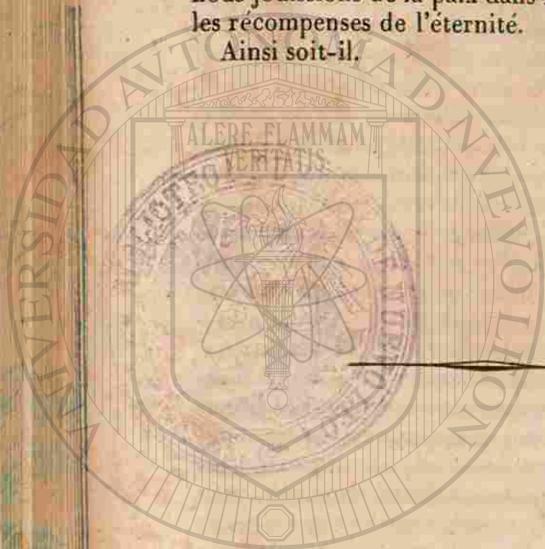
lui avoir laissé pour testament les avis de sa sagesse et de sa sollicitude paternelle, il s'en sépare avec larmes, en leur disant comme saint Paul aux prêtres d'Ephèse, qu'ils ne le verront plus sur la terre, et va s'enfermer dans une solitude religieuse, où, vivant avec un petit nombre de cénobites, dans les jeûnes, les veilles, le silence et la contemplation des choses éternelles, il n'eut qu'eux seuls et les anges pour témoins de ses derniers soupirs. On raconte que les concerts de ces esprits bienheureux furent entendus dans son humble retraite, et que les parfums du ciel la remplirent tout entière, au moment où son âme sainte, s'exhalant de son corps, alla se réunir à son Dieu. Ce qui est certain, c'est que la vertu miraculeuse qui l'avait distingué pendant sa vie, n'abandonna point ses restes inanimés. Sans parler des merveilles qui suivirent immédiatement sa mort, et dont le bruit a retenti dans tout l'univers, il n'y a rien de plus authentique dans l'histoire que les actes qui furent dressés à Bari, dans le onzième siècle, par ordre de l'archevêque et des magistrats, constatant une foule de miracles opérés sous leurs yeux et en présence d'innombrables témoins. Au moment de la translation de ces sacrées dépouilles dans cette ville, ses ossemens, comme ceux d'Elisée, ressuscitèrent les morts; la puissance de son intercession, souvent éprouvée par les navigateurs au milieu des périls de la mer, le fit choisir pour patron des navigateurs; des armées entières lui durent leur salut, et des rois la conservation de leurs états et de leur couronne. Aussi, quel respect universel pour sa mémoire! Il serait impossible de compter les temples et les basiliques érigés en son honneur dans toutes les parties de la terre, depuis les temps les plus reculés: on en remarquait cinq magnifiques à Constantinople, l'une desquelles avait été bâtie par l'empereur Justinien. Plusieurs grands peuples ont pris cet illustre Saint pour leur protecteur: la Belgique l'honore d'un culte particulier; l'immense nation

moscovite le met au premier rang des saints, après les hommes apostoliques; toute l'Eglise grecque conserve pour lui une vénération sans bornes, depuis même qu'un malheureux schisme l'a séparée de nous. En un mot, comme je le disais en commençant ce discours, l'orient et l'occident, le midi et le septentrion se réunissent pour rendre hommage à l'immortel Evêque dont nous célébrons la fête. Je ne m'étonne donc pas que deux grands papes et trois autres souverains pontifes se soient glorifiés de porter son nom sous la tiare, et que plusieurs illustres patriarches aient recherché le même honneur.

O admirable Saint! que j'aime à rappeler ainsi vos titres de gloire! que j'estime heureux ceux que vous protégez! que je m'applaudis des liens qui m'unissent à vous! que je félicite ce peuple de vous appartenir! Ah! recevez favorablement les vœux qu'il vous adresse et ceux du vénérable pasteur qui l'instruit depuis si long-temps, par ses discours, à honorer ses vertus, et, par son exemple, à les imiter. Jetez un regard d'intérêt sur cette ville où votre culte est si ancien, où la religion a toujours compté de vrais adorateurs, et où éclatent maintenant tant de généreux sentimens que la plus affreuse des révolutions a pu comprimer, mais non pas éteindre. Prenez sous votre puissante protection, et cette France naguère si malheureuse, qui lutte encore contre les germes de destruction qu'elle porte dans son sein; et ce monarque très-chrétien, qui a goûté si peu de consolations depuis qu'il est rentré dans le palais de ses pères; et le prince magnanime que chérissent particulièrement nos provinces; et la fille des rois et des martyrs, sur qui reposent tant d'espérances; et toute cette auguste, vaillante et pieuse race de saint Louis, la plus antique race royale de l'univers, la plus capable de relever et d'embellir un trône, la plus digne de trouver le bonheur qu'elle cherche en faisant le nôtre: que nous soyons dignes nous-mêmes d'être gouvernés par elle, et qu'abjurant tous les genres

d'erreur, professant désormais la fidélité la plus inviolable envers la double majesté de Dieu et du souverain, réunis autour des bannières sacrées de l'honneur et de la religion, de la loyauté et de la foi, nous jouissions de la paix dans le temps, et méritions les récompenses de l'éternité.

Ainsi soit-il.



PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

PRONONCÉ A TOULOUSE

LE JOUR DE LA FÊTE DE CE SAINT,

(Octobre 1814)

CHEZ LES RELIGIEUSES RÉFORMÉES DE SAINTE CLAIR,
CHASSÉES DE LEUR OUVERT.

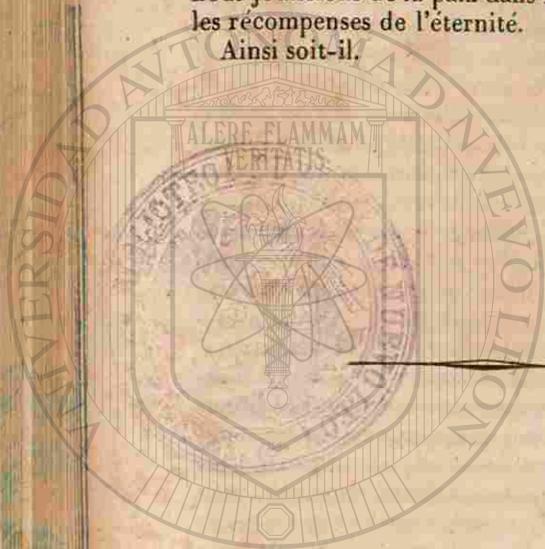
Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. (*Matth. xvi, 24*).

Aucun des saints, mes chères Sœurs, n'a mieux compris, ni plus littéralement pratiqué cette maxime du Sauveur du monde, que votre glorieux Patron, dont l'église honore aujourd'hui la mémoire. Saint François a été un prodige de pénitence, de renoncement, d'amour des croix et des souffrances. Son nom seul effraie la sensualité et la mollesse, réveille les plus sublimes idées de la perfection évangélique, et semble être le nom de l'austérité même. Saint François a renouvelé, dans un siècle de relâchement et de décadence, les plus beaux exemples des premiers

d'erreur, professant désormais la fidélité la plus inviolable envers la double majesté de Dieu et du souverain, réunis autour des bannières sacrées de l'honneur et de la religion, de la loyauté et de la foi, nous jouissions de la paix dans le temps, et méritions les récompenses de l'éternité.

Ainsi soit-il.



PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE FRANÇOIS D'ASSISE,

PRONONCÉ A TOULOUSE

LE JOUR DE LA FÊTE DE CE SAINT,

(Octobre 1814)

CHEZ LES RELIGIEUSES RÉFORMÉES DE SAINTE CLAIR,
CHASSÉES DE LEUR OUVERT.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. (*Matth. xvi, 24*).

Aucun des saints, mes chères Sœurs, n'a mieux compris, ni plus littéralement pratiqué cette maxime du Sauveur du monde, que votre glorieux Patron, dont l'église honore aujourd'hui la mémoire. Saint François a été un prodige de pénitence, de renoncement, d'amour des croix et des souffrances. Son nom seul effraie la sensualité et la mollesse, réveille les plus sublimes idées de la perfection évangélique, et semble être le nom de l'austérité même. Saint François a renouvelé, dans un siècle de relâchement et de décadence, les plus beaux exemples des premiers

temps, les merveilles qui illustrèrent autrefois les déserts de l'Égypte et de la Syrie, tout ce spectacle de vertus surhumaines qui avaient forcé les païens eux-mêmes à reconnaître quelque chose de divin dans le christianisme. Il a été anachorète, cénobite et apôtre. Il a eu, comme les Pacôme et les Benoît, la gloire de former une multitude presque innombrable de disciples; il est devenu le chef et le père de plusieurs grandes familles de saints religieux et de vierges ferventes, qui ont rempli l'Europe, qui se sont perpétués jusqu'à ces jours de subversion universelle, et dont vous êtes encore, mes Sœurs, un des tristes mais précieux restes. Il vous sera doux d'entendre louer en ce jour, quoique par une faible voix, votre bienheureux Patriarche; et le récit de ses vertus ne sera pas pour vous un reproche, car vous n'avez point cessé d'être fidèles à ses maximes et à ses lois; c'est toujours son esprit qui vous anime. L'esprit de votre saint fondateur n'est pas resté attaché aux pierres des maisons d'où la violence vous a bannies, mais à vous qui êtes les pierres vivantes de l'édifice spirituel qu'il a élevé. On a pu vous arracher du secret du sanctuaire, vous disperser dans les rues et les places de nos villes, mais non vous ravir l'honneur de votre consécration à Dieu, ni vous faire oublier vos sermens. Vous vivez dans le monde, aussi étrangères à ses vanités que dans le fond de vos solitudes, aussi mortes à ses plaisirs, mais plus exposées à ses rebuts et à ses mépris, plus pauvres que jamais peut-être, plus sensiblement abandonnées à la seule Providence, plus désolées, et par conséquent plus dignes du nom que vous portez de Filles de saint François.

Je n'ai donc pas à craindre de vous effrayer en vous parlant de sa pauvreté, de son humilité, de sa mortification. Vous l'avez pris en tout cela pour modèle; vous êtes marquées à ses mêmes caractères, vous portez avec lui, quoique d'une manière bien moins merveilleuse que lui, les signes et les sacrés stigmates du Dieu crucifié. Tout ce que j'ai à dire

dans ce discours, serait triste et amer sans doute pour des âmes sensuelles et mondaines; mais vous, vous n'y trouverez que des motifs de consolations, d'encouragement et d'une émulation toute céleste. Votre zèle va s'enflammer d'une nouvelle ardeur, votre âme s'embraser tout entière de l'amour des biens éternels, tandis que, parcourant avec vous les principaux traits de la vie de ce grand Saint, j'essaierai de vous montrer, premièrement, de quels trésors la pauvreté l'a enrichi; secondement, quelle gloire a été le prix de son humilité; troisièmement, à quel bonheur l'a conduit la plus austère mortification des sens et de l'esprit.

O Vierge, mère du divin Rédempteur! vous qui fûtes la constante protectrice de celui dont j'entreprends l'éloge, qui souvent lui obtîmes, et quelquefois lui portâtes vous-même du haut du ciel, les plus précieuses faveurs, daignez seconder mes efforts, moins encore pour sa gloire ou pour la vôtre, que pour celle du Dieu unique auteur de tout bien, qui est admirable dans toutes ses œuvres, mais surtout dans les grâces qu'il répand sur ses saints. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Toutes les promesses de Jésus-Christ doivent nécessairement s'accomplir, parce qu'il est le Dieu fidèle et la vérité infailible. Or, ce divin maître a dit dans les termes les plus exprès: « Quiconque abandonnera pour moi son père ou sa mère, ses frères ou ses sœurs, une épouse, des enfans, une maison ou des terres, recevra le centuple en ce monde, et dans l'autre la vie éternelle. » Fondé sur cet oracle, François n'imita point ce jeune homme riche de l'Évangile, qui, invité par le Sauveur à vendre tous ses biens et à les distribuer aux pauvres, se retira tristement, et préféra des trésors de boue à l'amitié du Fils de Dieu. Notre Saint fut bien plus généreux et plus docile à la grâce, malgré les obstacles que sa

condition et ses premiers penchans mettaient à la vocation d'en-haut. Né d'un père qui s'était enrichi dans un commerce honorable, il avait pris, dans ses premières années, avec l'habitude d'une vie aisée et commode, le goût des amusemens de son âge, et même d'un certain luxe qui flatte la vanité ordinaire à la jeunesse; il se sentait en même temps un vif désir de conserver et d'accroître la fortune dont il devait hériter un jour, et dont l'espérance le charmait alors. Ces inclinations mondaines furent contre-balancées en lui, de bonne heure, par une charité compatissante et libérale envers les malheureux; il n'en rencontrait aucun, qu'il ne s'empressât de lui donner quelque soulagement ou quelque aumône: une seule fois, distrait par une affaire pressante, il ne prit point garde aux besoins d'un infortuné qui sollicitait ses secours; cette distraction fut à ses yeux un crime, qu'il ne put se pardonner; il fit vœu, à l'instant même, de ne jamais détourner, sous aucun prétexte, son attention de la misère du prochain; et il fut fidèle à cet engagement jusqu'à la mort. Ce tendre amour pour les pauvres fut comme le germe et le principe de l'amour qu'il eut ensuite pour la pauvreté elle-même, et de la perfection à laquelle il porta cette vertu. Suivons les rapides progrès du jeune François dans cette carrière.

Un jour qu'il sortait de la ville d'Assise, bien monté et richement vêtu, il aperçut dans la plaine un homme dont la nudité était à peine couverte de quelques lambeaux. Attendri à cette vue, il s'arrête, se dépouille, sans hésiter, de ses habits, et les échange contre les tristes haillons de ce malheureux. La récompense suivit de près une action si généreuse: François, dès la nuit suivante, eut un songe mystérieux, qui lui annonça les grands desseins de la divine Providence sur lui. Encouragé par ce gage de la bienveillance du Ciel, il se fit une habitude de ce qu'on admire, dans la vie de quelques saints, comme un trait rare et singulier: il se dépouilla fréquem-

ment pour vêtir ceux qui étaient nus. Tant de charité attira sur lui des grâces si abondantes, qu'il fit bientôt ses uniques délices de la société des pauvres, avec lesquels il se mêlait quelquefois, couvert des mêmes habits qu'eux, partageant leur nourriture grossière et l'ignominie attachée à leur condition. Qui peut dire les douceurs qu'il goûtait en cet état, portant les livrées de Jésus-Christ, confondu avec les membres vivans de ce Dieu anéanti, et s'entretenant avec les anges du ciel au milieu de ce qu'il y a sur la terre de plus vil aux yeux du monde? Nous ne concevons pas certaines actions des saints; les vertus héroïques ont, dans la spéculation, quelque chose qui effraie et qui accable notre faiblesse; mais, pour qui a le courage de les pratiquer, elles sont pleines d'attrait et de douceur, parce qu'une seule des consolations divines qui les accompagnent, est infiniment supérieure à toutes les joies que nous connaissons.

François, désormais insatiable de tout ce qui re-bute la nature, et qui peut lui mériter les faveurs de son Dieu, recherche tous les genres de misères. Il se sent attiré vers les hôpitaux; il se plaît à y rendre aux malades les services les plus pénibles et les plus bas; il lave de ses mains les pieds des lépreux, serre dans ses bras ceux qui sont atteints d'autres maux contagieux; et, ce que j'ose à peine dire, ce dont la seule pensée fait frémir notre délicatesse, il baise sans horreur les plus affreux ulcères.

Jusque là, il n'est encore que le bienfaiteur, l'ami, le compagnon, le serviteur des pauvres; il va maintenant devenir pauvre lui-même. Voici par quelles voies la Providence amena ce nouveau changement. Son père, irrité du don qu'il avait fait, sans son aveu, d'une somme d'argent à une église, se livre aux plus violens transports; il l'accable de reproches et d'outrages, le frappe sans pitié et l'enferme dans un sombre cachot. Quelque temps après, il le traîne au tribunal de l'évêque; et non content d'exiger la resti-

tution de la somme détournée, il veut que son fils renonce légalement à tous ses biens, à tous droits sur l'héritage paternel. François avait alors vingt-cinq ans. Il comprit sans peine toutes les conséquences de la démarche qu'on lui demandait : il vit devant lui la mendicité avec toutes ses horreurs. Cependant il ne balance pas un seul moment : il signe la renonciation demandée, rend à son père tout ce qu'il avait reçu de lui, jusqu'aux vêtemens qui le couvrent; et, le voyant toujours implacable, il lui adresse, avec une fermeté calme et une douce magnanimité, ces mots, qui arrachèrent des larmes à tous les assistans : « Jusqu'ici j'ai pu vous appeler mon père; que me reste-t-il maintenant, que de dire : Mon Père, qui êtes aux cieus, et en qui je mets tout mon trésor et toute mon espérance? » Le voilà donc, à la fleur de son âge, dépouillé de tout bien, dénué de toute ressource humaine, abandonné de tout l'univers, et nu, puisque ses habits mêmes venaient de lui être enlevés. L'évêque, touché de son état, jette sur lui le manteau grossier d'un de ses gens; et François, réduit tout-à-coup à la condition des mendians qu'il avait tant de fois soulagés, n'ayant plus d'asile sur la terre, ne sachant de quel côté diriger ses pas, mais plein de cette joie intérieure que les richesses ne donnent point, sort en bénissant le Seigneur, et chantant à haute voix ses louanges.

Voué dès lors à la plus rigoureuse pauvreté, il ne connut plus d'autre pain que celui de l'aumône. Souvent, lorsque la faim et la soif le pressaient, le plus modique secours lui fut refusé avec dédain; souvent les insultes et les dérisions les plus amères, les traitemens même les plus cruels, furent les seules réponses à ses humbles supplications; ne trouvant pas où reposer sa tête, il passait les nuits dans des cavernes, ou caché parmi les ruines de quelque église abandonnée, ou exposé dans les campagnes à toute l'intempérie des saisons. Il vivait de cette sorte depuis trois ans, lorsque, entendant un jour cette pa-

role de l'Évangile : « Vous ne porterez ni or, ni argent, ni provisions, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton, » il se reprocha d'avoir encore du superflu, jeta le bâton et la chaussure, qu'il avait jusque là conservés, et crut à peine avoir enfin consommé le dépouillement évangélique. O Dieu! qui révélez vos secrets aux simples et aux petits, qui les cachez aux sages et aux prudens du siècle, faites-nous comprendre cette céleste folie de la croix, cette faim insatiable des privations et des souffrances, cet amour de tout ce que le monde redoute, ce mépris de tout ce qu'il estime, ces inclinations si opposées à la nature, tout ce mystère de sagesse divine, si incompréhensible aux esprits sensuels et superbes! Faites luire à nos yeux la lumière qui éclairait saint François, lorsque dans le transport, dans l'ivresse de son amour pour la pauvreté, il la nommait « sa dame, sa reine, son épouse et sa mère; » lorsqu'il adressait au Sauveur cette étonnante prière : « O Jésus! qui vous êtes plu à vivre dans le dénuement absolu de toutes choses, accordez-moi, pour toute grâce, l'honneur et le privilège de la pauvreté. Je ne désire que d'être enrichi de ce trésor. Je le demande (écoutez ces paroles, mes sœurs), je le demande pour moi et pour les miens, afin que, pour la gloire de votre saint nom, nous ne possédions jamais rien sous le ciel, et que nous devions notre subsistance même à la charité d'autrui. » Cet homme si éclairé savait, et il disait, dans son langage simple et énergique, « que la pauvreté est la voie du salut, la nourriture de l'humilité, la racine de la perfection. » Il savait combien de sens profonds et mystérieux sont cachés sous ce seul mot de la sagesse éternelle : « Bienheureux les pauvres. » Il avait appris, par sa propre expérience, ce que l'on gagne à tout perdre pour Dieu, ce que l'on trouve en quittant toutes choses pour se donner à lui, pour ne posséder que lui seul.

Considérons en effet, et tâchons d'apprécier l'é-

(1) Ps, xxvi, 10.

change que fit saint François. Les auteurs de ses jours le rejetèrent ; il n'eut plus de parens sur la terre, et il put dire comme le Prophète : Mon père et ma mère m'ont abandonné : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me* ; mais il put ajouter avec lui : Le Seigneur m'a adopté pour son enfant : *Dominus autem assumpsit me* (1). Par le privilège d'une si glorieuse adoption, il éprouva de la part de son Dieu tout ce qu'un fils chéri put attendre du père le plus généreux, de la plus tendre mère. Il l'invoquait dans ses besoins, et toutes ses demandes étaient exaucées. Il recourait à lui dans ses peines, et les consolations lui étaient prodiguées. Il fut chassé du toit paternel, et exclu d'un héritage terrestre ; mais il eut sa demeure et sa place marquée dans le ciel, et le Seigneur devint lui-même sa portion et son héritage. Il se dépouilla de vêtemens corruptibles, et il fut revêtu de Jésus-Christ. Il ne posséda ni or, ni argent ; mais toutes les richesses de la Providence furent, pour ainsi dire, à sa disposition ; et sans autre fonds, ne vivant que d'aumônes, il fit ce que les ressources d'une grande fortune l'auraient à peine mis en état de faire : il reconstruisit en deux ans trois églises, et acheva d'autres entreprises plus dispendieuses encore. Il n'avait ni maison, ni asile ; mais on vit des princesses du sang royal quitter leurs palais pour les céder à ses disciples et à lui, et en peu d'années ses nombreux enfans remplirent, de leurs maisons, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Grèce même et l'Afrique. Dix ans après l'établissement de son ordre, il réunit sous ses yeux, dans un chapitre général, cinq mille religieux, qui ne formaient qu'une partie de son immense famille. Ainsi cet homme, qui ne voulut avoir ni épouse, ni postérité selon la chair, devint père, selon l'esprit, d'une postérité innombrable, de tout un peuple de serviteurs et de servantes du Seigneur, qui ont porté et fait bénir son nom jusqu'à nos jours ; d'une race chérie de Dieu, que l'impiété, malgré ses efforts et

sa puissance, n'a pu éteindre au bout de six siècles, et qui, renaissant de ses cendres, subsistera peut-être jusqu'à la fin des temps. Telle fut la récompense de ses sacrifices ; telle la bénédiction répandue sur sa pauvreté ; telle, si je puis parler ainsi, la fécondité et la richesse de ce donément universel où il s'était volontairement condamné, et l'on eut lieu d'admirer avec quelle exactitude se vérifia, en sa faveur, cette prédiction si étonnante de Jésus-Christ : « Celui qui renoncera pour moi à tout ce qui est précieux et cher à la nature, recevra en dédommagement, dès cette vie même, des frères, des sœurs, des mères, des enfans, des maisons et des terres. »

Aimez donc, mes Sœurs, aimez la pauvreté, que vous avez choisie, comme François, pour votre partage ; que vous avez épousée par vos vœux, en laquelle seule vous devez chercher votre consolation et trouver votre trésor. La même Providence, qui a été si libérale envers votre saint fondateur, n'a-t-elle pas eu les yeux toujours ouverts sur vos besoins, depuis que vous avez été chassées de l'asile du cloître, comme il le fut de la maison paternelle ? Avez-vous manqué d'un toit pour vous couvrir, du pain ou des vêtemens qui suffisent à vos modestes desirs ? Quelles qu'aient été vos privations (et je n'ignore pas qu'elles sont grandes), celui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui revêt le lis des champs, vous a-t-il un seul instant abandonnées ? Si la provision du lendemain vous manque le plus souvent, le nécessaire de chaque jour, du moins, ne vous a-t-il pas été fourni jusqu'à présent par les soins attentifs de votre Dieu ? Continuez de chercher avant tout son royaume, et le reste continuera de vous être donné par surcroît ; et, malgré le refroidissement presque universel de la charité, il se trouvera encore des âmes pieuses et bienfaisantes, qui n'oublieront pas les épouses pauvres et souffrantes de Jésus-Christ, et qui seront auprès de vous les ministres de sa libéralité divine.

Mais, après avoir vu quelles richesses récompensèrent la pauvreté de saint François, voyons quelle gloire fut le prix de son humilité : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

On a toujours dit, et vous savez, mes Sœurs, que l'humilité est le fondement de la sainteté véritable et de toute la perfection chrétienne. S'il en est ainsi, qui jamais a été plus parfait que saint François ? qui a été plus dévoué aux humiliations et aux opprobres ? qui a eu plus d'éloignement pour les dignités et les honneurs ? qui a désiré plus sincèrement d'être oublié et méprisé ? qui a eu des sentimens plus bas de lui-même ? et aussi, qui jamais a été plus glorifié par celui dont la parole ne trompe point, et qui a dit : « Quiconque s'abaisse sera élevé. »

François, pendant les premières années de sa vie pénitente, consentit à être, dans sa patrie même, l'objet de la risée publique, la fable et le jouet d'une jeunesse effrénée et d'une populace insolente, le rebut et la balayure du monde. Il ne paraissait que pour exciter la dérision ; on ne lui épargnait aucune marque du dédain le plus insultant ; et il put faire la même plainte que le Prophète : « Les flots amers de la raillerie se sont débordés comme un torrent contre moi. » Non-seulement il soutint avec courage et sans murmurer cette persécution, la plus désolante de toutes, mais il se complut dans l'abjection, il se réjouit, comme les apôtres, de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus ; et Dieu, qui exalte les humbles, voulut que cet homme si méprisé fût dans la suite honoré des rois et des souverains pontifes ; qu'il reçût des témoignages éclatans du respect et de la vénération des peuples ; qu'on se prosternât même devant lui, pour lui rendre de son vivant les hommages que les autres saints n'obtinrent qu'après leur mort. Les honneurs qu'il reçut furent tels, que le plus grand effort peut-être de sa vertu fut de con-

server l'humilité, au milieu de tout ce qui était si propre à inspirer l'orgueil. C'est dans ces occasions qu'il s'écriait : « Je renvoie à Dieu ces respects et ces louanges qui ne sont dus qu'à lui ; je n'en prends rien pour moi ; je m'abîme bien plutôt dans ma bassesse et mon néant. » C'est dans ces momens que, pénétré de confusion et de crainte, il se nommait « un ver de terre, le plus indigne des serviteurs de Dieu, le dernier des pécheurs ; » et, ce qui est admirable, c'est qu'il se regardait en effet comme tel.

Faut-il s'étonner qu'avec de pareils sentimens de lui-même, il ne voulut jamais monter au rang des prêtres ? Il fut impossible de vaincre sa résistance à cet égard ; et, quoique chef d'un ordre immense, il demeura toujours humblement au rang des lévites. Que viens-je de dire, ô mon Dieu ! comment la honte et la douleur n'ont-elles pas enchaîné ma langue ? François, l'un des plus grands saints dont l'Eglise se glorifie, redoute le fardeau du sacerdoce ; et nous, faibles roseaux, nous osons le porter ! François familiarisé avec les communications divines, François thaumaturge et prophète, tremble à la seule pensée de monter à cet autel, de célébrer ces mystères terribles dont les anges ne sont pas dignes ; et nous, si vides des lumières du Ciel, si rampans sur la terre, nous si long-temps mêlés avec le monde, et qui avons tant emporté peut-être de sa poussière et de sa fange, nous pénétrons sans effroi dans le Saint des saints, nous vivons tranquilles dans l'habitude de ces fonctions redoutables, où nous tenons la place de Jésus-Christ même, où nous devenons les consacrateurs, grand Dieu ! et les sacrificateurs de son corps et de son sang ! Sommes-nous présomptueux, ou François fut-il humble et timide à l'excès ? O précieux excès d'humilité, qui fait encore mieux ressortir sa gloire ! Il ne fut point revêtu de ces pouvoirs divins que nous avons reçus avec l'onction du sacerdoce ; mais il eut sur les âmes un empire, et contre l'enfer une puissance que nous n'avons pas. Hélas !

tout prêtres que nous sommes, où sont les grands fruits de notre ministère, et de la grâce qui nous a été donnée avec l'imposition des mains? Nous dispensons des trésors d'un prix infini; mais où sont les âmes qu'ils enrichissent? Nous annonçons avec autorité la parole sainte; mais où sont les pécheurs qui se convertissent à notre voix? François, simple lévite, sans lettres et sans étude, n'avait qu'à paraître pour arracher des milliers de victimes au monde, et en faire de fervens disciples de la croix. Lorsqu'il monta dans la chaire chrétienne, à peine avait-il salué son auditoire de ces modestes paroles, début ordinaire de ses discours: « La paix du Seigneur soit avec vous, » que déjà tous les cœurs étaient brisés, tous les yeux se remplissaient de larmes; quel est donc ce prodige? Ah! c'est que les succès de la prédication évangélique ne dépendent ni de l'art, ni de la science, ni du travail de l'homme; tout cela, quand il est seul, peut amuser les esprits et attirer à un orateur de vains applaudissemens; mais ce qui convertit, c'est l'humilité, c'est la sainteté du prédicateur, c'est son union étroite avec Dieu, et l'efficacité de la prière; c'est ce feu de la charité qui le consume au-dedans, et qui de là se communique au-dehors; ce sont ces eaux vives de la grâce qui coulent comme un torrent de sa bouche, et qui entraînent tout devant elles. Représentez-vous ici à ma place, mes Sœurs, l'homme vénérable dont je fais l'éloge, ce corps exténué de jeûnes, de veilles, de macérations et de travaux, portant, comme saint Paul, dans tous ses membres, la mortification de Jésus-Christ; ces traits empreints d'une gravité douce et modeste; ces yeux brillant d'un feu divin, et baignés de larmes de componction et de tendresse; cette voix pénétrante qui s'insinue dans les cœurs; cette parole simple, vive, efficace, qui va remuer jusqu'au fond les consciences; supposé qu'il vous fût donné, pour un moment, de le voir, de l'entendre, et dites-moi si un tel orateur aurait besoin d'éloquence hu-

maine, je ne dis pas pour vous attendre, mais pour toucher, pour changer les pécheurs les plus insensibles? Ce fut ainsi que François parut devant le chef et les princes de l'Eglise romaine, lorsqu'ils voulurent entendre ce nouvel apôtre, et que, profondément émus de ses discours, ils s'écrièrent tous ensemble que c'était « comme les discours de Dieu. » Y eut-il jamais de suffrage plus glorieux? Il fut réservé au plus humble des ministres de la parole.

Il semble que Dieu se plut à contredire en tout l'humilité de son serviteur. Le plus ardent désir de François était de vivre obscur et ignoré des hommes; et Dieu le rendit célèbre par la vertu des miracles, par le don de prophétie, par la connaissance du secret des cœurs, par une sagesse dans les conseils, une magnanimité dans les périls, un je ne sais quoi de surnaturel dans toute sa conduite, qui excitait partout l'admiration et l'étonnement. Ainsi, lorsqu'il alla chercher les opprobres ou la mort, pour le nom de Jésus-Christ, parmi les infidèles, il y trouva encore, par un ordre secret de la Providence, la gloire qu'il fuyait. Comment ne pas raconter ce trait si beau et si touchant de la vie de notre Saint? Poussé, par l'ardeur de son zèle, sur les côtes de l'Afrique, dans un temps où les Chrétiens et les Musulmans s'y faisaient une guerre acharnée, il se jette avec intrépidité dans le camp des Sarrasins. Conduit devant le chef barbare qui les commandait, il lui dit: « Prince, je suis envoyé vers vous, non par les hommes, mais par le Dieu très-haut, pour vous montrer la voie du salut, en vous prêchant l'Évangile. » Plein de l'esprit et de la vertu d'Elie, il ajouta: « Si vous voulez connaître la vérité, faites venir vos prêtres, qu'on allume un grand feu, qu'ils y entrent avec moi, et les flammes vous apprendront laquelle de leur religion ou la mienne est la véritable. » Le soudan étonné n'ose accepter ce défi. Frappé d'un langage si nouveau, d'une proposition si courageuse, et d'un certain air de majesté surhumaine qui pa-

raissait dans toute la personne de son prisonnier, il ne sait s'il doit le prendre pour un ange caché sous une forme mortelle. Il lui offre de magnifiques présents, que l'homme de Dieu refuse avec simplicité; il le comble, pendant plusieurs jours, de témoignages d'affection et de respect, et enfin il le renvoie avec honneur au camp des Chrétiens, après s'être recommandé, comme l'eût fait un fidèle, à ses prières. Voilà donc, ô Maître souverain de l'univers, comment vous honorez ceux qui vous servent! Vous enchaînez, à leur voix, la férocité de leurs ennemis et des vôtres; vous abaissez devant eux la fierté de ceux qui commandent les armées; vous rendez leur humilité majestueuse et imposante aux rois barbares et infidèles.

Mais écoutez quelque chose de plus admirable que tout cela. François ne négligeait rien pour dérober à la connaissance même de ses plus chers disciples la perfection de ses vertus, les faveurs qu'il recevait du Ciel, les macérations qu'il pratiquait en secret; le Seigneur multiplia les prodiges, pour manifester tout ce que l'humble Saint s'efforçait de cacher. Souvent il l'éleva dans les airs en présence de nombreux témoins, et le tint long-temps, à leurs yeux, suspendu entre le ciel et la terre, comme pour donner un signe sensible de l'élévation de son âme au-dessus de toutes les choses d'ici-bas. D'autres fois, il le montra environné d'une lumière céleste, et lançant des rayons dont il était impossible de soutenir l'éclat. Mais, ô merveille bien plus surprenante encore, et qui cesserait d'être croyable, si elle n'était constatée par les preuves les plus certaines, et si l'Eglise n'avait établi exprès une fête pour en consacrer la mémoire! Dieu voulant rendre en quelque sorte visible l'union intime de son serviteur avec son Fils crucifié, voulant que sa chair elle-même annonçât malgré lui l'austérité de sa pénitence et la sainteté de sa vie, y grava ces sacrés, ces ineffables stigmates, qui sont la gloire particulière et le privilège peut-

être unique de François. Ses mains et ses pieds furent percés, par le ministère d'un ange, de clous qui y demeurèrent toujours depuis, et qu'on y voyait encore plusieurs siècles après sa mort; son côté fut entr'ouvert comme par une lance, et le sang ne cessa de couler de cette plaie, qui ne se referma plus. Ainsi, de son vivant même, ce grand Saint fut marqué sensiblement au sceau des élus; et, sans attendre le jour de la résurrection et du triomphe des prédestinés, son corps fut transformé, dès ici-bas, en la glorieuse ressemblance du corps de Jésus-Christ. Il a porté sur la terre les mêmes blessures et les mêmes cicatrices que cet adorable Sauveur porte dans le ciel devant son père. Aussi, ce corps vénérable, pour le dire ici par anticipation, est-il demeuré incorruptible dans le tombeau; et quoique le Saint, dont l'humilité croissait toujours avec ses titres de gloire, eût demandé en mourant que ses restes fussent jetés aux mêmes lieux où l'on enterrait les malfaiteurs, ces restes sacrés reçurent au contraire des honneurs sans exemple, ils furent vénérés des rois, des princes, des pontifes et des peuples; ils furent portés avec pompe et avec un respect religieux, d'abord dans la ville d'Assise sa patrie, comme pour lui faire une réparation solennelle des outrages qu'il y avait essuyés, et ensuite dans une superbe basilique élevée en son honneur, où une foule de miracles attestèrent l'approbation que le Ciel donnait au culte qui lui était rendu sur la terre.

Qui ne s'écrierait après cela: Seigneur, que vos amis soient honorés et glorifiés sans mesure dans ce monde même, qui est le lieu de leurs épreuves, et non celui de leur triomphe: *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (1)? Qui n'avouerait que l'ambition des hommes superbes est basse et insensée, puisqu'elle les éloigne de vous, qui êtes l'unique source de toute grandeur, et qu'il n'y a de sagesse et de vé-

(1) Ps. cxxxviii, 17.

ritable élévation de sentimens que chez les humbles, qui cherchent et obtiennent votre grâce : *Superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (1) ? Pour vous, mes Sœurs, attachez-vous plus que jamais à la sainte et salutaire ignominie de votre état; n'ayez d'autre désir que d'être plus ignorées encore et plus dédaignées du monde que vous ne l'êtes. Saint François n'est aujourd'hui si grand dans le ciel et sur la terre, que parce qu'il fut de tous les hommes le plus avide d'opprobres et de mépris. Je viens de vous montrer quelle gloire fut le prix de cette humilité; il me reste à faire voir, en peu de mots, à quel bonheur le conduisit son austère mortification.

TROISIÈME POINT.

Je n'entrerai pas ici, mes Sœurs, dans le détail des austerités de notre Saint, qui serait infini. Il suffit de dire que, depuis le commencement de sa pénitence, il s'étudia constamment à mortifier la nature en tout. Son jeûne fut continu, son abstinence effrayante, ses travaux et ses veilles à peine croyables, sa sévérité contre lui-même sans bornes. Il châtiait son corps, à l'imitation du grand apôtre, pour le réduire en servitude, et se représentant la cruelle flagellation du Sauveur, il ensanglantait et déchirait impitoyablement sa chair. Il ne prenait jamais de sommeil que sur la terre nue. A des alimens insipides et rebutans par eux-mêmes, il mêlait encore la cendre pour en augmenter le rebut. Il lui était ordinaire de se refuser jusqu'à une goutte d'eau dans les ardeurs de l'été et lorsque la soif le consumait. En un mot, sa vie entière ne fut qu'un supplice et un martyre prolongé. Voilà ce qui, aux yeux du monde, doit paraître le comble du malheur, et voilà ce qui produit le bonheur des saints. Le langage que je vais tenir maintenant serait peut-être inintelligible à beaucoup de chrétiens; mais vous, mes Sœurs, vous qui connaissez les douceurs cachées de la pénitence, vous

(1) Jac. iv, 6.

n'entendrez sans peine. Si donc on me demandait quels avantages François retira d'une mortification si rigoureuse, je répondrais sans balancer, que tous les biens lui vinrent avec elle.

Car, premièrement ce fut par là qu'il acquit un empire absolu sur ses sens, qu'il s'affranchit du triste esclavage où nous vivons sous la tyrannie de nos passions, de nos appétits, de nos répugnances, de nos goûts, de nos humeurs et de nos caprices. Par là, rendant à l'esprit toute son autorité sur la chair, il rétablit l'ordre que Dieu avait établi dès l'origine, mais que le péché avait renversé; et dans l'ordre il trouva la paix, que ne nous procureront jamais nos lâches complaisances pour nos sens, ni les satisfactions accordées à la nature.

En second lieu, François ayant ainsi vaincu la concupiscence, et réparé, autant qu'il était en lui, le désordre causé par la révolte de nos premiers pères, reentra dans tous les droits que ceux-ci avaient mérité de perdre. Parce qu'il s'assujettit parfaitement à Dieu, Dieu à son tour lui soumit toutes les créatures; il put commander en maître aux élémens et à la nature entière. De là, ce pouvoir des miracles, la plus étonnante émanation de la puissance divine. François faisait jaillir l'eau des rochers, comme Moïse; guérissait d'un mot les malades, comme saint Pierre; ressuscitait les morts, comme Elisée, adoucissait les monstres sauvages, comme Daniel, changeait l'eau en vin, comme notre Seigneur lui-même. Laissons le monde, toujours aveugle, raisonner comme il lui plaira sur ces faits extraordinaires, dont ses doutes affectées et ses railleries n'affaibliront jamais la certitude; mais, pour nous, mes Sœurs, avouons qu'un si merveilleux privilège ne fut pas trop chèrement acheté au prix de toutes les souffrances volontaires que François s'imposa. Hélas! de quels avantages ne nous prive pas notre lâcheté! nous redoutons les moindres sacrifices; nous ménageons en tout notre faiblesse; nous ne savons presque plus nous mortifier avec

courage, et en conséquence notre prière est sans force; nous n'obtenons rien pour nous-mêmes ni pour nos frères, et nous demeurons inutiles là où les saints auraient opéré des prodiges. L'Évangile nous apprend que, si nous avions de la foi comme un grain de sénévé, nous transporterions les montagnes; que serait-ce donc si nous étions de ces âmes parfaites, détachées de toutes choses et mortes à elles-mêmes! Ah! nous attirerions chaque jour des bénédictions sensibles sur tout ce qui nous environne et nous intéresse; nous détournerions les fléaux et les calamités particulières et publiques; nous préviendrions les déchiremens qui menacent la patrie; notre prière enchaînerait les méchants, étoufferait les factions naissantes, obtiendrait au monarque cette sagesse divine que rien ne peut tromper ni surprendre; à ses conseillers, le zèle sincère et les intentions pures; au peuple, l'amour de la religion, de la justice et de ses princes légitimes; nous serions comme une providence visible sur la terre, et la ressource commune de nos amis, de nos proches, de l'état et de l'Église elle-même. Que sont donc toutes les privations et toutes les peines qui accompagnent la plus sévère pénitence, en comparaison des biens inappréciables qu'elle procure?

Le troisième fruit que saint François retira de la sienne, ce furent des lumières admirables sur les plus hauts mystères, et en particulier sur l'incarnation du Verbe, sur la vie et la mort de l'Homme-Dieu. Ces grands objets, qui lui étaient montrés comme ils le sont aux bienheureux dans la gloire, faisaient sur son esprit des impressions si profondes, qu'il ne pouvait plus sans effort penser aux choses de la terre. Il voyait partout Jésus-Christ, tantôt naissant à Bethléem, tantôt instruisant les peuples et répandant à pleines mains les bienfaits et ses grâces, tantôt souffrant et mourant pour nous sur la croix. Cette dernière vue surtout le pénétrait d'un sentiment ineffable de tendresse et de reconnaissance pour le divin Rédempteur. Il allait en

tous lieux se plaignant de ce que les hommes pouvaient s'occuper d'autre chose que du Dieu devenu leur victime. Mais depuis que les traits enflammés d'un ange eurent fait à son cœur et à ses membres les blessures dont nous avons parlé; depuis qu'il eut été sensiblement crucifié lui-même avec son Maître, il n'y eut plus de bornes à son amour; et parce que Dieu communique libéralement à ceux qui l'aiment, il n'y eut point aussi de bornes aux faveurs dont il le combla: il le visitait à toute heure; il lui apparaissait dans ses voyages, comme aux disciples sur le chemin d'Emmaüs; il se montrait à lui dans le sommeil, comme à Jacob; il venait quelquefois s'asseoir à sa table, comme à celle d'Abraham. L'humble église de la Portioncule, où le saint homme pria d'ordinaire, et sa retraite chérie du mont Alverne, furent comme deux paradis de délices, où, environné d'anges, conversant avec la Reine des vierges, voyant Jésus Christ face à face, admis à la familiarité de toute la Trinité adorable, perdu dans un océan de lumière, il passait les nuits et les jours dans des ravissemens et des transports, où il goûtait déjà les voluptés du Ciel. Il soupirait alors avec une ardeur inexprimable après la fin de son exil; le feu du divin amour le consumait lentement; ses yeux devinrent deux sources intarissables de larmes; à force d'en répandre, ils s'éteignirent; enfin, succombant à la véhémence de ses desirs, épuisé de force dans la quarante-cinquième année de son âge, il ne pouvait plus vivre. Le moment désiré approche, où son âme va être affranchie de ses liens mortels. François mourant est couché sur la terre; ses disciples éplorés l'entourent. Il les console et les encourage par ces mots, que vous devez entendre, mes Sœurs, comme s'ils vous étaient adressés à vous-mêmes: « Adieu, mes enfans, restez toujours dans la crainte du Seigneur. Heureux ceux qui persévéreront dans le bien qu'ils ont commencé! Pour moi, je vais à Dieu avec un grand empressement, et je vous recommande tous à sa grâce.» Puis entonnant, au

milieu de leurs sanglots et de leurs pleurs, le cantique de sa délivrance : Retirez, s'écria-t-il, retirez, Seigneur, mon âme de sa prison, afin qu'elle aille bénir en liberté votre saint nom : *Educ de custodia animam meam, ad confitendum nomini tuo* (1). Les justes qui environnent votre trône m'attendent, et sont impatients de me voir associé à leur bonheur : *Me expectant justî, donec retribuas mihi* (2). Ce furent là les dernières paroles qu'il prononça sur la terre ; le reste ne fut entendu que des habitans de la céleste Jérusalem.

Voilà le dernier fruit de cette mortification qui nous paraissait si effrayante. Il est entré dans la joie du Seigneur ; il habite la région de paix et de lumière ; il possède à jamais tous les biens ; il contemple sans voile la beauté souveraine et infinie ; il se baigne au fleuve des pures et ineffables délices ; il boit aux sources de la vie ; il se nourrit de la vérité, se rassasie de bonheur et s'enivre d'amour ; il chante, dans les transports d'une allégresse toujours nouvelle, les cantiques des séraphins et l'hymne éternel de la victoire.

Que ferai-je maintenant, mes Sœurs ? essaierai-je de peindre ici ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et que l'esprit de l'homme ne saurait comprendre ? Non, mes chères Sœurs, mais je vous dirai : la félicité à laquelle votre saint fondateur est parvenu, à travers tant de tribulations et de souffrances, est la même qui vous est promise et préparée. C'est dans l'espoir d'y atteindre que vous avez renoncé au monde, et soutenu jusqu'à présent tant de pénibles épreuves. Que cette pensée soutienne votre courage jusqu'à la fin. Vous vivez à une époque de douleur et de calamité pour l'Eglise ; vous partagez les malheurs de votre mère. Aux rigueurs que vous aviez volontairement embrassées, s'en joignent d'autres qui vous sont encore plus sen-

(1) Ps. cxli, 8.

(2) Ps. cxli, 8.

sibles. Vous n'avez pas la consolation de vieillir dans la maison sainte qui avait reçu vos sermens, et qui devait recevoir vos cendres ; de vous voir environnées d'une religieuse et nombreuse société, devenue votre famille, qui se multipliait autour de vous, pour la gloire de Dieu, pour l'édification des fidèles et pour votre bonheur. Les jours de fécondité et de joie sont passés ; les jours de tristesse et de stérilité sont venus. Vous n'êtes plus (ainsi l'a permis le Seigneur) qu'un petit nombre de brebis désolées, errantes hors du bercail. Toutefois, ô petit troupeau, ne craignez point : *Nolite timere, pusillus grex* (1). Le divin Pasteur veille sur vous du haut du ciel ; le dieu de saint François, qui est votre père, voit votre affliction, et, pour vous dédommager de vos peines, il vous destine son royaume : *Quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum* (2). Encore quelques années de persévérance, quelques momens peut-être, et les épreuves finiront, et vous irez rejoindre celles qui vous ont devancées, dans le séjour où les pauvres, les humbles et toutes les âmes crucifiées, régneront avec Jésus-Christ, leur modèle et leur chef, au sein d'une gloire et d'une joie immortelle.

(1) Luc, xii, 32.

(2) Luc, xii, 32.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

PRONONCÉ

LE JOUR DE LA FÊTE DE CE SAINT,

(29 janvier 1875.)

DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE CHAMBRÉ (1).

Regna propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam, et deducet te mirabiliter dextera tua.

Régnez par la vérité, la douceur et la justice, et votre droite vous conduira au milieu des merveilles. (Ps. XLIV, 5.)

Le roi-prophète, dans un de ces divins transports où les événemens futurs devenaient présens à son esprit, contemplant le Messie adorable qui devait naître un jour de son sang, fut ravi d'admiration et d'amour à la vue de tant de beauté et de gloire, de tant de puissance et de bonté; et dans l'ivresse d'une joie sainte, il s'écria: O le plus beau des enfans des hommes! des torrens de grâce coulent de vos lèvres, et toutes les bénédictions du Seigneur sont à jamais votre partage. Ceignez votre glaive, ô roi victorieux!

(1) Ce discours n'est pas terminé; nous avons cru cependant qu'il pouvait être lu avec intérêt, et qu'on nous saurait gré de l'avoir publié.

armé d'attraits irrésistibles et de charmes tout puissans, marchez à des conquêtes d'un genre nouveau; régnez par la vérité, la douceur et la justice, et tous vos pas seront marqués par des prodiges: *Regna propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam, et deducet te mirabiliter dextera tua.* Ces admirables paroles que David adressait au divin modèle de tous les saints, je ne crains pas, mes Frères, de les appliquer au grand Saint dont nous célébrons la mémoire. Il fut la vivante image de celui qui nous est peint sous des traits si nobles et si touchans. Revêtu de son sacerdoce et animé de son esprit, il opéra aussi des merveilles: il répandit avec abondance les eaux de la grâce et les trésors des bénédictions célestes; armé du glaive de la parole, il remporta d'éclatantes victoires sur l'enfer, et reconquit des peuples entiers à Dieu et à l'Eglise; aimable triomphateur, il régna sur les esprits par la seule force de la vérité; il régna sur les cœurs par le charme inexprimable de sa douceur; mérita de régner éternellement avec Dieu par sa justice et la sainteté de sa cause: *Propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam.* Tel a été François de Sales: ce sont là les conquérans et les héros qu'il convient de célébrer dans la chaire évangélique. Nous aimons à y répéter les noms de ceux qui ont rendu les hommes meilleurs et plus heureux, et non de ceux qui les corrompent et les oppriment; de ceux qui ont éclairé le monde, et non de ceux qui le ravagent; de ceux qui ont relevé les autels du Seigneur, et non de ceux qui renversent ses temples; de ceux enfin qui ont répandu des bienfaits, et non de ceux qui font couler le sang et les larmes.

Qu'il est doux, qu'il est honorable pour moi, de payer un si légitime tribut à un Pontife vénéré de tout l'univers catholique, admiré des sectaires et des impies eux-mêmes, pour la beauté de son génie, la fermeté de son courage, l'éminence de sa sagesse, l'étendue de sa doctrine, et chéri entre tous les

saints de ces derniers siècles, pour la tendresse de sa charité, pour un caractère d'aimable candeur et de suavité qui lui est propre, pour l'onction pénétrante qui donnait autrefois tant de prix à ses discours, qui attache encore si puissamment à la lecture de ses écrits! Que je me sens heureux de louer François de Sales dans sa patrie, au milieu de son peuple, et presque au sein de sa famille; en des lieux tout pleins de sa mémoire, et où sont, pour ainsi dire, encore empreints ses vestiges; sous les mêmes voûtes, où sa voix fut entendue des pères de ceux qui m'entendent; en présence d'un clergé nourri de ses maximes, héritier de ses sentimens et imitateur de ses vertus! Oh! qu'il est facile, mes Frères, de vous intéresser, en vous parlant de l'immortel évêque de Genève! mais qu'il est difficile de répondre à votre attente, et de satisfaire vos esprits justement jaloux de sa gloire! Que sa vie soit donc son éloge, qu'il me suffise de vous en présenter le tableau, et de vous montrer ce grand homme, conformément aux paroles de mon texte: premièrement, comme l'apôtre zélé de la vérité; secondement, comme un parfait modèle de la douceur chrétienne; troisièmement, comme un véritable juste accompli en tout genre de justice et de sainteté: *Propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam.*

Grand Dieu, qui vous plaisez à honorer vos Saints, et qui voulez que nous mêlions leurs louanges aux vôtres, élevez mes pensées et mes expressions à la hauteur du sujet que je traite, afin que je fasse admirer vos dons dans celui que vous en avez si libéralement enrichi, et que j'inspire aux fidèles qui m'écoutent, l'estime et l'amour des vertus dont il leur offre de si touchans exemples. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus précieux que la vérité; le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme, est celui

d'une raison capable de la connaître; et Dieu lui-même n'a point de plus admirable attribut, que son éternelle, immuable et infaillible vérité. Cependant, il faut le dire à notre honte, l'esprit dominant de notre siècle est un esprit d'indifférence et de mépris pour toutes les vérités grandes et nobles qui élèvent notre nature, et nous découvrent le secret de nos glorieuses destinées. Depuis qu'une philosophie vaine, téméraire, insensée et rampante s'est érigée en maîtresse du genre humain, il importe peu à ses aveugles disciples de savoir si cet univers est l'ouvrage d'un être infiniment sage, puissant et bon qui l'a créé et qui le gouverne, ou si tout ce qui existe est le résultat d'une combinaison fortuite, et le jouet de je ne sais quel hasard indéfinissable; si nous avons une âme spirituelle et immortelle, ou si ce qui pense en nous est matière et limon comme le corps, et doit devenir avec lui la proie du tombeau. Il leur importe peu que la distinction du bien et du mal, du vice et de la vertu, soit essentielle ou arbitraire; que la conscience soit la règle des devoirs, ou qu'elle soit un mot et un préjugé. Ils ne s'informent point si Dieu nous a donné une loi que nous devons suivre, un Sauveur que nous devons adorer, une Eglise que nous devons croire; ou si la religion tout entière est une fable, et l'homme livré, pour tout maître et tout guide, à ses passions et à ses caprices. Ignorer volontairement toutes ces choses si importantes, c'est, à leurs yeux, science et habileté; les dédaigner et en faire le sujet de ses dérisions, c'est force et supériorité d'esprit; vivre comme les bêtes, sans réflexion sur son propre sort, et s'avancer, avec une imprévoyance stupide, vers le formidable avenir qui nous attend, sans s'inquiéter du bonheur ou du malheur qu'il nous prépare, c'est selon eux raison et sagesse.

Nous ne sommes pas arrivés en un jour à cet absurde et monstrueux scepticisme. La carrière de l'erreur fut ouverte, il y a trois siècles, par ces hom-

mes tristement fameux, qui levèrent alors l'étendard de l'hérésie, et déchirèrent le sein de l'Eglise. Luther et Calvin furent les véritables pères de l'incrédulité moderne: en attaquant tous les droits de l'autorité spirituelle, et ébranlant tous les fondemens de la foi, ils firent chanceler les principes des mœurs, sapèrent les bases mêmes de l'ordre social, réduisirent tout en problème, et se lancèrent les premiers sur cette vaste mer de doutes, d'incertitudes et de discussions sophistiques, où la génération présente est comme engloutie. Leur prédication produisit des effets fort semblables à ceux de nos doctrines prétendues philosophiques, des séditions, des haines, des guerres furieuses, des scènes de carnage, un horrible débordement de tous les vices et de tous les crimes. On vit les familles divisées, les états bouleversés par d'affreuses révolutions, des têtes couronnées tomber sur les échafauds, l'Europe entière ravagée par le fer et la flamme.

Il y avait cinquante ans que duraient les désordres, et que le mal allait toujours croissant, lorsque la divine Providence, pour en arrêter les progrès, mais surtout, mes Frères, pour étouffer le germe de l'erreur dans vos contrées, et conserver à vos pères le bienfait inestimable de la foi, daigna susciter le Saint dont nous entreprenons l'éloge. Je ne parlerai point de ce que sa naissance eut d'illustre selon le monde: ce n'est pas ici qu'on a besoin d'apprendre que la maison de Sales est une des plus nobles et des plus anciennes de la Savoie. Mais je dirai qu'une autre noblesse plus précieuse lui fut aussi transmise avec le sang. Un attachement inviolable à la doctrine catholique et à toutes les vertus chrétiennes avait été de tout temps héréditaire dans sa famille, et les auteurs de ses jours n'avaient pas dégénéré de la fidélité de leurs ancêtres. Cet enfant de bénédiction n'était pas né encore, et déjà sa pieuse mère l'avait consacré au Seigneur; déjà, par un sentiment héroïque de religion, elle avait demandé au

Ciel que ce premier fruit de ses entrailles, ou ne vît point le jour, ou ne perdit jamais l'innocence. Le sein maternel fut donc le premier temple où François fut offert à son Dieu, et il eut droit de dire avec le Prophète: A peine étais-je conçu, et déjà, Seigneur, j'étais à vous; ma mère m'avait remis entre vos bras, avant de m'avoir reçu dans les siens: *In te projectus sum ex utero; de ventre matris meæ Deus meus es tu* (1). On peut regarder cette consécration anticipée comme la première source de cette multitude de grâces dont notre Saint fut comblé dans toute sa vie. Comprenez donc, ô mères, tout ce que vous pouvez pour vos enfans, et combien vous êtes cruelles à leur égard, lorsque vous aimez mieux les vouer au monde, divinité impuissante, vaine et trompeuse idole, qu'au souverain Dieu de l'univers, qui dispose seul de tous les biens.

La naissance de saint François de Sales ne fut accompagnée d'aucun signe extraordinaire. Mais on put bientôt juger, aux qualités rares qui se développèrent en lui dès son enfance, qu'il serait appelé un jour à faire de grandes choses. Dieu qui le destinait à devenir l'apôtre de la vérité et le fléau de l'erreur, lui avait donné, avec un cœur droit et sincère, incapable de la plus légère dissimulation, et irréconciliable ennemi du mensonge, une âme ferme et intrépide, toujours prête à braver tous les périls pour la défense du vrai; un esprit judicieux, solide, pénétrant, d'une avidité presque insatiable et d'une vaste capacité pour tous les genres de connaissances utiles. Né, comme Moïse, pour être le libérateur de son peuple, il fallut qu'à son exemple il fût instruit dans toute la science de l'Egypte, en même temps que dans celle des saints. A peine donc eut-il atteint la sixième année de son âge, qu'il fut enlevé aux soins et à la tendresse de sa vertueuse mère, pour être soumis aux rigueurs d'une éducation publique, et entrer dans une longue carrière d'études graves et sérieuses.

(1) Ps. XXI, 11.

Après avoir pris, dans des lieux peu éloignés du château de ses pères, une première teinture des lettres, il alla chercher de plus grandes lumières dans la capitale de la France; et là, sous les plus habiles maîtres de la Compagnie de Jésus, qui rivalisait dès lors avec la célèbre et antique université de Paris, il apprit avec une étonnante facilité toutes les langues savantes, sans en excepter même celle des anciens Hébreux, étudia les règles de l'éloquence, s'exerça dans l'art d'écrire, parcourut toutes les branches de la philosophie, et approfondit enfin la science de la religion, cette science si vaste, si haute, si nécessaire, dont les fondemens sont si certains, dont l'origine est si auguste, et qu'on n'estime si peu aujourd'hui, que parce qu'on a cessé de la connaître. Il n'était encore âgé que de dix-huit ans, et déjà ses talens et son savoir étaient aussi applaudis que sa vertu, lorsqu'il fut envoyé à Padoue, pour y suivre les leçons du fameux Pancirole, qui enseignait alors la jurisprudence dans cette ville avec un éclat extraordinaire. Il les suivit en effet pendant cinq années, et avec un tel succès, que, lorsqu'il eut terminé son cours, l'illustre professeur crut devoir le louer par un discours public, le proposa pour modèle à ses nombreux disciples, et annonça, par une sorte d'inspiration prophétique, que ce jeune homme serait « la gloire de sa maison, de sa patrie et de l'Eglise. »

François, pour se perfectionner dans les beaux arts qu'il n'avait pas négligés au milieu de tant d'occupations diverses, eut ordre de voyager en Italie. Il visita Rome et ses antiquités fameuses, les monumens du génie et les chefs-d'œuvre des arts dont elle abonde, s'entretint avec ses plus savans hommes; et après avoir puisé, sur le tombeau des apôtres, une ardeur nouvelle pour la foi qu'ils ont prêchée, s'être rempli dans les catacombes du zèle qui fit les martyrs, il revint dans sa terre natale, aussi pur dans ses mœurs qu'il en était sorti, aussi fidèle à la grâce de son baptême; mais avec un esprit et des talens si

bien cultivés, qu'il put être mis au rang des écrivains les plus polis, des orateurs les plus éloquens, et des hommes les plus éclairés d'un siècle qui succédait à celui de Léon X, et préparait celui de Louis XIV.

François n'estimait ces avantages, qu'autant qu'il pouvait les rendre utiles à l'Eglise; c'était pour elle seule qu'il s'était livré à tant de laborieuses études. Il la voyait, avec une douleur profonde, assaillie de toutes parts par les ardens et innombrables ennemis de la vérité. Dès qu'il se vit en état de la servir, il sollicita l'honneur d'être reçu au nombre de ses ministres. En vain le monde chercha-t-il à le retenir par tout ce qui est capable de séduire et de charmer un jeune cœur; en vain sa famille et son père lui-même voulurent-ils opposer des considérations humaines à son généreux dessein, il surmonta tous les obstacles, renonça avec une joie inexprimable à toutes les espérances du siècle, et regarda comme le plus beau de ses jours, celui où il fut enfin revêtu de la modeste dignité du sacerdoce.

Il ne fut pas plus tôt enrôlé dans la milice sainte, que l'occasion de combattre se présenta. O mission du Chablais! essaierai-je de décrire le merveilleux spectacle que tu donnas au monde? Peindrai-je ce jeune apôtre laissant ses proches, ses amis, tout un clergé, tout un peuple épouvantés de son entreprise, et partant seul avec Louis de Sales, digne parent d'un saint et intrépide compagnon de ses travaux, pour aller attaquer l'hérésie dans des contrées où elle régnait depuis soixante ans, et la poursuivre jusque sous les murs, jusque dans le sein de l'orgueilleuse Genève, berceau, arsenal et boulevard de la plus redoutable des sectes? Montrerai-je ces deux héros évangéliques, parvenus sur la limite de l'empire, s'y prosternant contre terre, pour implorer le secours du Dieu qui conduisit autrefois Paul et Barnabé au milieu des nations infidèles; s'avançant ensuite seuls, à pied, sans provisions, sans armes, à travers les ruines des églises et tous les tristes trophées du schis-

me, jusqu'à Thonon, capitale de ces malheureuses contrées, où ils s'annoncent ouvertement pour des missionnaires catholiques, pour des ministres de cette religion si décriée, si haïe, qui viennent chercher des frères, les détromper, et les rendre à la mère commune? Qui pourrait dire par quels cris de fureur, par quelles menaces effrayantes, un peuple séduit et mutiné répondait à ces paroles de paix? Qui pourrait donner une juste idée des périls que François courut, des fatigues qu'il essuya, pendant tout un long et rigoureux hiver, venant passer les jours dans cette ville séditeuse, où l'on ne cessait d'attenter à sa vie, et se retirant toutes les nuits, à travers des chemins hérissés de glaces et couverts de neige, dans un château fort, distant de deux lieues entières? Plus d'une fois il s'égara dans les ténèbres, et transi de froid, ou surpris par l'orage, il ne trouva point d'asile. Une fois il attendit le retour de la lumière, caché parmi les décombres, au milieu d'une forêt, tandis que les hurlemens des bêtes sauvages, descendues des montagnes pour chercher une proie, retentissaient autour de lui. Mais ses dangers et ses souffrances personnelles le touchaient bien moins que l'aveuglement et l'opiniâtreté de ceux pour le salut desquels il se dévouait à tant de travaux. Pendant qu'un zèle infatigable le ramenait chaque jour à Thonon, toutes les maisons y étaient fermées à son approche, toutes les oreilles étaient sourdes à sa voix. Il put, à la fin de chacun de ces tristes jours, répéter, en sortant de cette ville endurcie, la plainte du Prophète : J'ai tendu inutilement les bras, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, vers un peuple incrédule, qui ne veut pas même m'entendre : *Totâ die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem* (1).

Tant de persévérance et de dévouement ne pouvait demeurer toujours sans récompense. Le Seigneur qui voyait depuis si long-temps couler les lar-

(1) Rom. x, 21, et Isa. Lxv, 2.

mes de son serviteur, avait fixé pour lui l'heure des consolations : cette heure est venue. François, par un acte héroïque de charité et de courage, gagne l'estime et l'affection de deux gentilshommes calvinistes; il les ramène à la vraie foi : l'un de ces néophytes engage quelques-uns de ses amis à écouter celui dont les discours l'ont si heureusement éclairé lui-même, et notre apôtre a enfin des auditeurs. O puissance divine de la vérité! François commence à instruire: et déjà l'édifice de l'erreur est ébranlé dans ses fondemens; le trouble est dans le consistoire du Chablais, l'alarme est dans Genève. Les peuples, frappés d'une lumière nouvelle, proposent à leurs faux pasteurs des doutes que ceux-ci ne savent plus résoudre. François publie des écrits qui demeurent sans réponse, il invite hautement à des conférences ses adversaires, qui hésitent, délibèrent, promettent, se dédisent et ne paraissent point. Un seul d'entre eux ose se présenter au combat; il est vaincu, et bientôt converti. Le fanatisme aux abois n'essaye plus contre François d'autres armes que l'assassinat, le poison, et les trames les plus odieuses; mais Dieu le couvre de son égide, il échappe à tous les complots. On accourt en foule à ses instructions; à mesure qu'on l'écoute, les nuages se dissipent, et la vérité commence à briller de son éclat naturel aux yeux d'une multitude désabusée. Un jour que le nouvel Augustin exposait, avec la force et la grâce qui lui étaient propres, les preuves d'un de nos plus profonds mystères, il entend dans tout son auditoire un murmure, favorable présage des plus heureux changemens; et à la fin de cette prédication, six cents hérétiques abjurent l'erreur entre ses mains. Bientôt après, la conversion éclatante d'un des principaux appuis de la secte achève de tout entraîner; les hours entiers viennent se jeter aux pieds de l'homme de Dieu, en confessant la foi orthodoxe. Déjà les deux missionnaires, malgré tout leur zèle, ne peuvent suffire aux besoins d'un troupeau qui

s'accroît à tout instant; il faut de nouveaux ouvriers pour recueillir une moisson si abondante, et enfin, il faut une église aux Catholiques de Thonon.

Oh! qu'elle fut belle pour notre Saint, cette nuit de Noël 1596, où, deux ans après sa première entrée dans le Chablais, il ouvrit l'église de Saint-Hippolyte, devenue sa conquête, y célébra les divins mystères au milieu d'une foule immense qu'il avait rendue à l'antique croyance de ses pères, communia de ses mains huit cents nouveaux fidèles, et chanta le cantique d'amour et d'action de grâces, avec ceux-là mêmes qui, si peu de mois auparavant, n'avaient que haine dans le cœur, que malédiction à la bouche! Mais quelle journée plus belle encore, que celle du 1^{er} octobre 1598, où le sacrement auguste de nos autels fut porté solennellement et sous des arcs de triomphe dans toutes les rues de Thonon, le duc régnant de Savoie soutenant lui-même le dais, avec un prince de son sang et deux ambassadeurs étrangers; un légat du Saint-Siège, qui fut depuis élevé au souverain pontificat, marchant à la suite du Dieu de l'Eucharistie; et tout le peuple, prosterné sur son passage, adorant ce qu'il avait si long-temps blasphémé! De ce moment, le Chablais et les baillages voisins rentrèrent en entier sous l'obéissance de l'Eglise; la religion catholique y fut professée seule, les ministres de l'hérésie se retirèrent; et le titre d'apôtre de ces contrées fut pour toujours assuré à François de Sales.

O habitans de ces régions heureuses qu'il retira des ombres de la mort, «peuple d'acquisition, race choisie,» puisse la foi que vous avez reçue de lui, fleurir à jamais parmi vous, comme elle y fleurit encore! Puissiez-vous conserver toujours le trésor de vos mœurs si simples et de votre croyance si pure! Puisse, jusqu'à vos dernières générations, le nom de votre libérateur être répété par la reconnaissance, sur vos montagnes, avec ceux de Pierre et de la Sainte Eglise romaine; et que jamais l'esprit de dis-

corde et de mensonge ne vienne troubler la paix dont vous jouissez, et obscurcir la lumière de la vérité qui vous éclaire!

Je ne suivrai point notre conquérant évangélique, sur tous les autres théâtres où son zèle se déploya; je dirai seulement que ce zèle apostolique ne se ralentit point jusqu'à sa mort; qu'avant et depuis son épiscopat, il entreprit de longs et pénibles voyages pour affermir ou étendre l'empire de Jésus-Christ; que partout où il annonça la parole sainte, partout même où il parut, dans les cours, dans les villes ou dans les campagnes, il fit aimer la religion des souverains, la fit respecter des grands, réforma les mœurs publiques et la licence même militaire, opéra des conversions sans nombre, arracha des milliers de vicieuses à l'erreur. Peu s'en fallut, qu'après avoir fait à l'hérésie tant de plaies profondes, il ne lui portât enfin le coup mortel, en abattant la principale tête de l'hydre. Bèze lui-même, Bèze le successeur de Calvin, le chef et l'oracle du parti, ne put entendre François sans être ébranlé. Après quelques entretiens, il avoua presque sa défaite; et déjà il traitait de sa réconciliation avec Rome. Mais, ô conseil secret de la justice divine! l'hérésiarque, au moment décisif, demanda encore un délai; retenu par les liens de l'orgueil et par d'autres chaînes plus honteuses, il laissa échapper le moment de la grâce, qui ne revint plus. Infortuné vieillard, vous eûtes de tardifs regrets; vous mourûtes en prononçant le nom de François; et vous allâtes paraître devant Dieu, sans avoir réparé les outrages faits à son Eglise, pendant que celui qui vous avait tendu en vain une main secourable, ramenait avec plus de succès au bercail une foule de brebis égarées par vos leçons.

Tel fut, mes Frères, l'apostolat de notre Saint, tels ses travaux, ses combats et ses triomphes. O Dieu, qui dans un temps d'erreur et de vertige, suscitâtes cet homme puissant en œuvres et en paroles, pour défendre votre cause, et sauver une mul-

titude d'âmes qui périssaient, daignez, dans un siècle plus aveugle et plus malheureux que le sien, susciter pour notre salut des apôtres qui lui ressemblent; armez-les, comme lui, de cet ascendant de la science, de cette force de la vérité qui subjugué les esprits rebelles; armez-les aussi de cette douceur victorieuse qui captive les cœurs, et dont il fut un parfait modèle, comme je vais le montrer dans ma seconde partie.

VERITATIS SECOND POINT.

On se ferait une idée bien fautive de la piété chrétienne, si on l'envisageait comme une vertu austère et sauvage, semblable à la dureté arrogante de certains sages de la gentilité. Le divin fondateur du christianisme était « doux et humble de cœur; » il cachait la majesté et la puissance, pour ne laisser paraître que la miséricorde et la bonté; toutes ses paroles respiraient l'indulgence et l'amour; toutes ses actions étaient des bienfaits; il appelait à lui tous les affligés, pour soulager leurs peines, tous les malades, pour les guérir, tous les pécheurs, pour leur pardonner; il n'opposait aux outrages que la patience, à la fureur que des témoignages de tendresse; il pleurait sur la perfide Jérusalem, embrassait Judas, et priaït pour ses bourreaux. Son Evangile tout entier n'est qu'une loi de clémence et de charité. « Allez, disait-il à ses disciples, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups; aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à tous, imitez votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Heureux ceux qui souffrent patiemment pour la justice! Heureux ceux qui sont doux! »

Qui jamais comprit mieux ces divines leçons? qui les pratiqua plus fidèlement que François de Sales? connaît-on un saint qui l'ait surpassé en mansuétude, en bienveillance envers tous les hommes? Cette vertu fait tellement son caractère propre et distinc-

tif, qu'il est impossible de la nommer, sans que la pensée du saint Evêque se présente aussitôt à l'esprit. Ce fut par le charme de cette douceur, plus encore que par la force et l'éloquence de ses discours, qu'il triompha de l'obstination de tant d'hérétiques. D'autres pouvaient, comme lui, les réfuter et les convaincre; mais lui seul, comme le remarquait un célèbre et savant cardinal (1), lui seul avait le don de les convertir: c'est que le principe des erreurs, dans son cœur. Tant que le cœur n'est point gagné, la victoire reste incertaine. Combien d'impies sentent qu'au fond la doctrine de l'impiété n'est que mensonge! Combien de pécheurs condamnent intérieurement leurs désordres! Mais cette doctrine dont on sent le faible, mais ces vices dont on rougit en secret, on les aime: et quand nous invectivons contre ces idoles chéries, on s'irrite, on nous hait; et souvent, pour étouffer le remords que nous avons réveillé, on se plonge plus que jamais dans l'abîme. Oh! si nous savions nous insinuer doucement dans les âmes; si nous avions ce langage tendre et touchant qui fait trouver grâce à la vérité, qui inspire l'amour de la vertu, qui attendrit le coupable sur son propre malheur, nous obtiendrions d'autres succès. Cet art était celui de François de Sales. Il ne se contentait pas de prouver à ses auditeurs qu'ils s'égarèrent; il leur prouvait encore mieux qu'ils avaient en lui un père compatissant, un ami fidèle, prêt à donner pour eux sa vie. Chacun lisait dans ses yeux la tendresse de sa charité; sa voix pénétrait jusqu'au fond des entrailles; et l'onction de ses paroles amollissait les cœurs les plus durs. On aurait résisté à la raison, on cédaït à l'amour; et l'on s'avouait sans peine vaincu par tant de douceur et de bonté. Sur le bruit de sa condescendance pour les pécheurs, on vit accourir de loin des hommes vieillies dans l'iniquité, qui soutenaient depuis long-temps une pénible

(1) Le cardinal Du Perron.

lutte contre leur propre conscience, et ne pouvaient se résoudre à faire l'aveu de leurs crimes. A sa vue, ils prenaient confiance, découvraient à un si charitable médecin leurs plus affreuses plaies, ne craignaient pas de les laisser toucher à une main si miséricordieuse, recevaient avec consolation le remède salutaire de la pénitence, et s'en retournaient pleins de joie, en bénissant celui qui les avait réconciliés avec le Ciel et avec eux-mêmes.

Comment raconter tous les prodiges qu'il opéra comme par l'enchantement de sa douceur? La seule sérénité de son front calma souvent les passions les plus violentes, apaisa des séditions, éteignit des haines, fit tomber le fer de la main des meurtriers, dissipa de noirs soupçons et de sombres chagrins, attira efficacement à la piété des âmes encore mondaines, qui concevaient en le voyant quelles doivent être les délices de la vertu. La paix du Saint-Esprit avait son siège dans ce cœur si pur et si calme. De là elle se répandait dans ses traits et dans tout son extérieur; elle donnait à tous ses mouvemens une égalité, une modération, une bienséance, une grâce dont les yeux étaient charmés, et communiquait à toute sa personne une sorte de beauté moins humaine que céleste, à laquelle il était impossible de refuser le respect et l'amour; en sorte qu'on peut bien lui appliquer ces paroles du Prophète: Allez, que votre grâce et votre beauté vous donnent la victoire et l'empire; *Specie tuâ et pulchritudine tuâ intende, prosperè procede et regna* (1).

De quel autre que de François de Sales a-t-on pu dire que, depuis sa première enfance jusqu'à la fin de ses jours, personne ne le vit ému de colère, n'entendit de sa bouche un mot moins mesuré, ne le surprit donnant un signe d'impatience ou d'humeur? Il n'y eut ni importunité, ni contradiction, ni mauvais traitement, ni injure qui fût capable de lui inspirer le moindre ressentiment, ou de troubler un seul

(1) Ps. XLIV, 5.

instant son inaltérable tranquillité. Et qu'on ne croie pas que cette merveilleuse patience fût en lui faiblesse de courage. Car, pour emprunter les expressions de cette Sainte (1), formée à son école, qui le connût si bien: « S'il n'y eut jamais d'esprit si doux, si débonnaire, gracieux et affable que celui de ce bienheureux Père, il n'y eut jamais aussi d'âme plus hardie, généreuse et puissante à supporter ces charges et travaux, et à poursuivre les entreprises que Dieu lui inspirait. » On a vu dans sa mission du Chablais, s'il se laissait arrêter par les obstacles ou effrayer par les périls. (2).

La douceur chrétienne, lorsqu'elle est portée au degré de perfection qu'elle atteint dans le cœur de François de Sales, doit moins être considérée comme une vertu particulière, que comme la consommation et la maturité de toutes les autres vertus, mais surtout du détachement évangélique et de l'humilité.

Ai-je besoin qu'on m'apprenne que François était détaché des richesses, des jouissances de la vie, et de la vie même, quand je le vois sourire doucement à ceux qui le dépouillent de ses biens par une manifeste injustice; ne faire paraître que de la complaisance et de la joie parmi les fatigues, les incommodités et les privations de tout genre; conserver le contentement et la paix au milieu des pièges et des assassins qui l'entourent?

Est-il nécessaire qu'on me dise qu'il était humble, lorsque je le vois supporter avec une si douce tranquillité les plus odieuses calomnies? Je n'en rapporterai ici qu'un trait. Il était dans la douzième année de son épiscopat; son nom était répandu dans l'Europe entière, et prononcé avec vénération dans toute l'Eglise. Tout-à-coup des soupçons flétrissans s'élevèrent contre lui dans le sein même de son troupeau.

(1) Ste Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal.

(2) Il y a ici une lacune d'environ une page. L'Orateur improvisa le détail indiqué sur le courage et la fermeté du Saint.

Il est accusé d'un crime infâme : une lettre, habilement supposée, accrédite l'imposture ; une portion du public et des personnes considérables y sont trompées ; on commence à murmurer ces tristes paroles : « Qui aurait cru que l'Evêque de Genève fût un fourbe ? » Il entend ces bruits, et il n'en est point ému ; il connaît l'auteur de la trame perfide, et il ne le démasque point. Ses amis lui reprochent un silence qui semble compromettre l'honneur de l'épiscopat ; et il leur répond avec simplicité par ce mot sublime : « Si ma réputation est utile à l'Eglise, Dieu saura bien la conserver. » Et lorsque enfin le malheureux calomniateur, frappé par la justice divine, confesse en expirant son iniquité, l'innocent justifié ne témoigne aucune joie ; loin de songer à triompher, il pleure son ennemi qui n'est plus, ordonne pour lui des prières publiques, et s'afflige de n'avoir pas pu lui donner avant sa mort le baiser de paix.

O incomparable douceur ! ô vertu qui est vraiment le fruit et la fleur de toutes les vertus ! ô modération qui ne peut se trouver que dans un cœur mort à soi-même et à toutes choses, et transformé en la mansuétude du cœur de Jésus-Christ !

Ce serait ici le lieu de peindre cet homme si doux, ce tendre et charitable pasteur, au milieu de ses brebis, leur présentant un visage toujours serein pour les attirer, des bras toujours ouverts pour les recevoir ; les appelant toutes par leurs noms, soutenant les faibles, portant celles qui tombent, poursuivant celles qui s'égarerent, guérissant celles qui sont blessées, languissantes ou malades ; prodiguant à toutes les soins, les consolations et les bienfaits ; surtout ne se lassant jamais de leurs importunités et de leurs besoins sans cesse renaissans : c'est une mère que n'importunent point les pleurs et les cris de l'enfant qu'elle allaite. Ah ! qu'il me soit permis de rapporter ici ses propres paroles dans leur naïveté touchante. Il faut que les sentimens de François de Sales nous soient exprimés par lui même, et que son

cœur nous parle son propre langage. « Eh ! dit-il, que sont toutes ces personnes qui arrivent coup sur coup, et laissent à peine le temps de respirer ? ce sont des enfans qui se jettent dans le sein de leur père. » Puis, empruntant de l'Evangile une comparaison dont la simplicité ne choquera point votre délicatesse : « De même, ajoute-t-il, qu'une poule ne s'irrite point lorsque ses poussins accourent tous à la fois vers elle, mais qu'elle étend ses ailes afin de les couvrir tous, de même je sens mon cœur se dilater, à mesure que le nombre de ces bonnes gens s'accroît. » Oh ! heureux le peuple à qui Dieu, dans son amour, donne un tel pasteur et un tel père !

Comme les meilleurs fruits s'adoucissent toujours davantage en approchant de la maturité, l'âme de François de Sales devenait toujours plus douce à mesure qu'il avançait en âge. Dans la vieillesse, on lui reprocha de porter l'indulgence jusqu'à l'excès. Son frère même, vertueux prélat qu'il avait associé à sa sollicitude pastorale, et fait asseoir à ses côtés sur le siège de Genève, l'en reprenait comme d'une faiblesse. Il n'excusait pas surtout l'empressement avec lequel le saint vieillard brisait les fers de coupables détenus dans la prison épiscopale, dès qu'ils avaient donné quelques signes de repentir, et répandu à ses pieds quelques larmes. Il s'éleva là-dessus, entre les deux frères si étroitement unis d'ailleurs, une sorte de contestation, dans laquelle la sévérité du coadjuteur aurait peut-être prévalu sur la douceur de l'évêque, s'il n'eût plu à Dieu d'intervenir, et de se déclarer par un miracle éclatant en faveur de cette dernière. Souffrez que je raconte encore ce trait en deux mots. Un jour qu'on avait amené dans cette prison un criminel dont le remords et la fureur avaient aliéné l'esprit, et dont les transports étaient si violens qu'on n'osait l'approcher, le Saint, conduit par la charité et fortifié par un avis intérieur du Ciel, entre sans crainte, fait ouvrir, malgré les représentations de ceux qui l'entourent, la barrière qui le sé-

pare de cet infortuné, le touche, le guérit, et le renvoie libre et désormais vertueux.

Il est donc vrai, Seigneur, que vous aimez la douceur et la miséricorde, parce que vous êtes vous-même doux et miséricordieux. C'est surtout par cette vertu, que David sut vous plaire, et qu'il fut un roi selon votre cœur. Son peuple le savait; et lorsqu'il voulait obtenir de votre bonté les plus précieuses faveurs, il ne croyait pas avoir de titre plus puissant à faire valoir auprès de vous, que la douceur de ce bon roi. Souvenez-vous, grand Dieu, s'écriait-il, souvenez-vous de David et de toute sa mansuétude: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus* (1). Le peuple qui m'entend, ô mon Dieu! n'a-t-il pas droit de vous adresser une prière semblable, et de vous dire: Souvenez-vous de toute la douceur du Saint qui fait notre gloire, et répandez vos grâces sur un pays qui a été le sien; consolez-nous de vingt années de malheurs; accordez-nous une longue paix, pour cicatriser nos blessures; affermissez à jamais parmi nous l'édifice de la religion, qui se relève enfin sur ses antiques bases; rendez-nous la foi, la piété, toutes les vertus de nos pères, et que François de Sales sourie, du haut des cieux, à la régénération de sa patrie: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus*.

Mais achevons, mes Frères; et après avoir vu dans François de Sales un apôtre zélé de la vérité, un modèle parfait de la douceur chrétienne, considérons-le enfin comme un véritable juste, accompli en tout genre de justice et de sainteté: c'est le sujet de la troisième et dernière partie.

(1) Ps. cxxxii, 1.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE VINCENT DE PAUL,

PRONONCÉ

DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

Unxit eum Deus spiritu sancto et virtute, qui pertransivit benefaciendo, et sanando omnes oppressos.

Dieu l'ayant rempli de l'onction et de la force de son Esprit, il a passé sur la terre en faisant du bien aux hommes, et soulageant tous les infortunés. (*Act. x, 38.*)

C'est un préjugé depuis long-temps accrédité dans le monde, que la piété chrétienne est une sorte d'égoïsme qui concentre l'homme en lui-même, une sécheresse et une insensibilité de cœur, qui, sous prétexte de n'aimer que Dieu, l'isole de ses semblables, et le rend indifférent à tout ce qui les touche; un enthousiasme vain qui, le transportant par la pensée dans le Ciel, en fait un membre inutile de la société humaine sur la terre; enfin un asservissement volontaire et puéril, qui, l'enchaînant dans un cercle étroit d'observances minutieuses, comprime l'essor de l'âme, et ne lui permet pas de s'élever aux choses vraiment grandes et dignes de l'immortalité. La Providence divine semble avoir eu dessein de confondre une erreur si injurieuse à la religion, en suscitant Vincent

pare de cet infortuné, le touche, le guérit, et le renvoie libre et désormais vertueux.

Il est donc vrai, Seigneur, que vous aimez la douceur et la miséricorde, parce que vous êtes vous-même doux et miséricordieux. C'est surtout par cette vertu, que David sut vous plaire, et qu'il fut un roi selon votre cœur. Son peuple le savait; et lorsqu'il voulait obtenir de votre bonté les plus précieuses faveurs, il ne croyait pas avoir de titre plus puissant à faire valoir auprès de vous, que la douceur de ce bon roi. Souvenez-vous, grand Dieu, s'écriait-il, souvenez-vous de David et de toute sa mansuétude: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus* (1). Le peuple qui m'entend, ô mon Dieu! n'a-t-il pas droit de vous adresser une prière semblable, et de vous dire: Souvenez-vous de toute la douceur du Saint qui fait notre gloire, et répandez vos grâces sur un pays qui a été le sien; consolez-nous de vingt années de malheurs; accordez-nous une longue paix, pour cicatriser nos blessures; affermissez à jamais parmi nous l'édifice de la religion, qui se relève enfin sur ses antiques bases; rendez-nous la foi, la piété, toutes les vertus de nos pères, et que François de Sales sourie, du haut des cieux, à la régénération de sa patrie: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus*.

Mais achevons, mes Frères; et après avoir vu dans François de Sales un apôtre zélé de la vérité, un modèle parfait de la douceur chrétienne, considérons-le enfin comme un véritable juste, accompli en tout genre de justice et de sainteté: c'est le sujet de la troisième et dernière partie.

(1) Ps. cxxxii, 1.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE VINCENT DE PAUL,

PRONONCÉ

DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

Unxit eum Deus spiritu sancto et virtute, qui pertransivit benefaciendo, et sanando omnes oppressos.

Dieu l'ayant rempli de l'onction et de la force de son Esprit, il a passé sur la terre en faisant du bien aux hommes, et soulageant tous les infortunés. (*Act. x, 38.*)

C'est un préjugé depuis long-temps accrédité dans le monde, que la piété chrétienne est une sorte d'égoïsme qui concentre l'homme en lui-même, une sécheresse et une insensibilité de cœur, qui, sous prétexte de n'aimer que Dieu, l'isole de ses semblables, et le rend indifférent à tout ce qui les touche; un enthousiasme vain qui, le transportant par la pensée dans le Ciel, en fait un membre inutile de la société humaine sur la terre; enfin un asservissement volontaire et puéril, qui, l'enchaînant dans un cercle étroit d'observances minutieuses, comprime l'essor de l'âme, et ne lui permet pas de s'élever aux choses vraiment grandes et dignes de l'immortalité. La Providence divine semble avoir eu dessein de confondre une erreur si injurieuse à la religion, en suscitant Vincent

de Paul, et montrant à l'univers étonné un humble prêtre qui, sans naissance, sans fortune et sans titre, n'ayant d'autre science que l'Évangile, d'autre philosophie que la charité, d'autres moyens que son zèle, conçu et exécuta des entreprises auxquelles n'auraient point suffi la puissance et les trésors des rois; érigea de vastes et innombrables monumens; fonda des sociétés entières de bienfaiteurs et de bienfaitrices de l'humanité; inonda plus d'une fois l'Europe désolée des flots de ses aumônes, qui, comme d'une source intarissable, ne cessaient de couler du sein de sa féconde pauvreté; devint le réformateur des mœurs de la chétienté, le propagateur de la foi chez les nations infidèles, le ferme soutien de l'Église, l'oracle du clergé, le conseiller des souverains, le nourricier des peuples; pourvut à tous les besoins, soulagea toutes les misères, arrêta le cours des calamités publiques; fut, en un mot, le Sauveur, si je l'ose dire, de toute une génération, le prodige de son siècle, l'admiration de sa postérité, le seul d'entre les saints à qui l'impiété elle-même n'ait pu s'empêcher de rendre hommage. Il était beau qu'un ministre de Jésus-Christ donnât un tel spectacle au monde, avant le temps où les sectateurs d'une fausse sagesse en devaient donner un si différent, et qu'on vit tout ce que peut la religion pour le bonheur des hommes, avant d'éprouver tout ce que peut l'orgueilleuse incrédulité pour leur malheur! Quelle réponse à tant de calomnies et de déclamations contre les prêtres, que la vie de Vincent de Paul! quelle réfutation de tant de satires et d'invectives contre la piété, que le tableau de ses œuvres! C'est ce tableau que je viens vous mettre sous les yeux, mes Frères, bien certain de l'impression qu'il fera sur vos cœurs.

Eh! qui ne serait ému au seul nom de celui qui va lire le sujet de cet éloge? qui serait étranger à l'inspiration qu'il inspire? Venez, ô vous qui aimez l'église, contempler des vertus qui firent sa consolation et sa gloire. Venez, vous qui êtes sensible à l'honneur de

la patrie, applaudir aux grandes actions d'un Saint né parmi vos pères, et qui, devenu le bienfaiteur universel des peuples, fit chérir le nom français en tous lieux. Ames compatissantes, qui vous attendrissez sur les maux de vos semblables, qui vous affligez de ne pouvoir sécher toutes les larmes; venez apprendre par quels secrets la charité multiplie les ressources et opère les prodiges. Veuves, orphelins, vieillards, infortunés de toutes les classes, venez bénir la mémoire de celui dont l'immortelle sollicitude, cent cinquante ans après sa mort, continue de vous assister et de vous nourrir par les mains de ces généreuses filles, qu'il vous a données à perpétuité pour servantes et pour mères. Et nous, ministres des autels, venons nous instruire, et aussi nous confondre, à la vue de cet illustre modèle du sacerdoce. Mais vous surtout, ô mondains, que des doctrines mensongères ont séduits, venez déposer aujourd'hui vos injustes préventions; jugez par les faits, et dites-nous vous-mêmes si le parfait disciple de l'Évangile n'est pas le plus utile ami de l'humanité.

Tout le bien qu'on peut faire aux hommes, mes chers Auditeurs, se réduit à ces deux points : les rendre meilleurs et plus heureux. Or, qui jamais sut mieux atteindre ce double but que Vincent de Paul? qui lutta jamais avec plus de dévouement et de succès contre les deux grands fléaux du genre humain, le vice et la misère? Des volumes entiers suffiraient à peine au récit même abrégé de ses immenses services. Pour en donner du moins quelque idée, autant que le permet la brièveté d'un discours, nous diviserons cet éloge en deux parties nous vous entretiendrons dans la première, de ce qu'il fit pour rendre les hommes meilleurs, par la réformation efficace de leurs mœurs; nous dirons, dans la seconde, ce qu'il fit pour les rendre plus heureux, par le soulagement des maux publics et particuliers. Vous verrez en lui un digne représentant du Dieu de miséricorde, et comme un ange envoyé du ciel, qui n'a d'autre emploi sur la

terre que de la purger des désordres qui la souillent, et de la délivrer des calamités qui l'affligent : *Pertransivit benefaciendo, et sanando omnes oppressos.*

Mais qu'ai-je entrepris, ô mon Dieu ? qui suis-je pour peindre de si hautes vertus, et décrire tant de merveilles ? où trouverai-je ce ton simple et modeste, qui seul convient à l'éloge du plus humble des hommes, du plus éloigné de toute vaine pompe ? où trouverai-je en même temps ce langage élevé et sublime, seul proportionné à la grandeur incomparable de ses œuvres ? comment ne figurerai-je pas, en le traçant, le portrait du héros de la charité, si le même esprit qui l'animait ne daigne se communiquer à moi ; si vous ne venez, ô Esprit divin, m'éclairer de votre vive lumière, et m'échauffer d'un autre feu que celui de la trop faible éloquence humaine ? — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il y a environ un demi-siècle que l'esprit de rébellion et de discorde, de schisme et d'erreur, agitait toute l'Europe et déchirait l'Eglise. Depuis que de hardis novateurs, dogmatissant avec audace, avaient ébranlé les fondemens de la foi et brisé le frein de l'autorité et de la discipline, ce n'était partout que troubles que confusion, que licence effrénée ; les princes n'étaient pas mieux obéis que les pasteurs ; les lois divines et humaines étaient sans force ; et chacun, se faisant une croyance selon ses caprices, se faisait aussi une morale au gré de ses passions. La France, alors en proie à tous les désordres qu'enfante la guerre civile jointe à la guerre de religion, était un triste théâtre de scènes sanglantes et lugubres : les provinces étaient armées contre les provinces, les villes contre les villes, les sujets contre le souverain, les peuples contre les grands ; la division était à la cour, dans le clergé, dans les camps, dans les corps de magistrature, et jusque dans le sein des familles ; le pillage, l'incendie, les meurtres et d'affreux massacres signalaient tour à tour les triomphes et les vengeances des

partis contraires ; chaque jour voyait des autels renversés, des temples réduits en cendres ; la célébration des divins mystères, troublée par le bruit et le tumulte des armes, le sang de la victime adorable répandu sur le pavé du sanctuaire, et mêlé avec le sang des fidèles égorgés dans le lieu saint. Plusieurs des ministres sacrés avaient péri par le glaive, d'autres avaient cherché leur sûreté dans la fuite, d'autres, au milieu de tant d'alarmes, négligeaient leurs pénibles devoirs et leurs périlleuses fonctions ; les chaires étaient muettes, les églises abandonnées, les brebis du troupeau dispersées et errantes ; l'ignorance étendait ses ténèbres ; l'impunité multipliait les crimes, le vice se montrait sans honte, et, comme de nos jours, la plaie des mœurs semblait désespérée.

Telle était la situation de ce royaume, et de la plupart des états de la chrétienté, lorsque vers la fin du seizième siècle, Vincent de Paul reçut le jour d'un pauvre laboureur, dans un village presque ignoré du diocèse de Dax, au pied des Pyrénées. O heureux le toit de chaume sous lequel naît ce précieux enfant qui doit réparer tant de maux et faire res fleurir, dans tant de contrées, la religion et toutes les vertus qui lui servent de cortège ! Destiné à d'aussi grandes choses que David, notre Saint n'a comme lui d'autre occupation, dans ses premières années, que de garder le troupeau de son père ; mais comme lui il est prévenu, dès cet âge tendre, et au milieu de ces humbles soins, des plus abondantes bénédictions du Ciel. La vue des campagnes, où il passe ses journées entières loin du commerce des hommes, élève ses pensées vers le Créateur ; le désert devient pour lui un temple, la prière remplit tous ses instans ; et dans ces faibles commencemens de la vie, où les autres hommes sont encore incapables de réflexion, un jeune pâtre est déjà familiarisé avec la contemplation divine. Une piété si rare, la pureté sans tache de ses mœurs, la solidité et la pénétration de son esprit, la candeur de son âme, une tendresse pour les

pauvres, qui allait jusqu'à partager avec eux ce qui suffisait à peine à ses propres besoins, un amour ardent pour la maison du Seigneur, et un zèle prématuré pour sa gloire, décelèrent les vues secrètes de la Providence sur lui, et firent entrevoir, sous les haillons du berger, le futur pasteur de l'Eglise. Admis au nombre des clercs, il apprit les élémens des saintes lettres, et fut ensuite envoyé dans la capitale du Languedoc, pour y faire, sous d'habiles maîtres, un cours complet d'études ecclésiastiques. Je dois, mes Frères, féliciter cette ville, célèbre d'ailleurs à plus d'un titre, de ce qu'elle fut alors l'école où se forma plus d'un saint; elle eut l'honneur de compter presque en même temps parmi ses élèves, Vincent de Paul et François Régis, ces deux hommes apostoliques dont la mémoire ne périra jamais, et que j'aime à contempler ici, un moment, à l'entrée de leur carrière, dont l'un sera dans l'âge mûr le fondateur et le chef d'une société nombreuse et florissante d'ouvriers évangéliques, et l'autre, dès sa première jeunesse, devient un des plus dignes membres d'une société déjà renommée pour de vastes conquêtes faites à l'Evangile. L'un, ne mettant aucunes bornes à sa noble ambition de gagner des âmes à Jésus-Christ, ne cessera de parcourir, avec ses coopérateurs, toute la France, et les enverra porter le flambeau de la foi jusqu'aux extrémités de la terre; l'autre, travaillant toujours seul, et obligé de renfermer dans des limites plus étroites les entreprises de son zèle, se contentera du titre d'Apôtre des Cévennes, et bravera tous les périls, subira tous les genres de privations et de souffrances, pour arracher à l'hérésie les sauvages habitans de ces montagnes. L'un parviendra à l'extrême vieillesse, soutenant jusqu'à la fin le poids de ses immenses travaux, et mourra paisiblement au milieu de ses prêtres qui le chérissent, et des malheureux dont il est le père, parmi les témoignages de douleur et de respect de la cour et de la ville; l'autre, gravissant, au cœur de l'hiver, sur des cimes

couvertes de neiges, et se traînant sur les bords des précipices pour chercher la brebis égarée, succombera dans la force de l'âge à d'incroyables fatigues. et expirera sur la paille, dans une pauvre cabane, délaissée en apparence de tout l'univers. Illustres rivaux! admirables saints! ils furent égaux en charité, en humilité, en dévouement; ils se consumèrent tous deux pour le salut de leurs frères, celui-là par un sacrifice plus lent, celui-ci par une plus prompte mort; tous deux sont la gloire de l'Eglise leur mère, de la France leur patrie, et de la ville qui fut en quelque sorte leur berceau: mais Vincent l'emporta par l'étendue des services, par la grandeur et la variété des œuvres, par les monumens immortels qu'il a laissés.

Reprenons la suite de sa vie, et ne nous arrêtons plus. Elevé au sacerdoce, il était déjà consommé en science et en vertu; il brûlait, nouveau Moïse, du désir de sauver son peuple, et de voler au secours de tant d'âmes qui périssaient. Va-t-il donc commencer dès lors son glorieux apostolat? Non. Il faudra auparavant qu'il apprenne tout ce qu'il doit souffrir pour le nom de Jésus-Christ; il faudra qu'il puisse parler, comme saint Paul, des dangers qu'il aura courus sur les mers, des violences et des outrages qu'il aura essuyés, de ses blessures, de sa captivité, de ses chaînes. Voyez-vous cette frêle barque, sur laquelle il vient de se confier aux flots? à peine est elle sortie du port, que des pirates africains fondent sur elle comme sur une proie; le saint prêtre est atteint d'une flèche, et son sang coule. Bientôt chargé de fers, il est conduit chez les cruels ennemis du nom de chrétien, et vendu comme esclave dans la barbare Tunis. Un impie renégat achète Vincent de Paul, le condamne aux plus durs, aux plus vils travaux, et l'accable d'indignes traitemens: mais, ô prodige! la patience héroïque du serviteur de Dieu, son inaltérable douceur, je ne sais quoi d'angélique qui respire dans ses regards et dans tous ses traits,

les soupirs ardens qu'on lui voit pousser vers le ciel, l'accent religieux et tendre avec lequel il chante les louanges du Seigneur, et répète, dans son triste exil, le cantique des enfans d'Israël exilés sur les fleuves de Babylone, touchent enfin le cœur de son impitoyable tyran; le remords entre dans l'âme de l'apostat; il déplore les vœux de son baptême violés, la religion du vrai Dieu trahie, une tête chrétienne souillée par le turban, le maître, en un mot, devient la conquête de son esclave. Vincent de Paul, heureux vainqueur, courageux fugitif, devenu le guide et le libérateur de celui qui l'avait si cruellement opprimé, l'encourage à se jeter avec lui dans un léger esquif pour fuir une terre maudite, emmène ainsi la captivité captive, et, à travers mille périls, va, jusque dans Rome, rendre à la sainte Eglise un transfuge ramené dans son sein pour toujours.

Ce fut là la première victoire de notre Apôtre, et comme son début dans une carrière qu'il va parcourir désormais à pas de géant. Comment le suivre dans une course si rapide? comment tout raconter? que nous reste-t-il, que de choisir, entre tant de merveilles, les plus étonnantes, et d'omettre, dans l'éloge d'un homme si extraordinaire, une foule de traits mémorables, dont un seul pourrait suffire à la gloire d'un autre que lui? Mais quelque pressés que nous soyons par l'abondance des faits, il en est un que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'il offre une leçon très-utile, et qu'il aura, comme on va le voir, les suites les plus importantes. Ecoutez, ô directeurs des âmes! et vous chrétiens, qui fréquentez peut-être, sans assez de précautions et sans une juste crainte, des sacremens salutaires, mais redoutables: donnez à ce récit toute votre attention.

Quelques années après son retour en France, Vincent, déjà renommé pour une multitude de conversions opérées par son ministère, et pour son zèle infatigable à évangéliser les riches et les pauvres, est appelé auprès d'un cultivateur mourant, qui avait té-

moigné le désir d'expirer entre ses bras, et qui jouissait d'une grande réputation de vertu. Il y court: mais, ô surprise! le Saint que l'esprit de Dieu éclaire, s'aperçoit bientôt que cet infortuné n'a jamais fait de confession entière; que, cédant à une faiblesse trop commune, il a toujours déguisé ses fautes les plus humiliantes, et qu'il est au moment d'aller porter aux pieds du souverain Juge les sacrilèges de toute une vie. Ses entrailles s'émeuvent, il frémit à la pensée d'un si grand péril; ses prières et ses larmes arrêtent la mort prête à frapper, et obtiennent au coupable la grâce de réparer enfin tant de profanations, par un humble et sincère aveu, qu'il dépose avec joie dans le sein du charitable ministre, et après lequel il rend le dernier soupir, en bénissant les miséricordes du Seigneur, et publiant à haute voix ses anciens crimes et son présent bonheur.

Cet exemple fit une si profonde impression sur le cœur de l'homme de Dieu, que, dès lors transformé en un autre Jean-Baptiste, il ne songe plus qu'à prêcher en tous lieux le baptême de pénitence. S'associant quelques prêtres zélés, il parcourt les bourgs et les campagnes, exhortant les pécheurs à fléchir la justice divine, à rentrer dans le fond de leurs consciences, à repasser leurs années d'égarement dans l'amertume de leur âme, et à découvrir leurs plaies les plus secrètes au médecin qui doit les guérir. O efficace de la parole des saints! partout où il fait entendre sa voix, les cœurs se brisent, l'air retentit de gémissemens et de sanglots, les larmes du repentir coulent en abondance, les peuples entiers viennent se jeter à ses pieds, en se frappant la poitrine, et confessant toutes leurs iniquités. Ce ne sont que conversions éclatantes, qu'inimitiés éteintes, qu'injustices réparées, que séditions ramenées au devoir, qu'hérétiques réconciliés avec l'Eglise; c'est l'ordre succédant à l'anarchie, la piété rétablissant l'empire de la paix et rendant à l'humanité ses droits; toutes les vertus prenant la place de tous les excès et de tous

les vices. C'est ici l'origine de ces missions fameuses, auxquelles la France entière dut alors sa régénération. De la Picardie et de la Bresse, où elles commencèrent, elles s'étendirent rapidement et avec d'incroyables fruits dans les autres provinces, jusqu'à ce qu'enfin le saint homme, consolidant son œuvre, fonda dans Paris sa congrégation de Prêtres missionnaires, société précieuse à l'état et à la religion, qui, honorée de la protection de nos rois et de l'approbation des souverains pontifes, eut bientôt des établissemens dans toutes les parties du royaume et dans les pays étrangers; vaste corps dont il remua tous les ressorts pendant sa vie, qu'il continua d'animer de son esprit après la mort, et à l'aide duquel se multipliant, pour ainsi dire, il put exercer en cent lieux à la fois l'influence de son génie bienfaisant, et donner une direction nouvelle, et comme une impulsion décisive à son siècle. Tout s'ébranle, tout est entraîné, rien ne résiste: ce ne sont plus seulement les hameaux et les bourgades, ce sont les plus grandes villes, c'est Saint-Germain, c'est la Cour, qui retentissent des exhortations simples et pressantes, des instructions familières et pathétiques de Vincent et de ses compagnons. Le jeune Roi et la Reine régente, les princes et les courtisans suspendent, pour les écouter, les affaires et les plaisirs. L'émulation de réforme est universelle; le retour à la piété, unanime; l'ardeur pour les bonnes œuvres, égale dans toutes les classes. Les armées ne sont pas moins dociles que les citoyens à la voix des nouveaux apôtres, qui savent habiter sous la tente avec le soldat, suivent les marches et les campemens, et, comme les Lévités d'autrefois, portent l'arche sainte au milieu des vaillans d'Israël. On voit, à la veille des combats, les guerriers attentifs se presser autour d'eux, s'attendrir noblement au souvenir de leurs fautes et à la pensée des jugemens de Dieu, fléchir le genou pour recevoir le pardon du Ciel, et aller ensuite étonner l'ennemi par une intrépidité plus qu'hu-

maine. Que dis-je? non-seulement la licence est bannie des camps, mais le repentir et la vertu pénètrent avec ces anges de paix jusque dans les prisons et les plus noirs cachots, et montent à leur suite sur les galères. Ces lieux d'horreur deviennent le plus glorieux théâtre de leur zèle: des cœurs fermés à l'humanité s'ouvrent à la religion; des monstres feroches sont changés en agneaux, des forçats sont des pénitens. Il semble que le démon soit chassé de son propre empire, où, à la place des blasphèmes et des cris de rage, on n'entend plus que de pieux cantiques et des paroles de bénédiction. Qu'ajouterai-je après cela? Tous les âges, toutes les conditions, tous les sexes participèrent au bienfait de ces prédications puissantes, que des hommes insatiables de travaux multipliaient d'une extrémité du royaume à l'autre, sans se lasser jamais. La France changea de face: les mœurs s'épurèrent et s'adoucirent, les passions se calmèrent, l'esprit de secte s'affaiblit, les factions et les partis peu à peu s'éteignirent, et d'humbles missionnaires, conduits par Vincent de Paul, préparent à leur patrie, après tant de dissensions et de malheurs, ce règne paisible et glorieux de Louis XIV, le plus bel ornement de notre histoire.

Qu'on vienne nous dire maintenant, si on l'ose, que la religion et ses ministres sont inutiles à la société, et qu'on doit les compter plutôt au nombre des charges que des ressources de l'état. O mille fois heureuse la nation à laquelle Dieu daigne, dans sa miséricorde, envoyer de bons prêtres! ils seront les régénérateurs de la morale publique, les modèles de toutes les vertus, les instrumens de tout bien, et comme le ferment salutaire qui sanctifiera toute la masse d'un peuple. Eh! quels autres que les ambassadeurs du Ciel pourraient pacifier la terre, guérir les cœurs ulcérés, éteindre les haines, rendre une conscience à l'impie, et la probité à l'homme injuste; faire rentrer dans ses limites le torrent débordé des passions et des vices? Aussi, quand le Seigneur irrité

veut exercer enfin contre une génération corrompue ses grandes vengeances, il lui ôte ses prêtres, ou lui en donne qui lui ressemblent, qui soient les complices ou les témoins indifférens de ses crimes. C'est alors qu'il ne reste plus qu'à pleurer inconsolablement sur des maux sans remède.

Personne ne sentit mieux cette vérité que notre Saint. Aussi aurait-il compté pour peu d'avoir ranimé la foi des peuples, s'il n'eût en même temps ressuscité dans l'ordre sacerdotal l'esprit de sa sublime vocation. Mais quelles difficultés n'offrait pas ce dessein, au milieu des désordres causés par les guerres civiles, des épaisses ténèbres répandues par l'hérésie, des coups funestes portés de toutes parts à la discipline ecclésiastique ! Il le faut avouer, la plaie du sanctuaire était profonde alors. Il entreprit néanmoins de la guérir; et, chose admirable! tandis que la réforme du seul clergé d'Italie suffit à la gloire de saint Charles Borromée, prince de l'Eglise romaine, et neveu d'un grand pape, saint Vincent de Paul, simple prêtre et fils d'un laboureur, réforma le clergé de France et celui d'autres contrées; et ce ne fut pas là son plus grand ouvrage, ce ne fut qu'un de ses titres à l'admiration et à la reconnaissance des hommes. L'éducation des clercs avait été, jusqu'à lui, tellement négligée, qu'il n'existait pas encore, dans le royaume, de maisons destinées à les réunir sous les yeux de maîtres expérimentés, pour y être façonnés au joug des bonnes règles, et y faire l'apprentissage du plus saint des états. Ce fut lui qui nous donna les séminaires, ces berceaux de la piété cléricale, ces écoles de la science sacrée, que nous chérissons aujourd'hui comme la dernière espérance de la religion, comme l'unique moyen de perpétuer utilement le sacerdoce. Il établit encore pour les jeunes aspirans au sacrement de l'ordre, de pieuses retraites, dans lesquelles il les préparait, par une suite de fervens exercices, à recevoir, avec l'imposition des mains, la plénitude de l'esprit de Dieu : exerci-

ces dont la sagesse frappa tellement les premiers pasteurs et les souverains pontifes, qu'ils les adoptèrent et y assujettirent tous ceux qui voulurent entrer dans les rangs de la milice sainte. A ces premiers moyens si puissans, il ajouta dans la suite ces pieuses conférences dont la renommée publia le succès et les fruits dans toute l'Europe. On voyait accourir chaque semaine à ces religieuses assemblées, avec la fleur de la jeunesse ecclésiastique, des hommes blanchis dans le ministère, des pasteurs vénérés, d'illustres prélats, et enfin les plus beaux génies et les plus éclatantes lumières de l'Eglise de France. Le grand Bossuet, qui fut du nombre, attestait dans sa vieillesse, écrivant au pape Clément XI, que lorsque, réunis autour de Vincent de Paul, ils l'entendaient discourir sur les devoirs et les vertus du sacerdoce chrétien, tous croyaient entendre Dieu même leur parler par sa bouche : *Tunc impleri sentiebamus apostolicum illud, si quis loquitur tanquam sermones Dei.* Là on puisait le zèle ardent de la sainte doctrine, l'attachement aux règles et aux maximes de l'Eglise, la piété sincère, le dévouement sans bornes aux travaux et aux peines du ministère pastoral. Là on se remplissait de l'esprit des Jérôme, des Ambroise, des Augustin, ou plutôt de celui des apôtres eux-mêmes, dont Vincent était l'image vivante et le digne interprète. Dans ces entretiens, l'éloquence de la chaire s'épura : on y apprit à laisser les frivoles ornemens pour les beautés solides, à mépriser l'art des rhéteurs pour s'attacher à la simplicité évangélique; et la prédication y prit cette forme auguste, ce caractère grave, touchant, persuasif, qu'on admira bientôt après dans les immortels discours des Bossuet, des Fénelon, des Massillon, des Bourdaloue. Le saint homme devint ainsi comme le père d'une génération nouvelle de prêtres fervens et accomplis, qui allèrent partout allumer le feu que Jésus-Christ est venu porter sur la terre. Il sortit de son école une foule d'orateurs sacrés, de directeurs des cons-

ciences, de pasteurs des paroisses, de savans, de docteurs, et enfin d'évêques, qui tous ensemble renouvelèrent et l'ordre épiscopal et tout le corps du clergé. On n'élevait plus aux dignités du sanctuaire que ceux qui avaient été formés par ses mains; et lorsque dans la suite, appelé par la confiance éclairée de la Reine régente à son conseil de conscience, il fut chargé de veiller aux intérêts de la religion et à la juste distribution des emplois ecclésiastiques dans tout le royaume, il ne fit, par son intégrité, sa sagesse et son inébranlable fermeté, qu'achever son propre ouvrage, en ôtant à la cupidité et à l'ambition toute espérance de parvenir, tirant le vrai mérite de l'obscurité où il se cachait, pour le placer sur le chandelier de l'Eglise, et remplissant par de si dignes choix les sièges et les prélatures, qu'au témoignage des plus illustres évêques du siècle suivant, le clergé de France lui fut redevable de toute la splendeur dont il brilla dans les beaux jours du règne de Louis-le-Grand. *Clero gallicano eum quo nunc etiam præfulget splendorem contulit* (1).

O Eglise gallicane si belle et si sainte, si féconde en grandes vertus et en grands talens! qui pourrait déplorer assez amèrement tes malheurs? où est maintenant ta gloire? toi qui répandis tant d'éclat sur la nation entière, et lui rendis tant de signalés services; qui donnas à nos rois leurs plus habiles ministres, et les plus fermes appuis de leur trône; à la France ses meilleurs écrivains, ses plus célèbres orateurs, tant de savans et de grands hommes presque en tout genre: toi qui, plus ancienne que la monarchie, civilisas les Francs encore barbares, et défrichas le sol encore inculte des Gaules; qui couvris cette terre long-temps heureuse de tant de magnifiques monumens; qui fus toujours si prodigue de tes trésors dans les besoins de l'état et dans ceux des pauvres: toi qui élevais l'enfance, qui instruisais la jeunesse et

(1) Lettres de Fléchier, évêque de Nîmes, au pape Clément XI.

l'âge mûr, qui consolais la vieillesse et l'infortune; toi qui faisais respecter les mœurs, plus nécessaires que les lois, et conservais le dépôt de la religion, cet antique et précieux héritage d'un peuple très-chrétien: comment as-tu mérité, par ces bienfaits, la haine de tes propres enfans? pourquoi t'ont-ils dépouillée, poursuivie le fer et le feu à la main, renversée dans la poussière et presque noyée dans ton sang? pourquoi, lorsque, hélas! tu semble à peine respirer encore, et que tu n'es plus que l'ombre de toi-même, leur fureur n'est-elle pas encore désarmée, et s'acharne-t-elle contre tes faibles restes, comme si rien ne la pouvait satisfaire que ton anéantissement total? Oh! que la postérité, plus équitable, condamnera sévèrement un jour tant d'injustice et d'ingratitude! oh! que frappée du vide immense que tu laisserais, en périssant, et dans la gloire nationale, et dans les institutions et les ressources de la patrie, elle déplorera amèrement l'aveugle fanatisme de ceux qui n'auraient pas eu horreur de te détruire! Mais, que dis-je? non; à Dieu ne plaise qu'il leur soit permis d'accomplir leur funeste dessein! Ah! puisses-tu sortir de tant de crises! puisses-tu renaître assez florissante encore, non pour exciter l'envie, mais pour attirer le respect de tout l'univers; assez puissante, non pour te venger, puisque rien n'est plus éloigné de tes vœux, mais pour répandre selon tes desirs de nouveaux bienfaits; assez ornée de science et de vertus pour que tes ennemis soient contraints de t'aimer, et qu'ils se punissent par leurs propres regrets du mal qu'ils t'ont voulu faire! Grand Dieu! suscitez au milieu de nous un autre Vincent de Paul, qui, arrachant encore une fois les épines de votre champ, y fasse germer une abondante moisson de pasteurs et de ministres selon votre cœur.

C'en est assez, mes Frères, je ne compléterai point le tableau que je devais vous présenter dans cette première partie; je ne montrerai pas la réforme ec-

clésiastique s'étendant, par les soins de ce saint homme, en Italie, en Savoie, en Espagne; je ne dirai pas les merveilles qu'opérèrent ses missions, et dans diverses contrées catholiques de l'Europe, et dans celles où l'hérésie domine, et jusque chez les peuples infidèles d'Afrique, où quelques-uns de ses prêtres subirent un glorieux martyre; je ne parlerai ni de la fureur des duels réprimée, ni de la licence des théâtres contenue dans des bornes plus étroites, ni des nouveautés dangereuses en matière de doctrines combattues, ni de l'autorité des jugemens du Saint-Siège maintenue contre leurs adversaires, ni de cent autres effets d'un zèle à qui rien n'échappait, et que nul obstacle ne pouvait arrêter; enfin je ne représenterai pas l'auteur de tant de biens, faisant plus encore par ses exemples que par ses travaux, triomphant du vice et de l'erreur, plus que par le charme de sa douceur et par l'ascendant de ses vertus, que par tous les autres moyens: digne ami de François de Sales, avec qui il pensait qu'on ne change les cœurs qu'en les gagnant par l'amour, et qu'on n'éclaire les esprits qu'en y faisant entrer la douce lumière de la persuasion.

Voilà donc ce que fit Vincent de Paul pour rendre les hommes meilleurs, pour la réformation efficace de leurs mœurs; il est temps de voir ce qu'il fit pour les rendre plus heureux par le soulagement non moins efficace de leurs maux. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Je viens de fournir une longue carrière: celle qui me reste à parcourir m'épouvante. Je vais parler des œuvres de miséricorde de Vincent de Paul. C'est ici que je me vois comme lancé sur une mer sans fond et sans rive. Que puis-je faire, que de tendre la voile et de supplier le Seigneur qu'il daigne diriger lui-même ma course, soutenir mes forces et mon courage, pendant que j'essaierai de traverser cet abîme de merveilles?

Sont-ce les libéralités d'un simple prêtre que je vais raconter? ou sont-ce les effets d'une magnificence royale que je vais décrire? ou bien est-ce la divine Providence elle-même que je vais montrer descendue sur la terre, et cachée sous les traits d'un mortel, comme pour observer de plus près les besoins de ses créatures, soulager tous leurs maux, et les étonner par le développement subit de toutes ses ressources, par l'effusion inattendue de toutes ses richesses: il n'y a point d'image trop grande, point de figure trop hardie, pour vous préparer au magnifique spectacle que j'ai maintenant à déployer devant vous. Mais les momens sont précieux, hâtons-nous.

Vincent avait un cœur sensible aux misères humaines; il avait le génie de la bienfaisance, et comme le divin instinct de la charité. Dans deux paroisses dont il avait été successivement le pasteur, il avait établi d'utiles associations, destinées à soulager les malades, à nourrir les pauvres, à secourir tous les infortunés. Le Ciel répandit des bénédictions si visibles sur ces premiers essais de son zèle, que les principales villes de France lui demandèrent des institutions semblables, que chaque bourg presque et chaque hameau voulut avoir la sienne formée et dirigée par le saint prêtre. Il allait ainsi, étendant ses bienfaits en tous lieux; et partout où il passait, la misère et la douleur semblaient disparaître à son approche. Les choses en étaient à ce point, et Vincent était regardé comme le chef universel de toutes les charitables entreprises, et, pour ainsi dire, comme l'agent avoué de la miséricorde de Dieu parmi les hommes, lorsque la Providence mit sous sa direction une veuve riche des dons de la fortune, mais qui ne les estimait que pour les répandre; née dans les rangs élevés de la société, mais plus humble par ses sentimens que distinguée par sa naissance; d'un esprit brillant et cultivé, mais qui ne voulait plus d'autre science que celle de Jésus crucifié; infirme

de corps, mais d'une force d'âme à qui tout était facile, et toujours prête à oublier ses souffrances pour voler au secours des malheureux; accablée souvent (ainsi le permettait le Seigneur) de tristesse et de peines intérieures, mais trouvant sa consolation et sa joie à essuyer les larmes des affligés. On me prévient, et l'on voit que c'est de Louise de Marillac, si célèbre sous le nom de Mlle Legras, que je veux parler. Quelle assistance cette femme généreuse va prêter à son saint directeur! Elle visite, dans dix diocèses, les innombrables établissemens de bienfaisance qu'il y a formés; elle anime, féconde tout par sa présence, double les moyens par son industrie et par ses largesses, embrase les cœurs les plus froids du feu qui la dévore: on s'aperçoit que l'âme de Vincent de Paul est passée en elle tout entière.

Qu'est-ce que ces deux grandes âmes réunies ne sont pas désormais en état d'entreprendre et d'exécuter? quelle institution va éclore, mes chers Auditeurs! Oh! que l'humanité entière se réjouisse: le Ciel va donner les Filles de la Charité à la terre! Cette société, que son nom et ses œuvres louent assez, mais que les hommes ne loueront jamais dignement, aura, comme tous les grands ouvrages de Dieu, de petits et faibles commencemens. L'illustré veuve, voulant se multiplier en quelque sorte pour le service des pauvres, reçoit d'abord dans sa maison un petit nombre d'élèves choisies, avec qui elle partage sa table, ses exercices, ses travaux, et qu'elle forme, sous la conduite de notre Saint, aux fonctions laborieuses du touchant ministère auquel elle s'est dévouée. Elle leur enseigne (ah! écoutez, mes Frères), elle leur enseigne les tendres soins qui charment les douleurs et l'ennui des malades, les douces insinuations qui consolent et instruisent les mourans, la sollicitude attentive qui devine les besoins, l'empressement qui prévient les desirs, le zèle qui triomphe des dégoûts, la patience que ne rebutent ni l'ingratitude ni les injustes murmures. Elle leur apprend

l'art utile de préparer de leurs mains les remèdes salutaires, de les appliquer avec discernement, de panser les blessures, de guérir les infirmités; l'art de bégayer avec l'enfance, pour lui donner des leçons proportionnées à sa faiblesse; celui d'inspirer la vertu au pauvre, en soulageant sa détresse, et de faire tout à la fois à l'âme et au corps une double aumône: école d'un genre nouveau, où la charité elle-même prépare des mères pour les orphelins, des institutrices pour l'enfance abandonnée, des médecins pour les malades dénués de secours, des ménagères, si je puis parler ainsi, pour l'indigence à qui tout manque, des consolatrices pour toutes les sortes de misères et d'afflictions. Les premières élèves répondirent aux soins de leur pieuse maîtresse, et comblèrent ses vœux; d'autres les suivirent; de jeunes personnes du sang le plus illustre vinrent en augmenter le nombre; enfin des vierges zélées accoururent en foule autour de la bienfaisante veuve, sollicitant l'honneur d'être admises parmi ses filles. Bientôt sa maison fut trop étroite pour les contenir; il fallut élargir les enceintes, il fallut chercher un établissement plus vaste: la fécondité est donnée aux institutions de Vincent de Paul. Croissez donc, ô famille bénie du Ciel, et chérie des hommes! croissez pour être la consolation de toute la terre, la ressource universelle des infortunés, et comme le contre-poids de tous les maux qui affligent la triste humanité. Croissez, petit troupeau: un jour viendra où vous serez répandu dans plus de trois cents établissemens, sur toute la surface du royaume; où vous vous étendrez hors de ses limites, jusque dans la Pologne qui n'oubliera jamais vos services. Et lorsque, dans la suite des temps, une affreuse révolution aura bouleversé l'univers, lorsque l'impiété triomphante aura détruit toutes les sociétés saintes que la religion a formées, dans son triomphe même, elle se reprochera comme un moment de délire celui où elle vous aura enveloppé dans la proscription commune; elle se hâtera

de redemander vos secours et vos bienfaits; et en vous rappelant auprès des malheureux qui sans vous périssaient, elle avouera, de la manière la plus authentique, que la charité seule est nécessaire au monde, et que la bienfaisance philosophique n'est qu'un mot pompeux et un magnifique mensonge. Voilà donc, ô filles de Vincent de Paul! quelle a été votre origine; voilà comme la main de Dieu vous a multipliées d'abord, et ensuite conservées au milieu des orages. C'est cette main qui conduit maintenant vos colonies au-delà de l'océan, et les établit dans un autre hémisphère; c'est elle aussi qui vous ouvre les portes de Genève, où vos sœurs sont entrées, où je les ai vues naguère moi-même, portant avec honneur, dans la ville de Calvin, cet habit vénérable dont vous êtes revêtues, et, malgré de si anciens préjugés, s'y attirant, comme partout ailleurs, le respect dû à des anges mortels.

Vincent vit avec une joie inexprimable les heureux commencemens d'une institution qu'il chérit toujours entre toutes les autres, et dont l'esprit de Dieu lui faisait dès lors connaître les futurs services et les glorieuses destinées. Mais quelque rapides qu'en doivent être le développement et les progrès, ils ne le sont pas assez d'abord pour satisfaire l'impatience où il est de soulager tout ce qui souffre. Il sait que l'Hôtel-Dieu de Paris, vaste asile ouvert à toutes les infirmités et à toutes les misères humaines, ressemble moins à un hospice qu'à un tombeau; que les infortunés malades, dépourvus d'alimens et de secours, y respirent encore un air pestilentiel qui leur donne la mort: il ne peut voir de tels maux, et ne pas chercher les moyens de les adoucir; il parle, et à sa voix (remarquez, mes Frères, quel caractère de grandeur ont toutes ses entreprises), à sa voix, deux cents pieuses dames, parmi lesquelles on compte la chancelière de France, d'autres personnes du plus haut rang, des princesses même, et entre autres la duchesse de Mantoue, qui fut depuis reine de Polo-

gne, se réunissent autour de lui, prêtes à exécuter tous ses desseins, et, par son ordre, deviennent les servantes de cette prodigieuse multitude de malheureux entassés dans un lieu d'infection et d'horreur. Elles courent à leurs nouvelles fonctions. C'est peu de dire qu'elles s'approchent de ces cadavres animés; que, ne s'épargnant aucun des soins les plus rebutans et les plus pénibles, elles réussissent à faire circuler au milieu d'eux un air plus pur; que, par le charme et la douceur de leurs entretiens, par les témoignages du plus tendre intérêt, elles relèvent les courages les plus abattus, et adoucissent les plus cruelles souffrances. Mais il faut dire qu'elles acquièrent à grands frais une maison voisine de ce séjour de douleurs, pour en faire l'entrepôt de tout ce qui manque à ces êtres délaissés; que là elles préparent chaque jour un double repas pour mille malades, et qu'elles vont ensuite, avec une grâce aussi touchante que le don même, distribuer de leurs propres mains, aux tristes objets de leur sollicitude, cette nourriture saine et proportionnée aux besoins de chacun d'eux. Elle est reçue comme un pain venu du ciel; les forces défaillantes se raniment, les mourans revivent, l'espérance et la joie entrent dans tous les cœurs. Quelle, pensez-vous, que dut être, dans ces momens, l'efficace des religieuses exhortations que ces femmes vraiment chrétiennes joignaient à de telles libéralités et à de tels soins? croyez-vous qu'il leur fût difficile de faire bénir une Providence dont elles représentaient si bien la bonté? Serez-vous étonnés d'apprendre que, dès la première année où elles se consacrèrent, sous la direction du Saint, à cet angélique ministère, sept cent soixante musulmans et hétérodoxes, que renfermait cet hospice, abjurèrent leurs erreurs, sans parler d'une multitude de pécheurs, qui donnèrent les signes les moins équivoques d'une sincère et solide conversion? Les voilà, mes Frères, les cruautés que la religion exerce auprès du lit des malades.

Ces généreuses bienfaitrices pouvaient avoir lieu de croire que, par une œuvre si utile et en même temps si dispendieuse et si pénible, elles satisfaisaient abondamment au devoir d'assister les membres souffrans de Jésus-Christ; mais elles sont entrées dans la carrière de la charité, sous la conduite d'un guide qui ne leur permettra pas aisément de s'arrêter après les premiers pas. Au temps dont nous parlons, on voyait un déplorable effet de la détresse des familles et de la dépravation des mœurs, un monstrueux abus qui depuis, hélas! est devenu bien plus commun, mais qui déjà ne l'était que trop alors. Une multitude d'infortunés enfans, nés au sein de la débauche ou de la misère, étaient, dès les premiers momens de leur existence, abandonnés par les auteurs de leurs jours. Des mères dénaturées, et sans doute encore plus malheureuses, refusaient leur sein aux fruits de leurs entrailles, et, sourdes à leurs gémissemens, les laissaient exposés, dans les lieux publics, à la commisération ou à la barbarie de quiconque les rencontrerait. Je n'ose dire à quels genres de mort on assure qu'étaient dévouées plusieurs de ces tendres victimes; il faut vous épargner des images qui font frémir la nature: mais, nus et affamés, la plupart périssaient presque aussitôt sans assistance, et le plus souvent sans baptême; ce qui échappait à une si triste destinée, était recueilli par ordre du magistrat, et porté chez une pauvre veuve qui, aidée de deux femmes mercenaires, était chargée seule de nourrir tant d'orphelins, et qui, manquant des moyens nécessaires, ne pouvait presque espérer que de prolonger un peu leur douloureuse vie, pour les laisser consumer plus lentement par la langueur et le besoin. Si, contre son attente, quelques-uns de ces déplorables nourrissons vivaient au-delà de la première enfance, ils étaient mis en vente, et on les achetait à des prix si bas, que vous auriez horreur d'entendre combien on les estimait au-dessous des plus vils animaux.

Ce n'est pas ainsi que les estimera Vincent de Paul. Voyez-le qui pénètre, avec les zélées coopératrices de ses bonnes œuvres, dans l'affreux réduit de la pauvre veuve. En y entrant, toutes reculent d'effroi à la vue de cette foule d'enfans pâles, exténués, mourans, qui demandent par leurs cris le lait que leur refusa le sein maternel, et dont une charité indigente leur accorde à peine quelques gouttes. Bientôt émues de la plus tendre compassion, elles adoptent une partie de ces malheureux orphelins, puis un plus grand nombre. Enfin, toujours plus vivement pressées par les prières et les exhortations du saint prêtre, elles embrassent dans leur sollicitude tous ces êtres faibles et abandonnés, et entreprennent de leur servir de mères: elles les réunissent dans un logement spacieux, les nourrissent d'un lait pur et abondant, et se chargent généreusement de tout le soin de leur éducation. En est-ce assez? tant d'infortunées victimes sont-elles sauvées? et n'y a-t-il plus à trembler pour leur sort? Hélas! le nombre s'en accroît tellement; les frais, qui déjà s'élèvent à quarante mille francs par année (somme énorme dans ce temps-là), s'augmentent encore si rapidement de jour en jour; tant d'autres besoins se présentent, tant de calamités et de contre-temps surviennent, que le courage des nouvelles mères succombe, et que toutes ensemble viennent, en pleurant, déclarer à Vincent de Paul que les ressources sont épuisées, qu'il est impossible de soutenir plus long-temps une entreprise qui les accable. Que fera-t-il? Ah! mes Frères, admirez la force de cette âme, qu'aucun obstacle n'étonne; admirez aussi une fois l'éloquence de la charité et ses irrésistibles effets. Il convoque une assemblée générale de toutes celles qui ont pris part à cette œuvre touchante; leur fait prendre place d'un côté, fait porter de l'autre tous ces pauvres enfans qu'elles ont retirés des bras de la mort et nourris jusqu'à ce moment; et se plaçant lui-même dans l'intervalle qui les sépare, il prononce

ces paroles que je répèterai dans toute leur simplicité, et qui en paraîtront plus belles à quiconque est capable de sentir.

« Or sus, dit-il, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfans; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées: voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir aujourd'hui leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Si vous continuez d'en prendre un charitable soin, ils vivront; si vous les abandonnez, vous savez bien qu'ils ne peuvent que mourir. Je vais prendre les voix et les suffrages; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. »

Est-il quelqu'un, mes Frères, qui ait besoin qu'on lui dise que l'unique réponse à ce discours furent des sanglots et des larmes, et la résolution unanime de continuer, à quelque prix que ce pût être, ce qui avait été si dignement commencé? O l'heureux triomphe! Toutes les générations de malheureux enfans exposés depuis lors jusqu'au temps où nous sommes, dans un espace de près de deux siècles, et toutes celles qui suivront, furent sauvées ensemble ce jour-là. Que de millions d'innocentes victimes arrachées en un moment, et par un seul homme, à une perte inévitable! Ainsi l'établissement se maintint, s'accrut, et s'étendit au loin; les dépenses en furent portées bientôt après, dans la seule ville de Paris, à plus de cinquante mille écus par année. La reine-mère, et ensuite Louis XIV son fils, tributaires l'un et l'autre de la charité de l'homme de Dieu, y contribuèrent libéralement. De beaux et vastes édifices furent construits, pour recevoir ces nombreuses troupes d'orphelins devenus comme les enfans de l'état: le soin en fut confié partout aux filles de Vincent de Paul. De là (pour nommer simplement ce qui est trop grand par soi-même pour que le nom

s'en soit avili, en devenant vulgaire), de là ces hôpitaux d'*Enfans trouvés*, qui frappent les regards dans toutes nos villes: monumens plus glorieux à la mémoire de notre Saint, que ne le sont à celle des rois et des conquérans les palais d'or et de marbre auxquels ils ont fastueusement attaché leurs noms.

Après avoir consommé ce grand ouvrage, son zèle bienfaisant se reposera-t-il, ou du moins se donnera-t-il enfin des bornes? Ah! plutôt, semblable à un fleuve dont les eaux se grossissent sans cesse à mesure qu'il avance dans son cours, et qui, après avoir renversé les digues qu'on lui oppose, s'élève au-dessus de ses rives et se répand au loin dans les campagnes, la charité de Vincent de Paul ne se contient plus dans aucunes limites; elle se déborde, pour ainsi dire, et inonde de ses bienfaits toute la terre.

Dois-je décrire les fléaux qui fondirent en ce temps sur la Lorraine et le duché de Bar? Mais qui ne les connaît pas? Les armées de cinq nations différentes se disputaient ces malheureuses contrées, et les ravageaient à l'envi. Tout était en proie à une soldatesque furieuse et ivre de carnage; il n'y eut pas un champ où l'on ne portât le fer et la flamme; pas une maison qui ne fût pillée ou réduite en cendres; pas une famille qui ne fût ruinée; pas un homme qui ne manquât de pain; jamais peut-être on ne vit d'exemple d'une telle désolation. Aux horreurs de la guerre et de la famine, se joignit une effroyable contagion: des milliers de malades, sans asile et sans ressource, étendus, entassés dans les rues et sur les chemins, étaient souvent dévorés par les bêtes carnassières; et, ce qui est bien plus horrible à dire, mais, hélas! trop constaté par l'histoire, des hommes furent dévorés par leurs semblables.

Le bruit de ces affreux malheurs se répand dans Paris, et parvient aux oreilles de Vincent; son cœur en est déchiré: mais que pourra-t-il, lorsque toutes les personnes associées à ses généreux desseins

viennent de faire leur dernier effort, et d'avouer l'épuisement de leurs moyens; lorsque la France entière appauvrie, accablée, après tant de guerres, du fardeau des charges publiques, craint d'éprouver à son tour la disette? Que pourra-t-il? Mais oubliez-vous que la prière des saints est toute-puissante? que celui qu'ils invoquent et qui aime à les exaucer, est le même qui change la poussière en or dans le sein de la terre, et qui produit chaque année les moissons? Que pourra-t-il? Mais ne voyez-vous pas que Dieu, qui l'a établi d'une manière toute spéciale le ministre de sa charité et le dispensateur de ses dons ici-bas, lui a donné autorité sur tous les cœurs, droit et action, pour ainsi dire, sur toutes les fortunes: de sorte qu'il est impossible de lui rien refuser de ce qu'il demande en sa qualité de pourvoyeur et d'économe des pauvres; qu'à sa voix, ceux qui ont fait les derniers sacrifices, en feront encore; que, si cela ne suffit pas, les plus riches seigneurs de la cour se joindront aux charitables dames, pour ouvrir de nouvelles sources à ses largesses; que la reine, quand il en sera temps, démeublera son palais, et livrera ses diamans les plus précieux; que le roi lui-même et ses ministres paieront les tributs qu'il leur imposera; en un mot, que tout est à l'homme de Dieu, et qu'il a reçu comme le haut domaine sur tous les biens de ce monde? Que pourra-t-il? Mais songez-vous que déjà ses congrégations se sont multipliées; qu'il commande à des armées presque innombrables de prêtres, de frères, de saintes filles, tous prêts à s'immoler pour les malheureux, au moindre signal; qui seront, quand il le voudra, autant de médecins, de nourriciers, de serviteurs et de servantes de tout ce qui souffre; qui voleront au milieu des villes et des campagnes où règne la contagion, et y trouveront la mort avec joie? Que pourra-t-il? Mais voyez toutes ses maisons se transformer tout-à-coup en laboratoires et en vastes magasins, et devenir, pour ces peuples, ce que furent les greniers

de Joseph pour l'Égypte; voyez-le sacrifier sans ménagement et les siens et lui-même aux nécessités publiques; réduire, de retranchemens en retranchemens, ses communautés à vivre d'un pain noir et grossier, convertir en aumônes tout ce qui était destiné à leur subsistance, ne réservant pas même, dans les circonstances urgentes, de quoi fournir au repas du jour présent, et livrant tout à la Providence qui ne lui manqua jamais. Que pourra-t-il donc, mes Frères? Ce que ne pourrait aucun souverain: nourrir la population entière de ces pays désolés; lutter contre les fléaux réunis de la guerre, de la contagion, de la famine, et les vaincre; pourvoir, pendant vingt années consécutives, à tous les besoins de vingt-cinq villes, et d'un nombre décuple de bourgs et de villages; faire distribuer journellement, à quatre-vingts lieues de sa résidence, des vivres, des remèdes et des vêtemens, à tout un peuple nu, malade et affamé; être, en un mot, aux habitans de deux vastes duchés, ce que la Providence est à l'univers. Si on me soupçonne d'exagérer, qu'on lise les actes authentiques et les délibérations des conseils, échevins, maires des villes de Metz, Nancy, Pont-à-Mousson et autres, dans lesquelles on lui décerne de solennelles actions de grâces, pour avoir conservé la vie à des millions d'hommes.

C'est ici que le discours, loin de se ralentir, doit se précipiter comme un torrent, pour parcourir du moins avec rapidité ce qu'il n'est plus possible de raconter avec détail. Ainsi, que des calamités toutes semblables à celles que nous venons de dépeindre, fondent bientôt après sur les provinces de Picardie et de Champagne, les mêmes prodiges se renouveleront: Vincent y nourrira quarante villes et deux cents bourgs ou bourgades, sans rien retrancher des secours qu'il envoie dans la Lorraine et le Barrois, sans interrompre aucune de ses innombrables entreprises, mais continuant au contraire d'en former toujours de nouvelles. Que, dans le même temps, nom-

bre de familles réduites au désespoir, et des communautés religieuses tout entières, fuyant ces pays ravagés, viennent chercher un asile dans Paris; qu'il s'y joigne une foule de réfugiés accourus des diverses contrées de l'Europe, et en particulier d'Angleterre, d'où les chasse la persécution de Cromwell: Vincent les accueillera tous, fournira abondamment à tous les besoins; et, non-seulement il ne souffrira pas que le nécessaire manque à personne, mais il voudra que chacun soit traité selon son rang et d'après les distinctions auxquelles il peut prétendre; de sorte que, quand de nos jours une grande et généreuse nation s'est couverte de gloire aux yeux de tous les peuples, par ses libéralités envers les Français que nos orages avaient jetés sur ses bords, elle n'a fait, par ce noble procédé, qu'acquitter la dette contractée, deux siècles auparavant, envers un prêtre français, par ces autres émigrés que les révolutions de la Grande-Bretagne avaient forcés à s'éloigner de leur patrie. Poursuivons.

Que plus tard, Paris assiégé soit réduit aux abois, Vincent distribuera chaque jour des subsistances à quinze mille pauvres; que par suite des mêmes évènements la disette se fasse sentir dans les villes et les campagnes qui entourent cette immense capitale, ce sont les chariots de Vincent qui, chargés de provisions de tout genre, et circulant nuit et jour dans toute la contrée, porteront l'abondance à dix lieues à la ronde; qu'un effroyable débordement de la Seine couvre presque le village de Genevilliers; que les habitans, emprisonnés par les eaux dans leurs maisons, soient exposés à y mourir de besoin; que personne n'ose approcher pour les secourir, tant on est effrayé du déluge qui les environne, Vincent et ses missionnaires, plus hardis, iront sur de frêles barques leur porter journellement des consolations et des vivres, et les sauveront ainsi du désespoir et de la mort.

Que serait-ce, si j'ajoutais que ses secours allaient

chercher jusqu'en Irlande et en Ecosse les catholiques persécutés pour la foi; jusque sur le mont Liban, les Chrétiens maronites opprimés par les Turcs; que ses prêtres couraient en Pologne, à Gênes, à Tunis, à Alger, prodiguer leurs soins et leurs vies dans tous les lieux où la peste et d'autres fléaux exerçaient leurs ravages?

Que serait-ce si je comptais les hôpitaux qu'il fonda pour tous les âges et pour toutes les infirmités humaines? si je parlais du bel et touchant hospice, dans lequel il prépara un si doux et si paisible asile à la vieillesse délaissée? si je décrivais le magnifique édifice qu'il fit construire pour les galériens malades, et qui est un des monumens de la ville de Marseille; si je le montrais résolvant, avec un plein succès, vers la fin de ses jours, le problème, insoluble pour tous les gouvernemens, de l'abolition de la mendicité, et prouvant ainsi que la religion peut, elle seule, ce qui sera toujours impossible à la puissance humaine, parce que celle-ci emploie le zèle mercenaire qui cherche à s'enrichir, et celle-là la charité généreuse qui aspire à se dépouiller?

Ne semble-t-il pas, à la vue de cet immense tableau de bienfaits, que Dieu se fût reposé, sur cet homme extraordinaire, de sa sollicitude universelle; qu'il lui eût confié sa propre puissance, et eût remis dans ses mains tous ses trésors, pour qu'il fût la ressource de tous les malheureux, et le sauveur des peuples prêts à périr?

Si quelque chose pouvait être plus admirable encore que tout cela, ce serait l'humilité profonde avec laquelle il exerça cette sorte de toute-puissance qu'il avait reçue pour le bien de l'humanité. Cet homme, objet d'une vénération peut-être sans exemple, dont les témoignages lui parvenaient journellement de toutes les parties du monde connu; cet homme, qu'un grand roi avait appelé auprès de son lit de mort pour sanctifier ses derniers momens; qu'une pieuse reine avait chargé de tous les intérêts

de la religion dans le royaume; que les évêques consultaient; qui réformait les monastères, régénérait le clergé, convertissait les peuples; qui avait fait d'innombrables établissemens avec une sagesse admirée de tout l'univers; qui gouvernait tant de sociétés si saintes, et portait le poids des plus grandes affaires, n'accepta jamais ni titre ni dignité, quelques instances qu'on lui pût faire, ou plutôt se montra jaloux d'un seul titre, dont il voulut être revêtu par lettres-patentes du roi: ce fut celui d'Aumônier-général des galères de France, c'est-à-dire de serviteur et de ministre de tous les forçats du royaume. Ce titre, il en remplit toute l'étendue: il ne cessait de visiter ces infortunés galériens devenus ses enfans les plus chers, de les exhorter, de les instruire, de leur prodiguer les consolations et les secours; il les embrassait avec tendresse, leur rendait les plus humbles services; et l'on assure qu'une fois il se mit à la place de l'un d'eux, lui donna ses habits, se couvrit de ses hailons, et, pour le sauver, se chargea de sa chaîne: excès prodigieux de charité qu'on a voulu regarder comme incroyable, qui le serait de la part de tout autre que Vincent de Paul, mais qui, de la sienne, n'a presque plus rien qui m'étonne.

Enfin ce grand homme, plein de jours et de mérites, consumé de travaux et d'austérités, meurt paisiblement, en regardant le ciel qui lui est ouvert, et bénissant ses prêtres et ses filles, comme Isaac et Jacob bénirent en expirant leur postérité.

Je ne dirai qu'un mot de ses obsèques, qui furent honorées de la présence d'un prince du sang royal, d'un nonce apostolique, d'un grand nombre de prélats, de seigneurs et des dames du plus haut rang, mais dont le principal ornement furent les veuves, les orphelins, les pauvres, qui suivirent en foule les restes mortels de celui que chacun d'eux pleurait comme un père.

Je ne parlerai point des miracles qui illustrèrent son tombeau, quelque nombreux et éclatans qu'ils

aient été, parce que le plus grand de tous les miracles est sa vie même.

Mais quel concert de louanges s'élève en un même moment de toutes les parties de la France! Chacun raconte les bienfaits qu'il a reçus, les merveilles dont il a été témoin, et mille traits de sublime vertu, cachés pendant sa vie, sont révélés par sa mort. Le roi, les conseils des villes, chacun des évêques, et l'assemblée entière du clergé adressent leurs supplications au souverain Pontife, et demandent unanimement que les honneurs du culte public soient décernés à ce grand serviteur de Dieu. L'Italie, l'Espagne, et les îles éloignées applaudissent à ce vœu, et joignent leur suffrage à celui des Français. Jamais ne fut mieux vérifiée cette parole du sage: Que l'Eglise entière publiera les mérites de l'homme de miséricorde; et jamais saint ne fut plus universellement honoré, que celui dont l'aumône fit la principale gloire: *Elcemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum* (1).

Mais de tous les honneurs qu'on lui peut rendre, celui qui touche le plus son âme sainte, c'est l'imitation de ses œuvres. Vous l'honorez dignement, vous qui, sous son invocation, et sous les auspices de la miséricordieuse Providence, formez une association semblable à celles qu'il institua lui-même, qui l'aiderent à opérer tant de prodiges. Vous l'honorez dignement, vous femmes chrétiennes, qui, marchant sur les traces des d'Alègre, des d'Aiguillon, des Bailleul, des Saintot, des Marillac, de tant d'autres dames illustres, qui secondèrent si bien ses vues bienfaisantes, allez visiter les pauvres dans leurs sombres réduits, les malades sur le grabat de la douleur, les prisonniers dans leurs fers, les affligés au milieu des tristes images de leur deuil, et versez, ou des bienfaits dans leur sein, ou du moins des consolations dans leurs âmes. Vous l'honorerez dignement, vous tous, mes frères, qui, pour aider cette pieuse société à remplir son touchant objet, pour augmenter les ri-

(1) Eccli. xxxi, 11.

chesses destinées au soulagement des malheureux, déposerez aujourd'hui vos dons dans le trésor de la miséricorde. Souffrez que je vous dise, en finissant, que peut-être en est-il, parmi ceux en faveur desquels on réclame vos secours, dont je pourrais dire ce que notre Saint disait tout à l'heure de ces infortunés enfans : « Que leur vie et leur mort sont en vos mains, qu'ils vivront si vous les assistez, mais qu'ils périront si votre compassion les abandonne. » Les effets vont montrer maintenant à quel point les exemples de notre Saint ont touché vos cœurs, et Dieu vous récompensera un jour à proportion des sacrifices que vous allez faire pour les membres souffrans de son Fils. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE VÊTURE,

SUR LE

DÉVOUEMENT RELIGIEUX;

PRÊCHÉ LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer. (*Matth. II, 2.*)

C'EST en ces termes que les Mages, venus des extrémités de l'Orient dans la Judée, exposent aujourd'hui le motif et l'objet du long et pénible voyage qu'ils ont entrepris. Nous avons vu briller disent-ils, dans les régions lointaines que nous habitons, l'étoile de celui que les prophètes ont annoncé, et que l'univers attendait depuis tant de siècles; rompant aussitôt les liens les plus chers, nous arrachant à nos familles et à notre patrie, nous sommes venus chercher le roi du ciel, caché parmi les hommes, pour mettre à ses pieds nos cœurs et nos trésors: *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.*

Ne tiendriez-vous pas un langage tout semblable, vous, ma chère Sœur, qui êtes l'objet de cette cérémonie sainte, et à qui doivent s'adresser nos dis-

chesses destinées au soulagement des malheureux, déposerez aujourd'hui vos dons dans le trésor de la miséricorde. Souffrez que je vous dise, en finissant, que peut-être en est-il, parmi ceux en faveur desquels on réclame vos secours, dont je pourrais dire ce que notre Saint disait tout à l'heure de ces infortunés enfans : « Que leur vie et leur mort sont en vos mains, qu'ils vivront si vous les assistez, mais qu'ils périront si votre compassion les abandonne. » Les effets vont montrer maintenant à quel point les exemples de notre Saint ont touché vos cœurs, et Dieu vous récompensera un jour à proportion des sacrifices que vous allez faire pour les membres souffrans de son Fils. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE VÊTURE,

SUR LE

DÉVOUEMENT RELIGIEUX;

PRÊCHÉ LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer. (*Matth. II, 2.*)

C'EST en ces termes que les Mages, venus des extrémités de l'Orient dans la Judée, exposent aujourd'hui le motif et l'objet du long et pénible voyage qu'ils ont entrepris. Nous avons vu briller disent-ils, dans les régions lointaines que nous habitons, l'étoile de celui que les prophètes ont annoncé, et que l'univers attendait depuis tant de siècles; rompant aussitôt les liens les plus chers, nous arrachant à nos familles et à notre patrie, nous sommes venus chercher le roi du ciel, caché parmi les hommes, pour mettre à ses pieds nos cœurs et nos trésors: *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.*

Ne tiendriez-vous pas un langage tout semblable, vous, ma chère Sœur, qui êtes l'objet de cette cérémonie sainte, et à qui doivent s'adresser nos dis-

cours, si l'on vous demandait pourquoi fuyant le monde, vous éloignant de vos amis et de vos proches, vous êtes entrée dans cette maison de retraite et de silence? pourquoi vous désirez y fixer votre demeure, y prendre, avec un nouvel habit, un nom nouveau, et devenir membre d'une famille à laquelle le sang et la nature ne vous avaient point unie? Ne répondriez-vous pas: Une lumière céleste a brillé à mes yeux, dans la région des ombres de la mort; j'ai reconnu l'étoile qui devait me conduire vers mon Dieu, j'ai tout quitté pour la suivre; et me voici dans la maison de celui que j'adore, que je veux uniquement aimer, prêt à lui sacrifier avec joie toutes choses, pourvu seulement qu'il daigne agréer l'hommage d'un cœur qui ne respire que pour lui: *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.*

Qui n'applaudirait, ma chère Sœur, à des sentiments si généreux? qui ne vous estimerait heureuse d'être appelée aujourd'hui avec les Mages, ces glorieuses prémices de la gentilité, et de pouvoir offrir vos présents avec les leurs au Sauveur qui vient de naître? Approchez avec confiance à leur suite, qu'ils soient tout ensemble vos protecteurs, vos guides et vos modèles; ils ont tracé la route à toutes les âmes religieuses, et leur exemple est le plus utile sujet qu'on puisse proposer en ce moment à vos méditations. J'y trouve tout ce qui fait la sainteté et le mérite du dévouement religieux: premièrement, la vocation surnaturelle, si bien marquée par l'apparition de l'étoile miraculeuse; secondement, la séparation du monde, dont nous voyons le modèle dans la promptitude avec laquelle ils s'arrachent à tout ce qui leur est cher selon la nature; troisièmement enfin, l'oblation de soi-même et de toutes choses à Dieu, figurée par les dons et les offrandes qu'ils déposent aux pieds de Jésus-Christ: *Apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera* (1). Ainsi, tout le sujet de cet entretien est renfermé dans ces trois mots:

(1) Matth. II, 11.

vocation, séparation, oblation, qui vont devenir pour vous, ma chère Sœur, une source abondante d'instructions, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la Reine des vierges.—*Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Considérons d'abord, dans l'exemple des Mages les caractères d'une véritable vocation. Premièrement, la vocation religieuse doit venir du ciel; aussi est-ce dans le ciel que ces sages de l'Orient aperçoivent l'étoile qui les avertit et les appelle. Ce n'est pas une de ces lueurs trompeuses, produites par les vapeurs grossières qui s'élèvent de la fange et du limon de la terre: ce n'est pas un de ces météores éclatants que des vapeurs plus subtiles forment quelquefois dans les airs, et qui n'éblouissent un moment les regards, que pour s'évanouir aussitôt. C'est un astre qui brille dans le firmament, et que la main de Dieu même y a placé pour les éclairer et les conduire: *Vidimus stellam ejus.* Une telle lumière ne les saurait tromper; toute autre ne leur inspirerait qu'une juste défiance. C'est ainsi que toute vocation humaine et terrestre à un état saint et parfait, est non-seulement suspecte, mais fautive et profane. Ces vocations, enfantées par la chair et le sang, pouvaient n'être point rares autrefois, lorsque le cloître et le sanctuaire renfermaient d'autres richesses que celle de la grâce, offraient d'autres honneurs et d'autres distinctions que celles de la vertu. Le monde, qui a toujours regardé comme sa proie tout ce qui peut tourner au profit de l'ambition ou de l'avarice, poussait alors ses sectateurs vers ces professions saintes, aussi fortement qu'il les en détourne aujourd'hui, qu'elles ne présentent presque aucun appât à la cupidité. Nous retirerons du moins ce fruit de nos pertes et de nos cruelles disgrâces, que les vocations désormais seront plus pures et plus légitimes. Assis sur les tristes ruines de notre antique grandeur, nous pour-

rons espérer du moins que l'hypocrisie et le sordide intérêt seront rarement tentés de nous disputer ces débris, et de venir partager nos humiliations et notre misère. Puissent, en effet, des passions si viles s'éloigner à jamais des asiles de la virginité, et surtout des degrés de l'autel ! Mais ce ne serait pas non plus se consacrer au Seigneur par des vœux assez nobles, que de chercher dans la religion les douceurs d'une vie tranquille, l'affranchissement des inquiétudes et des peines attachées aux engagements du siècle, les charmes d'un commerce innocent et paisible avec de vertueuses compagnes, un repos assuré pour les jours de sa vieillesse. Il faut des vœux plus élevées ; il faut que le trait qui perce le cœur parte d'en-haut ; qu'une lumière divine se répande dans l'esprit ; que, dissipant les nuages de nos préjugés et les ténèbres de nos erreurs, elle nous montre, comme dans un jour éclatant, le néant du monde et tout ce qui se passe avec lui, l'effrayante rapidité de ce torrent de la vie, qui s'écoule sans cesse, et qui bientôt ira s'abîmer dans le vaste sein de l'éternité. Il faut que l'âme, étonnée à la vue de cet avenir sans bornes qui se déploie devant elle, et qui peut commencer à toute heure, s'écrie avec un salutaire effroi : « Que me servirait de gagner l'univers, si je venais à me perdre moi-même pour toujours ? » Il faut que le dégoût des vains plaisirs et des biens périssables succède à l'estime et à l'amour insensé qu'on en avait conçu ; que tous les penchans et toutes les affections du cœur retiré des créatures se portent vers Dieu seul ; qu'on apprenne à aimer pour lui les privations et les sacrifices ; que, les yeux attachés sur la croix sanglante du Sauveur, on n'aspire plus qu'à se crucifier et à mourir avec lui. Telle est la vocation véritable et céleste, la plus précieuse peut-être des grâces que le Seigneur tienne, en réserve dans le trésor infini de ses miséricordes. Oh ! combien d'âmes ont dû leur salut à cette grâce seule, et sans elle auraient péri misérablement au milieu des dangers et des séductions du monde !

Pour mieux sentir le prix de cette faveur, considérons, en second lieu, que la vocation religieuse n'est pas une grâce générale et commune, mais une grâce singulière et spéciale, qui n'est accordée qu'à ceux qu'il plaît au Seigneur de discerner et de choisir. L'étoile qui apparaît aux Mages, n'est visible que pour eux seuls. Malgré son éclat, elle échappe aux regards et à l'attention des nombreux observateurs du ciel, qui remplissent l'Orient. Pour la découvrir, les yeux de la chair ne suffisent pas, l'étude et la science des astres n'est d'aucun secours ; il faut avoir reçu ces yeux éclairés du cœur, que Dieu donne à qui il veut, et sans lesquels on demeure aveugle au milieu de la lumière même : *Illuminatos oculos cordis* (1). Quel est le fondement de ses préférences divines ? pourquoi, mes chères Sœurs, avez-vous été l'objet du choix particulier de notre grand Dieu ? pourquoi accorde-t-il à quelques-uns ce qu'il refuse à une multitude d'autres ? C'est un secret qu'il s'est réservé à lui-même ; il est le maître de ses dons ; son Evangile ne nous apprend pas autre chose à cet égard, sinon que, de deux personnes qui se trouvent ensemble dans un même champ, ou qui travaillent à une même meule, l'une sera choisie, et l'autre laissée : *Una assumetur, et una relinquetur* (2). Voilà tout ce que nous savons de ce mystère, et tout ce que nous en pouvons dire. Mais aussi voilà ce que l'expérience confirme tous les jours. Deux Sœurs, deux amies ont été élevées sous le même toit : l'une éclairée d'une lumière secrète, ne peut estimer que les biens solides et éternels, l'autre ne peut se désabuser des vanités et des bagatelles qui amusent les enfans du siècle : les intérêts de la terre sont pour celle-ci ; ceux du ciel touchent uniquement celle-là : l'une est éprise des créatures ; l'autre ne connaît d'aimable que le créateur : l'une met son bonheur à resserrer et multiplier les liens qui l'attachent au monde ; l'autre ne songe qu'à

(1) Eph. 1, 18.

(2) Matth. xxiv, 41.

les rompre et à s'en dégager, comme un oiseau du filet de l'oiseleur, pour pouvoir prendre librement son essor vers son Dieu. D'où peut venir une si étonnante et si extrême différence? sinon, de ce que l'une suit la pente de la nature, et que l'autre est élevée par la grâce d'une vocation spéciale, au-dessus de tous les penchans naturels. Cette grâce, dont les effets sont si admirables, agit sous mille formes, et en mille manières diverses. Chez les uns, c'est comme un germe précieux, déposé dans leur sein dès la naissance, qui se développe avec les années, et produit son fruit en son temps. Chez d'autres, c'est un sentiment nouveau tardif, qui, s'introduisant dans l'âme à la suite des affections terrestres, les bannit peu à peu et attire tout à soi. Quelquefois c'est un trait soudain de lumière, qui, pénétrant en un clin d'œil toute la substance de l'âme, la ravit hors d'elle-même et la porte aux plus étonnantes, aux plus héroïques résolutions. Tel fut le transport qu'éprouva le jeune Antoine, lorsque, à la lecture d'une parole de l'Évangile, il distribua tous ses biens aux pauvres, et courut s'ensevelir dans le désert. Tantôt c'est une étincelle brûlante qui, tombant sur le cœur d'une Magdeleine ou d'un Augustin, y allume un grand incendie, une flamme dévorante, qui consume et les passions et les sentimens humains, et enfin tout l'homme devenu la victime et l'holocauste du divin amour. Tantôt c'est un coup de foudre qui abat et renverse le pécheur dans la voie même du crime, comme autrefois Saul sur le chemin de Damas, et d'un ennemi de Dieu; d'un vase d'ignominie et de colère, en fait à l'instant même un pénitent, un saint, un vase d'honneur et d'élection. Tantôt enfin, ma Sœur, c'est une voix intérieure et puissante, qui, appelant une personne trop éprise du monde, au moment peut-être où elle va se lier à lui par des nœuds que la mort seule pourrait rompre, lui fait entendre dans le fond du cœur ces douces et victorieuses paroles; Ecoute, ô ma fille! et considère l'échange que

je te viens proposer : *Audi, filia, et vide* : si tu oublies ton peuple et la maison de ton père, si tu renonces à un établissement terrestre et à un époux mortel : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui*; le roi du ciel qui te parle te donnera lui-même son cœur et t'ouvrira tous les trésors de son amour : *Concupiscet rex decorem tuum*, aux titres de fille et de servante ajoutera celui d'épouse et de ton Seigneur et de ton Dieu : *Quoniam ipse est Dominus Deus tuus* (1). C'est à vous, ma chère Sœur, à nous dire comment on répond à ces offres du souverain Maître de l'univers, de l'amant divin de nos âmes.

Le troisième et dernier caractère que j'ai à considérer dans la vocation religieuse, c'est la joie sainte qui l'accompagne. L'Évangile de ce jour nous apprend que les Mages, voyant l'étoile qui les conduisait s'arrêter au-dessus de l'étable de Bethléem, et jugeant par là qu'ils touchaient au terme de leur course, furent transportés de la joie la plus vive : *Videntes stellam, gavisissimi sunt gaudio magno valde* (2). Telle est la vive allégresse d'une âme appelée de Dieu, lorsqu'elle voit approcher le terme de ses désirs et l'heure du sacrifice. A chaque pas qu'elle a fait dans la carrière de sa vocation, elle a senti croître son bonheur. Admise d'abord dans une maison sainte, elle s'est crue introduite dans les parvis de la Jérusalem céleste; les barrières sacrées dont elle se voit environnée, retracent à ses yeux l'enceinte et les remparts de cette cité immortelle; les chants des vierges consacrées au Seigneur, sont pour elle les concerts mêmes des anges; quand le moment est venu de quitter l'habit profane du siècle, il lui semble qu'elle se dépouille à la fois de toutes les vanités du monde, et presque des misères de la mortalité; le vêtement nouveau dont elle se couvre est sa robe nuptiale et son manteau de gloire; les épreuves qu'elle va subir redoublent son ardeur, et ne lui promettent que des jouissances nou-

(1) Ps. XLIV, 11 et 12.

(2) Matth. II, 10.

velles; tout la charme et la console. Quel sera donc le ravissement de sa joie, lorsque arrivera enfin le jour où elle pourra célébrer les noces de l'Agneau, et s'unir par des vœux irrévocables à celui qu'elle adore? *Gavisi sunt gaudio magno valdè.* Il ne s'agit pas ici de cette joie enivrante et tumultueuse trop commune parmi les mondains, mais d'un sentiment calme et pur qui remplit l'âme et la satisfait, qui se manifeste plutôt par de douces larmes, que par des éclats bruyans; mais de ce céleste mélange de joie et de paix, dont parle saint Paul, et qui est un des premiers fruit de l'Esprit-Saint: *Pax et gaudium in Spiritu sancto* (1); mais de ces chastes et ineffables délices de l'esprit, que ne sauraient imaginer ceux qui ne les ont pas goûtées, et que n'échangeraient pas contre tous les plaisirs de l'univers ceux qui les ont une fois connues.

Oh! mes Sœurs, que votre vocation doit donc vous être précieuse! que vous devez de reconnaissance et d'amour à celui qui a daigné vous appeler à une vie si heureuse et si sainte? que vous devez chérir les vœux sacrés qui vous y lient pour toujours! Et vous aussi, chrétiens du siècle, vous avez une grande et sublime vocation. Être appelé au christianisme, c'est l'être à la sainteté même. Le grand Apôtre nommait souvent les fidèles à qui il écrivait, les saints appelés de Rome ou les saints appelés de Corinthe: *Vocatis sanctis* (2). Les Mages, qui furent les premiers des gentils appelés à la foi, furent aussi les premiers saints de la loi nouvelle. Les vœux de votre baptême, plus sacrés encore et plus irrévocables que ceux de ces vierges, sont un engagement formel à la sainteté propre de votre état. Un chrétien, infidèle à l'Évangile, n'est pas moins prévaricateur ni moins parjure qu'un religieux déserteur du cloître et violeur de ses sermens.

Mais avançons; et, après avoir vu, dans l'étoile

(1) Rom. xiv, 17.

(2) I. Cor. i, 2.

qui apparaît aux Mages, une figure de la vocation religieuse, voyons, mes Sœurs, dans leur départ de leur patrie, le modèle de la séparation qu'exige votre profession sainte. Ce sera le sujet de ma seconde réflexion.

SECOND POINT.

Il serait impossible de trouver des termes plus vifs et plus forts, pour exprimer la promptitude avec laquelle les Mages, à la vue de la lumière céleste, abandonnent tout pour la suivre, qu'ils se servent eux-mêmes, en entrant dans Jérusalem. Nous avons vu l'étoile, et nous sommes venus: *Vidimus stellam et venimus.* C'étaient des grands, des riches, des savans, des pères de famille; ils avaient des épouses et des enfans qui leur étaient chers, des affaires domestiques à régler, des intérêts politiques à ménager, des études à poursuivre, des entreprises à terminer, des projets à exécuter: rien ne les arrête; rien n'est mis en balance avec l'ordre du Ciel, ils voient et ils partent; point d'autre délibération, ni d'autre intervalle; se séparant de tout ce qu'ils aiment, laissant là tous les soins les plus importans de la vie, ils suivent, sans hésiter, la route où les conduit l'astre qui marche devant eux: *Vidimus et venimus.*

Voilà le modèle des personnes appelées à la perfection religieuse; c'est ainsi qu'elles doivent quitter toutes choses, pour entrer dans la voie du calvaire que leur vocation leur ouvre. Ce sont des victimes choisies et désignées par Dieu même, pour être immolées à son amour. Il faut qu'elles soient séparées de la foule, et mises à part pour le jour du sacrifice; qu'elles deviennent étrangères à la terre et au monde; qu'elles oublient toutes les créatures et en soient oubliées. Séparation pénible à la nature, mes Sœurs, qui renferme ce que l'austérité de votre état a de plus rigoureux, et qui en fait par conséquent le principal mérite.

L'âme que Dieu attire à lui, se sépare d'abord des assemblées et des plaisirs du monde. Non contente de ne point rechercher ce monde dangereux et corrupteur, non contente de le fuir, elle n'est tranquille que quand elle s'est mise à l'abri de ses atteintes, derrière les murs et les barrières d'une enceinte sacrée, où elle sait qu'il ne pourra la poursuivre, et d'où il ne sera plus permis à elle-même de sortir, pour se rapprocher du théâtre de ses scandales.

Elle se sépare, en second lieu, des conversations frivoles et inutiles. Ce n'est pas assez pour elle, de s'interdire ces entretiens profanes où la pudeur, la charité, la religion sont blessées à tout instant; ne voulant pas avoir à se reprocher même de ces paroles oiseuses, dont il faudra rendre compte au juste Juge, elle s'impose la loi salutaire du silence, elle ne pourra se délasser ou s'édifier par de pieux discours avec ses compagnes, qu'à des heures et dans une mesure réglées; elle n'ignore pas que, si la langue n'est captive, le recueillement bientôt se perd, l'esprit se dissipe, la dévotion se refroidit, et que moins on parle aux hommes, plus on trouve de consolation à s'entretenir avec Dieu.

Elle se sépare, troisièmement, des attaches et des amitiés sensibles: se souvenant que l'époux qu'elle a choisi se nomme le Dieu jaloux; elle craindrait de l'irriter, si elle partageait un moment son cœur entre lui et la créature; elle se défie des liaisons les plus innocentes et les plus légitimes. Ce n'est pas qu'elle cesse d'aimer ses proches et ses amis, qu'elle ne chérisse ses sœurs et toutes les personnes vertueuses; mais c'est pour Dieu seul et en Dieu qu'elle les aime. Elle ne cherche, dans cet amour tout spirituel, ni goût, ni satisfaction, ni vaine complaisance; elle réserve toute la tendresse et toute la vivacité de ses sentimens pour celui à qui elle s'est donnée tout entière; et, comme les eaux des fleuves vont se perdre dans l'Océan, toutes les affections de son cœur se perdent et s'abîment dans le sein immense de la charité divine.

Elle se sépare, quatrièmement, de tout intérêt de fortune, et de toute sollicitude pour des biens périssables. Servante et disciple de celui qui a dit: « Bienheureux les pauvres, » et qui, possédant toutes choses, a voulu vivre et mourir pauvre lui-même, elle embrasse non-seulement la pauvreté d'esprit qui n'est que le simple détachement, mais la pauvreté effective et réelle, qui est le dépouillement et l'abandon; elle renonce, autant qu'elle le peut, à ses propres droits; elle s'ôte à elle-même la disposition de ce qui lui appartient; et tandis que la soif d'acquérir brûle presque tous les hommes, elle ne connaît que le désir de se dépouiller et l'ambition de ne rien avoir.

Mais c'est peu encore que tout cela; ajoutons qu'elle se sépare d'elle-même et de toute elle-même: elle remet (qui le pourrait entendre sans étonnement?) elle remet en des mains étrangères son esprit et son cœur, son jugement et sa volonté, tout le gouvernement de ses facultés extérieures et intérieures, tout le soin de sa santé, de son repos, de ses intérêts et de sa vie; elle n'est plus à elle; elle n'a plus de liberté que pour obéir aux impressions qu'on lui donne, plus d'action que pour exécuter ce qu'on lui commande, plus de pensées que pour se conformer à celles d'autrui; elle abjure toute estime, tout amour de soi-même; elle apprend à se mépriser et se hair saintement; c'est le renoncement le plus absolu qui se puisse imaginer ici-bas.

Quelle est donc la solitude de cette âme ainsi séparée de toutes les créatures et d'elle-même? Qu'en dites-vous, mes Frères? ne vous semble-t-elle pas comme un arbre arraché de ses propres racines et de la terre qui le nourrissait et le portait? Croyez-vous que, dans cet état, elle soit malheureuse et délaissée? Ah! désabusez-vous, c'est dans ce dénuement qu'elle trouve Dieu, et avec lui tous les biens; c'est parce qu'elle est seule, qu'il se plaît à la visiter; c'est parce qu'elle est affamée, qu'il la nourrit du lait et du miel des consolations divines; c'est parce qu'elle est vide,

pauvre et dénuée, qu'il la remplit de sa grâce, et l'enrichit de tous ses dons; c'est parce qu'elle a renoncé à tout intérêt propre, qu'il prend sur lui le soin de son bonheur, et lui donne dès à présent un délicieux avant-goût de la béatitude céleste. Voilà les fruits et les récompenses de cette séparation totale, si effrayante pour qui ne voit que l'apparence, mais si heureuse pour qui veut connaître et goûter.

Voilà ce qui rendait la solitude si chère aux Antoine et aux Hilarion; ce qui entraînait les Bruno, les Bernard et les François de Paule dans le sein des profondes forêts et dans le fond des grottes et des cavernes. Voilà ce qui faisait trouver au Roi-Prophète tant de charmes dans la retraite ignorée où il se cachait, loin des regards des hommes et du bruit de sa cour, et demeurait en silence, comme le passereau solitaire sur un toit abandonné: *Tanquam passer solitarius in tecto* (1); ce qui faisait dire à ce même saint roi, que le désert est une terre riche et féconde, où croissent les plus belles fleurs et les fruits les plus exquis: *Pinguescent speciosa deserti* (2); et que les antres des montagnes sont le vrai séjour de la félicité et de l'allégresse: *Et exultatione colles accingentur* (3). Mais écoutez, ô vous toutes servantes de Jésus-Christ! voilà les douceurs que ne goûtera jamais une personne religieuse qui ne veut mourir qu'à demi, qui, dans la maison de son Dieu, veut encore conserver des relations avec le monde, garder des mesures avec l'amour-propre, mettre des bornes à ses sacrifices. Ah! qu'elles comprennent bien, Seigneur, ces âmes séparées, de quels avantages les priveraient les moindres réserves injustes, le moindre reste d'attache aux biens de la terre, qui, comme une funeste rouille, les défigurerait à vos yeux; le moindre goût volontaire pour ces entretiens superflus où le cœur s'épanche vainement, ou pour ces amitiés toutes naturelles qui partagent les affections et af-

(1) Ps. CI, 8.

(2) Ps. LXIV, 13.

(3) Ps. LXIV, 13.

faiblissent votre amour. Que surtout celle qui aspire aujourd'hui à devenir votre épouse se souvienne que, si les privilèges attachés à ce glorieux titre sont grands et divins, ils veulent aussi être achetés leur prix; que, si vous accordez aux vierges ferventes d'ineestimables faveurs, vous exigez que, pour les obtenir, elles sachent quitter tout le reste; enfin que, si c'est ici votre royaume ou le chemin qui y conduit, c'est ce royaume qui souffre violence, ce pays de conquête que ravissent les grands cœurs et les âmes qui savent mourir.

Et vous, mes Frères, qu'une vocation plus commune appelle à vivre dans ce siècle, ne croyez pas que ce langage de séparation et de renoncement doive vous être entièrement étranger. Vos obligations, sans doute, ne sont pas les mêmes que celles des personnes consacrées au Seigneur, comme aussi vos récompenses ne seront pas égales; mais il est néanmoins pour vous des sacrifices et des séparations indispensables. Ce n'est pas en vain que vous avez renoncé, par votre baptême, aux œuvres de Satan et à ses pompes, c'est-à-dire au péché et à tous les amusemens qui y conduisent. Tout ce qui met votre âme en péril vous est interdit, et le devoir de les fuir est tellement rigoureux, que Jésus-Christ va jusqu'à nous ordonner d'arracher notre œil, s'il nous est une occasion de chute, et de retrancher notre bras droit, s'il nous scandalise. Or, d'après cette règle seule, que de séparations à faire! que de liaisons à rompre! que de conversations à éviter! que de sociétés à fuir! que de curiosités, de lectures, de spectacles, de plaisirs à retrancher! Mais ce n'est pas ici le lieu d'étendre ce point de morale; je passe donc à ma troisième et dernière réflexion, et je vais montrer, en peu de mots, dans les dons et les offrandes des Mages, la figure de l'oblation que l'âme religieuse fait d'elle-même au Seigneur. Encore un moment d'attention (1).

(1) Ce troisième point ne s'est pas trouvé dans le manuscrit de l'Auteur.

SERMON

POUR UNE PROFESSION,

SUR LA

CONNAISSANCE MUTUELLE

DE JÉSUS-CHRIST,

CONSIDÉRÉ COMME BON PASTEUR,

DE L'ÂME RELIGIEUSE QUI SE CONSACRE A LUI;

Prêché à Paris, le second Dimanche après Pâques, 25 avril 1819, dans la chapelle des Religieuses Bénédictines du Temple, dont la princesse Louise de Condé était prieure.

Ego sum pastor bonus; et cognosco meas, et cognoscunt me mee.

Je suis le bon pasteur; je connais mes brebis, et elles me connaissent. (*Joan. x, 14.*)

Tout ce que je vois dans ce sanctuaire, mes chères Sœurs, me retrace la touchante image qui nous est présentée dans l'Évangile de ce jour. N'est-ce pas ici en effet un bercail chéri du Seigneur, où sont rassemblées sous ses yeux d'heureuses brebis, qu'il a choisies lui-même et séparées du monde, pour être l'objet spécial de sa plus tendre sollicitude? Du fond

de ce tabernacle, le divin Pasteur veille sur vous nuit et jour, écarte les dangers qui vous menacent, détourne les coups de vos ennemis invisibles, vous soutient dans vos combats, vous récompense de vos sacrifices, et nourrit vos âmes de force, de consolation, de lumière et d'amour. Tandis que, prosternées en sa présence, vous lui rendez vos perpétuelles adorations, il me semble que vous devez entendre sa voix, qui vous dit en secret: Ne craignez pas, ô troupeau béni du Ciel, dont je suis le protecteur et le gardien! *Nolite timere, pusillus grex* (1)! je ne laisserai point périr celles qui se sont données à moi, et que mon Père a remises entre mes mains, pour les conduire dans son royaume: *Quia complacuit patri vestro dare vobis regnum* (2). En effet, mes chères Sœurs, s'il pouvait y avoir un gage certain de prédestination ici-bas, il serait pour l'âme religieuse qui, renonçant à toutes choses, a pris le Seigneur pour son unique partage. Mais, au défaut de l'assurance absolue qui n'est donnée à personne sur la terre, cette âme a du moins les motifs de confiance les plus solides et les plus légitimes qu'il soit possible d'avoir en cette vie; et c'est ce que j'entreprends d'établir pour votre consolation dans ce discours: veuillez m'écouter attentivement.

Toute la sainteté et tout le salut sont renfermés dans ces deux mots de mon texte: « Je connais mes brebis, et elles me connaissent. » Ainsi, être connu de Jésus-Christ, et le connaître réciproquement d'une connaissance d'amour, c'est être marqué au caractère des véritables brebis ou des élus. Or, je ne crains pas de dire que l'âme religieuse trouve, dans sa vocation et dans sa fidélité à y correspondre, les plus justes motifs d'espérer qu'elle est connue du Sauveur, et qu'elle le connaît de cette manière excellente. Car, d'une part, la grâce de la vocation religieuse lui est comme un gage que Jésus-Christ la

(1) Luc, XII, 32.

(2) Luc, XII, 32.

connait de cette connaissance amoureuse, puisqu'il l'a choisie entre des milliers d'autres pour être son épouse: ce sera ma première réflexion; et d'autre part, sa correspondance à cette grâce, et sa consécration libre et volontaire à la vie religieuse, lui est comme un garant à elle-même, qu'elle connaît Jésus-Christ par l'amour, puisqu'elle sacrifie tout pour s'attacher irrévocablement à lui seul; ce sera ma seconde réflexion: et voilà tout mon dessein. D'où je conclurai qu'une personne qui se consacre sincèrement à son Dieu par les vœux de religion, peut, sans présomption et sans orgueil, se livrer à la douce espérance, qu'elle appartient à ce bienheureux troupeau, qui sera l'objet éternel de l'amour du bon Pasteur: *Cognosco meas, et cognoscunt me mea.*

Pourrais-je traiter un sujet plus intéressant pour vous en particulier, ma chère Sœur, qui êtes au moment de contracter les saints engagements dont une si précieuse confiance doit être le fruit? Le monde que vous quittez promet à ses sectateurs des plaisirs et des biens présents, mais dont la jouissance est passagère et mêlée d'amertume; et il ne leur offre aucune ressource contre les terreurs du formidable avenir qui s'avance, et qui menace à tout instant de les engloutir. La religion, au contraire, que vous embrassez, impose des privations présentes et des croix que l'onction céleste adoucit; mais elle ouvre dans l'avenir une perspective de joie et de bonheur sans fin, dont la seule attente est déjà une béatitude anticipée. Puisse l'entretien simple et familier que vous allez entendre vous faire sentir de plus en plus le prix de votre vocation, et la sagesse du choix que vous faites aujourd'hui! Demandons tous ensemble cette grâce par l'intercession de la plus pure des vierges. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dans la seule grâce de la vocation religieuse, mes chères Sœurs, je distingue trois grâces, toutes égale-

ment précieuses et admirables, que je veux vous faire soigneusement remarquer: une première grâce, par laquelle le Fils de Dieu choisit et discerne de toute éternité l'âme qu'il destine à être son épouse; une seconde grâce, par laquelle il lui manifeste ce choix, et l'appelle à y correspondre; enfin, une troisième grâce, par laquelle il la conduit, à travers les obstacles, jusqu'au terme de cette vocation sainte, c'est-à-dire à la profession religieuse, qui doit l'unir avec lui pour toujours. N'est-ce pas là un triple gage bien consolant de la connaissance amoureuse qu'il a de cette âme? *Cognosco meas.*

Je dis, premièrement, qu'il la choisit et la discerne de toute éternité: car vous savez, mes Sœurs, que votre vocation ne vient pas de vous, mais de lui. Ce n'est pas vous qui avez choisi votre Dieu, mais c'est lui qui a daigné vous choisir: *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos* (1). Or, comme toutes les pensées de Dieu sont éternelles, il suit de là que, long-temps avant que vous eussiez commencé d'être, avant la formation de l'univers et la naissance des siècles, il vous voyait déjà, il vous séparait, dans ses desseins, de la foule des hommes, vous préparait une demeure dans le secret de son tabernacle, et vous destinait les glorieux titres de vierges et d'épouses. Oh! que cette réflexion doit toucher vivement vos cœurs! Quelle est celle d'entre vous qui ne s'écrierait dans le sentiment d'une humble reconnaissance: Qui suis-je, Seigneur, pour que vous ayez fixé vos divins regards sur moi, lorsque je n'étais pas encore? pour que vous m'ayez aimée d'un amour de prédilection, avant que je fusse conçue dans le sein de ma mère? Hélas! que voyez-vous donc dans votre future créature? Que faiblesse et peut-être qu'infidélité; et cependant vous vous occupiez de moi dans vos conseils éternels, non pas seulement pour me donner l'être et la vie, ni pour me faire le don plus précieux encore de la vraie foi, mais pour me distinguer en-

(1) Joan. xv, 16.

tre les fidèles mêmes, et m'associer à ce petit nombre d'âmes privilégiées que vous admettez à votre familiarité la plus intime, et que vous comblez de vos plus rares faveurs! Ah! comment me lasserais-je jamais de penser à vous, de vous aimer et de vous bénir, puisque vous ne vous êtes pas lassé, pendant l'éternité entière, de penser à moi, et que vous m'avez préparé de si loin un si admirable bienfait! Le monde, mes Sœurs, est incapable de comprendre ce langage. Comme il ne voit pas dans quel désordre il est plongé, vers quels précipices il court, il ne peut sentir le bonheur des âmes qui ont fui la contagion de son impiété et de ses vices; qui, ne connaissant ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'envie, ni les plaisirs corrupteurs, goûtent la paix de la vertu, et trouvent leurs délassemens les plus doux à méditer la loi du Seigneur, et à chanter ses louanges.

Mais pour vous faire jouir de ce bonheur, il ne suffisait pas que votre Dieu vous eût choisies et discernées avant tous les siècles; il fallait encore qu'il daignât manifester ce choix à chacune de vous, et vous appeler comme par vos noms à l'état saint auquel il vous destinait. Aussi lisous-nous dans notre Évangile, que le bon pasteur appelle ses brebis par leurs noms : *Vocat nominatim* (1). De quelle manière, en quel lieu, à quelle époque de votre vie, vous a-t-il fait entendre sa voix? Je l'ignore; il est certain seulement que vous l'avez entendue, puisque vous y avez obéi. Peut-être vous a-t-il parlé dès vos plus tendres années; et vous inspirant dès lors un généreux mépris pour les vanités du siècle, a-t-il donné à votre enfance une sagesse qui a fait l'étonnement des vieillards. Que la victoire en ce cas vous a été facile! et que vous devez d'actions de grâces à celui qui, vous prévenant dès l'aurore de la vie, s'est rendu maître de toutes vos affections, avant même que vous pussiez connaître d'autres chaînes que celles de son amour. Peut-être a-t-il attendu

(1) Joan. x, 3.

l'âge où le monde commence à plaire et à séduire, pour opposer la puissance de sa grâce à des passions naissantes, et triompher avec plus de gloire d'un cœur que lui disputaient déjà les penchans de la nature. A quel péril en ce cas avez-vous échappé! Mon âme, pouvez-vous dire, semblable au passereau dont parle le Prophète, était déjà presque enveloppée dans le filet de l'oiseleur; le Seigneur est venu à mon secours, il a rompu le filet, et dégagée de mes liens j'ai pris en liberté mon essor : *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus* (1). Peut-être vous a-t-il attirée à lui plus tard encore, et a-t-il été chercher bien loin sa brebis, pour la ramener dans son bercail. Quoi qu'il en soit, avec quel attendrissement chacune de vous ne doit-elle pas se rappeler le moment heureux, où ces douces et victorieuses paroles ont retenti à l'oreille de son cœur : Écoute, ô ma fille, la voix de ton Seigneur et de ton Dieu, et considère attentivement les desseins qu'il a sur toi : *Audi, filia, et vide* (2). Il y a long-temps que tu es l'objet de mon amour et de mon choix; je demande que tu m'aimes et que tu me choisisses à ton tour. Si tu renonces à l'alliance d'un époux mortel, je serai moi-même ton époux; si tu quittes la maison de ton père, la mienne deviendra ton asile; si tu sors du milieu de ce peuple infidèle, de ce monde qui s'est fait lieu de ce peuple infidèle, de ce monde qui s'est fait des dieux étrangers, je t'associerai à une nation sainte dont je suis le chef et le roi, et qui ne connaît point d'autres lois que les miennes : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum* (3).

Quelle lumière s'est répandue avec ces paroles dans vos esprits! quelle onction a pénétré vos âmes! Blessées comme d'un trait brûlant du divin amour, vous n'avez plus vu dans l'univers que le céleste Époux qui vous avait parlé. Tout le reste est devenu insipide à vos yeux : biens, libertés, joies et honneurs

(1) Ps. cxxii, 7.

(2) Ps. xliv, 11.

(3) Ps. xliv, 11 et 12.

du monde, amitiés humaines, liens du sang et de la nature, vous avez éprouvé une sainte impatience de tout sacrifier, pour posséder cet unique objet de vos affections. Vos pensées, vos désirs, vos projets, tout a changé; dès lors vous avez été vous-mêmes des créatures nouvelles. Le divin Pasteur ne vous a plus appelées du nom que vous aviez reçu de vos pères, mais de ce nom nouveau qu'il donne aux chastes épouses, qui n'est connu que d'elles et de lui, et auquel seront attachés de si merveilleux privilèges, lorsqu'au jour du triomphe des élus, il sera gravé en caractères éclatans et ineffaçables sur leurs fronts. O heureuse, mille fois heureuse alors, celle qui aura quitté, pour ce nom nouveau, un nom grand et illustre parmi les hommes, un nom porté par des héros dont les exploits remplissent nos histoires! Car tous ces noms, si glorieux, et si célèbres ici-bas, malgré la vaine immortalité qu'on leur attribue, périront enfin avec tout le bruit et tout le souvenir des choses humaines, et ne seront plus connus dans les siècles éternels; tandis que le nom nouveau donné par Jésus-Christ, et figuré par celui que vous allez recevoir, ma Sœur, en ce jour de votre profession, sera un titre de gloire immortelle aux yeux des anges, des hommes et de Dieu même: *Vincenti dabo... nomen novum* (1). Alors, mes Sœurs, les mondains eux-mêmes connaîtront toute l'excellence de cette grâce de la vocation qu'ils méprisent aujourd'hui; et l'on estimera bien plus l'honneur d'une alliance sainte qui nous aura unis au Sauveur, que celui d'une naissance auguste, qui nous aura donné des rois pour aïeux. Chérissez donc de plus en plus la précieuse faveur que le divin Epoux vous a faite. Dites souvent avec la Reine des vierges, quand même vous seriez issue comme elle du sang royal: Oui, le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses: *Fecit mihi magna qui potens est* (2). Du trône de son éternité,

(1) Apoc. II, 17.

(2) Luc, I, 49.

il a daigné abaisser ses regards sur son humble servante: *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (1). Il est descendu vers moi pour m'élever jusqu'à lui, et m'appeler à un bonheur qui n'est autre que le sien, à une gloire qui durera autant que les années éternelles: *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (2).

S'est-il contenté de vous appeler, mes Sœurs? Ne vous a-t-il pas comme prises par la main, pour vous conduire de la maison de servitude dans cette terre de promesse que vous habitez? N'a-t-il pas marché devant vous, pour vous aplanir les voies, écarter les obstacles, et renverser les barrières qui auraient pu vous arrêter? C'est ainsi que notre Evangile nous représente le bon pasteur conduisant ses brebis, et marchant devant elles: *Et educit eas, et ante eas vadit* (3).

Je voudrais qu'en ce moment chacune de vous, mes Sœurs, rentrât profondément en elle-même, et se retraçât toute l'histoire de son cœur et de sa vie, depuis le jour où la grâce d'une vocation sainte a, pour ainsi dire, germé en elle. Dites-nous, si ce n'est pas la présence secrète de ce divin Pasteur, qui a soutenu votre faiblesse, calmé vos troubles et vos terreurs? qui vous a aidées à vaincre les dégoûts, les ennuis, les répugnances de la nature? qui a cent fois ranimé votre langueur, et rendu leur première force à des résolutions qui chancelaient? N'a-t-il pas fallu quelquefois qu'il vous soulevât, en quelque sorte, dans ses bras, lorsque, défaillantes et abattues, vous succombiez au découragement et à la lassitude? Mais je veux que votre ardeur ne se soit jamais démentie: auriez-vous pu, sans lui, triompher des oppositions du dehors? Tant de difficultés insurmontables en apparence, qui les a fait évanouir? les préjugés de ces parents, de ces amis mondains, qui les a dissipés? cette

(1) Luc, I, 48.

(2) Luc, I, 48.

(3) Joan. X, 3 et 4.

santé si débile, qui l'a raffermie? ces embarras inextricables d'affaires, qui les a démêlés? ces liens, ces engagements qui semblaient devoir vous retenir toujours captives, qui les a rompus? enfin, ces incidens inattendus, ces circonstances extraordinaires auxquelles vous devez l'accomplissement de tous vos vœux, quel autre que le Maître souverain des évènements les a fait naître? Repassez dans votre esprit tout ce détail, et vous reconnaîtrez à chaque pas les attentions et les soins de ce Pasteur tendre et vigilant, qui ne détournait pas un seul instant ses yeux de sa brebis.

Mais pourquoi parler de ces obstacles particuliers, quand les obstacles publics étaient tels, que l'existence même de cette association sainte n'a pu être l'effet que d'une suite de prodiges. Songez-vous quelquefois, mes Sœurs, en quel temps nous sommes, au milieu de quelle génération vous vivez, dans quelle Babylone vous chantez si paisiblement les cantiques de Sion? Qui eût cru ce bonheur possible, il n'y a pas vingt ans encore, lorsque la France était sans autels, sans prêtres, et presque sans Dieu; que les vierges chrétiennes, chassées de leurs asiles, étaient fugitives et errantes au milieu d'un monde ennemi; que l'abolition éternelle des vœux sacrés de religion était si solennellement proclamée? Mais que sont tous les efforts des hommes et les plus affreuses révolutions, pour renverser les conseils du Tout-Puisant? Qui pourrait arracher des mains du bon Pasteur les brebis que son Père lui a confiées? Vous lui apparteniez dès-lors; dispersées, inconnues les unes aux autres, vous étiez connues de lui; vous formiez déjà à ses yeux un troupeau qu'il devait réunir dans ce bercail: il faut que son dessein s'accomplisse. Où est celle qui doit lui servir d'instrument pour l'exécuter? Hélas! exilée d'une patrie où ses ancêtres ont régné, elle erre de contrées en contrées, abreuvée de douleur, exposée chaque jour à mille périls. Mais il ne la quitte point, et partout il la cou-

vre de sa main protectrice; il est avec elle dans les cours des rois étrangers, dans les camps, et au milieu du bruit des armes; il la conduit, selon le langage de l'Écriture, à travers les eaux et les flammes, les tempêtes et les abîmes; et lorsqu'enfin le temps marqué dans ses décrets est venu, il la ramène aux lieux de sa naissance, l'établit dans la demeure qu'il lui a préparée, et l'entourne d'une famille sainte dont elle sera la mère. L'impiété et la discorde frémiront autour de cette enceinte; la paix, l'innocence et l'union des cœurs régneront au-dedans. L'heureux troupeau se multipliera de jour en jour, et l'on reconnaîtra l'œuvre de la main du Très-Haut.

Parlez, mes Sœurs; l'auteur de tant de merveilles a-t-il assez prouvé qu'il vous connaît et qu'il vous aime? *Cognosco meas*. Mais pour comble de faveur, ne s'est-il pas renfermé ici avec vous? n'est-il pas jour et nuit sur cet autel, pour recevoir vos hommages et écouter vos demandes? Si ce qu'on voit trop souvent ailleurs, donne quelquefois la pensée que l'enfer même est transporté sur la terre, ne semble-t-il pas que le ciel soit descendu au milieu de vous? Votre titre d'*Adoratrices perpétuelles* ne vous assimile-t-il pas à ces anges dont la gloire et le privilège est d'assister toujours en la présence du Seigneur: *Septem qui astant ante Dominum* (1)? Comme ils sont sans cesse prosternés devant le trône de la majesté de Dieu, ne l'êtes-vous pas sans interruption devant le trône de sa miséricorde! Ah! soyez toujours dignes d'une si honorable distinction, qui fait l'étonnement des esprits célestes. Et vous, ma chère Sœur, venez avec joie fixer votre séjour dans cette heureuse terre de Gessen, seule exempte des fléaux dont tout le reste de l'Égypte est frappé, et des épaisses ténèbres qui le couvrent; vous y serez toujours sous les yeux du divin Pasteur; il y conduit ses brebis dans des pâturages toujours abondans, et les désaltère aux sources qui jaillissent à la vie éter-

(1) Tob. XII, 15.

nelle; il vous y donnera de nouvelles preuves de cet amour qui vous a discernée avant tous les temps, qui vous a ensuite appelée, comme par votre nom, à la possession de son héritage, et qui vous y établit enfin aujourd'hui. Vivez dans la douce confiance que tant de faveurs doivent vous inspirer; et que votre reconnaissance soit proportionnée, autant qu'elle peut l'être, à la grandeur du bienfait.

Mais, mes Sœurs, si la grâce de la vocation sainte est comme un gage à l'âme religieuse que Jésus-Christ la connaît d'une connaissance d'amour: *Cognosco meas*; la correspondance de l'âme religieuse à cette grâce, et sa consécration volontaire à une vie austère et pénitente, lui est comme un garant à elle-même, qu'elle connaît réciproquement Jésus-Christ: *Cognoscunt me meæ*. C'est ce que je dois montrer dans ma seconde réflexion.

SECOND POINT.

Il y a dans l'Evangile de ce jour, mes Sœurs, une parole bien étonnante, et dont le développement sera pour vous d'un intérêt tout particulier; c'est cette parole de notre divin Sauveur: «Je connais mes brebis, et elles me connaissent, comme mon Père me connaît, et comme je connais mon Père;» par où il assimile la connaissance que ses brebis ont de lui, à celle qu'il a lui-même de son Père éternel. Quelles sont donc ces brebis, qui connaissent le Fils d'une manière si excellente et comme il connaît lui-même le Père? Je dis que ce sont les âmes qui embrassent la vie parfaite, et qui par les vœux de religion s'engagent à l'observation des conseils évangéliques. Pourquoi cela? Vous l'allez comprendre. Jésus-Christ a montré qu'il connaissait son père, parce qu'il a fait sa volonté en tout, jusqu'à se dépouiller de toutes choses, jusqu'à s'immoler et à s'anéantir pour lui plaire; et l'âme religieuse prouve de même qu'elle connaît Jésus-Christ, parce qu'elle est docile en tout à sa voix, fidèle en tout à ses exemples, jusqu'à se dépouil-

ler de tout ce qu'elle possède par le vœu de pauvreté, jusqu'à s'immoler comme une hostie vivante par le vœu de chasteté, jusqu'à s'anéantir par le vœu d'obéissance. Développons ces trois points.

Jésus-Christ connaît son Père: et parce que son père veut qu'il se dépouille de tout l'éclat de sa divinité, de toutes les richesses de sa gloire, et qu'il paraisse dans l'état d'un homme pauvre et abject, il entre dans ce dessein, quitte son palais éternel, consent à naître dans une étable, à vivre dans l'indigence et à mourir dans le dénuement absolu de toutes choses. L'âme religieuse connaît Jésus-Christ: elle le voit dans cet état, et elle l'entend qui l'appelle à sa suite; elle ne peut résister à la voix du bon Pasteur, et, sans écouter les répugnances de la nature, elle lui dit aussitôt ce qu'il disait lui-même à son père: «Me voici, Seigneur, me voici prête à accomplir votre volonté tout entière; *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (1).» Elle le voit pauvre, et parce qu'elle le connaît pour son modèle, elle veut à tout prix être pauvre comme lui. Héritier de toutes choses et souverain maître de l'univers, il ne possède rien et n'a pas même où reposer sa tête; pour l'imiter autant qu'elle le peut, elle renonce aux biens qu'elle a hérités de ses pères, s'ôte le droit d'en disposer et d'en jouir, et devient étrangère à tout ce qui lui appartenait le plus légitimement: *Cognoscunt me meæ*. Il a déposé toutes les marques de sa suprême grandeur, et se cache non-seulement sous les voiles de l'humanité, mais sous des vêtements grossiers et vils aux yeux mêmes des hommes; c'en est assez pour qu'elle s'empresse de déposer les titres qui la distinguent et jusqu'au nom qu'elle a reçu en naissant, pour qu'elle rejette le faste de la parure mondaine, et s'enveloppe sous de sombres voiles, sous le sac même et le cilice: *Cognoscunt me meæ*. Il lui dit qu'il sera le trésor des pauvres volontaires; et parce qu'elle le connaît pour le souve-

(1) Heb. x, 7.

rain bien, elle estime ce trésor plus que toutes les richesses de la terre; elle regarde comme une perte tout gain qui l'en priverait, et comme un monceau de boue tout l'or et l'argent qu'il faut sacrifier pour l'acquérir: *Cognoscunt me meæ*. Il promet le centuple en cette vie, et une éternelle félicité dans l'autre, à ceux qui auront tout quitté pour le suivre; et parce qu'elle le connaît pour la vérité même, elle se fie à sa promesse; elle envisage la pauvreté évangélique moins comme un sacrifice, que comme un céleste trafic; elle croit placer à intérêt tout ce qu'elle abandonne, et semer dans une terre féconde tout ce que le monde croit qu'elle jette; elle sème ainsi avec joie, et elle est sûre de recueillir dans des transports d'allégresse infinie: *Cognoscunt me meæ*. L'avarice et la cupidité de tant de chrétiens du siècle vient de ce qu'ils ne connaissent pas Jésus-Christ. Ils mettent leur confiance dans leurs maisons, leurs champs, leurs revenus et leurs épargnes; et souvent un souffle renverse toutes leurs espérances, en dissipant comme la poussière les biens fragiles sur lesquels ils les fondent: tandis que l'âme religieuse, appuyant toutes les siennes sur la parole de Jésus-Christ pauvre, met par son dépouillement même sa fortune à l'abri des revers, et, selon l'énergique expression de saint Paul, thésaurise un fondement solide pour un avenir sans fin: *Thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum* (1). Voilà comment elle prouve par son vœu de pauvreté qu'elle connaît son divin Maître: *Cognoscunt me meæ*.

Le Fils de Dieu, non content de se dépouiller de toutes choses, s'immole encore lui-même, pour accomplir la volonté de son père. « Les oblations, lui dit-il, et les holocaustes n'ont pu vous plaire; mais vous m'avez donné un corps: me voici; » que je sois une victime agréable à vos yeux, et que je satisfasse votre justice. Il sacrifie en effet sa chair innocente; et, après avoir vécu dans les privations et les tra-

(1) I. Tim. vi, 19.

voux, il expire dans les tourmens sur la croix. L'âme religieuse contemple son Sauveur mourant; elle sait qu'il demande d'elle un sacrifice semblable, et elle le lui offre par le vœu de chasteté. Car la chasteté parfaite, dont le monde est loin d'avoir une juste idée, est un véritable holocauste de tout l'homme, par lequel le corps est immolé comme une hostie vivante: *Hostiam viventem* (1); et le cœur, comme une victime spirituelle: *Spirituales hostias* (2).

Le corps, disons-nous, est immolé, non-seulement par la privation de tous les corps sensibles, mais encore par la contrainte sévère imposée à tout l'homme extérieur, par cette mortification habituelle et universelle, qui est le crucifiement de la chair et la mort des sens. Une vierge consacrée à Jésus-Christ a des yeux pour ne point voir les objets créés, des oreilles pour ne point entendre la voix des hommes, une langue pour ne parler qu'à Dieu seul ou de lui, des membres pour les sacrifier à la pénitence; de sorte qu'elle peut dire avec l'Apôtre: Je suis attachée à la croix de mon Sauveur, et je m'y consume lentement: *Christo confixus sum cruci* (3). Elle vit pour mourir à toute heure; c'est une hostie vivante: *Hostiam viventem*. Pourquoi se soumet-elle à ce martyre volontaire, si ce n'est parce qu'elle connaît et qu'elle aime uniquement celui qui a livré pour elle sa chair pure et virginale? *Cognoscunt me meæ*.

Cependant l'holocauste n'est pas encore complet. La chasteté n'a encore immolé qu'une partie de l'homme, et ce qu'il y a de moins noble en lui, les sens et les membres; il faut qu'elle immole une victime spirituelle, le cœur, et qu'elle le fasse aussi mourir. Le cœur vit d'affections et d'amour. Les attachemens naturels pour les proches, les amis, les personnes dont la société plaît, semblent lui être aussi nécessaires que l'existence. Oh! qu'il en coûte

(1) Rom. xii, 1.

(2) I. Petr. ii, 5.

(3) Galat. ii, 19.

de rompre ces liens si doux et si légitimes! C'est arracher en quelque sorte ce cœur sensible à lui-même. Mais celle qui aspire à être épouse de Jésus-Christ, connaît la jalousie de ce divin amant des âmes; elle sait que toute affection dont il n'est pas l'objet, l'offense, et que ce n'est pas être assez digne de lui, que d'aimer autre chose que lui, sans l'aimer pour lui-même: *Cognoscunt me meæ*. En conséquence, les attachés les plus justes, les penchans et les goûts les plus innocens, sont réprimés, combattus, sacrifiés. C'est la mort entière de la victime, et la consommation de l'holocauste. Mais, O Jésus! comment donner une idée de la récompense que vous réservez à cette généreuse immolation de soi-même? Votre servante ne vit plus de la vie de la nature; mais elle commence aussitôt à vivre d'une vie cachée avec vous en Dieu. Elle se détache des créatures; mais elle retrouve toutes ses affections sanctifiées et comme divinisées dans votre amour. Elle éprouvera peut-être des froideurs de la part de ceux à qui elle fut chère; mais elle sera comblée de vos grâces et de vos divines faveurs; et si elle compte moins d'amis parmi les hommes, elle aura pour ami, pour consolateur, pour époux, celui que les anges adorent. Que sera-ce, au jour solennel des noces de l'Agneau, quand elle sera revêtue de la robe nuptiale, et couronnée, en qualité de reine et d'épouse, à la face du ciel et de la terre; que ce corps, traité avec tant de rigueur aujourd'hui, ressuscitera glorieux et immortel, brillant d'un éclat et d'une beauté qui effaceront la splendeur des astres du firmament; que ce cœur, condamné aujourd'hui à tant de privations, surabondera de joie céleste, et ne pourra contenir les torrens d'ineffables délices dont il sera inondé; que cette vierge, aujourd'hui solitaire et oubliée du monde, sera introduite avec honneur à la cour du Roi des rois, appelée à faire éternellement partie du cortège de l'Agneau; qu'elle aura enfin la consolation de voir que plusieurs de ceux dont l'amitié fut pour elle la matière d'un doulou-

reux sacrifice, doivent leur salut et leur bonheur aux prières qu'une tendre et ardente charité ne cessa de lui inspirer pour eux? Combien s'applaudira-t-elle alors d'avoir connu son Dieu crucifié, et d'avoir consenti à s'immoler avec lui! *Cognoscunt me meæ*.

Mais elle va plus loin encore. Si les vœux de pauvreté et de chasteté l'ont dépouillée et immolée, ils ne l'ont pas anéantie; après avoir renoncé aux biens de la terre, à toutes les jouissances des sens, et aux attachemens naturels, elle conserve encore une volonté libre et quelques droits sur elle-même: c'est ce qui lui ôte le vœu d'obéissance, qui la pousse enfin jusqu'au néant. Car n'est-ce pas un vrai néant, qu'une créature raisonnable qui ne peut rien penser, rien vouloir, former aucun mouvement ni aucun projet, sans l'impulsion ou la permission d'autrui? Que reste-t-il à celle dont la volonté même et le jugement ne lui appartiennent plus, et qui a mis sous le joug les plus nobles facultés de son esprit et de son cœur? Aussi le grand Apôtre, parlant de l'obéissance de Jésus-Christ, la nomme-t-il un anéantissement: « Il s'est, dit-il, anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur, *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens* (1). Cette dépendance absolue est la destruction entière du vieil homme, parce qu'elle renverse jusqu'au fondement de l'amour-propre et de l'orgueil. C'est aussi ce que la superbe impiété a toujours vu de plus odieux et de plus révoltant dans les vœux de religion. Mais ce qu'elle hait, est précisément ce qui charme l'humble vierge que la foi éclaire. Elle connaît le maître qu'elle a choisie: *Cognoscunt me meæ*; elle a compris que se rendre volontairement son esclave, c'est devenir libre; que s'anéantir pour lui et avec lui, c'est acquérir un nouvel être. Et en effet, que ne trouve-t-elle pas dans cet heureux néant où elle s'est réduite? Affranchie de la tyrannie des passions, des caprices de la volonté propre, des bizarreries de l'humeur, de cette foule de désirs tumultueux,

(1) Philipp. II, 7.

teux, inconstans, souvent contraires les uns aux autres, qui agitent le cœur humain, le poussent et le repoussent sans cesse comme les vagues d'une mer orageuse; elle se repose dans le sein de l'obéissance, et ne connaît ni trouble, ni perplexités, ni incertitude, ni remords; ses déterminations, ce n'est pas elle qui les forme; ses démarches, ce n'est pas elle qui les conduit; elle a un pasteur, toute la sollicitude est pour lui, toute la sécurité pour elle; il lui parle et par sa règle, et par l'organe de ses supérieurs; elle n'a point d'autre soin que d'écouter sa voix et de faire ce qu'il commande; elle ne peut s'égarer en le suivant. Les brebis, dit notre Evangile, entendent la voix du bon pasteur et le suivent, parce que sa voix leur est connue. *Vocem ejus audiunt, et illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus oves* (1). Tandis que d'autres, entêtés de leur prétendue sagesse, et prenant leur volonté pour guide, s'enfoncent dans les ténèbres, et se précipitent dans les abîmes; elle marche dans une voie toujours lumineuse et toujours sûre, s'y avance avec une consolation ineffable, et sent augmenter son espérance et sa joie à mesure qu'elle approche du terme. Si elle persévère jusqu'à la fin, elle dira en mourant avec saint Paul: « J'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi jurée à mon époux; il ne me reste que d'attendre la couronne de justice qu'il m'a promise: *Reposita est mihi corona justitiæ* (2).

O vous, ma chère Sœur, qui entrez en ce moment dans cette carrière de sacrifices et de gloire, n'oubliez jamais cette importante parole: « Si elle persévère. » Si vous persévérez jusqu'au bout dans les sentimens qui vous animent aujourd'hui; dans l'amour de vos vœux et la fidélité à les observer; dans l'esprit de pauvreté, d'immolation et d'obéissance; dans cet état de mort, qui va être figuré par votre ensevelissement sous un drap funèbre; dans l'union à la

(1) Joan. x, 3 et 4.

(2) 11. Tim. iv, 8.

croix, que le ministre de Jésus-Christ va vous donner pour partage... Si vous persévérez... Voilà la condition indispensable. La couronne à laquelle vous aspirez n'est promise qu'à la seule persévérance. Car, hélas! il y a des vierges folles, qui se croient connues de l'Époux, et à qui il dira un jour: Je ne vous connais pas: *Nescio vos* (1); qui se flattent aussi de le connaître, et qui s'égarent loin de lui, parce que leurs lampes se sont éteintes dans leurs mains, et que l'huile de la charité manque à leur cœur.

Pour qu'un si terrible malheur n'arrive jamais à aucune d'entre vous, ne cessez, mes chères Sœurs, de contempler sur cet autel celui qu'il est si nécessaire de bien connaître; et imitez l'objet de vos adorations et de vos hommages. Voyez quel secret a trouvé son amour pour perpétuer son sacrifice et ses humiliations jusqu'à la fin des temps. Quel dépouillement dans l'Eucharistie! quelle obscurité sous ces voiles! quel état d'immolation et de mort! quelle obéissance à la voix des prêtres! quel abandon entre leurs mains! quel silence! quel anéantissement! Faites selon ce modèle; et, si vous connaissez véritablement Jésus-Christ, ne vous plaignez pas de ce néant, auquel il faut vous réduire pour quelques années, pour quelques jours peut-être, quand votre Dieu s'y est réduit pour toute l'étendue des siècles.

Vous faut-il, après cela, d'autres modèles encore? Ah! quels souvenirs ce lieu vous rappelle, mes Sœurs! et comment osé-je toucher une plaie si profonde; une plaie encore si sensible, l'incurable plaie de tous les cœurs français? N'est-ce pas ici même qu'a commencé le dépouillement, l'immolation, l'anéantissement de la majesté royale, et cette longue suite de scènes lugubres, qui ont abouti à la mort d'un roi martyr, d'une reine magnanime, d'une princesse qui, sur la terre même, fut comptée au nombre des anges; d'un jeune héritier du trône, qui ne connut de la vie que les amertumes et les douleurs;

(1) Matth. xxv, 12.

hélas! il faudrait dire de tout une famille auguste, si le Ciel ne nous eût conservé, par miracle, la fille chérie de nos maîtres, pour adoucir nos larmes en y mêlant les siennes, et soutenir nos espérances qui s'attachent à son nom, à son sang et à ses vertus? Ce pavé que nous foulons n'a-t-il pas été mouillé des pleurs de ces illustres victimes? O mes Sœurs, à côté de leurs souffrances, compterez-vous pour beaucoup vos austérités? Qu'est-ce que votre pauvreté religieuse après des privations qu'ils éprouvèrent; vos humiliations, après des outrages dont ils furent abreuvés; votre captivité volontaire, en comparaison de l'odieuse et violente captivité dans laquelle ils gémissent? Et s'il faut avouer que votre vie pénitente est un état habituel de mort, quelle différence de cette manière de mourir à la leur!

Mais, Seigneur, une toute autre pensée me frappe en ce moment. Je crois reconnaître ici un grand dessein de votre sagesse, un grand gage de vos miséricordes sur nous. Comment un lieu souillé par de si détestables attentats, est-il changé en un religieux sanctuaire? comment votre trône de grâces est-il établi sur le théâtre même de ces sacrilèges violences? comment la prison des royales victimes est-elle devenue la paisible demeure de ces vierges captives de votre amour, qui, prosternées sans cesse à vos pieds, partagent leur vie entre la pénitence et la prière? O divin Sauveur! le vœu du Roi-Martyr a été entendu; il a demandé grâce pour son peuple, et, à sa demande, le lieu même d'où s'élevait contre nous un cri accusateur, a été converti en lieu d'expiation; vous y êtes descendu vous-même pour vous mettre entre nous et votre père irrité, détourner ses regards de nos crimes et les attirer sur la face de son Christ. Vous voulez que vos servantes, s'immolant avec vous, joignent leurs perpétuelles supplications aux vôtres; et, pour donner plus d'efficacité à leur voix, pour rendre leur intercession plus puissante, vous voulez qu'elles aient à leur tête une vierge is-

sue du même sang qui fut si sacrilègement répandu. N'en doutez pas, mes Sœurs, il y a plus ici qu'une disposition ordinaire de la Providence; vous avez reçu une véritable mission d'en-haut, pour fléchir la justice divine, et prévenir les malheurs qui nous menacent. De votre fidélité et de votre ferveur dépend le salut public, comme de la prière de Moïse sur la montagne dépendait la victoire d'Israël. Ne vous relâchez jamais; le ciel et la terre vous le demandent; remplissez votre glorieuse destination: vous sauvez la patrie; vous consolerez l'Eglise; et au jour où le bon Pasteur viendra enfin faire le dernier discernement des boucs et des brebis, connues, avouées de lui, vous serez rangées à sa droite avec l'heureux troupeau qu'il conduira à sa suite dans les pâturages éternels. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE VÊTURE,

SUR LES

SACRIFICES ET LES RÉCOMPENSES

DE LA VIE RELIGIEUSE;

PRÊCHÉ

LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.
 Nous sommes en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. (I. Cor. iv, 9.)

QUELQUE étroite que soit l'enceinte qui nous rassemble, j'ose dire, mes Frères, que la pieuse et touchante cérémonie qui va s'y célébrer, est un spectacle digne des regards du ciel et de la terre. Une jeune victime, encore parée des ornemens du siècle, et impatiente de s'en dépouiller pour se revêtir de l'habit du sacrifice; des proches, en qui la religion est plus forte que la nature, et qui ne craignent pas de venir environner l'autel, où les droits de la chair et du sang vont être généreusement immolés au divin amour; un ministre sacré qui se prépare à bénir ces symboles vénérables de la pauvreté, de l'humilité, de la virginité chrétienne, qui vont être substitués aux dépouilles de la vanité mondaine; l'Eglise qui se réjouit d'enfanter encore des vierges dans les

jours de sa vieillesse, et qui se glorifie de ces heureux signes de sa perpétuelle fécondité; les anges invisiblement accourus à cette fête, qui s'empresment autour de la future épouse de Jésus-Christ, et se demandent: Quelle est cette âme privilégiée qui aspire aux noces de l'Agneau, et qui déjà s'élève au-dessus de la terre, par le désir d'une vie toute céleste: *Quæ est ista quæ ascendit* (1); le Fils de Dieu lui-même, qui semble appeler celle qui l'a choisie, et lui dire: Venez, ô ma bien-aimée, venez recevoir de mes mains un vêtement de gloire et une couronne immortelle: *Veni, sponsa mea; veni, coronaberis* (2); enfin, pour réunir toutes les grandeurs divines et humaines, une auguste princesse (3), la fille des rois, des saints et des martyrs; l'épouse d'un héros guerrier et pacificateur, deux fois sauveur de nos contrées; noble héroïne elle-même, en qui le sang de Henri IV se fait reconnaître autant par l'intrépidité du courage, que par le sublime de la bonté; ange de l'alliance nouvelle qui doit réconcilier saint Louis avec son peuple, le Ciel avec la France, une nation malheureuse et repentante avec l'Europe et avec elle-même; princesse, les délices, la gloire et l'espérance de la patrie, la consolation du monarque et le gage des miséricordes divines sur ses sujets, qui, après avoir été témoin de l'ivresse et des transports qu'excitent partout sa présence; après avoir recueilli ces bénédictions unanimes et ces hommages touchans, qui sont le culte de la vénération et de l'amour, vient, fidèle imitatrice de la piété de ses ancêtres, embellir nos cérémonies saintes, et poser de ses royales mains, sur la tête d'une servante du Seigneur, le modeste voile qui la déroba aux yeux des hommes, pour la renfermer dans une solitude sacrée avec son Dieu. Est-il un spectacle plus grand, plus intéressant, plus digne de l'attention de tout l'univers? *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.*

(1) Cant. viii, 5.

(2) Cant. iv, 8.

(3) Madame la duchesse d'Angoulême.

Toutefois, ma chère Sœur, ce jour si beau pour vous, n'est pas encore celui de votre triomphe et de votre bonheur : vous allez préluder seulement au grand sacrifice que votre cœur brûle depuis longtemps de consommer. Vous vous séparerez aujourd'hui du monde; mais vous n'élèverez pas encore une barrière insurmontable entre vous et lui : vous prendrez les saintes et glorieuses livrées du Sauveur; mais vous ne lui serez pas encore unie par des liens indissolubles. Un intervalle d'épreuves et de réflexions sérieuses doit vous préparer encore à ces engagements solennels, qui vous fixeront à jamais dans l'héritage et dans la maison de votre Dieu. Il convient que vous méditez à loisir une résolution si importante; que vous puissiez mesurer vos forces avec les obligations d'un état saint et austère; comparer ensemble les peines et les consolations d'une vie si éloignée des sens; peser enfin, dans une juste balance, tout ce que vous quittez, avec tout ce qui vous est promis dans la religion.

Il est de mon devoir, ma chère Sœur, de vous aider dans une délibération de laquelle dépendent vos intérêts du temps et de l'éternité; c'est à moi de vous fournir dès à présent le sujet de vos futures méditations : je vais donc examiner avec vous, ce qu'il en coûte pour suivre une vocation si sublime, et quels avantages on en peut espérer; ce qu'on sacrifie à Dieu, et ce que l'on a droit d'attendre de sa libéralité. Je ferai voir, et c'est ici tout mon dessein, d'abord, que le sacrifice de l'âme religieuse est le sacrifice le plus entier et le plus absolu que la créature puisse faire à son créateur; ce sera mon premier point : ensuite, que les récompenses promises à l'âme religieuse, sont les plus grandes et les plus magnifiques dont le créateur lui-même puisse payer le dévouement de sa créature; ce sera mon second point.

O Reine des vierges, vous qui conduisez ces chastes colombes, à travers la solitude du désert, jus-

qu'à la demeure éternelle de leur époux; vous la protectrice de tous ces paisibles asiles, où se réfugie l'innocence pour échapper à la corruption du monde; mais surtout, la patronne spéciale d'une congrégation sainte, qui, depuis deux siècles, porte votre nom et s'étudie à propager votre culte : daignez, en ce jour de votre naissance, jeter un regard favorable sur celle qui entreprend de naître à une vie nouvelle et parfaite, et de marcher à votre suite dans le sentier étroit des conseils évangéliques. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

On ne me soupçonnera pas de vouloir dissimuler l'étendue et la rigueur du sacrifice auquel l'âme religieuse est appelée, puisque j'ai énoncé sans détour, et que je me propose expressément d'établir, que c'est le sacrifice le plus entier et le plus absolu que la créature puisse faire à son créateur. En effet, si on me demande à quoi renonce une âme qui se consacre à Dieu dans la religion, l'Évangile ne me permet pas de répondre autre chose, sinon qu'elle renonce à tout, sans réserve et sans retour. Elle pratique à la lettre ce que le divin Sauveur exige de ses plus parfaits disciples : c'est-à-dire, qu'elle abandonne tout ce qu'elle possède, et tout ce qui lui est naturellement cher; qu'elle se quitte et se renie, pour ainsi dire, elle-même; qu'elle consent à perdre son âme dans le temps, pour la retrouver dans l'éternité; enfin qu'elle s'ensevelit toute vivante, et se range, en quelque sorte, parmi les morts, pour n'avoir plus d'autre vie que celle qui est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Il n'est donc pas une vierge chrétienne digne de ce nom, et animée de l'esprit de sa vocation, qui ne puisse dire comme les apôtres : Seigneur, voilà que je me suis dépouillée de toutes choses, pour vous suivre : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te* (1). Considérons les princi-

(1) Matth. XIX, 27.

paux sacrifices que renferme ce renoncement universel.

Premièrement, l'âme qui se dévoue à la perfection religieuse, ne renonce pas seulement, comme nous l'avons tous fait par les engagemens du baptême, aux maximes corrompues du monde, à ses usages criminels, à ses passions et à ses scandales; mais elle rompt efficacement tout commerce avec lui, et ne garde aucunes mesures à son égard. Elle ne veut ni de ses établissemens même les plus honorables, ni de ses possessions les plus légitimes, ni de sa gloire la plus juste, ni de ses plaisirs les plus innocens. Elle sort du milieu de ce monde profane, comme les Israélites délivrés de la captivité sortirent autrefois de Babylone, comme Lot sortit de Sodome embrasée. Elle ferme une fois et pour toujours les yeux à l'enchantement de ses spectacles, à la vanité de ses pompes, à tout l'éclat de cette figure qui passe; elle ferme ses oreilles au bruit de ses joies, de ses fêtes, de ses assemblées et de ses entretiens; son cœur à l'illusion de ses espérances, au tumulte de ses prétentions et de ses desirs; son esprit à tout le tourbillon de ses intérêts, de ses affaires et de ses intrigues; elle foule à ses pieds tout ce qu'il estime et tout ce qu'il aime; elle s'enfonce dans la solitude, afin de ne plus le connaître et d'en être oubliée; elle est morte pour lui, et il est crucifié pour elle: *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (1).

Or, mes Frères, que de choses retranchées d'abord par cette seule séparation du monde! que de privations imposées aux sens, à l'imagination et au cœur! quel sacrifice immense pour la nature avide de tout ce qui brille et qui amuse, de tout ce qui nourrit la curiosité, flatte l'orgueil, satisfait les penchans et la cupidité!

Ce n'est là cependant que le premier pas de l'âme religieuse dans la carrière du renoncement; c'est le moins difficile de ses sacrifices: car, après tout, quel-

(1) Galat. vi, 14.

que séduisant que le monde puisse paraître, un esprit solide a bientôt apprécié la frivolité de ses goûts, la bizarrerie puérile de ses modes et de ses usages, le vide de ses plaisirs, la fragilité de ses biens, le néant de ses honneurs. Il ne tarde pas à s'apercevoir que tout dans le monde est mêlé de peines, que les unions les plus douces ont leurs amertumes, que les richesses ont leurs épines, que la faveur a ses servitudes, que la grandeur a ses précipices. L'expérience lui apprend (et je proclame cette vérité en présence d'une princesse, née sur le premier trône de l'univers et nourrie si long-temps d'un pain de douleur, illustre exemple des plus mémorables infortunes comme des plus royales vertus), l'expérience lui apprend que, depuis la condition la plus obscure jusqu'à la plus élevée, il n'en est point qui soit à l'abri des plus tristes vicissitudes; et que les plus hautes fortunes sont surtout exposées aux plus terribles coups du sort. Il entend les plaintes et les murmures secrets de tous ceux dont la prospérité apparente excite l'envie; et il découvre, sous une écorce trompeuse de joie et de bonheur, l'ennui, l'inquiétude et le dégoût dans le fond de tous les cœurs mondains.

Mais ce qui lui inspire le plus d'éloignement pour ce monde aussi pervers qu'il est frivole et malheureux, c'est la profonde indifférence où il vit par rapport à la seule chose importante et nécessaire, c'est son oubli total des premiers devoirs de l'homme envers Dieu, c'est le scandale de ses désordres et l'impunité de ses doctrines. Le monde dépravé dont je parle est une vaste réunion d'hommes, qui, tout plongés dans les sens, tout occupés d'intérêts périssables et de passions insensées, courent en aveugles vers l'inévitable mort, sans s'informer ni de ce qu'elle est, ni de ce qui la doit suivre; qui, ayant reçu du Créateur une âme spirituelle et incorruptible, la sacrifient honteusement aux appétits de la chair qui se corrompt; qui, faits à l'image de Dieu, se dégra-

dent volontairement au niveau de la brute, et mettent leur gloire dans leur ignominie. Comment une âme éclairée des lumières de la foi et éprise des charmes de la vertu, se plairait-elle au milieu d'un monde qui insulte à la pudeur, méprise la religion, persécute la piété, s'inscrit en faux contre l'Évangile, et se raille de Dieu lui-même? Comment s'accoutumerait-elle à l'indécence révoltante des parures, à la licence effrénée des mauvaises mœurs, à l'audace et à l'impunité des blasphèmes? Ah! tout ce qu'elle entend et tout ce qu'elle voit excite ses gémissemens et ses larmes. Elle ne cesse de demander les ailes de la colombe, pour fuir loin de cette région d'iniquité et de mort, et aller chercher dans le désert un repos qu'elle ne saurait goûter sous les tentes des pécheurs: *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ? et volabo, et requiescam* (1).

Si donc il ne s'agissait précisément que de s'éloigner du monde, une âme touchée de Dieu se résoudrait sans peine à ce sacrifice. Mais il lui faut rompre des nœuds bien plus chers; et c'est ici le second degré de son renoncement. Elle a entendu cette parole du divin Maître: « Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi; » et cette autre parole, plus sévère encore: « Vous croyez que je suis venu porter la paix sur la terre; non, j'y suis venu porter le glaive, et je séparerai le fils de son père, la mère de sa fille. » O séparation vraiment douloureuse! déchirante épreuve! difficile victoire! que n'ont pas souffert les saints eux-mêmes dans ces luttes terribles de la nature et de la grâce! combien de vocations vraies et surnaturelles ont été étouffées, dans des cœurs trop sensibles, par le cri de la chair et du sang! L'héroïque Thérèse avoue qu'elle se sentit ses entrailles se déchirer au moment où elle s'arracha des bras de l'auteur de ses jours; et toute la vertu de Françoise de Chantal suffit à peine pour la soutenir dans un semblable com-

(1) Ps. LIV, 7.

bat, tant sont vives et profondes les racines qu'ont jetées dans nos cœurs ces affections nées avec nous, fortifiées par l'habitude et par des témoignages mutuels de tendresse, liées à nos sentimens les plus purs, à nos devoirs mêmes, et identifiées, pour ainsi dire, avec notre être!

C'est donc ici que l'âme, appelée à la perfection évangélique, doit s'armer de force et de courage. Elle considérera que si le Dieu jaloux exige d'elle ce sacrifice, un époux mortel l'exigerait aussi; que tous les jours le service du prince, des espérances de fortune, des projets d'établissement lointain, d'autres intérêts encore séparent les enfans de ceux qui leur ont donné la vie, sans que personne en murmure; qu'il serait étrange que la religion seule n'eût pas le droit de commander ce que commandent légitimement tant d'autres motifs; que d'ailleurs il ne s'agit pas pour une vierge chrétienne de passer les mers, ni de mettre un espace immense entre elle et ceux qu'elle chérit à si juste titre; que dans le cloître, elle ne devient ni invisible ni étrangère pour eux; qu'en retranchant du commerce extérieur ce qu'il aurait de superflu ou de trop satisfaisant pour la nature, elle ne cesse pas de s'intéresser à leurs besoins, et ne s'interdit pas de les aimer; que même la tendresse naturelle, convertie en charité divine, est bien plus active et plus ardente, et surtout incomparablement plus utile à ceux qui en sont l'objet. O mon Dieu! faites comprendre vous-même à ces proches, dont les entrailles s'émeuvent en ce moment, quelle ressource, quel trésor devient pour une famille entière un seul de ses membres qui vous est cédé pour être votre portion et votre héritage, quelles bénédictions il attire sur leurs entreprises, quelles consolations il leur obtient dans les peines amères de la vie, quelle protection dans les périls. Vous seul savez combien de malheurs, prêts à fondre sur eux, sont détournés par ses prières, combien de grâces précieuses coulent de cette source dans leurs âmes. Oh! que les

vues de l'homme sont bornées! Jacob pleure comme mort son fils Joseph, qui a disparu à ses yeux; et, inconsolable de cette perte, il s'écrie que ses cheveux blancs descendront avec douleur dans le tombeau. Cependant Joseph est vivant, ô mon Dieu! et vous ne l'avez enlevé à l'amour d'un père si tendre, que pour en faire, dans des jours de détresse, l'appui, le nourricier, le sauveur de sa famille et de tout son peuple. C'est ainsi, ma chère Sœur, que ceux qui vous pleurent aujourd'hui comme perdue pour eux, recueilleront jusqu'à la fin de leur vie, et jusque dans l'éternité, le fruit du généreux sacrifice que vous vous préparez à offrir au Seigneur.

Mais nous n'avons pas encore mesuré ce sacrifice dans toute son étendue. L'âme religieuse ne se contente pas de fuir le monde et de briser les plus doux liens de la nature. Après ces premières victoires, il lui en reste une bien plus étonnante à remporter. Celui qui l'a choisie et qui l'appelle, lui dit: « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, et qu'il prenne sa croix. » Voilà le dernier degré de l'abnégation, degré si sublime, que, sans les divines leçons de l'Evangile, nous ne comprendrions même pas quel peut être le sens d'un tel langage. Qu'on se sépare de tout ce qui plaît, et que l'on aime hors de soi, c'est une chose qui, toute grande et toute difficile qu'elle est, ne laisse pas de se concevoir; mais se dépouiller et se dépouiller, je ne dis pas de ce qui est dans soi, de ce qui fait partie de soi, mais de tout soi-même; s'abjurer et se renoncer, se traiter en étranger et en presque ennemi, faire divorce avec sa propre nature, la combattre, la subjuguier, la persécuter, et, autant qu'il est en soi, l'anéantir; être soi-même tout à la fois la victime immolée et le sacrificeur qui immole; porter le tranchant de ce glaive dont parle saint Paul jusque dans la moelle de ses os, jusqu'à ce fond intime du cœur, où se trouve l'origine des affections et des désirs, jusqu'à l'incompréhensible division de l'âme et de l'esprit, *Usque*

ad divisionem animæ ac spiritûs, compagum quoque ac medullarum (1): c'est ce qui surpasse toutes les pensées de l'homme, c'est le triomphe et le prodige de la grâce de Dieu dans une âme.

Voilà cependant ce que font, avec le secours de cette grâce, toutes ces véritables servantes de Jésus-Christ, cachées au monde, et dont le monde n'est pas digne; elles vivent détachées et désintéressées d'elles-mêmes, mortes et crucifiées à elles-mêmes. A quoi leur renoncement ne s'étend-il point? Elles renoncent à leurs sens, qu'elles mortifient et qu'elles affligent par la privation universelle de tout ce qui les flatte, par le retranchement de toutes les jouissances et de toutes les commodités de la vie, par les jeûnes, les abstinences, les veilles et les autres austérités du cloître; elles renoncent à leur liberté, qu'elles tiennent enchaînée et captive dans les limites étroites d'un asile sacré, devenu, par leur choix, leur prison et leur tombeau; elles renoncent à leur jugement et à leur volonté, qu'elles réduisent en servitude, et qu'elles mettent, par un vœu formel, sous le joug de l'obéissance la plus aveugle; elles renoncent à leurs propres talents, sur l'usage desquels elles ne se réservent aucun droit pour leur gloire ou pour leur satisfaction personnelle; elles renoncent en quelque sorte à leurs vertus mêmes, dont elles détournent humblement leurs regards, et qui demeurent enfouies à jamais dans la profonde obscurité de leur retraite. Que leur reste-t-il donc en elles-mêmes, ou plutôt quelle partie leur reste-t-il d'elles-mêmes, qui ne soit sacrifiée et anéantie?

O mondains, qui m'écoutez! si la rigueur d'un sacrifice si rigoureux et si absolu vous effraie, songez dans quel triste esclavage tombent ceux qui vivent au gré de leurs sens, de leurs humeurs et de leurs passions, et vous penserez peut-être avec moi, que s'affranchir, par un généreux effort, d'un joug si avilissant, vaincre la nature, et terrasser d'un seul

(1) Hebr. iv, 12.

coup tous ses penchans, c'est reconquérir la dignité de son être, et entrer dans la seule route de la liberté et du bonheur.

Hélas! cette vérité était autrefois mieux connue. Ces religieux dévouemens, qui nous étonnent aujourd'hui parce qu'ils sont rares, étaient communs alors, et n'excitaient aucune surprise. Les riches et les puissans du siècle se dépouillaient souvent de leurs dignités et de leurs trésors, pour s'enrichir du renoncement évangélique; et nos pères ont vu d'illustres princesses descendre des marches du trône, pour aller prendre place parmi les humbles suivantes du Dieu crucifié. Chaque famille presque donnait son gage à la religion, et payait son tribut au Seigneur. Nos villes et nos campagnes étaient remplies de ces écoles de la parfaite vertu, de ces maisons d'immolation et de pénitence, où des victimes volontaires s'offraient nuit et jour en holocauste, et d'où un concert perpétuel de louanges s'élevait vers le Ciel. Qu'arrivait-il de là? que le Ciel nous était favorable; que, voyant au milieu de nous comme un contre-poids de nos crimes, il ne nous châtiât pas dans sa colère; que l'état prospérait, et que notre nom était grand et respecté parmi les nations. Mais depuis que notre fureur a renversé les asiles de la piété, dispersé avec outrage ces solitaires et ces vierges, qui prenaient sur eux l'expiation de nos fautes; imposé silence à leur prière, et tari les sources d'où les miséricordes divines se répandaient sur nous, le torrent des calamités, comme celui des vices, s'est débordé sur une génération impie; nos maux ont paru sans remède, et il a fallu des prodiges de la main du Tout-Puissant pour nous rendre même l'espérance. Soyez béni, grand Dieu, de ces prodiges de bonté, par lesquels vous avez ramené deux fois parmi nous, rendu deux fois à nos vœux et à nos besoins, ceux qui peuvent seuls réparer nos ruines et guérir nos profondes plaies! Ah! qu'ils accomplissent la céleste mission que vous leur avez confiée? qu'ils sau-

vent la patrie! qu'ils relèvent nos saintes et antiques institutions! qu'ils assurent notre bonheur, en le liant avec votre gloire, et qu'il soit donné aux enfans de saint Louis, de rasseoir enfin la prospérité publique sur son véritable fondement, celui d'une religion divine!

Mais revenons, et, après avoir montré que le sacrifice de l'âme religieuse est le plus entier et le plus absolu que la créature puisse faire à son créateur, faisons voir que les récompenses qui lui sont promises sont les plus grandes et les plus magnifiques dont le créateur puisse payer le dévouement de sa créature: c'est le sujet de la seconde partie, que j'abrège et que je conclurai en peu de mots.

SECOND POINT.

Je ne crois pas avoir besoin d'avertir que les magnifiques récompenses dont je vais parler maintenant, ne sont pas pour toute personne qui embrasse un saint institut, et qui entre, par des vœux de religion, dans la société des épouses de Jésus-Christ. Jamais les promesses de Dieu ne se sont adressées aux lâches et aux tièdes, quelque parfaite que leur profession puisse être. Elles ne regardent que les âmes vraiment ferventes, qui apportent à ces engagements sacrés des intentions droites et pures, un sincère détachement de toutes choses, une volonté effective et persévérante de se crucifier elles-mêmes, et de ne plus vivre que pour Dieu seul. Mais je dis qu'une âme de ce dernier caractère éprouvera, dans la religion, les plus admirables effets de la libéralité de celui qui ne peut se laisser vaincre en générosité par sa créature. Elle donne tout ce qu'elle possède, il lui prodiguera en retour tous ses dons; elle se donne elle-même, ô merveille ineffable! il se donnera aussi sans réserve. Que ne puis-je tracer ici avec étendue le tableau du bonheur qu'elle goûte, et faire l'énumération entière des biens dont elle jouit: biens qui enivraient l'âme du grand Apôtre, et lui faisaient

dire avec un si noble dédain, qu'il envisageait comme de la boue tout le reste!

Le premier fruit qu'elle retire de son sacrifice, c'est la paix du Saint-Esprit. Je n'entends pas ici cette paix et cette tranquillité extérieure, que rien ne trouble dans une sainte demeure fermée au bruit et au tumulte du monde, d'où sont bannies les haines, les jalousies et les dissensions, où règne la charité, qui est le lien de la paix, et où le silence n'est presque interrompu que par la voix de la prière, et l'harmonie des sacrés cantiques. J'entends cette paix intime qui a son siège dans le fond de l'âme; qui y répand une inexprimable douceur; qui naît de l'entier assujettissement de toutes les puissances à l'ordre et à la règle, de la victoire complète sur les passions, du témoignage de la bonne conscience; qui fait qu'on est sans crainte dans les dangers, sans abattement dans l'affliction, sans trouble jusque dans les bras de la mort, parce qu'on porte au-dedans de soi une source inépuisable de consolation, de force et de confiance. C'est là cette paix que le monde ne donne pas, selon l'expression de Jésus-Christ; paix qui sera toujours incompatible avec le péché qui produit le remords, avec la volupté que suit la honte, avec l'orgueil qui enfle le cœur, avec l'avarice et l'ambition qui le tourmentent, avec tous les penchans déréglés qui l'agitent et le déchirent; paix qui, surtout, ne se trouvera jamais, selon un oracle exprès des divins livres, dans l'âme sombre de l'impie: *Non est pax impiis* (1). Quand il ne manquerait que ce seul bien à ceux qui se sont embarqués sur la mer orageuse du siècle, c'en serait assez pour les plaindre et les estimer malheureux.

A cette paix si douce, se joint, dans l'âme religieuse et fidèle, un autre sentiment plus doux encore, la joie spirituelle. Comment ne se réjouirait-elle pas? son cœur est une terre bien cultivée, un jardin béni du Seigneur, où elle ne cesse de semer les germes de

(1) Isa. LVII, 21.

toutes les vertus; où elle voit ces germes heureux croître, se développer tous les jours, produire des fleurs dont le parfum est agréable à Dieu même, et des fruits dont le goût exquis n'est connu que des saints. Renfermée dans ce paradis de délices, elle ignore ce qui se passe autour d'elle; elle est étrangère aux événemens, aux intérêts, aux vicissitudes de la terre. Pendant que les passions s'agitent sur le théâtre du monde, elle s'avance, d'un pas égal et tranquille, dans les routes solitaires de la perfection; elle monte, de degré en degré, vers les sommets de la montagne sainte; elle découvre toujours de plus près le bienheureux terme où elle aspire; elle commence déjà, dans l'ivresse du bonheur et de l'amour, à essayer le cantique d'allégresse immortelle. Non, non, les vraies joies ne sont pas celles que l'on puise dans la coupe empoisonnée des plaisirs profanes; ce sont ces joies pures de l'esprit, que notre Sauveur compare à une source d'eaux vives placées dans le sein même du juste, et jaillissantes à la vie éternelle.

La troisième récompense de celui qui s'est donné à Dieu, c'est l'union divine. Ah! Seigneur, ne faudrait-il pas que vous prissiez vous-même ici la parole, pour faire entendre à mes auditeurs ce qui est si élevé au-dessus de la raison et de l'éloquence humaine? Répandez du moins quelques rayons de votre lumière dans mon esprit, et mettez quelques paroles enflammées sur mes lèvres, afin que je puisse donner quelque faible idée des merveilles de votre condescendance et de votre amour. Le grand Dieu qui nous a créés, mes Frères, nous a formés à sa propre image, et nous a destinés à le posséder lui-même: telle est la fin essentielle de notre être. Nous tendons, par la nécessité de notre nature, vers ce bien infini: voilà pourquoi nos désirs sont sans bornes, la faim et la soif de notre cœur insatiables. Nous portons en nous-mêmes un vide immense, que toutes les créatures réunies ne sauraient combler, et qui demande à être rempli par la possession du Créateur. Cette possession

ne peut être parfaite ici-bas. Mais l'âme fervente et détachée de tout le reste, entre dès cette vie en une ineffable union avec celui dont elle jouira pleinement un jour. C'est dans cette union si glorieuse, si délicieuse pour elle, qu'elle trouve le centuple de tout ce qu'elle a quitté. Elle est oubliée des créatures, mais les regards de son Dieu sont toujours attachés sur elle; elle converse peu avec les hommes, mais sa conversation avec le Ciel n'est point interrompue; elle n'entre pas dans les palais des grands, mais elle habite dans la maison du Roi de l'univers; elle ne s'assied point à la table délicate et somptueuse des opulens du siècle, mais elle goûte les mets de la table du Seigneur, elle mange le froment des élus, et boit le vin qui fait germer les vierges; elle ne possède rien, mais elle a trouvé le trésor caché et la perle évangélique; elle porte un habit pauvre et grossier, mais elle est revêtue de Jésus-Christ; elle s'est séparée de ses amis et de ses proches, mais le Fils même de Dieu est devenu son père, son ami, son frère et son époux; il la visite dans la prière, il lui fait entendre sa voix, il la réjouit et la console, il vient avec les autres personnes divines établir en elle sa demeure; elle est, d'une manière bien plus excellente que l'arche d'alliance, le siège et le trône de la Divinité, qui l'investit et la pénètre de ses lumières, l'inonde de ses grâces, la transporte insensiblement en sa propre ressemblance, et lui communique une beauté invisible aux yeux mortels, mais qui ravit l'amour des anges. Si, pour mettre le comble à tant de faveurs, il plaît quelquefois à ce bon Maître de laisser tomber dans son cœur quelques gouttes de ce torrent des voluptés éternelles où sont plongés les élus, de lui montrer, comme à saint Paul, ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que le langage humain ne peut raconter, quels sont, dans ces momens heureux, ses ravissements et ses transports! crois-tu, ô monde, qu'elle t'envie alors tes bagatelles, tes hochets, ta fumée, et ce fantôme d'impur bonheur qui aboutit à la corruption

du tombeau? Elle est placée à une hauteur d'où la terre entière ne lui paraît que comme un grain de sable ou comme un peu de fange. Que possèdes-tu donc, que tu puisses lui offrir en échange du moindre des biens dont elle jouit dans le commerce de son Dieu?

Enfin, pour abréger et conclure, la quatrième et dernière récompense qui lui est réservée, c'est le triomphe du dernier jour et la possession du royaume de Dieu. Il viendra ce jour où l'époux des vierges paraîtra sur les ruines du monde, environné de gloire, de majesté et de puissance. Sa croix marchera devant lui, et toutes les générations des hommes seront rassemblées à ses pieds. Il appellera alors à haute voix, il discernera de la foule, il placera autour de lui sur des trônes ceux et celles qui auront tout abandonné pour le suivre. Oh! qu'en ce moment on s'estimera heureux d'avoir été fidèle à une vocation sainte, d'avoir fui les dangers du monde, embrassé les humiliations et les rigueurs de la pénitence, pris pour son partage la croix triomphante de Jésus-Christ! Quelle joie pour l'âme religieuse, lorsque les concerts des anges et les acclamations de tout l'univers succéderont à l'austère silence auquel elle s'était volontairement condamnée; lorsque ces sombres voiles et ces habits de deuil, sous lesquels elle s'était comme ensevelie, seront changés en vêtements de gloire, dont l'éclat effacera celui des astres du firmament; que l'étroite et obscure enceinte du cloître sera remplacée par les vastes parvis, et par les ineffables splendeurs de la Jérusalem céleste; enfin, que les jeûnes, les abstinences et tous les travaux d'une vie pénitente iront aboutir à l'océan des délices éternelles! Ainsi s'accomplira, dans toute son étendue, la promesse du Sauveur: « En vérité, je vous le dis, toute personne qui renoncera pour moi à ses proches, à ses maisons ou à ses terres, recevra dès à présent le centuple, et ensuite une félicité sans fin et sans mesure. »

Venez donc, ô vous qui avez conçu le noble des-

sein de tout quitter pour un Dieu si magnifique dans ses récompenses, venez commencer votre sacrifice, et recevoir un premier gage des faveurs qui vous sont promises. Dépouillez-vous des livrées du siècle, et paraissez au pied de l'autel revêtue de la robe nuptiale, qui vous donnera droit aux privilèges des saintes épouses. Puisse en même temps le Seigneur parer insensiblement votre âme des plus riches ornemens de sa grâce ! Et vous, parens, amis de celle qui donne aujourd'hui un si touchant exemple, ne lui enviez point son bonheur ; n'attristez pas par vos larmes une cérémonie qui réjouit les esprits célestes ; ou, s'il faut qu'il échappe des larmes à la tendresse naturelle, que du moins elles coulent sans amertume ; ce n'est pas une pompe funèbre, c'est une nouvelle naissance que nous célébrons. Non, vous ne perdez point votre fille, ô vous qui avez donné le jour à cette vierge chrétienne, parce qu'elle devient plus spécialement la fille et la servante du Seigneur ; non, pieuse aieule, qui lui avez si longtemps tenu lieu de mère, et vous, jeune frère, qui vous montrez digne de la part que vous allez prendre à cette religieuse scène, ce n'est pas un office lugubre que vous rendrez à celle qui vous est chère, en étendant sur sa tête le voile qui la consacre à son Dieu ; jamais vous ne lui avez mieux témoigné votre amour qu'en ce moment, et jamais il n'y eut de jour plus beau pour elle que celui où environnée, soutenue de toute sa famille, elle entre dans la plus sainte et la plus honorable des carrières.

Que reste-t-il maintenant, mes Frères, mes chères Sœurs, vous tous qui m'entendez, sinon que nous unissions tous nos vœux, pour attirer les plus abondantes bénédictions du Ciel sur l'heureuse victime dont l'immolation se prépare ? Oh ! que l'ange du Seigneur la conduise à l'autel ; que la Reine des vierges la reçoive au nombre de ses filles les plus chéries ; que son nom soit écrit en ce jour même dans le livre de la vie, pour n'en être jamais effacé, et lui assurer une couronne immortelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE PROFESSION,

SUR

LA NAISSANCE DE MARIE,

CONSIDÉRÉE COMME MODÈLE

DE LA NAISSANCE SPIRITUELLE

D'UNE AME RELIGIEUSE,

LE JOUR OÙ ELLE PREND SES DERNIERS ENGAGEMENTS ;

Prêché le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge.

Addueentur regi virgines post eam.

Les vierges parviendront à sa suite jusqu'au trône du roi. (Ps. XLIV, 15.)

IL n'est point sur la terre de plus beau titre que celui de vierge chrétienne ; ce n'est pas un de ces titres fastueux auxquels sont attachées des distinctions périssables, et qui attirent les hommages d'un monde frivole ; mais c'est un titre chéri de Dieu et respecté des anges, qui donne droit à des honneurs immortels, et à de glorieux privilèges dans le royaume du ciel. C'est le seul titre que nous donnions et qui convienne à la plus sainte des créatures, à la mère du Verbe incarné. Quand nous l'avons nommée Vierge par excellence, nous croyons non-seulement l'avoir assez clairement désignée, mais avoir renfermé en un mot tout son éloge. En effet, c'est elle qui conduit la troupe innocente des vierges ; *Addu-*

sein de tout quitter pour un Dieu si magnifique dans ses récompenses, venez commencer votre sacrifice, et recevoir un premier gage des faveurs qui vous sont promises. Dépouillez-vous des livrées du siècle, et paraissez au pied de l'autel revêtue de la robe nuptiale, qui vous donnera droit aux privilèges des saintes épouses. Puisse en même temps le Seigneur parer insensiblement votre âme des plus riches ornemens de sa grâce ! Et vous, parens, amis de celle qui donne aujourd'hui un si touchant exemple, ne lui enviez point son bonheur ; n'attristez pas par vos larmes une cérémonie qui réjouit les esprits célestes ; ou, s'il faut qu'il échappe des larmes à la tendresse naturelle, que du moins elles coulent sans amertume ; ce n'est pas une pompe funèbre, c'est une nouvelle naissance que nous célébrons. Non, vous ne perdez point votre fille, ô vous qui avez donné le jour à cette vierge chrétienne, parce qu'elle devient plus spécialement la fille et la servante du Seigneur ; non, pieuse aieule, qui lui avez si longtemps tenu lieu de mère, et vous, jeune frère, qui vous montrez digne de la part que vous allez prendre à cette religieuse scène, ce n'est pas un office lugubre que vous rendrez à celle qui vous est chère, en étendant sur sa tête le voile qui la consacre à son Dieu ; jamais vous ne lui avez mieux témoigné votre amour qu'en ce moment, et jamais il n'y eut de jour plus beau pour elle que celui où environnée, soutenue de toute sa famille, elle entre dans la plus sainte et la plus honorable des carrières.

Que reste-t-il maintenant, mes Frères, mes chères Sœurs, vous tous qui m'entendez, sinon que nous unissions tous nos vœux, pour attirer les plus abondantes bénédictions du Ciel sur l'heureuse victime dont l'immolation se prépare ? Oh ! que l'ange du Seigneur la conduise à l'autel ; que la Reine des vierges la reçoive au nombre de ses filles les plus chéries ; que son nom soit écrit en ce jour même dans le livre de la vie, pour n'en être jamais effacé, et lui assurer une couronne immortelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE PROFESSION,

SUR

LA NAISSANCE DE MARIE,

CONSIDÉRÉE COMME MODÈLE

DE LA NAISSANCE SPIRITUELLE

D'UNE AME RELIGIEUSE,

LE JOUR OÙ ELLE PREND SES DERNIERS ENGAGEMENTS ;

Prêché le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge.

Addueentur regi virgines post eam.

Les vierges parviendront à sa suite jusqu'au trône du roi. (Ps. XLIV, 15.)

IL n'est point sur la terre de plus beau titre que celui de vierge chrétienne ; ce n'est pas un de ces titres fastueux auxquels sont attachées des distinctions périssables, et qui attirent les hommages d'un monde frivole ; mais c'est un titre chéri de Dieu et respecté des anges, qui donne droit à des honneurs immortels, et à de glorieux privilèges dans le royaume du ciel. C'est le seul titre que nous donnions et qui convienne à la plus sainte des créatures, à la mère du Verbe incarné. Quand nous l'avons nommée Vierge par excellence, nous croyons non-seulement l'avoir assez clairement désignée, mais avoir renfermé en un mot tout son éloge. En effet, c'est elle qui conduit la troupe innocente des vierges ; *Addu-*

centur . . . *virgines post eam*; qui les présente à son fils, en qualité de ses suivantes, de ses imitatrices, de ses filles adoptives : *Proximæ ejus afferentur tibi*. C'est elle qui les introduit dans le séjour de la félicité pure et de l'éternelle joie : *Afferentur in lætitiâ et exultatione*; qui leur ouvre, sur les hauteurs les plus inaccessibles de la Jérusalem céleste, ce sanctuaire secret de la Divinité, où elles seules entre les élus sont admises, et où le Roi de gloire manifeste à ses épouses tout l'éclat de sa beauté : *Adducentur in templum regis* (1).

Combien ne devez-vous donc pas estimer votre bonheur, ô vous, ma chère Sœur en Jésus-Christ, qui, après vous être dégagée des liens où le monde s'efforçait de vous retenir captive, après vous être préparée pour ce grand jour par deux années entières d'épreuves et de silence, allez être enfin reçue solennellement dans cette glorieuse troupe dont Marie est le chef et le guide, dans cette famille bienheureuse dont elle est la mère, et qui doit former éternellement, avec elle, le cortège de l'Agneau sans tache dans le royaume de Dieu : *Sequuntur Agnum quocunque ierit* (1). Ce qui ajoute encore à votre joie, c'est que vous entrez dans une congrégation particulièrement consacrée à cette Reine des vierges, qui a l'honneur de porter son nom, et qui a reçu, depuis son établissement, mille précieuses marques de sa protection. Il est une autre circonstance qui doit aussi vous toucher, et qui me frappe comme un augure favorable pour cette cérémonie et pour toutes ses suites, c'est que vous vous donnez à la religion au même jour où cette sainte patronne fut donnée au monde, et que vous naissez à cette vie nouvelle au milieu des chants d'allégresse qui accueillent Marie naissant sur la terre. De là je prendrai occasion d'envisager sa naissance temporelle, que l'Eglise célèbre aujourd'hui, comme le modèle de

(1) Ps. XLIV. 15 et 16.

(2) Apoc. XIV, 4.

votre naissance spirituelle, que nous allons en même temps célébrer; et, pour marquer en trois mots tout mon dessein, voici quel sera le plan de ce discours. Je considérerai trois qualités principales de la naissance de Marie: premièrement, naissance surnaturelle; secondement, naissance humble et obscure; troisièmement, naissance à une vie sainte et parfaite; et je montrerai dans ces trois qualités, toutes celles que doit réunir la naissance spirituelle d'une âme qui se consacre à Dieu dans la religion.

Puisse, ma chère Sœur, celle que vous choisissez pour mère, et qui va vous être proposée pour exemple, mettre elle-même dans ma bouche des paroles vives et touchantes, qui portent l'onction et la lumière dans le fond de votre âme! *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Premièrement donc, la naissance de Marie fut surnaturelle. Saint Joachim et sainte Anne, qui devaient lui donner le jour, étaient parvenus à cet âge où la nature refuse aux époux la fécondité. Anne avait toujours été stérile, et ne pouvait plus devenir mère que par un miracle. Mais il fallait que le rejeton promis depuis tant de siècles sortît de la tige de Jessé; les oracles des prophètes ne pouvaient demeurer sans accomplissement; aucun obstacle ne pouvait arrêter les desseins d'une sagesse toute-puissante. Les lois de la nature sont renversées; la vieillesse et la stérilité deviennent fécondes, et Anne donne à la terre celle qui doit un jour enfanter le Sauveur. On peut donc dire que Marie « n'est point née de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme; » qu'elle est un enfant de miracle et le fruit des promesses divines; en un mot, que la grâce est pour tout dans sa conception et dans sa naissance.

C'est aussi la grâce d'en-haut toute seule qui enfante les âmes à la vie religieuse. Votre vocation à un état si sublime, ma Sœur, a été une faveur inappréciable, pour laquelle vous ne témoignerez jamais au Ciel assez de

reconnaissance. Il a fallu que Dieu vous choisît de toute éternité; qu'il vous marquât, pour ainsi dire, d'un caractère particulier; qu'il vous séparât intérieurement des enfans du siècle, par des pensées, des désirs, des penchans contraires à ceux que la nature inspire; il a fallu qu'une grâce victorieuse vous fit triompher de la chair et du sang, vous fortifiât contre les séductions du monde, et disposât votre cœur à tous les sacrifices; car, j'ose l'affirmer, ce n'est ni le repos, ni l'affranchissement des soins et des sollicitudes attachées à un établissement dans le siècle, ni les douceurs d'une société sûre et choisie, ni aucun autre avantage temporel, que vous êtes venue chercher dans cette solitude sacrée. Vous y êtes venue dans un véritable esprit d'immolation, pour mourir à toutes choses et à vous-même, pour vous offrir au Seigneur comme une victime de la pénitence et du divin amour. Or, une telle vocation n'est-elle pas évidemment surnaturelle?

Si Jésus-Christ, parlant de cette régénération nécessaire qui fait les simples chrétiens, l'appelle une nouvelle naissance, et dit que « nul ne peut voir le royaume de Dieu, qu'auparavant il ne naisse une seconde fois; » s'il attribue cette merveille à l'Esprit tout-puissant « qui souffle où il lui plaît, » comment n'attribuerions-nous pas au même Esprit cette autre renaissance encore plus miraculeuse par laquelle une personne déjà chrétienne s'éloigne des voies où marche le commun des fidèles, s'élève à une perfection plus haute, foule aux pieds la nature, et embrasse une vie plus digne des anges que proportionnée à la faiblesse humaine? Quel changement ne faut-il pas que la main du Dieu de l'univers ait opéré dans son âme, pour la porter à de si généreuses résolutions?

Hélas! mes Sœurs, si, ce qu'à Dieu ne plaise, il était une seule d'entre vous qui n'eût point éprouvé cet heureux changement; qui, sans avoir été transformée, par une puissante et invisible main, en une

créature nouvelle, fût entrée dans ce port de la religion, poussée par un autre souffle que celui de l'Esprit-Saint, combien ne faudrait-il pas déplorer son imprudence et son malheur? Que serait, sous le joug des conseils évangéliques, une personne liée par les vœux les plus saints, et encore remplie de sentimens profanes; prisonnière dans le cloître, enchaînée malgré elle aux autels du Dieu des vertus, et toute occupée du souvenir des mets de l'Egypte, dans le désert où tombe la manne du Ciel? Ah! que serait-elle, sinon une dupe infortunée pour qui il ne resterait presque plus de consolation à espérer, une triste esclave condamnée à d'éternels murmures, une vierge folle qui ne pourrait être admise au festin de l'Epoux, une fille de Babylone qui chercherait en vain à se confondre avec les saintes habitantes de Jérusalem?

Ce n'est donc ni ce voile qui vous couvre, ni les murs et les barrières qui vous environnent, ni aucune autre de ces choses extérieures, qui font la religieuse et l'épouse de Jésus-Christ; mais c'est la vocation divine, c'est cette voix secrète qui s'est fait entendre au fond de votre cœur, et qui a dit à chacune de vous : Prête l'oreille, ô ma fille, et connais les desseins de ton Dieu sur toi: *Audi, filia, et vide* (1). N'hésite pas à te séparer de ce peuple qui t'a vu naître et croître dans son sein; oublie même la maison de ton père; romps les plus doux liens du sang et de la nature: *Obliviscere populum tuum et domum patris tui* (2). Et lorsque ton âme sera dégagée de toute affection terrestre, le Roi du ciel lui-même sera épris de ta beauté; celui qui se nomme le souverain Seigneur de l'univers, celui que les anges et les hommes adorent, deviendra ton époux; reçue dans sa maison, admise à sa familiarité la plus intime, tu contracteras avec lui une union immortelle: *Et concupiscet rex decorem; ipse est Dominus Deus*

(1) Ps. XLIV, 11.

(2) Ps. XLIV, 11.

tuus, et adorabunt eum (1). C'est le charme victorieux de ces paroles qui vous a conduites en ce lieu. Le Seigneur vous a donc véritablement parlé; et pourquoi? sinon parce qu'il vous a aimées, entre les filles d'Adam, d'un amour de prédilection, et qu'il a eu sur vous des vues de miséricorde toutes spéciales. Eh! par combien de merveilles n'a-t-il pas signalé sa tendresse à votre égard! O mes Sœurs, que chacune, dans le fond de sa conscience du moins, rende ici gloire à la vérité. N'en est-il aucune parmi vous, qu'il n'ait été chercher et choisir jusque dans les voies égarées du monde, et à qui il ne puisse adresser cette parole de son prophète: Ma main t'a été prendre jusqu'aux extrémités de la terre; je t'ai ramenée comme de vive force et de bien loin; je t'ai dit, dans ma bonté: Tu seras ma servante, et tu habiteras dans l'intérieur de mon tabernacle; et au lieu de te rejeter, comme tu le méritais, je t'ai préférée à mille autres, qui ont péri au milieu des précipices où tu courrais: *Apprehendi te ab extremis terræ, et à longinquis ejus vocavi te* (2)? Mais, quand il n'en serait pas ainsi, combien a-t-il fallu que sa providence écartât ou renversât d'obstacles, soit au-dehors, soit au-dedans de vous-mêmes, pour vous ouvrir l'entrée de ce saint asile! N'a-t-elle pas peut-être rompu des nœuds déjà presque formés, nœuds légitimes sans doute, mais qui vous eussent liées au siècle pour toujours? Ne vous a-t-elle pas enlevé peut-être, dès vos plus tendres années, l'objet de vos plus vives affections, une mère chérie, par exemple, des bras de laquelle vous n'auriez jamais eu la force de vous arracher? N'a-t-elle pas, pour mieux vous désabuser de tout ce que le monde admire, mis sous vos yeux peut-être, et dans le sein même de votre famille, le spectacle de la grâce, de la beauté, de la jeunesse, se glaçant, se raidissant tout-à-coup, et semblables à une fleur qui tombe sans se faner ni se flétrir, descendant avec

(1) Ps. XLIV, 12.

(2) Isa. XLI, 9.

presque tout leur éclat dans le tombeau? Mais comment dire ici tous les ressorts divers que le Seigneur a fait jouer, toutes les armes qu'il a employées, tous les coups qu'il a frappés avec une miséricordieuse rigueur, pour subjuguier vos cœurs et les soumettre à votre amour? Comment dire surtout par quel charme divin il vous captive, depuis que vous êtes rangées sous ses lois; par quelle abondance de grâces répandues dans vos âmes il adoucit chaque jour l'amertume de vos sacrifices, et allège les croix que vous portez pour lui! Oh! si quelqu'une des dignes épouses, des fidèles servantes d'un si bon maître, pouvait élever ici la voix, que n'aurait-elle pas à raconter? avec quelle effusion de reconnaissance nous parlerait-elle de cette onction cachée, de ces consolations ineffables, par lesquelles il attache si puissamment à son service les vierges qui renoncent à toutes choses pour se donner à lui! Voilà les fruits d'une vocation vraiment surnaturelle; voilà ce que le monde aveugle et charnel ne peut ni soupçonner, ni connaître. Aussi, dans sa fausse sagesse, quelle idée s'est-il faite de votre saint et heureux état? Ecoutez-le: il ne parlera que de chaînes, de prisons, de voiles lugubres, de malheureuses victimes plongées toutes vivantes dans ces sépulcres creusés par la main de la religion. A-t-on oublié comme ces mots effrayants retentissaient de toutes parts, comme ce langage odieux était dans toutes les bouches, il y a vingt-cinq ans, lorsque la philosophie arrogante du siècle se préparait avec tant de bruit à régénérer l'univers? Mais quel glorieux démenti vous lui donnâtes, mes Sœurs (je parle à celles d'entre vous qui ont traversé ces orages), lorsque vous répondîtes à vos prétendus libérateurs, que vous aimiez mieux être captives dans la maison de votre Dieu, que libres sous la tente des pécheurs; lorsqu'il fallut que la tyrannie déployât toutes ses forces pour vous arracher du fond de ces retraites, d'où l'on vous disait si impatientes de sortir; lorsque, rendues malgré vous à la société de vos

amis et de vos proches, vous ne cessâtes de regretter l'ombre et le silence du cloître, la paix du sanctuaire et les saintes rigueurs d'une volontaire pénitence; lorsque, exilées et étrangères au milieu du monde, vous n'y sûtes que soupirer et gémir, comme autrefois les enfans de la captivité sur les bords du fleuve de Babylone! Quel nouveau démenti vous lui donnâtes ensuite, lorsqu'au premier moment où la persécution se ralentit, et pendant que l'impiété régnait encore, vous vous préparâtes à tant de frais ce nouvel asile où votre dispersion s'est réunie; où relevant de vos mains vos antiques barrières, vous soumettant avec joie au même joug que la violence avait brisé, vous avez repris avec une consolation si douce les cantiques interrompus de Sion; et, vivant en paix à l'ombre de l'autel, vous pressant autour de la table de l'Agneau, vous nous faites dire tous les jours que, si le second temple est loin d'égaliser la magnificence du premier, le même Dieu toutefois l'habite, et les mêmes anges mortels y font retentir leurs concerts. Et vous aussi, ma chère Sœur, vous venez à votre tour démentir et confondre cette philosophie orgueilleuse et insensée, au mépris de ses railleries et de ses maximes; vous renoncez si librement à tout ce qu'elle vante, et embrassez avec tant d'ardeur tout ce qu'elle dédaigne, échangeant volontiers un héritage terrestre contre des biens invisibles, et tous les plaisirs du temps contre les espérances de l'éternité. C'est là cette sagesse évangélique, qui n'est que folie aux yeux du monde; c'est le miracle de la vocation religieuse, et ce qui donne à votre naissance spirituelle un premier caractère de conformité avec la naissance de Marie. L'une et l'autre, comme vous venez de le voir, sont surnaturelles. J'ajoute que l'une et l'autre sont aussi humbles et obscures devant les hommes, qu'elles sont glorieuses devant Dieu; second caractère de conformité, qui va faire le sujet d'une seconde réflexion.

SECOND POINT.

O profondeur des conseils de Dieu! Marie est la plus parfaite des simples créatures: elle sort des mains de son auteur si belle et si resplendissante de gloire, que les anges, éblouis à sa vue, se demandent avec étonnement quelle est celle qui s'avance comme une brillante aurore, qui répand une lumière plus douce et plus pure que celle de l'astre des nuits, et bientôt rivalise avec le soleil même: *Quæ est ista... quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol* (1)? C'est la Reine future du ciel, qui naît sur la terre. Et cependant quel éclat environne son berceau? De tant de grandeur, que paraît-il aux yeux des hommes? Cette fille de bénédiction, qui n'a point participé à la corruption du péché, qui porte dans son âme l'empreinte toute vive de la ressemblance divine, qui doit réparer tous les maux que la première Ève avait faits au genre humain, qui écrasera la tête du serpent, et sera la mère d'un Dieu, n'a rien qui la distingue, à l'extérieur, d'un enfant ordinaire. Cette naissance, qui fait la joie et l'admiration de toutes les hiérarchies célestes, est un événement obscur et ignoré sur la terre, qui attire à peine l'attention de quelques parens et de quelques amis, fort éloignés eux-mêmes de soupçonner quel trésor est donné au monde. Ah! c'est que Marie est cette fille du grand Roi, dont toute la gloire est cachée au dedans: *Omnis gloria ejus filiae regis ab intus* (2). L'humilité doit être le caractère de sa naissance, parce qu'il sera celui de sa vie entière. Elle paraîtra toujours dans la pauvreté et l'abjection; elle partagera plus qu'aucune autre créature les opprobres et les ignominies de son fils. Ce sera là son privilège par excellence, et celui dont elle se montrera toujours plus jalouse.

Vous n'avez pas besoin que je vous dise, ma Sœur,

(1) Cant. vi, 9.

(2) Ps. xlv, 14.

qu'en cela surtout elle est votre modèle. Naître à la vie religieuse, c'est mourir à toutes les vanités humaines, c'est se vouer, sans réserve et sans retour, à la plus sincère, à la plus profonde humilité. Aussi le premier pas que fait une âme appelée à cette vie sainte, est-il de se cacher et de s'ensevelir, de dépouiller les ornemens et les parures mondaines, s'envelopper de sombres voiles et s'enfoncer dans l'obscurité du cloître, pour y être à jamais oubliée des hommes. Je dis de s'ensevelir : est-il une expression plus exacte ? Eh ! ne vous verrons-nous pas, dans quelques instans, étendue sur la terre, couverte d'un drap funèbre, et comme couchée dans le cercueil, tandis que nous célébrerons autour de vous la cérémonie anticipée de vos funérailles ? Que signifie ce triste appareil, ma Sœur ? est-ce un jeu lugubre, et une vaine représentation comme celle du théâtre ? ou bien est-ce la plus frappante des leçons, et la vive image de ce qui doit se passer dans votre âme ? L'Eglise, en vous revêtant ainsi des livrées de la mort, n'a-t-elle pas intention de vous dire, par un emblème plus expressif que toutes les paroles : « Vous êtes morte, et votre vie est désormais cachée avec Jésus-Christ en Dieu. » Vous devez être aussi aveugle que les morts pour toutes les pompes de la terre, pour tout cet éclat frivole qui éblouit les yeux des enfans du siècle ; aussi sourde que les morts aux applaudissemens et aux louanges, aux censures et aux railleries du monde ; aussi indifférente aux distinctions ou aux mépris, aux honneurs ou aux opprobres, que le sont ceux qui déjà dorment dans la poussière, et dont nous foulons à nos pieds la cendre insensible. Vous êtes morte, et il ne vous reste plus d'autre vie que celle qui est « cachée avec Jésus-Christ en Dieu. » Prenez garde, ma Sœur, et pesez attentivement chacun de ces mots : « Vie cachée en Dieu ; » cachée dans le sein de l'invisible, de celui qui échappe à tous les sens ; qui, présent en tous lieux, et faisant tout dans l'univers, ne paraît cepen-

dant nulle part. Ce n'est pas assez : « Vie cachée avec Jésus-Christ. » O mystère ! comprendrons-nous bien cette parole ? Où Jésus-Christ mène-t-il une vie cachée, ma Sœur ? Est-ce dans le ciel ? Non, sans doute, puisqu'il s'y montre à la droite de son père, brillant de tout l'éclat de la Divinité. Est-ce sur la croix qu'il se cache ? Oui, mais en partie seulement ; car, au milieu de ses ignominies et de ses douleurs, il y manifeste encore sa grandeur et sa puissance, quand il pousse ce cri qui ébranle les fondemens de l'univers, quand il couvre le soleil, au milieu de sa course, d'un sombre voile, et qu'il ranime les ossemens arides jusque dans le fond des tombeaux. Où donc est-il véritablement caché ? Dans l'Eucharistie, ma Sœur, où sa gloire, sa vie, sa divinité, son humanité, tout disparaît, tout est enveloppé de nuages impénétrables. Ne semble-t-il pas y être, je ne dis pas comme mort, mais comme un pur néant ? Y donne-t-il quelque signe de sa présence ? Prêtez l'oreille ; il est muet, et vous n'entendez point sa voix ; ouvrez les yeux, vous n'apercevrez pas le moindre rayon de sa lumière, pas le moindre trait de sa beauté ; parlez, rien n'annoncera qu'il vous entende ; qu'on l'outrage, il ne se défendra pas ; qu'on le blasphème ou qu'on l'adore, même impassibilité, même silence. Quelle obscurité profonde ! quel ensevelissement total et quel anéantissement ! Concevez-vous maintenant ce que c'est qu'une « vie cachée avec Jésus-Christ ? » N'est-ce pas une vie profondément humble, et volontairement obscure, où l'on n'est rien à ses propres yeux, où l'on ne veut être rien aux yeux des autres, où l'on désirerait n'être aperçu que de Dieu seul, où l'on aime à ensevelir dans les ténèbres et le silence ses talens, ses grâces naturelles, ses vertus même, où, loin d'aspirer à des préférences, on n'ambitionne que le dernier rang, on n'est avide que d'humiliations, et l'on travaille sans cesse, en déso- lant l'amour-propre, à déraciner jusqu'au germe de l'orgueil et de l'estime de soi-même. Voilà peut-être,

mes Sœurs, ce qu'il y a de plus difficile dans vos obligations, et, par conséquent, ce qu'il y a de plus héroïque dans votre état. Mais aussi, quelle récompense est attachée à cette seule victoire ! L'âme vraiment humble jouit de la paix, le plus précieux des dons du Saint-Esprit ; et une communauté religieuse, dans laquelle régnerait l'humilité, serait une fidèle image du ciel : on n'y connaîtrait ni rivalité, ni envie, ni bizarrerie d'humeur, ni contention, ni insubordination, ni murmures ; toutes les passions en seraient bannies avec l'orgueil, et tous les cœurs n'en formeraient qu'un seul, parce que chacun préférerait l'honneur et l'intérêt des autres au sien propre. O vous, ma Sœur, qui voulez être une digne épouse de l'Agneau ! soyez, à son exemple, douce et humble de cœur ; ne venez pas, en renonçant aux vanités du siècle, rechercher ce qui se trouve encore de vain dans la maison même de Dieu, c'est-à-dire les distinctions et les prééminences qui s'y rencontrent ; entrez plutôt dans les sentimens d'un saint prophète qui, tout assis qu'il était sur le trône, ne rougissait pas de dire que ce qui le charmaît dans les divins tabernacles, c'était de pouvoir y oublier sa grandeur, et, confondu dans la foule, s'y prosterner dans la poussière. Oui, disait-il (ô la belle parole dans la bouche d'un roi), j'aime à être abject dans la maison du Seigneur : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei* (1). Le même David, se voyant en butte aux dérisions d'une orgueilleuse princesse, parce que, dans le transport d'une naïve et pieuse joie, il s'était dépouillé des ornemens de la royauté, et n'avait pas eu honte de danser devant l'arche : Ah ! s'écria-t-il, si c'est s'avilir que de s'abaisser devant le Seigneur, que je m'avilisse mille fois plus encore, et que je ne mette aucunes bornes à des humiliations si justes : *Vilior sum plus quam factus sum, et ero humilis* (2). Tel fut le langage d'un saint roi, dix siècles avant que l'Évan-

(1) Ps. LXXXIII, 11,

(2) II. Reg. VI, 22.

gile eût réprouvé la gloire mondaine, et fait de l'humilité le fondement de toutes les vertus. Quel amour ne doit pas avoir pour les abaissemens une vierge chrétienne, qui a pour loi les conseils évangéliques, pour époux le Fils de Dieu anéanti, et pour mère la plus humiliée comme la plus sainte des créatures ! Votre naissance spirituelle doit donc être, comme la naissance temporelle de Marie, humble et obscure ; c'est ce que je viens de montrer. Enfin, pour dernier trait de conformité, ce doit être ici le jour de votre naissance à une vie sainte et parfaite : troisième et dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

La vie à laquelle Marie naît en ce jour, est une vie sainte et parfaite, premièrement dans son principe et dans tout son cours, secondement dans son objet et sa fin. Exempte du péché d'origine, soustraite à l'empire de la concupiscence, remplie, dès le premier moment, d'une surabondance de grâces, Marie ne devait jamais tomber dans la faute la plus légère, ni laisser ternir par le moindre soufle l'éclat de son innocence ; elle a été cette colombe unique, cette beauté sans tache, dans laquelle l'œil même de Dieu ne découvrait aucun défaut : *Tota pulchra es... macula non est in te* (1). Les anges étaient moins purs, et son divin Fils l'a seul surpassé en sainteté.

Je ne prétends pas, ma chère Sœur, que vous puissiez atteindre à une perfection si éminente. Y aspirer même, et vouloir rivaliser avec celle qui ne peut jamais avoir d'égale, serait une témérité insensée. Mais je dis sans crainte ce que vous savez déjà, qu'être appelée à l'état religieux, c'est l'être à la perfection du christianisme, et que cette perfection, qui est de conseil pour les autres, sera désormais de précepte pour vous. C'est ce qui vous distinguera, ce qui fera votre gloi-

(1) Cant. IV, 7.

re; mais en même temps, ce qui devra sans cesse animer votre zèle, entretenir votre sollicitude, et exciter toute votre vigilance. Les vœux que vous allez faire au Seigneur ne peuvent être vains. Non contente d'avoir renoncé par le baptême, comme le reste des fidèles, à tout ce que la loi de Dieu défend, vous voulez renoncer encore aux jouissances qu'elle vous permet, à vos droits naturels et légitimes sur vos biens et sur votre personne; vous irez jusqu'à vous dépouiller de votre volonté même, en vous réduisant sous la sainte servitude de l'obéissance. Le sacrifice ne saurait aller plus loin. Mais tout ce que vous aurez promis, le Ciel exigera que vous l'accomplissiez. Il ne pourra plus y avoir pour vous de couronne, que celle qui est réservée aux parfaits. Ceci vous regarde toutes, mes Sœurs; car le même pacte que votre nouvelle compagne va faire avec Dieu, vous l'avez fait avant elle; vous ne pouvez plus vous sauver qu'au même prix. La voie étroite des conseils est le seul chemin qui puisse vous conduire, à travers le désert où vous êtes entrées, dans la véritable terre promise. Disons-nous pour cela que votre condition soit dure, et qu'il faille vous plaindre? Ah! plutôt, mes Sœurs, heureuse, heureuse mille fois l'âme qui a su quitter tout ce qui n'est rien, pour embrasser les biens véritables; qui s'est appauvrie en apparence, pour s'enrichir de tous les trésors de l'éternité; qui a méprisé de trompeuses délices, pour goûter les joies pures de l'esprit et la douceur des consolations divines; qui s'est imposé la nécessité d'aimer son Dieu sans partage, afin d'obliger ce maître généreux à lui prodiguer ses dons sans réserve! La sagesse d'un tel choix est souvent appréciée par les mondains eux-mêmes. Combien, en effet, de personnes engagées dans le siècle, qui, au milieu de leurs ennuis, de leurs assujettissemens, de leurs peines, et peut-être aussi de leurs remords, vous envient le repos, l'innocence, le bonheur de votre solitude! Il est réel ce bonheur, il est grand, il sur-

passé tout ce que le langage humain peut exprimer. Mais il n'est que pour les âmes ferventes; les lâches et les tièdes ne le connaîtront jamais. Voulez-vous donc, ma chère Sœur, que le joug et le fardeau de Jésus-Christ vous soient doux et légers, selon sa promesse? portez les comme une servante fidèle, et ne les traînez pas comme une vile esclave; méritez qu'il répande dans votre âme cette oction céleste qui facilite tous les efforts, adoucit toutes les amertumes, remplit tous les vides du cœur, et fait surabonder la joie, au milieu même des privations et des souffrances. Obtenez, par votre ardeur à le servir et à lui plaire, qu'il vous fasse sentir ces parfums de l'Espoux, qui attirent si puissamment tant de saintes vierges à sa suite. Allez, courez dans ses voies; ne mettez aucunes bornes à vos desirs d'avancement et de perfection; ne disputez rien à votre Dieu, ne lui refusez aucun sacrifice; ajoutez toujours à votre zèle, à votre détachement, à votre esprit de mortification et de pénitence; croissez en amour, ayez une soif insatiable de la justice, afin qu'il vous soit donné avec abondance de ces eaux qui jaillissent à la vie éternelle, et que le centuple promis vous soit accordé dès ce monde même. C'est ainsi que vous imitez, autant que le permet votre faiblesse, votre auguste et incomparable modèle.

Mais sa vie n'a pas seulement été sainte et parfaite dans tout son cours; elle l'a été surtout dans son objet et sa fin. Entendons bien ceci : quel est l'objet de la naissance de Marie? quelle fin Dieu s'est-il proposée, en donnant l'être à une créature si accomplie? pourquoi vient-elle au monde? C'est, qui l'ignore? pour exécuter le plus grand des desseins du Tout-Puissant, pour concevoir et pour enfanter Jésus-Christ. Que dirai-je ici, ma Sœur? Continuant le parallèle commencé, oserai-je prétendre que vous puissiez partager avec elle le privilège de la maternité divine? Redoublez, je vous prie, d'attention. Marie, sans doute, est l'unique mère du Sauveur;

c'est là son titre et sa gloire incommunicable : à Dieu ne plaise que je veuille l'étendre à aucune autre créature ! Il est cependant certain, ô vous toutes, Vierges chrétiennes qui m'écoutez, que vous êtes appelées, dans un sens très-véritable, à enfanter ce même Sauveur. N'entendez-vous pas avec intérêt l'explication de ce mystère ? ou plutôt ne seriez-vous pas en état vous-mêmes de la donner ? En effet, que vous êtes-vous proposé en embrassant la religion ? quel a été le grand objet et la fin de cette généreuse consécration à une vie austère et pénible selon la nature ? N'était-ce pas de faire mourir en vous le vieil homme terrestre et charnel, et en même temps de concevoir et de faire naître en sa place l'homme nouveau, spirituel et céleste ? Or, ce vieil homme qu'il s'agissait de faire mourir, n'était autre que vous-mêmes, avec les inclinations et les convoitises que vous aviez reçues de votre premier père. Et l'homme nouveau, que vous vouliez enfanter et produire, qu'était ce ? ne vous l'a-t-on pas toujours enseigné ? c'était Jésus-Christ lui-même, en qui vous deviez être transformées par la grâce, qui devait naître, croître, se développer en vous, de sorte que vous pussiez dire avec saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est mon adorable Maître qui vit en moi. Cette merveilleuse et nécessaire transformation est-elle opérée, mes Sœurs ? cette fin essentielle de toute vie religieuse est-elle remplie ? l'enfant du vieil Adam est-il mort ? Jésus-Christ lui a-t-il été substitué ? est-ce maintenant Jésus-Christ qui pense, qui agit, qui parle, qui respire en vous ? Si vous êtes revêtues de lui au-dehors, par la profession que vous faites d'être ses servantes, et par ses saintes livrées que vous portez, l'avez-vous aussi conçu au-dedans par l'esprit et par l'amour ? l'avez-vous enfanté par l'imitation fidèle de ses œuvres, par la pratique constante de ses maximes ? S'il est déjà né dans vos cœurs, y a-t-il pris son accroissement ? peut-on espérer qu'il y parviendra à la maturité, et, selon l'expression de l'Apô-

tre, à la plénitude de l'homme parfait ? Hélas ! n'a-t-il pas peut-être perdu journellement en vous de sa vie et de sa force, depuis ces premières années de ferveur, dans lesquelles vous aviez commencé à le produire ? Oh ! qui que vous soyez, vous, ma chère Sœur, qui sentez s'affaiblir en vous l'esprit de grâce, et diminuer votre charité première, était-ce bien là l'effet que vous deviez éprouver dans cette maison de prières, au pied même du tabernacle et de l'autel, au milieu de tant de secours, et parmi les bénédictions les plus abondantes ? Ah ! qui n'aurait cru que, séparée des distractions du monde, vouée au recueillement et au silence, nourrie de méditations saintes, engraisée de la chair même de votre Dieu, vous vous seriez enflammée tous les jours d'une ardeur nouvelle, et vous auriez couru, sans vous lasser, dans la carrière où vos premiers pas semblaient annoncer tant de vigueur ? Pourquoi faut-il que déjà vous perdiez haleine, que vous languissiez, et que, si loin encore du terme, vous ne songiez plus qu'au repos, tandis que d'autres redoublent d'efforts, et vont bientôt vous ravir votre couronne ? Mais, ai-je bien le droit de vous tenir ce langage, moi qui ai reçu des faveurs encore plus signalées, moi consacré d'une manière encore plus auguste, par l'onction de l'huile sainte et par celle de l'Esprit, moi domestique de la maison du Seigneur, son représentant et son ministre, qui le reproduis chaque jour sur l'autel, qui le porte dans mes mains, qui annonce sa parole, qui répand ses plus précieuses grâces sur les fidèles, et qui suis cependant si loin de retracer ses exemples dans ma conduite, de vivre de sa vie et de pratiquer ce que j'enseigne ? O mes Sœurs ! renaissions tous, en ce jour de la Nativité de Marie, renaissions à toute la sainteté de notre vocation, et montrons-nous enfin dignes des grandes miséricordes dont notre Dieu nous a prévenus.

Mais vous surtout, qui êtes en ce moment le sujet de notre joie et de nos espérances, et qui partagez

avec Marie les honneurs de cette fête; vous que la religion a pour ainsi dire conçue dans ce lieu même, il y a deux ans, qu'elle a portée pendant quatre mois dans son sein, et qu'elle enfante aujourd'hui, naissez à la vie nouvelle et parfaite, croissez rapidement en grâce; que vos exemples raniment la ferveur de celles qui vous précèdent dans cette sainte carrière, et inspirent une noble émulation à celles qui vous suivent; que tout se renouvelle et refleurisse dans cet asile de la piété; et que l'Eglise de France, qui relève enfin sa tête humiliée, se glorifie désormais de ses vierges aussi bien que de ses pasteurs.

O Reine du Ciel, que Dieu a honorée entre toutes ses créatures! vous que les anges vénèrent, que tous les prédestinés invoquent et chérissent; vous qui obtenez de votre divin fils tout ce que vous lui demandez en faveur des hommes, suppliez-le qu'il daigne répandre aujourd'hui sur cet humble sanctuaire, où se célèbre une cérémonie si touchante, ses grâces de choix, ses bénédictions spéciales, toute l'efficacité et toute l'abondance de son esprit. Les divins livres nous apprennent que, placée à sa droite dans son royaume: *Astitit regina à dextris tuis*, vous lui présentez devant son trône les vierges qui ont été vos imitatrices fidèles: *Adducentur regi virgines post eam*. O Marie! voici une vierge qui veut marcher sur vos traces, qui n'a pas craint de s'exiler du toit paternel, de quitter tout ce qui lui est cher selon la nature, pour n'avoir point d'autre maison que la vôtre, point d'autre père que Dieu, ni d'autre mère que vous; qui va, par des vœux irrévocables, se consacrer sans réserve au service de votre fils bien-aimé: ne soyez pas insensibles à tant de dévouement et d'amour, ô mère de miséricorde! Ses proches eux-mêmes, faisant céder la nature à la foi, viennent partager son sacrifice, entourer l'autel où il se doit consommer, et remettre de leurs propres mains, dans les vôtres, cet objet de toute leur tendresse. Recevez

donc votre nouvelle fille, accordez-lui votre protection puissante, le gage le plus certain du salut, et qu'après avoir été reçue dans votre famille sur la terre, elle soit un jour admise dans cette troupe bienheureuse, qui accompagne éternellement l'Agneau partout où il porte ses pas.

Ainsi soit-il.



PETIT

DISCOURS

PRONONCÉ

CHEZ LES DAMES DE LA VISITATION DE CHAMBERY,

Le 2 juillet 1874.

POUR LA

PREMIÈRE MESSE DE L'AUTEUR.

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in eâ.

C'est ici le jour que le Seigneur a fait; livrons-nous aux transports d'une sainte joie. (Ps. cxvii, 23.)

Ces paroles, mes Sœurs, sont moins le texte d'un discours qu'un cri d'amour et de reconnaissance qui s'échappe du fond de mon cœur. Quel jour en effet, et pour vous et pour moi, que celui où je viens vous entretenir! Pour vous, c'est un jour plein des plus doux et des plus touchans souvenirs: il vous rappelle votre institution première, votre glorieuse origine, le nom que vous avez reçu de votre saint fondateur, les lois qu'il vous a données, le lien qui unit entre elles les heureuses filles de François de Sales, qui les unit toutes à la Reine des vierges, devenue, en cette fête, leur protectrice et leur mère. Mais ce jour, si beau pour vous, mes Sœurs, est aussi pour moi un jour de bénédiction et de grâces: c'est celui où, pour la première fois, j'ai tenu dans mes mains

tremblantes mon Seigneur et mon Dieu; où, devenu sacrificeur de l'Agneau sans tache, arrosé de son sang, j'ai élevé cette victime adorable vers le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation; c'est encore le jour où, pour la première fois, ma langue se délie dans la maison du Seigneur, pour annoncer, à des âmes qui le chérissent, la parole de vie et de salut. Quel bonheur pour moi, de commencer mon ministère au milieu des épouses de Jésus-Christ, dans cet asile du recueillement et de la paix, dans ce sanctuaire des vertus les plus pures! Quel bonheur plus grand encore, de le commencer sous les auspices de Marie, et d'en mettre, dès aujourd'hui, toute la suite sous sa puissante protection! Vous savez, ô Vierge sainte! si j'attache du prix à cette faveur du Ciel, si je mets en vous ma confiance, si j'aime à vous offrir les prémices de mon sacerdoce et de toutes mes œuvres; si je soupirais après le moment où il me serait permis de publier vos louanges au pied des saints autels; enfin si c'est à votre gloire, après celle de Dieu, que je suis résolu de consacrer tous les travaux de ma vie. Daignez donc m'assister et soutenir ma faiblesse, dans cette première tentative que je vais faire pour vous honorer.

Mes Sœurs, unissez vos prières aux miennes, et disons: *Ave, Maria.*

Vous n'attendez pas de moi un discours régulier, en ce jour de trouble délicieux et de profonde émotion. Il suffira à votre piété que, sans m'astreindre à aucun ordre, je vous propose, pour notre édification commune, quelques simples et courtes réflexions puisées dans le mystère que nous célébrons.

Transportons-nous en esprit, mes Sœurs, dans la maison de Zacharie et d'Elisabeth. Tout y est, comme ici, dans l'attendrissement et la joie: c'est l'arrivée de Marie qui y cause ces transports. A peine y est-elle entrée, à peine sa voix s'y est-elle fait entendre, qu'Elisabeth sent tressaillir l'enfant qu'elle porte dans son sein, et que, toute pénétrée des lumières

de l'Esprit divin, elle s'écrie: « D'où me vient cet honneur, que la mère de mon Dieu vienne à moi? » Oh! mes Sœurs, que d'humilité, que de foi dans ce peu de paroles! Elisabeth, cette sainte mère du Précurseur, qui était elle-même comblée de tant de grâces, elle, pour qui un ange était descendu du ciel, et dont la vieillesse était devenue féconde par un miracle, s'étonne que Marie daigne entrer dans sa maison. Elle oublie tous les droits que lui donnent et les liens du sang, et la supériorité de l'âge, et les grandes merveilles opérées depuis six mois en sa faveur; ne voyant que les vertus suréminentes de la jeune vierge qui la prévient, et le privilège incomparable de la maternité divine, elle ne sait que s'humilier et se confondre; elle ne peut comprendre que la mère du Rédempteur l'ait jugée digne de sa visite: D'où me vient cet honneur? à quel titre y pouvais-je prétendre? *Undè hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (1)?

Hélas! mes Sœurs, nous qui sommes bien éloignés de la sainteté d'Elisabeth, sommes-nous aussi humbles? savons-nous nous étonner comme elle des bontés dont la Mère de Dieu nous prévient, de l'amour qu'elle nous témoigne? Cependant que n'a-t-elle pas fait pour nous? que ne lui devez-vous pas, vous en particulier, mes Sœurs? Ne vous a-t-elle pas prises, dès votre plus tendre enfance, sous sa protection spéciale? ne vous a-t-elle pas conduites comme par la main, à travers les périls de la première jeunesse, jusqu'au moment où vous avez été reçues au nombre de ses filles chéries? n'est-ce pas elle qui vous a mises à l'abri des orages du monde dans cette maison qui est la sienne? ne vous y a-t-elle pas cachées, comme de timides colombes, dans son sein? n'y a-t-elle pas fait couler pour vous le lait et le miel des consolations divines? et tandis qu'en ces années de terreur qui viennent de s'écouler, les fondemens de l'univers semblaient ébranlés, que l'agitation et

(1) Luc, I, 43.

le trouble régnaient partout autour de vous, un fleuve de paix et de joie n'a-t-il pas constamment arrosé cette terre promise que vous habitez? *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (1). Marie est donc avec vous, mes Sœurs: peu contente de vous visiter, elle a établi sa demeure au milieu de vous. Non, elle ne vous quitte point; c'est elle qui adoucit vos peines, qui soutient vos forces, qui vous rend victorieuses des tentations; et elle ne cessera de vous couvrir de ses ailes, que quand elle vous aura transportées de ce saint asile dans la cité immortelle du Dieu vivant. Ah! que chacune de vous a donc bien sujet de s'écrier avec Elisabeth: D'où me vient tant de bonheur, *Undè hoc mihi*? Pourquoi ai-je été choisie au milieu de tant de personnes de mon âge et de mon sexe, qui ont déjà péri, ou qui courent à leur perte, égarées par leurs passions, et entraînées par le torrent des illusions mondaines vers l'abîme où vont s'engloutir les enfans du siècle, avec leurs vaines espérances et leurs désirs insensés? Etais-je digne de cette préférence si heureuse, et, comme je puis l'espérer, si décisive pour mon salut? Hélas! en ai-je même toujours senti le prix? n'est-il jamais arrivé que, lassé du joug de l'obéissance, des saintes rigueurs de ma règle, des privations que la religion impose, de l'uniformité même de cette vie si douce et si calme, j'ai cédé pour des instans à d'injustes dégoûts, et donné au moins quelques faibles regrets aux faux biens que j'ai quittés? Comment se fait-il donc que, malgré mes faiblesses et mes infidélités, la mère de mon Dieu continue de me prodiguer ses faveurs et ses soins les plus tendres? *Undè hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me*?

C'est par ces sentimens que nous imiterons l'humilité reconnaissante d'Elisabeth. Admirons maintenant la vivacité de sa foi. Aussitôt que l'Esprit Saint a répandu dans son âme un rayon de sa lumière, elle croit, elle professe à l'instant même le plus étonnant

(1) Ps. XLV, 5.

des mystères; elle reconnaît Marie pour la mère de son créateur, quoique rien n'annonçât, dans une vierge pauvre et modeste, une si haute dignité; elle n'hésite pas à la bénir entre toutes les femmes: elle bénit, elle adore le divin fruit de ses entrailles. Elisabeth est donc la première qui, s'élevant au-dessus du témoignage des sens, rend hommage à la présence du Sauveur, caché et invisible. Nous avons tous les jours occasion de faire un semblable exercice de foi; car le même Dieu-Sauveur n'est ni moins caché, ni moins présent sous les voiles eucharistiques, qu'il ne l'était dans le sein de sa bienheureuse mère. Ce sein virginal fut le premier et le plus digne sanctuaire du Verbe incarné; mais du reste il ne renfermait rien que ce que nous possédons encore dans nos tabernacles, ce que nous adorons sur nos autels, que les prêtres touchent de leurs mains, et que les fidèles reçoivent par la communion dans leurs cœurs. Nous le croyons, et à Dieu ne plaise que nous ayons le moindre doute sur un dogme si précieux de notre religion! Mais notre foi est-elle aussi vive que celle d'Elisabeth? est-elle animée d'une charité aussi ardente? nos cœurs tressaillent-ils à la vue du sacrement adorable, comme les entrailles d'Elisabeth tressaillent au seul son de la voix de Marie?

Ah! mes Sœurs, que les mondains entrent sans émotion dans nos temples, qu'ils assistent au divin sacrifice, sans être touchés de respect ni d'amour, j'en suis plus affligé que surpris. Ils ignorent nos mystères; ils prennent nos cérémonies pour une pompe vaine; ils ne savent pas quelle majesté aimable et terrible se cache sous de viles apparences; et l'on pourrait lui dire avec vérité ce que Jean disait aux Juifs: « Au milieu de vous est un Dieu que vous ne connaissez pas. » Mais si nous, les ministres de ce Dieu fait homme, et vous, ses épouses; si nous tous, les confidens de ses secrets, les objets particuliers de son amour, nous, admis à sa familiarité la plus intime, engraissés de sa chair et abreuvés de son sang,

nous demeurons indifférens et insensibles en sa présence, où faudra-t-il donc qu'il aille chercher des hommages? de qui pourra-t-il attendre le tribut d'amour et de reconnaissance que nous lui refuserons? Oh! je vous en conjure, ranimons notre foi, qui languit, rallumons dans nos cœurs le feu des saints désirs qui s'éteint. O mes chères Sœurs! si nous savions rendre à cet aimable Epoux ce qu'il nous donne, et répondre aux sentimens qu'il a pour nous, quelles douceurs ineffables nous goûterions ici à ses pieds! de quelle joie, de quelles pures délices nous serions inondés dans la participation de son divin banquet! quel goût exquis nous trouverions à cette manne céleste dont il nourrit les âmes affamées! comme, au sortir de son entretien et de ses embrassemens, tout nous deviendrait agréable et facile! comme nos peines se changeraient en plaisirs, nos travaux en délassemens, nos larmes les plus amères en douces larmes de consolation! Hélas! ne comprendrons-nous jamais de quels avantages, de quel bonheur nous nous privons par nos lâchetés et nos froideurs? qui donc nous réveillera de notre assoupissement? O Emmanuel! ô Fils du Dieu vivant, Fils de Marie! opérez aujourd'hui, dans cette maison, ce que vous opérâtes dans celle de Zacharie; répandez dans nos esprits la même lumière dont vous éclairâtes Elisabeth, afin que nous connaissions le prix de votre visite; répandez surtout en nous l'onction puissante de votre grâce, et que l'homme nouveau, conçu dans nos cœurs, y tressaille de cette joie sainte dont votre précurseur éprouva les transports dans le sein maternel; que nos langues se délient, comme se délia bientôt après celle de Zacharie, et qu'elles forment toutes ensemble un concert perpétuel de louanges en votre honneur; que ravis, étonnés de recevoir tant de faveurs en un jour, nous reconnaissons qu'elles sont dues à l'intercession de Marie; que, ne cessant désormais de glorifier cette Vierge incomparable, nous lui disions, avec un attendrissement tou-

jours nouveau : Oui, « vous êtes bénie entre toutes les femmes, » bénie entre toutes les créatures, et « le fruit de vos chastes entrailles » est l'auteur même de toute bénédiction et de tout bien !

Mais, mes Sœurs, après avoir répété les paroles d'Elisabeth, n'écouterons-nous pas Marie elle-même ? Oh ! oui, mes Sœurs, c'est elle qui sait parler le langage de toutes les vertus, de l'humilité la plus parfaite, de la foi la plus éclairée, de l'amour le plus sublime ; elle répond aux discours de sa sainte cousine, non par des discours humains, mais par un divin cantique, plus digne de retentir dans les cieux, au-dessus de tous les chœurs des anges, que d'être entendu sur la terre.

« Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille d'allégresse dans le Dieu mon Sauveur : car il a daigné jeter un regard sur son humble servante, et dès lors toutes les générations me nommeront heureuse. Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. » Voyez, mes Sœurs, comme tout est rapporté à Dieu seul, comme la gloire de ses dons retourne à lui tout entière ; comme l'humble servante ne s'attribue rien à elle-même, que le bonheur d'avoir obtenu un regard de son Dieu ; avec quel ravissement de joie, dans quel doux transport de reconnaissance elle publie que, s'il a fait en elle de grandes choses, l'honneur en est à lui seul, comme à lui seul est la puissance et la sainteté ! *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus* (1). O l'admirable modèle de l'humilité la plus profonde au sein de la plus étonnante grandeur ! Ce modèle si accompli, nous devons nous efforcer, mes Sœurs, de l'imiter : car, il faut le dire, le Seigneur a fait aussi en nous de grandes choses, et il y aurait de l'ingratitude à ne le point reconnaître. Il a fait de grandes choses en nous, quand il nous a tirés du néant pour nous former à son image ; quand, par le baptême, il nous a rendus les temples

(1) Luc, I, 49.

vivans de son esprit ; quand il nous a lavés tant de fois dans la piscine salutaire qui purifie les âmes, et leur rend ce bel éclat de l'innocence, que le péché leur avait fait perdre ; quand il nous a divisés, pour ainsi dire, en nous incorporant, par l'eucharistie, à la propre chair de son fils. Il a fait de grandes choses en vous, mes Sœurs, quand il vous a séparées d'un monde réprouvé, pour vous façonner, dans la solitude, à la pratique des plus sublimes vertus ; quand, vous choisissant pour ses épouses, il vous a inspiré le dessein de vivre comme des anges dans des corps mortels, et vous a donné la force de l'exécuter ; quand il vous a appelées à mériter cette brillante couronne qui distinguera éternellement les vierges entre les autres bienheureux habitans du ciel. Le dirai-je ? il a fait de grandes choses en moi-même, mes Sœurs, tout indigne que j'en suis, lorsque, me tirant si récemment encore de la foule des simples fidèles, il m'a élevé au rang de ses ministres ; que, par l'onction sacrée et par l'effusion du Saint-Esprit, il a imprimé dans mon âme le caractère ineffaçable de son sacerdoce, et m'a revêtu de pouvoirs divins qui m'effraient et me confondent. Ne craignons donc pas de publier avec Marie, que le Tout-Puissant a fait en nous de grandes choses : *Fecit mihi magna*. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'il les a faites lui seul, qu'elles sont l'ouvrage de sa bonté toute gratuite comme de sa souveraine puissance ; que de notre part nous n'y avons apporté que notre néant et notre misère, que notre indignité même et nos péchés. Confessons qu'il n'y a que lui de saint ; que pour nous, au lieu de mériter ses bienfaits, nous ne serions dignes que de ses châtimens, s'il voulait user à notre égard des droits de sa justice : *Fecit magna, et sanctum nomen ejus*. Ah ! malheur à nous, malheur à nos vertus mêmes et à nos bonnes œuvres, si nous osions nous en attribuer quelque chose ! Il vaudrait mieux n'avoir jamais eu de part aux dons du Seigneur, que de lui en disputer la gloire, après les avoir reçus ;

de blesser ainsi sa redoutable jalousie, et de changer la bénédiction même en malédiction pour nous. Gravons dans nos esprits les menaces dont le reste du cantique de Marie est plein contre les superbes, contre ceux qui sont riches à leurs yeux, et qui ont mis leur confiance en leurs propres forces; le bras du Tout-Puissant les brise, les dépouille et les renverse du trône d'orgueil où ils s'étaient assis: *Dispersit superbos, deposuit potentes* (1). Toutes ses miséricordes au contraire sont pour les âmes humbles qui le craignent, pour les petits, qu'il se plaît à relever de la poussière, et pour les pauvres, qu'il comble de ses largesses: *Esurientes implevit bonis, exalta vit humilias* (2).

Que ne puis-je développer toutes les autres leçons que renferme cet admirable cantique! Mais, mes Sœurs, ne le connaissez-vous pas assez? n'est-il pas l'objet de vos plus ordinaires méditations? ne le chantez-vous pas tous les jours? Que vous êtes heureuses, de pouvoir ici vaquer en paix à des occupations si saintes! O filles de François de Sales, que vos loisirs sont doux! que vos jours sont pleins! que votre sort est digne d'envie! Tandis que les aveugles enfans du siècle croient que le désœuvrement et l'ennui habitent vos solitudes, vous mêlez vos voix à celles des anges; ces esprits célestes, attirés par vos concerts, descendent parmi vous, et vous répétez avec délices, dans la terre d'exil, les chants de l'immortel patrie. Oh! que les plaisirs du monde sont différens des vôtres! Nous le connaissons ce monde pervers et insensé; nous n'avons que trop vu ses pompeuses bagatelles, ses joies bruyantes et profanes, sa félicité trompeuse, et le prestige éblouissant de ses vanités; mais qu'avons-nous remporté le plus souvent de ses plus brillantes assemblées, sinon la tristesse, le dégoût, et un vide que le monde ne pouvait remplir?

Il n'en est pas ainsi de vos tabernacles, ô Dieu des

(1) Luc, 1, 51 et 52.

(2) Luc, 1, 52 et 53.

vertus! plus on les fréquente, et plus on les chérit, parce que la paix, l'innocence et le bonheur y ont fixé avec vous leur séjour: *Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum* (1)! Tant que j'ai vécu éloigné des parvis sacrés de votre temple, mon âme a languï consumée par l'ardeur de ses désirs; mon cœur soupirait vers vous, et ma chair même, tressaillant de votre amour, s'élançait vers le Dieu de ma vie: *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (2). Ah! Seigneur; le passereau battu del'orage trouve un abri; la timide tourterelle trouve dans son nid le repos et la sûreté pour elle et pour les petits qu'elle réchauffe dans son sein: *Etenim passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi* (3). Pour moi, mon Dieu, je ne veux point d'autre demeure, point d'autre asile, que votre sanctuaire et vos autels; c'est là que je veux goûter un saint repos sous l'ombre de vos ailes, que je veux vivre au pied du trône de mon roi, que je désire expirer dans le sein de mon Dieu: *Altaria tua, Domine virtutum, rex meus et Deus meus* (4). Non, Seigneur, il n'y a d'heureux que ceux qui habitent votre maison; c'est là que retentissent vos louanges, là que vos bénédictions se répandent, là que naissent et croissent les vertus, là seulement qu'il est doux de pleurer, que l'objection même est glorieuse, et qu'un seul jour passé en votre présence vaut mieux que mille années perdues dans les folles joies de la terre.

C'en est assez, mes chers Sœurs: resserrons de plus en plus les liens qui nous attachent à la maison de notre Dieu; renouvez en ce jour vos plus saintes résolutions, ranimez votre ferveur; espérez tout de la miséricorde de celui qui donne la grâce et la gloire. Il bénira vos efforts pour pratiquer parfaitement sa loi; témoin de la droiture de vos intentions, il vous prodiguera les secours et les faveurs; il vous fera mon-

(1) Ps. LXXXIII, 2.

(2) Ps. LXXXIII, 3.

(3) Ps. LXXXIII, 4.

(4) Ps. LXXXIII, 4.

ter de vertu en vertu, jusqu'au sommet de cette bienheureuse Sion, où il se communique sans réserve à ses élus: *Ibunt de virtute in virtutem; videbitur Deus deorum in Sion* (1).

Puissions-nous tous, mes Sœurs, parvenir à ce terme de tous nos vœux, et y être réunis à jamais dans le sein de Jésus et de Marie! Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

(1) Ps. LXXXIII, 8.

PETIT

DISCOURS

PRONONCÉ

AU MARIAGE DE M^{LLE} K^{**} S.-G^{**},

NIÈGE DE L'AUTEUR.

AVEC M. R^{***}.

Mes chers enfans, car quel autre nom vous peut donner en ce moment ma tendresse? j'éprouve, comme ministre de Dieu, comme proche et comme ami, la consolation la plus vive, en bénissant les nœuds sacrés qui vont vous unir. Elevés l'un et l'autre dans l'amour et la crainte du Seigneur, accoutumés dès l'enfance à porter le joug de la vertu et à goûter les douceurs de la piété préférables à tous les plaisirs, vous venez vous faire mutuellement aujourd'hui le plus précieux de tous les dons, celui d'un cœur pur que l'air contagieux du siècle n'a pu corrompre, et qui n'a jamais connu que des affections légitimes. Cette sainte cérémonie nuptiale, ce sacrement vénérable qui sanctifie l'union des époux, et que l'Apôtre appelle un grand sacrement dans Jésus-Christ et dans l'Eglise (1), ne sera donc pas profané en ce jour; je n'ai pas à craindre que les paroles de bénédiction qui vont sortir de ma bouche, se tour-

(1) Eph. v, 32.

nent en malédictions pour des âmes si bien préparées et si fidèles.

Oh ! combien de fois nous arrive-t-il de prêter en tremblant notre ministère aux mariages des chrétiens ! Dans quelles dispositions profanes, avec quelle légèreté et quelle dissipation, quel tumulte de pensées frivoles et mondaines, la plupart viennent-ils contracter, au pied de l'autel, ces engagements irrévocables dont les suites sont si sérieuses et si étendues, et remplir, comme en se jouant, cet acte solennel de religion qui, pour n'être pas un sacrilège, demande un profond recueillement, une conscience pure, une foi et une piété sincère ! Paraissent-ils seulement songer, qu'au même moment où ils forment ici le lien de leur mutuelle et indissoluble alliance, un Dieu favorable ou irrité, qui lit dans leurs cœurs, forme, pour ainsi dire, le tissu de la destinée heureuse ou malheureuse qu'il leur prépare comme châtiment ou comme récompense ? trop souvent, hélas ! tandis qu'enivrés de vaine joie et d'espérances trompeuses, oubliant le souverain Arbitre de leur sort, de jeunes inconsiderés reçoivent les félicitations d'un monde aveugle qui leur promet le bonheur, l'anathème dû à leur impiété se prononce contre eux dans le ciel, et les orages qui doivent troubler leur vie entière s'amassent invisiblement sur leurs têtes. De là ce que nous voyons tous les jours : cette courte allégresse suivie de longues douleurs, ces témoignages si touchans d'estime et d'affection réciproque faisant place aux dissensions domestiques, aux éclats et aux ruptures scandaleuses ; de là les maisons mal gouvernées, les fortunes dissipées, des enfans nés avec un mauvais naturel, corrompus encore par une pire éducation, et qui semblent n'avoir reçu la vie que pour le désespoir de ceux qui la leur ont donnée ; de là quelquefois des malheurs plus grands encore, des catastrophes dont je n'ose parler, et dont je me hâte d'écarter le souvenir funeste.

C'est ainsi que vous vengez, grand Dieu, votre

sacrement outragé, et la sainteté des noces chrétiennes, autrefois si graves et si innocentes, déshonorée par l'immodestie des parures, par l'indécence des jeux, et par tous les excès d'une licence presque païenne.

Veillez, nous vous en supplions, Seigneur, abaissez vos divins regards sur ce sanctuaire qui vous offre un spectacle bien différent. Voyez ces jeunes cœurs qui se donnent à vous, avant de se donner l'un à l'autre ; qui se sont préparés à la cérémonie de ce jour, comme on se prépare aux actions les plus saintes ; qui n'apportent ici aucun sentiment indigne de la présence des anges et de la majesté des adorables mystères ; qui, prosternés en silence, à vos pieds, les yeux pleins de larmes qu'une religieuse émotion fait couler, attendent, avec une humble confiance, que vous daigniez bénir, dans votre miséricorde, des liens que votre providence paternelle semble avoir elle-même formés. Voyez autour d'eux cette nombreuse assemblée de proches et d'amis, accourus pour les environner de leur tendresse et de leurs vœux ; entendez ce concert de prières qui, du fond de tous ces cœurs, s'élève en ce moment vers votre trône ; daignez entendre aussi, malgré mon indignité que je confesse, la voix et les pressantes supplications d'un ministre de vos autels, en qui les affections du sang et de la nature se joignent aujourd'hui à toute l'ardeur du zèle et de la charité, pour émouvoir profondément ses entrailles et donner un accent plus vif à sa prière. O Dieu, auteur et père du genre humain, vous qui, dès les premiers jours de l'univers, instituâtes la loi sacrée des mariages dans le jardin d'Eden ; Dieu d'Abraham et de Jacob, de Sara et de Rachel, du jeune Tobie et de sa vertueuse épouse ; vous qui environnâtes de tant de consolation et de tant de gloire les chastes alliances des anciens patriarches ; mais vous surtout, Dieu de l'Évangile, Dieu d'amour, qui, pour rendre plus vénérable encore la sainte union conjugale, l'élevâtes

à la dignité de sacrement de la loi nouvelle, et honorâtes de votre divine présence les heureuses nocés de Cana, venez à cette fête nuptiale, où tout respire la piété et l'innocence; venez recevoir vous-même et sceller les promesses et les sermens de ces nouveaux époux; répandez sur eux, de vos propres mains, un torrent de grâces célestes qui demeurent, et qui leur soient, jusqu'à la fin de leur carrière, une source toujours abondante et toujours vive de paix, de joie sainte, d'amour mutuel, de force dans les peines inévitables de la vie, de constance dans la pratique de tous les devoirs. L'instant solennel est venu où ils vont se jurer sous vos yeux une foi inviolable; que vos anges accourent pour être témoins de leurs engagemens; et vous, Seigneur, soyez sur mes lèvres, pour donner une efficace divine à la bénédiction qui doit être le gage de tant de biens.

APRÈS LE MARIAGE.

C'en est fait, mes chers enfans, vos destinées sont inséparablement unies; désormais vous n'aurez plus qu'un cœur et qu'une âme, comme vous ne porterez qu'un même nom, et ne connaîtrez plus d'intérêts qui ne vous soient communs.

O mon Fils, vous que je puis nommer ainsi maintenant à plus d'un titre! étroitement uni moi-même à la famille qui vient de vous recevoir dans son sein, je me réjouis avec elle de pouvoir vous compter dès à présent au nombre de ses membres, et de mes proches les plus chéris. Nous savons de quelle race ancienne et fidèle vous êtes issu, et quel sang pur coule dans vos veines. Vos pères et vos aïeux ont conservé à travers une longue suite de générations, et au prix de tous les sacrifices, le dépôt de la vraie foi et la tradition des mœurs antiques; héritiers de ce double trésor, les auteurs de vos jours ne l'ont pas laissé perdre, et vous ont transmis avec la vie les sentimens et les maximes qu'ils avaient sucés avec le lait. Nous remettons entre vos mains avec con-

fiance le sort d'un enfant que nous chérissons, que je craindrais moins de louer si je lui étais plus étranger, mais dont j'ose dire au moins, qu'elle saura faire consister tout son bonheur à ne rien négliger pour le vôtre.

Et vous, ma chère Fille, qui avez passé si heureusement votre enfance au milieu de sœurs si tendrement aimées, sous les yeux d'un père et d'une mère si dignes de l'être, d'une aïeule qui fait le charme de sa famille, de nombreux amis et de tout ce qui l'approche, soyez plus heureuse encore dans la société de l'époux que Dieu lui-même vous donne, et qui ne vivra désormais que pour vous, comme vous ne devez vivre que pour lui. N'oubliez jamais les exemples de tendresse conjugale, de piété, d'application à tous les devoirs, dont vous êtes entourée. Montrez-vous digne du sang dont vous êtes sortie. De plus d'un côté vous êtes l'enfant des saints; et ce sanctuaire même, où la bénédiction nuptiale vient de vous être donnée, est l'ouvrage d'un aïeul paternel, qui, par un triple martyre, mourut victime de sa fidélité à son Dieu, de son dévouement pour son roi, et de la plus héroïque charité fraternelle. Croyez, heureux époux, qu'il vous bénit tous deux en ce jour, du haut du ciel.

D'autres parens bien chers, que la divine bonté vous conserve encore sur la terre, et qui, retenus loin de nous par une impérieuse nécessité, regrettent de n'avoir pu compléter, en la partageant, la joie de cette fête, joignent aussi en ce moment leur bénédiction à toutes celles que j'ai répandues et que je répandrai encore sur vous. Mais préparez-vous à recevoir celle de l'Agneau sans tache, qui va descendre à ma voix et s'immoler pour vous sur cet autel.

PETIT

DISCOURS

AU MARIAGE DE M. DE C^{***},AVEC M⁻⁻⁻ DE M^{***}.

CE n'est pas la moins auguste des fonctions d'un ministère divin, que celle que nous exerçons en béni-
 nissant l'union légitime des époux. Dieu lui-même
 donna, dans le jardin d'Eden, la première des béné-
 dictions nuptiales aux premiers auteurs du genre
 humain. C'est à ce temps d'innocence et de bonheur,
 c'est à l'origine même des choses, que remonte l'in-
 stitution et la sainteté du mariage; son unité et son
 indissolubilité furent les premières de toutes les lois.
 Le divin fondateur du christianisme, non content de
 rétablir ces lois dans leur vigueur et leur pureté pri-
 mitives, daigna, pour imprimer au mariage un caractè-
 re encore plus saint, l'élever à la dignité de sacrement.
 Oh! comme la religion ennoblit les destinées de
 l'homme, et embellit, en les sanctifiant, toutes les
 époques de sa vie! A peine né, il devient, par le
 baptême, enfant de Dieu; époux, il représente Jé-
 sus-Christ dans la famille, tandis que l'épouse, par
 sa soumission et sa tendresse, est une figure tou-
 chante de l'Eglise; père, il devient l'image du Dieu
 créateur et père de tout ce qui respire; mourant, il
 bénit sa postérité, et après lui avoir ouvert l'entrée

d'une vie mortelle, il lui montre, en descendant avec
 les espérances de la foi dans la tombe, le chemin de
 la véritable immortalité. Que l'on compare ces gran-
 des vues, ce plan sublime, où tout est digne de Dieu,
 perce que tout aboutit à l'éternité, avec les pensées
 étroites et basses de cette philosophie irréligieuse,
 qui dégrade et flétrit tout ce qu'elle touche. Qu'est-
 ce à ses yeux que l'homme? Elle le considère, à sa
 naissance, comme l'ouvrage du hasard ou d'une fa-
 talité aveugle; dans le cours de la vie, comme le vil
 jouet des passions; à la mort, comme la triste proie
 des vers et du néant. Ainsi, plus de dignité morale
 dans l'homme, plus de liaison avec la Divinité, plus
 d'avenir immortel pour lui. C'est cette philosophie
 rampante qui avait déshonoré parmi nous l'union
 conjugale, en introduisant dans la législation le scan-
 dale monstrueux du divorce, et en réduisant cette
 alliance sacrée qui se forme au pied des autels, et
 dont la stabilité fait la gloire, à n'être plus qu'un
 contrat vulgaire et profane, une société passagère
 et incertaine, que le caprice ou l'intérêt peut dissou-
 dre. Tant elle avait à cœur d'ôter à notre nature tout
 ce qui l'honore et la distingue, d'assimiler la
 créature raisonnable à la brute, de renverser le fon-
 dement des mœurs, de déchirer le sein de la famille,
 et de la remplir de trouble, de confusion et d'op-
 probre!

Oh! que ces égaremens vous inspirent d'horreur,
 à vous, mon Frère et ma Sœur en Jésus-Christ, qui
 venez vous jurer mutuellement, sous les yeux du
 souverain Etre, une inviolable fidélité, et vous unir
 par des liens honorables que la religion va consacrer,
 et que la mort seule pourra rompre! Elevés l'un et
 l'autre dans les maximes de la foi et de la piété chré-
 tienne, vous connaissez le prix des grâces attachées
 au sacrement que vous allez recevoir; et vous vous
 êtes préparés à cette religieuse cérémonie, comme à
 une action sainte qui doit influencer sur le bonheur du
 reste de vos jours, et sur votre destinée éternelle.

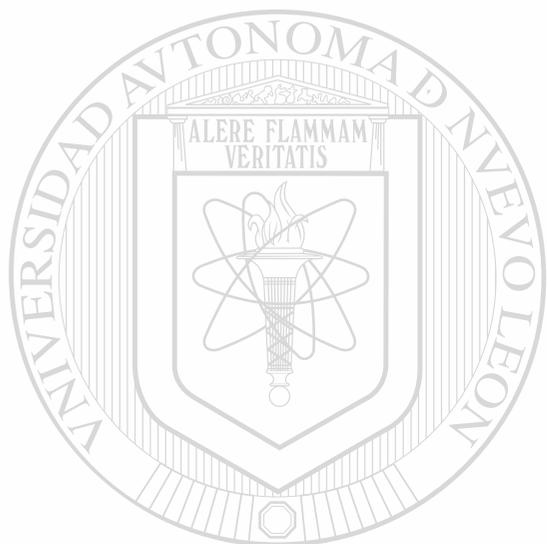
Vous savez, et c'est dans ce moment solennel qu'il convient de rappeler ces graves pensées, vous savez que les biens et les maux sont dans les mains de Dieu seul; qu'il dispose à son gré de tous les événemens et du sort des hommes; et qu'il ne faut attendre que de lui, et les vraies joies, et les vertus bien préférables aux délices, et les consolations si nécessaires à notre faiblesse, qui soutiennent l'âme au milieu des peines inévitables de la vie. La seule protection puissante est la sienne; et il n'y a d'unions vraiment heureuses, que celles qu'il daigne bénir. Sans ces précieuses et divines bénédictions, dont la source est, pour les époux, dans le sacrement qui sanctifie les nœuds, tous les dons de la nature ou de la fortune, le nom, la naissance et la faveur, les qualités les plus brillantes ou les plus aimables selon le monde, jointes même à la réciprocité de sentimens la plus parfaite, ne seraient que de faibles garans d'un bonheur durable. Si l'on voit tous les jours, hélas! tant d'espérances trompées, tant de cruels mécomptes, c'est souvent parce que les alliances, d'ailleurs les mieux assorties, et qui réunissaient le plus de ces avantages humains et naturels, n'ont pas été formées sous des auspices assez saints, que le ciel ne les a pas vues d'un œil favorable, et que le sacrement, peut-être profané en même temps que reçu, au lieu de leur imprimer le sceau de la grâce, les a marqués du funeste caractère de l'anathème.

Il n'en sera pas ainsi, mon Dieu, de l'alliance qui va unir ces deux jeunes cœurs. La religion y préside; elle va dicter elle-même et sceller leurs engagements: vous les ratifierez, Seigneur, mais daignez, de plus, exaucer tous les vœux qu'ils vous adressent en ce moment, et ceux que forment à vos pieds, dans une circonstance si touchante, les auteurs de leurs jours, leurs proches, leurs amis, et enfin votre ministre. Oui, Seigneur, si l'intérêt le plus vif, si les prières les plus ardentes de celui qui va recevoir en notre nom et consacrer leurs promesses mutuelles, peuvent ajou-

ter aux grâces que vous vous préparez à répandre sur eux, comblez-les, je vous en conjure, de vos bénédictions les plus abondantes; environnez leur union d'honneur, de prospérité, de tous les charmes et de tous les ornemens de la vertu; confiez-les, comme le jeune Tobie et son épouse, à la garde d'un de vos anges; qu'ils se chérissent, qu'ils se consolent et s'animent réciproquement à la pratique des plus saints devoirs; qu'ils vieillissent ensemble, qu'ils voient les enfans de leurs enfans; et que la mort ne les sépare enfin un moment, que pour les réunir à jamais au sein de la véritable et immortelle félicité.

APRÈS LE MARIAGE.

C'en est fait, mon cher Frère et ma chère Sœur en Jésus-Christ: vos destinées sont unies pour toujours. Après vous en avoir félicité l'un et l'autre, avec tout l'intérêt que la sincère amitié, que la charité chrétienne inspirent, je vous invite à considérer un instant les obligations que votre nouvel état vous impose. Vous ne devez avoir désormais qu'un cœur et qu'une âme. Après le devoir d'aimer et de servir Dieu, qui tient le premier rang entre les devoirs, et auquel tous les autres sont subordonnés, il n'en est point de plus sacré pour vous, que de vous aimer et vous assister mutuellement. Un amour plus respectueux distinguera l'épouse; une tendre condescendance fera chérir l'autorité de l'époux. S'il plaît au Ciel d'accorder à votre union la fécondité, vous regarderez comme votre affaire la plus importante, de donner à vos enfans une éducation chrétienne, et de veiller avec sollicitude sur le dépôt de leur innocence. Le présent que vous leur auriez fait d'une vie mortelle, ne serait qu'un don funeste, si vous ne leur appreniez à mériter une vie et un bonheur qui ne finiront point. Après vos enfans, vos serviteurs réclameront aussi vos soins. Vous n'oublierez pas que vous répondez de leurs âmes, immortelles comme les vôtres et rachetées au même prix. Dieu exige que vous le fassiez adorer par ceux qui



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PETIT
DISCOURS

UNE ABJURATION.

Au nom du Père, et du Fils, et du St-Esprit.

Monsieur F. C. L., comte de S^e P^{re}.
Madame L. C. H. de W^{re}, comtesse de S^e P^{re}.
Mademoiselle L. J. C. F., comtesse de S^e P^{re}.

QUEL doux et consolant ministère je viens exercer à votre égard ! et que je m'estime heureux qu'il ait plu au Seigneur de me choisir pour être auprès de vous l'instrument et l'organe de ses grandes miséricordes ! Vous étiez, non par votre faute, ni par le choix de votre volonté, mais par un malheur attaché à votre origine, éloignés du royaume de Dieu. Vous connaissiez Jésus-Christ ; mais vous ne connaissiez pas l'Eglise, son épouse, la seule dispensatrice de tous ses trésors, et l'unique mère de ses légitimes enfans. Une antique barrière s'élevait entre vous et la Cité sainte où il a établi sa demeure, où se garde le dépôt de ses lois et de la saine doctrine, où s'offre le sacrifice de propitiation pour les péchés du monde, où l'Esprit sanctificateur communique ses dons, et où coule le fleuve des grâces et des consolations divines. Le moment est venu où cette barrière va enfin tomber ; les portes de la véritable Jérusalem s'ouvrent pour vous recevoir ; vous êtes sur le seuil sacré de la maison du Dieu vivant, et vous

voyez devant vous l'autel où bientôt vous serez admis à la participation des plus adorables mystères. Partout ailleurs le culte divin n'est qu'une ombre et un simulacre ; le ministère, une représentation vide ; la croyance, une erreur ; l'espérance, une illusion, et le nom de Chrétien, un vain titre séparé de tous les droits qui nous le rendent si cher et si précieux. Ici seulement sont la substance des choses, la Divinité présente, la réalité du sacrifice et des sacremens de la loi nouvelle, la légitimité et la puissance du sacerdoce, l'intégrité de la foi, la solidité des promesses, l'efficacité de la prière, et les gages assurés d'une immortelle vie.

Entrez en possession de tous ces biens, ô vous qui avez vu luire un rayon de la lumière céleste au milieu des ténèbres dont vous étiez environnés ! qui, marchant à cette clarté et cherchant la vérité avec persévérance, êtes parvenus à la connaître toute entière, et qui allez sortir enfin pour jamais de la région des ombres de la mort, pour passer dans celle que le soleil de justice éclaire, échauffe et vivifie.

O mon Dieu ! que votre prédilection est marquée pour certaines âmes ! et que nous avons à bénir, à admirer les prodiges de votre miséricorde sur les uns, tandis que nous avons tant à gémir et à trembler pour les autres ! Pourquoi, Seigneur, si toutefois il est permis de vous interroger sur le plus profond de vos secrets, pourquoi, dans ce siècle d'aveuglement et d'infidélité, pendant qu'un si grand nombre d'enfans de l'Eglise rejettent la doctrine de vérité qu'ils avaient sucée avec le lait, se détournent de la lumière qui les éclaira dès le berceau, et renoncent au salut qu'ils avaient pour ainsi dire dans les mains ? pourquoi des personnes nées au sein de l'erreur, et nourries de ses maximes, conçoivent-elles tout-à-coup la pensée de revenir à l'antique foi depuis si long-temps abandonnée par leurs pères, et sont-elles enflammées d'une ardeur qui les élève au-dessus de toutes les considérations humaines, leur fait braver les préju-

gés d'une secte et ceux d'un monde impie, rompre les liens de la chair et du sang, sacrifier tant d'intérêts chers à la nature, pour acheter à ce prix le bonheur d'être comptées au nombre des brebis de votre bercail et des héritiers de votre royaume? Qui a pu leur mériter une grâce si puissante? Disons-nous qu'elle était due à des esprits droits, à des cœurs généreux tels que les leurs? Non, grand Dieu! ce serait parler un langage trop humain. Nous savons que vos faveurs sont gratuites; que, si vous les accordez quelquefois à titre de récompense, ce que vous récompensez dans vos créatures, ce sont encore vos propres dons, et que la raison première de vos bienfaits ne se trouve que dans votre bonté même.

Quelle reconnaissance ne devez-vous donc pas à votre Dieu, vous qu'il a daigné choisir et attirer à lui par un pur effet de son amour? Toutes les grâces temporelles, tous les dons de la nature ne sont rien au prix d'une telle faveur. Hélas! que vous eussent servi la naissance et la fortune, les dignités et les emplois, les talens de l'esprit, et des connaissances peu communes, surtout chez un sexe à qui les études profondes sont ordinairement étrangères? La probité elle-même, et la délicatesse, et l'honneur, et les autres vertus humaines, de quoi vous eussent-elles servi, si le Seigneur vous eût laissés vivre et mourir dans sa disgrâce? Mais admirons les industries de sa bonté, les ressources de sa sagesse! il a employé ces avantages périssables comme des moyens pour vous conduire aux seuls biens qui demeurent éternellement; il vous a placés dans une condition élevée, pour vous faire mieux connaître le vide et le faux des grandeurs humaines; il vous a ensuite ménagé, par de salutaires afflictions et d'utiles revers, le loisir qui manque dans la prospérité pour méditer sur les grands intérêts de l'avenir; il vous a fait trouver le remède de l'erreur dans l'intempérance même de la lecture, où l'on trouve si souvent l'écueil de la foi; il vous a donné l'amour du vrai,

avec un sens exquis pour le discerner. Dans cette multitude innombrable de livres que la presse enfante chaque jour, il vous a appris à distinguer ces productions du génie joint à la vertu, qui honorent ce siècle d'ailleurs si déshonoré, qui répandent un nouveau jour sur ces anciennes vérités, bases de toutes les autres, que l'hérésie et l'incrédulité se sont tant efforcées d'obscurcir, et vengent si puissamment la religion et la morale de tous les outrages qu'elles ont reçus: ces écrits ont fixé toute votre attention et fait toutes vos délices; leurs auteurs sont devenus vos amis et vos conseillers; de savantes conférences sur les matières controversées vous ont attirés au pied de la plus célèbre de nos chaires; la grâce divine a fait le reste, ou plutôt elle a tout fait; et lorsque vous êtes venus réclamer mon ministère, je n'ai trouvé ni ténèbres à dissiper, ni doutes à résoudre, mais des désirs ardents à satisfaire, et une tendre affection pour l'Épouse de Jésus-Christ, affection qui n'aspirait plus qu'aux embrassemens de cette mère vénérée et chérie.

Venez donc, et que votre réconciliation avec elle ne soit point retardée. Protestez hautement de votre soumission à ses lois, de votre respect pour ses légitimes pasteurs, de votre fidélité inviolable à croire ce qu'elle enseigne, à pratiquer ce qu'elle commande, à régler votre vie entière d'après son esprit et ses maximes. Consolez l'Église de Dieu qui vous reçoit aujourd'hui dans son sein: elle pleure tous les jours l'apostasie de ses enfans, le mépris qu'ils font de ses dogmes et de ses plus saintes ordonnances, leur haine, leurs fureurs, leurs scandales. Hélas! nous ne pouvons vous le dissimuler: vous trouverez dans cette vénérable société fondée par les apôtres, où vous entrez aujourd'hui, un petit nombre de modèles à suivre et beaucoup de mauvais exemples à éviter. Les temps prédits sont arrivés; le relâchement a prévalu; la charité s'est refroidie, et, à l'exception d'un petit nombre de vrais justes, les enfans de lu-

mière ne se distinguent presque plus des enfans de ténèbres.

O divin Sauveur ! il n'en sera pas ainsi de ceux que votre Epouse va enfanter en ce moment. Elle ne se glorifiera pas en vain de ces nouveaux signes de sa fécondité qui honorent sa vieillesse, et qui ne tourneront jamais à sa honte. Ce n'est pas une joie trompeuse, que celle qu'elle éprouve en recueillant ces débris du grand naufrage qui lui coûta tant de larmes il y a trois siècles, et lui arracha une si grande partie de ses entrailles. Non, j'ose en répondre, ces âmes franches et généreuses, qu'une profonde conviction et une piété sincère ramènent à ses pieds et dans ses bras, aimeraient mieux perdre mille fois la vie, que de manquer aux sermens qu'elles vont faire, que de désavouer par leurs œuvres le titre sacré de Catholiques qu'elles vont recevoir, de rougir de leur foi ou d'abuser des grâces dont le Ciel se prépare à les combler. On les verra répandre en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ, inspirer par leur ferveur une noble émulation aux plus zélés d'entre les anciens fidèles, et ramener au bercail, par la double persuasion des discours et des exemples, une partie des brebis qui suivent encore la voix des pasteurs étrangers.

Voilà ce que l'Eglise attend de vous, ô Famille déjà responsable par vos vertus, et qui allez acquérir de nouveaux droits à notre estime par la religieuse et honorable démarche que vous allez faire, par votre réunion à la grande famille catholique.

Mais j'enchaîne trop long-temps l'impatience où vous êtes de prononcer vos saints engagemens. Dieu est ici présent pour les recevoir ; les anges se sont hâtés pour en être témoins ; tout le ciel est attentif pour les recueillir ; et le prêtre n'attend plus que le moment où vous les aurez proférés, pour vous affranchir, au nom et par l'autorité de l'Eglise, des liens qui vous tiennent encore séparés d'elle.

Lisez donc cette antique formule de foi, qui re-

monte aux premiers âges du christianisme, et qui a été approuvée par tant de conciles. Déclarez votre adhésion à la doctrine de Nicée, à celle de Trente ; et unissez-vous extérieurement, comme déjà vous êtes unis d'esprit, de cœur, à la seule autorité invincible et infaillible qu'il y ait jamais eu sur la terre.

PETIT

DISCOURS

PRONONCÉ A MARSEILLE,

Devant Monseigneur l'Archevêque, les Autorités civiles et militaires, les Administrateurs des prisons, et des personnes charitables de l'un et l'autre sexe,

POUR LA

BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE

DES NOUVELLES PRISONS DE CETTE VILLE.

MONSEIGNEUR,

Le temple le plus magnifique, élevé en l'honneur du Dieu de l'Évangile, lui serait moins glorieux que ne l'est ce modeste sanctuaire, que votre bénédiction vient de consacrer. La vraie gloire du Dieu fait homme, c'est sa charité immense, sa condescendance infinie pour les hommes, et surtout pour les plus délaissés et les plus malheureux d'entre les hommes, pour ceux mêmes que le monde semble avoir le plus de droit d'oublier, et que la société se voit contrainte à retrancher de son sein.

Lorsque Salomon dédia au Dieu très-haut, avec un si grand appareil de cérémonies et de sacrifices, le plus beau temple et le plus somptueux qui fût dans l'univers, il s'étonna que la Majesté divine daignât y descendre et y reposer entre les ailes des chérubins. Eh quoi ! s'écria-t-il dans le transport de son admi-

ration et de sa reconnaissance, est-il donc vrai que le Tout-Puissant s'abaisse ainsi jusqu'à l'homme; que celui dont le ciel et les cieux des cieux ne sont pas dignes, vienne habiter sur la terre, dans une maison que des mains mortelles ont construite : *Er-gone credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram* (1)?

Si cet étonnement était juste, lorsque la Divinité ne s'était encore choisi, dans le monde entier, qu'une seule demeure, sur la sainte montagne de Sion, et dans un sanctuaire qui surpassait en magnificence tous les palais des rois, que dirons-nous de la bonté du Dieu des chrétiens, qui, non content de résider au milieu de nous, dans cette multitude d'édifices sacrés qui remplissent nos villes, et où le peuple fidèle accourt pour l'honorer tous les jours, non content de sanctifier par sa présence nos bourgades et nos moindres hameaux, où sa maison quelquefois est couverte de chaume comme celle du pauvre et du laboureur qui l'invoque, ne veut pas même qu'il y ait un seul asile des misères et des infortunes humaines, où il n'habite avec les malheureux? Entrez dans ces tristes séjours de la douleur : partout on vous montrera, à côté du lit de la veuve désolée, du grabat où languit la vieillesse, du berceau où la charité nourrit l'enfant abandonné de sa mère, au milieu des malades, des mourans, de tout ce qui souffre, l'humble tabernacle où il s'est renfermé pour entendre de plus près leurs gémissemens et leurs soupirs, l'autel où il s'immole pour leur soulagement et leur salut. Que dis-je, ô Sauveur adorable? ces lieux redoutés eux-mêmes, où la justice des hommes exerce ses rigueurs, ne vous seront pas étrangers; on ne pourra vous bannir des prisons mêmes et des cachots. Votre amour y vient chercher les plus infortunés des mortels, ceux qui sont à la fois malheureux et coupables; ils vous auront toujours au milieu d'eux : voilà leur demeure, et voici la vôtre.

(1) II. Paral. vi, 18.

Celui que presse et déchire le remords, viendra ici calmer ses noirs chagrins, en versant des larmes de repentir à vos pieds; celui que le glaive des lois est prêt à frapper, viendra ici se réfugier dans votre sein, et croira entendre de votre bouche un arrêt de miséricorde éternelle; celui qui n'a plus d'autre perspective sur la terre que les fers et d'interminables douleurs, viendra ici puiser auprès de vous d'immortelles espérances, et contempler, dans un avenir un peu plus éloigné, une heureuse délivrance et des joies infinies qu'il peut encore mériter. En leur promettant un bonheur futur, vous n'oubliez pas leur présente détresse; vous appelez, du fond de ce sanctuaire, à leur secours, tous vos serviteurs fidèles, tous ceux qui aspirent à vos récompenses. Venez, leur criez-vous sans cesse, me visiter dans la prison: *In carcere eram, et venistis ad me* (1); je souffre dans chacun de ces hommes délaissés qui m'entourent, venez me soulager dans leur personne; tout ce que vous ferez pour eux, c'est pour moi que vous l'aurez fait: *Mihi fecistis* (2). Que je vous connais bien à ces traits, ô amour incarné! qui disiez de vous-même: « Je suis envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés, prêcher la rédemption aux captifs, et rendre l'espérance aux âmes que le désespoir a flétries! *Evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem... dimittere confractos in remissionem* (3).

Voilà le divin modèle, Messieurs, sur lequel se sont formées toutes ces âmes miséricordieuses, qui ont été, dans la suite des siècles, la gloire du christianisme et de l'humanité: un Paulin de Nole, ce grand évêque qui, après avoir distribué tous ses biens en aumônes, n'hésita pas à se vendre lui-même comme esclave, pour arracher d'autres captifs à leurs fers; un Vincent de Paul, ce saint prêtre que cette

(1) Matth. xxv, 36.

(2) Matth. xv, 40.

(3) Luc, iv, 18 et 19.

cité vit autrefois prodiguer les soins les plus tendres aux infortunés qu'une rigoureuse justice enchaînait à la rame, et qui, après avoir refusé la pourpre, n'ambitionna d'autre titre que celui d'Aumônier général des galères de France, c'est-à-dire de ministre et de serviteur de tous les forçats du royaume; un Belzunce, ce vrai pasteur, qu'il est impossible de ne pas nommer ici, qui, père des infirmes, des orphelins, des prisonniers, de tous les malheureux, se signala par un dévouement si héroïque, lorsque, bravant le plus terrible fléau, il arracha, au péril de sa vie, des milliers de victimes à la mort, et qu'enfin, par l'efficace d'une prière que la charité rendait toute puissante, il força la contagion à fuir devant lui, et sauva tout un peuple.

Nos rois très-chrétiens imitèrent, comme nos pasteurs, la miséricorde du divin chef des pasteurs et des rois; on les vit laver de leurs augustes mains les pieds des pauvres; trouver dans la sensibilité de leur cœur royal, encore plus que dans leurs trésors, des ressources inépuisables pour toutes les misères de leurs sujets; construire de vastes hospices pour les malades, et des prisons plus saines et plus commodes pour ceux que leur justice était obligée de punir; venger le crime, sans cesser de compatir aux maux du criminel; pourvoir à sa consolation et à ses besoins, interdire à son égard toute rigueur inutile, et resserrer, dans les limites les plus étroites, cette puissance terrible du glaive, dont Dieu les a lui-même armés, pour le bien commun et la sûreté de tous. Qui pourrait oublier la torture abolie par le Roi-Martyr, et la clémence presque infinie, presque excessive de notre roi bien-aimé?

Vous avez dignement secondé les vues généreuses et bienfaitantes de ce prince véritablement père de ses sujets, vous, sages et vertueux administrateurs, qui, touchés du sort de ces hommes vraiment malheureux, puisqu'ils ont de grandes fautes à expier, leur avez préparé avec tant de soin cette nouvelle et

spacieuse demeure, où ils jouiront du moins, dans leur infortune, de la lumière du ciel, et respireront librement l'air qui entretient la vie. L'humanité et la religion applaudissent à ce bienfait, et vos noms sans doute seront bénis dans ce sanctuaire par ceux qui vous devront l'adoucissement de leur captivité. Ce monument demeurera comme un des plus glorieux titres qu'ait acquis à la reconnaissance publique l'administrateur intègre, éclairé, vigilant, qui vous préside.

Et vous, ô captifs, qui êtes l'objet de notre compassion la plus vive, de notre charité la plus vraie, ne laissez pas abattre vos courages, et ne vous livrez pas à une douleur sans mesure. Songez à l'amour que vous porte le Dieu qui va s'immoler ici pour vous. Oh! si vos cœurs s'ouvraient à sa grâce, quelles consolations il y répandrait, quelles douceurs ineffables et célestes il mêlerait à vos privations, à vos souffrances et aux ennuis d'une longue captivité! Voyez quel tendre intérêt il inspire pour vous à ces hommes pieux que vous ne connaissiez pas, et qui, pour lui plaire, sont devenus vos pères adoptifs, vos nourriciers, vos serviteurs dévoués et infatigables; à ces dames chrétiennes, qui, nées parmi les grands et les riches, préfèrent à l'éclat et aux plaisirs d'un monde brillant, le soin de pourvoir à vos nécessités et de consoler vos peines. La société qui vous châtie, ne vous a pas rejetés; elle n'est pas insensible à vos maux et à vos larmes. Ces magistrats si zélés et si fermes pour le maintien de l'ordre et de la sûreté publique, après avoir rempli envers vous un pénible devoir, ne sont plus que vos protecteurs, et ne voient plus en vous que des frères malheureux. La balance de la justice est aujourd'hui en des mains équitables et religieuses: le juge même qui vous condamne, sait encore vous aimer, vous plaindre, et soulager vos misères par ses largesses. L'autorité guerrière elle-même, si redoutable, est ici confiée non-seulement à la loyauté, à la bravoure, à la noblesse

du sang, mais aux plus aimables et aux plus douces vertus, à la bonté, à l'humanité, et, comme au temps des Turenne et des Du Muy, à la piété elle-même.

Pour dernière faveur du Ciel, ô infortunés qui m'entendez! un pasteur chéri de Dieu et des hommes, dont la douceur et la charité n'ont aucune borne, et qui ne connaît d'autre sévérité que de s'immoler lui-même, vient exercer parmi vous l'un des derniers actes de sa paternelle administration dans ce diocèse, vous apporter votre Dieu, faire couler au milieu de vous, sur cet autel, le sang de l'Agneau qui efface les péchés du monde, et vous laisser, avec sa bénédiction, le gage de toutes les consolations et de toutes les grâces. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

Note de l'éditeur.— Tous les sermons contenus dans ce volume et dans les précédens, étaient de la main de l'Auteur. Nous en possédions plusieurs autres dus à la sténographie; mais ils nous ont tous paru indignes d'être offerts au public, notamment ceux d'un recueil imprimé à Paris, en 1829, chez Salmon, en trois volumes in-18.

TABLE

MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

	Pag.
SERMON sur le Devoir de l'Aumône, en faveur d'un éta- blissement de jeunes orphelins.....	5
SERMON en faveur des Séminaires.....	28
SERMON pour l'œuvre du Calvaire du mont Valérien...	53
PANÉGYRIQUE de saint Pierre, prononcé dans l'église cat- holique de Genève.....	71
PANÉGYRIQUE de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, prononcé dans l'église de Saint-Sernin...	87
PANÉGYRIQUE de saint Nicolas, évêque de Myre, pro- noncé à Toulouse, dans l'église qui lui est dédiée..	109
PANÉGYRIQUE de saint François d'Assise, prononcé à Toulouse, chez les Religieuses réformées de Sainte- Claire	131
PANÉGYRIQUE de saint François de Sales, prononcé dans l'église cathédrale de Chambéry.....	152
PANÉGYRIQUE de saint Vincent de Paul, prononcé dans une assemblée de charité.....	371
SERMON pour une Vêture, sur le Dévouement religieux, 403 prêché le jour de l'Épiphanie.....	
SERMON pour une Profession, sur la Connaissance mu- tuelle de Jésus-Christ considéré comme bon pasteur, et de l'âme religieuse qui se consacre à lui; prêché	

à Paris, dans la chapelle du Temple.....	416
SERMON pour une Vêture, sur les sacrifices et les Ré- compenses de la vie religieuse; prêché le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge.....	436
SERMON pour une Profession, sur la Naissance de Ma- rie, considérée comme modèle de la Naissance spiri- tuelle d'une âme religieuse, le jour où elle prend ses derniers engagements; prêché le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge.....	453
Petit Discours prononcé chez les Dames de la Visitation de Chambéry, pour la première Messe de l'Auteur. 472	
Petit Discours prononcé au mariage de Mlle K.** S.- G.**; avec M. R.**.....	483
Petit Discours prononcé au mariage de M. de C.***, avec Mlle de M.***.....	488
Petit Discours pour une Abjuration.....	494
Petit Discours prononcé à Marseille, pour la Bénédic- tion de la Chapelle des nouvelles prisons de cette ville.....	500

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

NUE
LIOTE